

REVUE

BRITANNIQUE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, N. 5.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. L. GALIBERT, DIRECTEUR; BERTON, AVOCAT A LA COUR ROYALE; PHILARÈTE CHASLES; AMÉDÉE PICHOT; F. GÉRUZEZ; LARENAUDIÈRE; LESOURD; CH. COQUEREL; J. COHEN; GENEST, DOCTEUR EN MÉDECINE, ETC.

TOME QUATRIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DES BONS-ENFANS, 21.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N. 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N. 2

1836.

REVUE BRITANNIQUE.

Histoire.

HISTOIRE DE LA MARINE ANGLAISE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

L'enfance de la marine anglaise date de notre berceau et ne s'arrête qu'à l'époque d'Élisabeth. Jusqu'à ce règne, nous n'avons qu'une ébauche de marine : c'est alors que s'établit la grande distinction du service militaire et de la marine mar-

(1) NOTE DU TRAD. La REVUE BRITANNIQUE s'est déjà enrichie de plusieurs documens précieux, relatifs à l'histoire de la marine anglaise. Les pages des voyageurs les plus célèbres nous ont fourni des récits dramatiques, qui joignent à l'intérêt des détails le mérite de la vérité. Nos lecteurs se rappelleront le récit de la fondation de l'île Pitcairn, due à la désobéissance de l'équipage d'un vaisseau de guerre; l'histoire de diverses croisières dans les mers du Sud et des Indes Occidentales contre les Caraïbes et les corsaires des Antilles; les étranges aventures de Trelawney, ami de lord Byron; et surtout l'incendie du

chande; alors se posent nettement, fortement, alors se développent, dans toute leur saillie, les caractères héroïques des chefs et des commandans maritimes. Jusqu'à Elisabeth, c'est la nation entière qui est le héros; c'est elle qui soutient la lutte. Les individualités guerrières, les auteurs de découvertes, se détachent encore assez peu du bloc historique.

Les annales maritimes offrent plus de hasards, de dangers, de terreurs, de maux infligés à l'ennemi et rendus par l'ennemi, que tous les autres genres d'histoire. De telles annales feront battre le cœur et exciteront la curiosité publique, tant que les hommes conserveront la faculté d'admirer ce qui est grand, de s'attendrir pour le courage malheureux et d'aimer

Kent, ce sublime développement de l'héroïsme maritime, placé entre la flamme qui gronde et les flots qui engloutissent. Attentifs à n'oublier aucune des nuances qui éclairent le caractère britannique et les annales de cette puissance si considérable en Europe, nous avons recueilli, même dans les œuvres de fictions, les vérités éparses. L'Angleterre a vu paraître depuis trente années une multitude d'ouvrages consacrés exclusivement à la marine, considérée sous ses divers rapports, et nous y avons puisé librement. Mais jusqu'ici nous n'avions pas encore réuni dans un centre unique et présenté dans son ensemble l'histoire du développement de cette grande force, appuyée sur la souveraineté incontestée de l'Océan. Southey, prosateur admirable, nous fournira l'occasion de remplir cette lacune et d'offrir à nos lecteurs le tableau des progrès de la marine anglaise depuis les temps anciens jusqu'au dix-huitième siècle, et les publications nouvelles des capitaines James et Brenton nous mettront à même de continuer ce travail jusqu'à la bataille de Navarin. On devinera sans peine l'intérêt puissant de cette histoire, qui nous présentera les flottes anglaises aux prises avec toute l'Europe, avec l'Espagne et la France, la Hollande et le Portugal, la Turquie et Venise. Ces annales sont aussi les nôtres: Tourville, Jean Bart, Duquesne et Forbin-Janson nous apparaîtront au milieu de la fumée des canons anglais. Nous retrouverons le pavillon français, au dix-huitième siècle, brillant et triomphal dans la décadence de la monarchie; les victoires du comte d'Estaing, du bailly de Suffren, nous consoleront des désastres de l'armée de terre, désastres provoqués par l'imprévoyance et la faiblesse d'un gouvernement en décadence. Cette galerie complète et parallèle, dont le point de départ sera l'Angleterre, rayonnera jusqu'aux extrémités du monde, jusqu'au pôle Arctique paisiblement conquis, jusqu'aux rives de l'Inde et aux mers du Japon.

le pays qui les a vus naître : ces annales sont le fond même de notre histoire anglaise. Les *Triades galloises,* recueil précieux d'oracles barbares, unique trésor des débris celtiques, de vers et de traditions, qui dépassent en antiquité tous les monumens de l'Europe moderne, appellent l'Angleterre *Clas Merddinn* le point de terre protégé par l'Océan. » Mais l'Océan ne protège que les nations qui se protègent. Pour un peuple fort, les vents, les vagues, les orages, sont une puissance et une armure ; pour un peuple débile, ce sont des ennemis. Nous avons passé beaucoup de temps à conquérir cette puissance, à nous assurer la domination des mers : éducation terrible qui nous a faits grands.

Les vertus nécessaires à la profession du matelot, les qualités sans lesquelles nous ne serions parvenus à rien accomplir de noble et de puissant, sont celles qui préparent le mieux les nations aux nobles entreprises. Vivre de privations, s'abstenir, braver la mort, obéir, se taire, mépriser le bien-être et la volupté : ces mœurs trempent l'âme et la bronzent ; cette forte discipline développe toutes les facultés éclatantes, endurcit les cœurs et les corps. Sans cet Océan qui nous presse, sans cet éternel combat auquel il nous force, le respect pour la loi souveraine n'aurait pas été le caractère éminent de notre race : ce beau sentiment du respect de la loi n'aurait pas été notre propre défense contre nous-mêmes et contre la turbulente liberté de nos âmes.

Notre grand Alfred fut le premier qui nous constitua puissance maritime. Avant lui, nous vivions isolés comme les Chinois, sans permettre aux autres nations de nous visiter, sans visiter les autres nations. Quelques navires de commerce arrivaient dans nos ports ; on repoussait ceux qui voulaient approcher du reste des côtes. Du temps de César, le vaisseau britannique, semblable au vaisseau gaulois, avait la proue et la poupe extrêmement hautes, la quille plate, la voilure en cuir tanné ; mauvaise construction dont la lourdeur semblait alors devoir offrir des gages de solidité et de durée. Une flotte de

deux cents voiles, tant gauloises que britanniques, fut détruite par César qui, attachant des grapins à de longues perches, fit lancer ces perches sur les agrès de l'ennemi, donna ordre aux rameurs de tirer à eux, de manière à déchirer les voiles adverses, et désempara complètement les navires qu'il attaquait. Ainsi furent vaincus les barbares qui l'avaient bravé du haut de leur poupe de chêne, et dont les embarcations avaient résisté au bec d'airain de ses galères. Les Romains n'eurent l'empire de la mer que lorsque la Grande-Bretagne leur appartint.

On sait le délire historique de Caligula, qui fit recueillir par son armée, sur la plage batave, des cailloux et des coquillages, comme trophées de sa conquête maritime : ce subterfuge prouve l'importance que Rome attachait à cette conquête. Depuis l'époque d'Agricola, une flotte romaine stationna dans nos parages. Sous Maximin, un aventurier hardi, Carausius, usurpa la domination maritime : il lui suffit, pour obtenir ce résultat, de se faire reconnaître empereur par la garnison romaine qui occupait la Grande-Bretagne. En vain les sultans de la Rome nouvelle essayèrent contre l'usurpateur le poison, la ruse, la violence : il échappa à tout, se fit souverain, battit les Pictes, forma, avec les pirates de la Méditerranée, une ligue contre Rome et fut un des civilisateurs des îles envahies par lui. Pour récompense de ses services, son plus intime ami, Allectus, l'assassina et prit le trône que l'empereur Constance lui disputa et lui enleva. Dans une action très vive, Allectus, frappé à mort, rejeta aussitôt la pourpre qui le couvrait et qui, disait-il, ne devait pas être flétrie. Les Bretons, civilisés par les Romains qui composaient le fond de la population britannique, n'avaient pris aucune part à cette lutte ; l'armée de défense d'Allectus se composait seulement de Saxons, de Francs, de Gaulois, que les usurpateurs avaient enrôlés. Les panégyristes qui parlent de la conquête de la Grande-Bretagne par Constance, l'exagèrent comme s'il s'agissait de celle du monde entier.

En effet, le monde civilisé se taisait devant Rome, maîtresse de l'Océan et des continens; mais un ennemi nouveau commençait à surgir de toutes parts. Les sauvages de la terre, comme les sauvages de l'Océan, convoitaient les dépouilles du grand empire; les peuples du Nord s'organisaient lentement et se liguaient d'une manière inaperçue contre la puissance romaine. Bientôt les pirates septentrionaux devinrent si redoutables, qu'il fallut bâtir une chaîne de forts pour protéger la côte, depuis le Lincolnshire jusqu'à l'île de Wight. Dès le commencement du quatrième siècle, un *comte* (comes) *de la rive saxonne,* était chargé spécialement de repousser les attaques de ces nations de proie, également redoutables sur leurs vaisseaux et sur terre : les craintes qu'ils inspiraient furent bientôt justifiées. Envahis et pressés par les Teutons et les Sarmates, vaincus surtout par leur propre dépravation, les Romains quittèrent la Grande-Bretagne et livrèrent à toute sa faiblesse un peuple qu'ils avaient civilisé pour la paix, non pour la guerre; pour l'esclavage, non pour la liberté. Après des guerres intestines et une longue anarchie, les Bretons appelèrent à leur secours d'autres barbares plus habitués qu'eux au métier des armes : c'était se perdre. Deux flottes d'aventuriers, Jutes, Saxons et Angles (venus de l'Anglie), abordèrent à Ebbsfleet, près de Thanet. Pour changer la Grande-Bretagne, il ne fallut que trois cents hommes intrépides, pauvres et féroces. D'abord, ils s'entregorgèrent, puis se partageant le territoire, ils cessèrent de courir l'Océan et ne commencèrent, que vers la fin du septième siècle, à sentir que l'Angleterre, qu'ils avaient conquise, ne serait rien sans commerce et sans puissance maritime. Offa, le plus brillant et le plus redoutable de ces petits rois barbares, homme que le sort avait malheureusement placé sur un trône obscur, fit construire des vaisseaux et signa un traité de commerce avec Charlemagne.

En 787, les descendans des brigands Jutes et Angles, devinrent la proie de nouveaux brigands plus féroces qu'eux.

Les pirates danois, boucaniers des septième, huitième et neuvième siècles, ces rois de la mer, comme on les appelait alors, destinés à terrifier, pendant plus de trois cents ans, tout le septentrion, couvrirent de sang et de cadavres les rives de la Grande-Bretagne. Parmi ces peuples, les frères cadets n'ayant aucune part à la succession, allaient courir les aventures, se constituaient souverains des flots, écumés par eux, et faisaient trembler tous les rivages dont leurs barbares navires approchaient. L'histoire de ces *Vikingr* (on les nomme ainsi) est la seule, dans les annales du monde, qui déifie la cruauté : parmi eux la férocité devient délire. La religion et le climat favorisaient, chez les Vikingr, cet amour du sang, cette haine immense du genre humain. Tantôt ils renfermaient leurs prisonniers dans des cages placées sous leurs tables, les nourrissant là comme des chiens; tantôt ils se servaient de leurs captifs en guise d'escabeaux ou de montoirs. Ils se distinguaient de leurs rivaux par la bizarrerie de la cruauté. *Stærk Odder* faisait de ses prisonniers une chose que nous n'osons pas exprimer dans un idiome moderne : « *Quatuor aut sex ex iis complicans, ad modum sedis, ad purgandum alvum ; et multa alia præclara fecit* (1). » D'autres dévoraient la chair crue de leurs prisonniers; quelques-uns, saisis d'une folie furieuse, assouvissaient sur eux-mêmes la soif qui les embrasait. Les *Berserkirs*, contre lesquels la loi se trouva forcée de sévir, se soumettaient volontairement et avec joie à toutes les tortures possibles : c'est un des plus étranges phénomènes que l'organisation humaine puisse produire.

Voilà les hommes qui se jetèrent sur les côtes anglaises. La Grande-Bretagne a toujours conservé le souvenir de ces terribles bandits. Charlemagne, apercevant, de Narbonne où il dînait, les voiles de leurs flottes, ne put s'empêcher de verser des larmes : ce grand homme politique

(1) *Halberg, Danemarks Rigs Historie*, vol. I, page 54.

apercevait dans l'avenir le fléau qui menaçait l'Europe; la tempête des hommes du Nord, les invasions normandes lui apparaissaient déjà. Il fit fortifier ses rivages, construire des digues et des ports, élever des tours à l'embouchure des fleuves, et tant de précautions ne sauvèrent pas l'empire qu'il avai fondé. Mal protégé par ses faibles et ignorans successeurs, cet immense territoire opposa peu de résistance à des hommes de fer et de sang, qui n'attaquaient pas un ennemi *sans lui tracer un aigle sur le dos :* opération qui consistait, dit l'*Iarla-saga,* dans le jeu d'un glaive qui séparait les côtes de l'épine dorsale, et découpait un homme de manière à ce que ses débris ressemblassent aux ailes déployées de l'oiseau de proie.

La position insulaire de la Grande-Bretagne la leur livrait sans défense. Quarante années de désastres apprirent aux Anglais qu'un peuple qui n'a ni centre de gouvernement ni lien social, est le jouet du premier envahisseur. Quelquefois les Bretons imitaient leurs ennemis et devenaient pirates ; on cite les Gallois comme s'étant particulièrement livrés au seul métier honoré dont les mers septentrionales reconnussent l'influence. Après une multitude d'incursions partielles, nombreux essais de conquête, les vainqueurs qui avaient long-temps harcelé l'Angleterre, finirent par se l'approprier. Londres pillée, les côtes dévastées, la défense de la patrie entravée par la division du pays en plusieurs principautés et royaumes, le mauvais exemple donné par ceux qui achetaient des Danois un répit temporaire ; tout contribuait à ruiner la Grande-Bretagne à peine civilisée. Alors parut Alfred, le plus romanesque des héros historiques, le plus réellement grand des guerriers chevaleresques ; l'homme le plus intéressant de cette époque barbare ; le vrai fondateur de la marine anglaise. Il n'y a pas dans les annales de notre pays une seule page plus énergique et plus belle que celle que nous offre la lutte sur terre et sur mer du danois Hastings et de l'anglais Alfred.

L'éducation maritime et militaire du peuple anglais date de cette époque. Plus le combat fut long, violent et disputé, plus la leçon fut terrible et puissante. Aux longs bateaux plats ou *æscs* dont se servaient les hommes du nord, Alfred opposa des bâtimens d'une construction semblable à celle des galères qui sillonnaient la Méditerranée; bâtimens qui portaient soixante rameurs et marchaient avec une extrême rapidité.

Neuf de ces galères, montées par des Frisons, peuple brave et qui a toujours fourni d'habiles matelots, attaquèrent l'ennemi, en vue de la côte de Devonshire, et assurèrent par leur victoire définitive le repos de l'Angleterre pendant trois générations. Le premier amiral dont l'Angleterre soit fière, c'est Alfred.

Alfred enrôla, sur ses flottes, des pirates qui consentirent à renoncer à leur vie aventureuse; il régularisa le service; envoya des ambassadeurs aux Indes, dans le Malabar et sur la côte de Coromandel. Il obtint du voyageur Wulfstan un récit détaillé de l'état politique et social des peuples situés à l'est de la Baltique; d'un autre voyageur, Ohthere, la description des pays qui s'étendent jusqu'à la mer Blanche et jusqu'à l'embouchure de la Dwina. Alfred ne pouvait donner la paix à son pays, il ne pouvait calmer son époque L'Angleterre lui dut l'énergie nécessaire pour se défendre, l'esprit d'association, le courage et la fondation de sa puissance navale. Quand les Danois encouragés par la mort d'Alfred reprirent l'offensive, son fils fut du moins en mesure de leur opposer une armée de terre et une flotte d'environ cent vaisseaux; c'était vers la fin du dixième siècle.

Les hommes du nord n'avaient pas encore perdu leur supériorité : les Anglo-Danois, établis dans l'Est-Anglie ne manquaient pas, dès qu'une occasion favorable s'offrait, de lever contre les monarques anglais, le corbeau guerrier qui brillait sur leur étendard, symbole national d'un peuple brigand. Cette fois les forces confédérées montaient à six cent quinze vais-

seaux. Parmi les aggresseurs on voyait des Norwégiens, des habitans des bords de la Baltique, des Northumbriens danois, le petit roi de Galles et celui de la Cumbrie. L'Angleterre avait pour auxiliaires les *Vikingr*, avec trois cents guerriers prêts à se battre pour qui les paierait, et un corps de Normands envoyé par Rollo, duc de Normandie. La sanglante bataille de Brunnaburgh qui (selon un poète contemporain) laissa sur la plaine plus de cadavres que n'en avaient faits toutes les guerres précédentes des Angles et des Saxons, assura l'empire de la Grande-Bretagne au roi Athelstan. Le même roi conclut le premier traité et la première ligue offensive avec la France. Avant cette époque, les deux royaumes étaient restés absolument séparés d'intérêt.

Ce fut alors que, pour la première fois, les flottes anglaises intervinrent dans les affaires de l'Europe. Celle d'Athelstan vint au secours de Louis d'Outremer, protégea ses cités maritimes et fit quelques descentes sur le territoire ennemi. Grâce à lui, des points de communication s'établirent entre le continent et la Grande-Bretagne; il encouragea le commerce en déclarant que tout négociant qui aurait fait trois voyages par mer serait assimilé aux *thanes*. Notre civilisation avançait à travers tant de périls: le roi de Norwège envoyait son fils en Angleterre pour qu'Athelstan surveillât son éducation; ce fils montait un vaisseau à la proue d'or, aux voiles de pourpre; aux rames dorées. Les rôdeurs de la mer commençaient à professer quelque respect pour la race anglaise. Nous ne répétons pas les frivoles mensonges dont les vieux historiens ont surchargé cette partie de nos annales: attribuant trois et même quatre flottes de douze cents vaisseaux chacune au roi Edgard et prétendant qu'après avoir forcé cinq petits rois de lui rendre hommage, il les fit ramer sur sa galère, se plaça lui-même à la proue et s'écria: « Jamais roi d'Angleterre ne serait vraiment roi s'il n'a pour rameurs cinq ennemis vaincus. »

La population anglo-danoise, ardente à augmenter son

usurpation, à étendre son territoire et séparée à peine des Anglo-Saxons par quelque légère différence de dialecte, constituait pour la Grande-Bretagne un danger permanent. Dès qu'il y avait trouble, les Danois se remuaient, leur influence augmentait, leurs espérances renaissaient; leur appui, toujours offert à l'ambition et aux efforts des mécontens et des pirates épouvantait les rois anglo-saxons qui, fatigués, à la fin des ravages dont les Trois-Royaumes étaient victimes, s'avisèrent d'un affreux remède. Les Danois furent tous compris dans un grand massacre, tramé avec une perfidie consommée, exécuté avec une atrocité sans égale. Ce forfait enfanta des représailles : ce ne fut plus qu'une longue alternative de vengeances, de meurtres et de fureurs. L'invasion de Sweyne mit l'Angleterre à feu et à sang. La taxe des vaisseaux qui devait coûter la vie et le trône aux Stuarts, date de cette époque! ce fut pour résister aux Danois et armer des navires destinés à les combattre que l'on inventa le nouvel impôt, assez considérable, même dans ces temps reculés, pour équiper huit cents navires et lever une armée de trente mille hommes.

Les envahisseurs ne se rebutèrent pas. Tantôt on achetait à prix d'or un moment de répit; tantôt on leur opposait une résistance mal combinée. Canterbury fut enlevé d'assaut, et l'humiliation du peuple fut au comble. En vain cette nation sans unité, essayait-elle de fléchir par des jeunes, des pénitences, des mortifications de toute espèce, la colère divine, trop justifiée par les faits; les mêmes vices qui dominaient les mœurs et qui paralysaient le gouvernement se perpétuaient en elle et la livraient sans défense à ses ennemis. Sans cesse de nouvelles flottes danoises venaient attaquer nos rivages. Enfin Ethelred, roi sans courage auquel une partie de son peuple était cependant restée fidèle, se réfugia en Normandie. Il fallut que les Danois le rappelassent et lui rendissent une couronne flétrie. Souverain sans capitale il réussit à la reprendre : bientôt après le Danois Canut

s'empara de nouveau de cette ville, et la longue lutte se termina par une usurpation.

Achetée au prix de tant de sang et de cruautés, la conquête fut cependant favorable en définitive aux deux peuples qu'elle fondit en un seul. L'expérience militaire et maritime des Danois, pénétra chez les Anglais : les pirates, devenant maîtres du royaume qu'ils vaient si long-temps désolé, lui communiquèrent quelques-unes des redoutables qualités qui avaient fait leur force. Bientôt ils se rangèrent eux-mêmes à la discipline, conférèrent à l'Angleterre, devenue danoise la domination des mers, et préparèrent la grandeur future du pays usurpé.

En 1040, Hardi-Canute, qui était venu, avec une flotte de soixante vaisseaux, prendre possession de l'empire, s'aliéna les cœurs en levant comme taxe maritime 21,099 £ (*ship-money*). Chose digne de remarque ! la tradition des profondes horreurs attachées à ce tribut ne s'est jamais effacée. C'est cette taxe, qui, dans tous les temps, appela le peuple anglais aux armes et fit tomber les trônes sous l'anathème public. Le chroniqueur Guillaume de Malmesbury rapporte qu'on exigea « le paiement de cet impôt « intolérable, afin de solder les troupes et les matelots de « la flotte royale auxquels leurs chefs avaient promis vingt « marcs par tête. » Les collecteurs de l'impôt, poursuivis par le peuple, se réfugièrent en vain dans la cathédrale de Worcester, ils y furent poursuivis et égorgés.

Le luxe et la richesse publique ne laissaient pas de s'accroître, comme le prouve le présent fait au roi par le comte Godwin à titre d'expiation d'un complot tramé contre le père de Hardi-Canute. C'était un vaisseau, « équipé et armé avec tant de « splendeur (comme s'exprime le vieil historien), que la ri- « chesse des métaux précieux, cachait la terreur du fer et « de l'acier dont il était garni. La poupe, entièrement dorée, « portait quatre-vingts hommes d'armes dont les bras étaient « entourés de bracelets d'or, pesant seize onces. Les casques

« et les hauberts étaient dorés ; la massue danoise que cha-
« que guerrier portait sur l'épaule gauche étincelait d'argent « et d'or incrustés. » On ne peut pas douter que le donataire n'ait consulté les goûts maritimes du prince dont il voulait capter la bienveillance. La famille de ce comte Godwin devint si redoutable au monarque qu'on la frappa d'exil ; mais le chef de cette redoutable maison ne tarda pas à reparaître avec son fils Harold. Leurs navires dévastèrent les côtes anglaises, se firent suivre de tous les navires amarrés dans les ports, enlevèrent des otages, et malgré ces excès qui auraient dû aliéner la population, ils la virent se déclarer en leur faveur. Le joug étranger semblait pesant ; l'esprit national commençait à naître.

Le roi danois, voyant le peu d'empressement que l'on manifestait autour de lui et la répugnance générale des citoyens à porter les armes contre leurs frères, consentit à négocier. L'ascendant des usurpateurs s'affaiblissait chaque jour. De si longues luttes trempaient le caractère anglais. Le sang, la douleur, l'esclavage avaient non achevé, mais ébauché cette éducation, la plus terrible éducation de peuple dont il soit question dans l'histoire. A peine la masse conquérante s'est-elle fondue dans la masse nationale ; un flot de conquérans nouveaux intervient et leur fait souffrir toutes les tortures que les premiers vainqueurs ont infligées. Tant de malheurs exaltent le courage quand ils ne l'abattent pas entièrement !

Les deux invasions de Tostig et Harold Hardrada furent tour-à-tour repoussées, et les envahisseurs périrent sur le champ de bataille. Trois jours seulement après la victoire décisive, remportée sur ces deux chefs, un concurrent nouveau et plus redoutable se présenta. Guillaume de Normandie réclamait la couronne d'Angleterre et faisait valoir le testament d'Edouard-le-Confesseur. Jusqu'à cette époque, les Normands, établis en France, peuple actif et guerrier, ne s'étaient occupés que d'augmenter leur puissance continentale.

De tous les peuples septentrionaux c'était celui qui avait greffé avec le moins de peine les habitudes de sa vie sauvage sur la civilisation romaine, à demi effacée. Il fallut que les Normands, qui avaient oublié leurs mœurs maritimes, fissent construire tout exprès une flotte de six cent quatre-vingt-seize vaisseaux, selon les uns, et de trois mille selon les autres, qui devait transporter sur nos côtes Guillaume et son armée. Cette différence d'évaluation a sans doute pour cause l'interprétation différente du mot *vaisseau*, que plusieurs chroniqueurs auront appliquée indistinctement à toutes les espèces d'embarcations. La tapisserie de Bayeux représente la construction de la flotte de Guillaume dans les chantiers normands. Le vaisseau-amiral, donné par la reine elle-même, et équipé à ses frais, se distinguait pendant le jour par l'éclat de ses ornemens, et, pendant la nuit, par la lumière qui brillait à ses huniers. Les chroniqueurs parlent avec un enthousiasme poétique de ses belles girouettes dorées, de ses voiles incarnat et de la sculpture de son avant, qui représentait un enfant dont l'arc tendu était prêt à lancer une flèche. L'étendard sacré, béni par le Saint-Père, flottait sur ce vaisseau amiral.

De tous les évènemens de notre histoire, celui qui pesa le plus dans la balance des destinées anglaises, ce fut celui-ci. La conquête normande, vraie punition du ciel, s'accomplit avec une effrayante rapidité. Harold était à table, lorsqu'il apprit que Guillaume venait de débarquer avec les siens à Bulverhithe; il se leva, quitta précipitamment la ville d'York, où il se trouvait, courut à Londres, équipa sept vaisseaux et se défendit avec un courage inutile. Une seule bataille, mais décisive, donna la couronne aux Normands.

Ce fut, si l'on peut le dire, une troisième infusion de la race du nord dans les veines du corps social anglais. Danois, Saxons, Normands, Anglais, appartenaient tous originairement à la même race teutonique; mais les Normands apportaient pour leur part un esprit chevaleresque et une activité de

civilisation qui manquaient à ces hardis et féroces pirates, auxquels l'Angleterre s'était livrée. Le caractère de violence, d'ardeur guerrière et d'indépendance sauvage que nous devions à nos premiers conquérans, se modifia. Ce fut le premier échelon de notre grande fortune, le complément de notre génie spécial. A la voix du conquérant, les flottes d'Alfred renaquirent. Le génie actif du Normand, son esprit organisateur, profitèrent des germes déposés dans le sein du passé par tant de populations belliqueuses. Les invasions étrangères furent repoussées, les Danois qui avaient conservé dans le royaume un parti puissant furent découragés. Guillaume engagea les étrangers à fréquenter ses ports; il invita les meilleurs matelots de tous les pays à s'enrôler à son service et à détruire par des croisières habilement dirigées les pirates du nord qui recommençaient à infester ses parages. Guillaume le Roux ou comme l'appellent les chroniqueurs le *Roi Rouge,* suivit cet exemple; mais son impiété, s'il faut en croire les historiens de l'époque, aurait été punie par la céleste vengeance. Ils s'accordent à présenter comme punition du ciel l'accident qui brisa sur la côte anglaise le *blanc navire* qui portait son neveu le prince Henri et presque toute la famille royale. C'était une galère de cinquante rames, commandée par Thomas Fitz-Stephens, célèbre capitaine, celui-là même qui avait conduit à la victoire le vaisseau du conquérant. Il portait, avec la plupart des parens du roi, la fleur de la noblesse anglaise et normande. Vers le soir, le prince eut l'imprudence de faire distribuer à son équipage trois tonneaux de vin dont le capitaine prit sa part. La mer était calme; la lune brillait, les chants joyeux des matelots accompagnaient le sillage du navire. Toutes voiles au vent, faisant force de rames, la galère volait sur la pleine-mer. La quille mal dirigée va frapper le roc *catte-raze.* Une chaloupe est mise à la mer; aussitôt tant de personnes s'y élancent à-la-fois qu'elle périt avec tous ceux qu'elle porte. Deux personnes seulement, un jeune noble et un bou-

cher de Rouen gravissent la cime du mât. Fitz-Stephens aurait pu se sauver avec eux : saisi de remords, il aime mieux mourir. Le jeune homme finit par lâcher prise, recommande son âme à Dieu, et tombe dans la mer. Le boucher, plus vigoureux, se soutient assez long-temps pour qu'on l'aperçoive du rivage : on le sauve. Il porte en Angleterre cette désastreuse nouvelle. Toute la famille royale était détruite : personne n'osait annoncer au roi cette nouvelle. Huit jours s'écoulèrent; enfin on choisit un enfant qui saisissant le moment ou le roi était seul, tomba à ses genoux et lui dit que *le blanc navire* et tout l'équipage avaient péri. Ce roi, doué d'une force physique qu'égalait sa force d'âme, s'évanouit en écoutant ce message : depuis cette époque jusqu'à sa mort on ne le vit plus sourire.

Peut-être cet évènement qui frappa l'Angleterre de stupeur contribua-t-il à ce qu'on adoucît la barbarie des lois anciennes relatives aux naufrages; statuts barbares d'après lesquels le vaisseau en débris et tout ce qu'il avait contenu, appartenaient au seigneur du domaine sur lequel il venait échouer, à moins cependant que le véritable propriétaire ne se représentât dans un espace de temps fixé par la loi. On modifia ce décret et l'on statua que rien n'appartiendrait au seigneur si un seul homme de l'équipage était assez heureux pour se sauver. Cependant les traces de cette barbarie danoise ne se sont jamais effacées totalement en Angleterre : les habitans des côtes regardent toujours les vaisseaux naufragés comme leur proie. Même de nos jours, en dépit des efforts des philantropes et des magistrats, on voit rôder sur toutes les côtes ces misérables qui vivent des dépouilles des naufragés, et qui, s'ils aperçoivent étendu sur le sable un matelot ou un passager, auquel il reste un souffle de vie, l'achèvent pour s'enrichir de ses pauvres débris.

En 1181, Henri II, assez habile pour comprendre l'importance de notre navigation et de notre marine, défendit, sous des peines très sévères, de vendre des vaisseaux aux étran-

gers ou d'envoyer des matelots anglais au service de l'ennemi. Si l'utilité du commerce et du négoce commençait à être sentie, la situation des commerçans ne s'améliorait pas : les chevaliers normands avaient peu d'estime pour ce qui n'était pas guerre et triomphe. « Les négocians anglais (dit « Guillaume de Poitou) enrichissent leur pays par l'impor- « tation des marchandises qui augmentent l'opulence que « lui procure un sol fertile. Ils avaient entassé beaucoup de « trésors, soit qu'ils voulussent les conserver par avarice, « soit qu'ils réservassent ces richesses à leurs jouissances per- « sonnelles. Guillaume s'en empara, les distribua à son armée « victorieuse, en mit de côté une partie pour enrichir et doter « les abbayes du royaume et envoya le reste à Rome. Elle « reçut une incroyable masse d'or, d'argent et de matières « précieuses que l'on eût admirées même à Constantinople. » C'est ainsi que, pendant le moyen-âge, les nations européennes entendaient leur prospérité.

Les juifs, qui commençaient à être les facteurs et les banquiers du monde, profitèrent habilement d'une circonstance si favorable. Ils avaient conservé des rapports avec l'Orient ; l'encens et les épices entrèrent dans nos ports ; les soieries, les pierres précieuses chargèrent leurs vaisseaux. Nos relations avec la Normandie donnèrent une seconde impulsion, non moins utile à notre commerce : elles exigeaient l'entretien de nombreux navires : nous apprîmes à les bien construire. Les étrangers, bannis de toutes les régions d'Europe par la fureur des guerres civiles et l'impitoyable tyrannie des souverains, affluaient en Angleterre. L'Allemagne nous envoyait une population d'artisans et de marchands. Quand la moisson était peu abondante, le reste du royaume venait se fournir à Londres. On exportait le blé au moyen de licences accordées par le roi. La Norwège et la Baltique nous donnaient leurs fourrures et Bristol faisait un très grand commerce avec l'Irlande ; malheureusement le trafic des esclaves y entrait pour beaucoup. Les premiers germes de la civilisation étaient portés

dans l'Irlande barbare par les marchands français et anglais qui s'établissaient dans ses ports. On vit quelques embarcations irlandaises remonter l'Ouse, et parvenir jusqu'à la ville d'York. Lincoln offrait aux voyageurs et aux citoyens un marché florissant : ce furent probablement les habitans de cette dernière ville qui engagèrent Henri Ier à réunir les rivières Withan et Trent par un canal navigable, qui se nomme aujourd'hui Foss-Dyke. « O Angleterre ! s'écrie Mathieu de « Westminster, à ce sujet ; te voilà semblable à l'ancienne « Tyr. Les quatre parties du monde chargent tes vaisseaux « des présens qu'elles t'envoient, et la mer établit autour de « toi un rempart invincible. » La prospérité de l'Angleterre s'annonçait, mais elle n'était pas encore établie ; les mœurs de l'époque ne permettaient pas le développement du commerce; on songeait moins à creuser des ports, qu'à élever des forteresses ; et Étienne croyait s'enrichir en altérant la monnaie.

Sous Henri II nos forces navales dépérirent. Ce roi, auquel son père avait légué la Normandie et l'Angleterre, ayant reçu de sa femme toutes les provinces situées entre la Loire et les Pyrénées, croyait n'avoir à redouter aucune invasion : erreur. Le comte de Boulogne, d'accord sans doute avec les rois de France et d'Écosse, et les princes du Pays de Galles, suscite une réclamation contre lui ; les alliés équipent une flotte de six cents vaisseaux. L'anathème de Becket était suspendu sur la tête de Henri, qui s'estima heureux d'acheter, au moyen d'une pension annuelle de mille livres sterling, la paix avec le duc de Boulogne. L'expérience venait de lui apprendre que le vrai sceptre d'un roi d'Angleterre est le gouvernail d'un vaisseau. Les pirates d'Irlande infestent les côtes britanniques : il construit de nouveaux navires, répare les anciens et entreprend la conquête de l'Irlande. Malheureusement la tempête disperse sa flotte, et le monarque lui-même court les plus grands dangers.

Les croisades continuèrent ce mouvement maritime de

l'Angleterre, le perfectionnèrent et l'agrandirent. Vers la fin du règne de Henri II, le trône de Jérusalem lui fut offert; il le refusa, redoutant ses fils qui pouvaient profiter de son absence. Lorsque la prise de la Cité sainte lui fut connue, le remords s'empara *de son âme ;* il permit à ses sujets de prêter serment entre les mains de son fils Richard, et se prépara à accompagner en Palestine le roi de France. La mort seule l'arrêta. Son fils, qui mérita par tant d'exploits le nom de *Cœur-de-Lion,* trouva la flotte sainte équipée et les troupes prêtes à partir. On avait choisi les meilleurs vaisseaux de transport : des galères plus grandes que celles dont on se servait ordinairement dans les entreprises de guerre, avaient été construites exprès; cinquante de ces galères portaient trois rangs de rames. La flotte du conquérant avait été plus nombreuse, sans doute; mais les navires de l'expédition nouvelle l'emportaient beaucoup pour la force, l'équipement et le tonnage : jamais armement aussi formidable n'avait étonné l'Europe. Les deux monarques se séparèrent à Lyon. Philippe se dirigea sur Gènes, et Richard sur Marseille. A Chinon, il promulgua les lois sévères et barbares qui ont eu long-temps autorité sur tous les services maritimes des monarques européens. On voit cette terrible loi navale, sanctionnée par le temps, dominer encore la mer sous Louis XIV. D'après le Code, connu sous le nom de *lois d'Oléron*, l'homme qui avait frappé son camarade sans verser son sang, était plongé trois fois dans la mer; si le coup avait été sanglant, on attachait la main du coupable au mât : elle tombait tranchée. Les malédictions ou les injures se payaient une once d'argent d'amende par outrage; ce qui semble prouver la richesse des matelots. Le voleur était tondu *comme un champignon,* dit la loi, de manière à ce qu'il ne lui restât pas un cheveu; puis, sur sa tête nue, on versait de la poix bouillante, sur laquelle on secouait un oreiller de plumes : le malheureux était jeté, dans cet équipage, à la côte la plus voisine. Du temps de Philippe-Auguste, cette cérémonie constituait un

amusement populaire, que l'on a vu revivre, sous des formes plus barbares, pendant la dernière guerre de l'Amérique septentrionale. En l'an 1200, les Lorrains, que l'empereur Othon appelait à son secours, rencontrèrent une religieuse, l'enduisirent de miel, et la couvrirent de plumes, que cette substance visqueuse attachait à son corps. Tombés à leur tour entre les mains de Philippe, ces hommes furent condamnés à être jetés dans une chaudière, et bouillis vivans. D'après les mêmes lois, le matelot assassin était enchaîné au cadavre de sa victime et lancé à la mer.

Cependant, la flotte anglaise partie de Dartmouth, fut dispersée par le mauvais temps. Un des vaisseaux doubla le cap Saint-Vincent et arriva devant Saint-Sylve, que les habitans venaient de reconquérir sur les Maures : conquête encore récente due aux efforts du roi don Sanche. Les Portugais demandèrent secours aux aventuriers anglais. Ces derniers cédèrent aux habitans, que les Maures menaçaient d'un nouveau siège, les planches et la charpente du vaisseau délabré, pour en faire des fortifications, sous la promesse d'une rémunération suffisante, et d'un nouveau bâtiment équivalant au leur. Ils y consentirent : bientôt, neuf autres vaisseaux anglais pénétrèrent dans le Tage. Don Sanche se trouvait à Santarem, et se préparait à repousser l'attaque des Maures. Cinq cents croisés vinrent à son aide, et ce renfort inattendu effraya les Arabes. Les soixante-trois vaisseaux de Richard ne tardèrent pas à mouiller dans le port de Lisbonne, sous les capitaines Robert de Savine et Richard de Camuelle. Mais comment exiger de ces aventuriers une conduite paisible? Les sept cents alliés pillèrent la ville, dont le roi ferma sur eux les portes : et ils furent forcés de capituler. En quittant le Tage, la flotte se joignit à trente-trois nouveaux vaisseaux; elle fut dès-lors composée de cent six voiles, toutes en bon état. Richard revint à Marseille; puis fatigué du délai que la maladie de Philippe-Auguste lui faisait subir, il loua vingt galères et dix grandes chaloupes qui le conduisirent à Gênes.

Messine était le lieu du rendez-vous : il s'y rendit, après s'être battu contre des paysans qui lui disputaient un faucon, et avoir reproché aux prêtres italiens leur avidité et leur simonie. Philippe-Auguste ne tarda pas à l'y joindre. Le gros temps retint les deux rois dans Messine. Là se passèrent beaucoup de scènes dramatiques. Tancrède, usurpateur de la Sicile, retenait captive la sœur de Richard, dont il s'était attribué le douaire réclamé par son frère, elle fut remise entre les mains de ce dernier. Aussitôt Cœur-de-Lion passe le détroit, s'empare de l'île Bagnère, endroit très fortifié, habité par les Sarrasins, et y établit sa sœur, sous bonne garde, après avoir écrasé tous les infidèles et les avoir tués, *Riffe, Raffe,* comme s'exprime le chroniqueur. Le trop long repos des deux armées française et anglaise encourage les vices des oisifs, l'amour du jeu, de la table, et les dissensions intestines ; on les réprime par des édits sévères. Tancrède, que les Maures réfugiés dans leurs montagnes harassent par une guerre acharnée, accepte toutes les conditions que Richard lui impose. Il lui donne la province de Mont-Saint-Ange avec ses dépendances ; le fauteuil d'or de la reine ; une table d'or, longue de douze pieds et large de deux et demi ; deux tréteaux d'or pour la soutenir ; vingt-quatre coupes d'argent et autant de plats d'argent ; une tente de soie, *bien atiffée,* sous laquelle deux cents chevaliers peuvent tenir conseil ; soixante mesures de blé ; soixante de seigle, et soixante autres de vin. Richard obtint encore cent galères armées, équipées et avitaillées pour deux ans ; mais sa flotte fut frappée de la foudre.

Effrayé, non pour lui, mais pour ceux qu'il commandait, des périls de l'Océan, périls qu'il n'avait pas connus jusqu'alors, Richard se livra à des pratiques de dévotion rigoureuse, et il adoucit encore la sévérité de la législation relative au naufrage. Après beaucoup de démêlés et d'incidens dramatiques, qui ne sont pas de notre sujet, il quitta la Sicile et fit voile vers la Palestine, but véritable de son voyage. Sa flotte

se composait de trente vaisseaux, de cent cinquante frégates, que l'on appelait alors *busses,* de cinquante-trois galères, et d'un grand nombre de bâtimens de petites dimensions. Jamais, disaient les Messinois, on n'avait vu aussi belle flotte naviguer dans ces parages, et les chroniqueurs affirment que la différence était grande entre la manière dont les vaisseaux français et les vaisseaux anglais étaient équipés. Quelques historiens vont jusqu'à prétendre que Philippe-Auguste en conçut une mortelle jalousie contre Richard. Le vieux Vinesauf dit que, dans cette expédition, les matelots anglais firent contre la tempête et le mauvais temps, mille fois plus que les forces humaines n'ont coutume de faire.

La bourrasque presque perpétuelle qui tourmenta les vaisseaux de Richard, demandait, en effet, des hommes que rien ne pût décourager ou épouvanter. Il fut jeté, d'abord, sur les côtes de Crête, puis sur celles de Chypre; Isaac Comnène, roi de Chypre, essaya vainement de lui résister, la conquête de l'île termina de longs débats Gouvernée d'abord par Richard de Camuelle et Robert de Turnham, pour le compte de Cœur-de-Lion, l'île fut enfin cédée à Gui de Lusignan, comme compensation du royaume de Jérusalem qu'il venait de perdre. Les descendans de ce dernier gardèrent la couronne pendant près de trois siècles. La conquête de Chypre ne coûta que quelques semaines à Richard Cœur-de-Lion. Il partit pour Acre et rencontra un vaisseau de grande dimension, qui portait pavillon français : Richard ne se fia point à ces apparences, et devina bientôt que, sous ces fausses couleurs, un vaisseau sarrasin essayait de lui échapper. En effet, le bâtiment portait des secours à la ville de Tyr, assiégée par les croisés. Sept émirs se trouvaient à bord; six cent cinquante hommes, ou, selon d'autres, mille cinq cents, composaient l'équipage. Les galères de Richard ne pouvaient entamer les flancs solides du vaisseau mahométan, et les Musulmans, qui savaient qu'on ne leur ferait point de quartier, étaient prêts à se défendre jusqu'à la mort.

Le feu grégeois, composition redoutable qui est encore un mystère pour les modernes, mais qui, pendant six cents ans, fut la terreur de l'Europe, tombe à grands flots des écoutilles du vaisseau sarrasin. Les soldats de Richard s'épouvantent. *Si l'ennemi échappe,* leur crie-t-il, *je fais mettre tous mes soldats en croix.* Il était homme à tenir sa parole. On court à l'abordage, les Sarrasins se voient vaincus et essaient de descendre dans la cale pour couler le vaisseau. On les prévient; et treize cents d'entre eux sont jetés à la mer, Le reste est pris à rançon.

Le récit de ce combat est le seul dans lequel on puisse étudier la science navale et la tactique maritime de ce temps éloigné. Les seuls vaisseaux de guerre étaient des galères, quelques-unes à un seul rang de rames et plus faciles à manœuvrer, d'autres à deux rangs. Les croisés rangèrent leurs vaisseaux en forme de fer à cheval afin de cerner la galère sarrasine et de l'enfermer dans ce demi-cercle. Les bâtimens les plus forts occupèrent les deux extrémités pour que leurs moyens d'action fussent plus libres. Sur le pont les hommes d'armes rangés en cercle tenaient leurs boucliers serrés les uns contre les autres. L'action commença par une grêle de javelots et de pierres et par un déluge de ce liquide enflammé dont nous avons parlé plus haut. Ensuite les chrétiens firent force de rames vers le navire sarrasin et selon leur vieille habitude ils essayèrent de l'entamer avec leurs proues ou de le couler bas : inutiles tentatives. On en vint à l'abordage; le feu grégeois continua d'envahir les vaisseaux enchaînés l'un à l'autre ; mais l'avantage du nombre comme celui de la force physique, décida la victoire en faveur des chrétiens.

Les écrivains modernes ont blâmé Richard Cœur-de-Lion. Les historiens ont compté l'or et le sang que lui ont coûté ses guerres en Asie; ils oublient que l'Europe voulait la guerre, et que tout chevalier, placé dans la même situation que Richard, eût fait les mêmes dépenses d'hommes et de trésors, avec moins de gloire et de résultats, s'il n'eût pas quitté l'Euro-

pe. Certes, notre marine et notre art militaire lui doivent beaucoup; jamais, pendant sa vie, Philippe-Auguste ne serait parvenu à faire réussir cette invasion de l'Angleterre, à laquelle il s'était préparé de si loin et avec tant d'ardeur. Le roi de France entretenait des communications avec quelques Anglais chez qui l'amour du gain surpassait l'amour du patriotisme; et Richard apprit que des vaisseaux anglais amenaient, à Saint-Valery, des provisions et des vivres, qu'on leur achetait pour l'armée de Philippe-Auguste. Cœur-de-Lion se rend à Saint-Valery, saisit les coupables, les pend tous, brûle les vaisseaux du havre, et distribue les approvisionnemens à ses hommes. Telle était la justice sommaire exercée par le terrible Richard.

Malgré tous les efforts des rois dont je viens de parler, et de Richard lui-même, la marine anglaise n'était pas encore organisée. Le système féodal la régissait seul. Les villes maritimes et quelques villes centrales étaient tenues, par leurs chartres, de fournir et d'équiper un certain nombre de vaisseaux, de défendre les côtes, quelquefois, dans les occasions importantes, de payer le vieil impôt danois, le *danegelt*, ou même, en de certaines occasions, cette taxe si odieuse au peuple, la taxe des vaisseaux. Une armée permanente et une marine permanente étaient également inconnues; mais la supériorité navale que Richard Cœur-de-Lion avait obtenue et soutenue avec tant de vigueur, ne fut pas perdue pour ses descendans, et le roi Jean, au commencement d'un règne que devaient flétrir beaucoup d'actions condamnables, résolut de traiter en ennemis les vaisseaux de toutes les nations, même alliées, qui refuseraient de baisser pavillon devant le pavillon anglais. Celles des puissances qu'une telle prétention devait blesser étaient trop éloignées ou trop occupées de leurs affaires, pour que l'Angleterre eût à craindre leur résistance; et je crois que les puissances maritimes de la Méditerranée, qui auraient pu se formaliser de cette usurpation, n'eurent pas même l'occasion de la connaître.

Philippe-Auguste ne renonça jamais complètement au désir de faire une descente en Angleterre. De son côté, Jean ne perdait pas l'espoir de reconquérir la Normandie, qui avait appartenu aux Anglais, et que ces derniers avaient perdue. Cette belle province, en redevenant province française, avait donné au roi de France plus de vaisseaux et de matelots, que jamais monarque français n'en avait commandé. Lorsque, se portant champion du pape, il menaça d'une invasion l'Angleterre, placée sous la loi d'un roi excommunié, il trouva moyen de réunir mille sept cents vaisseaux dans les havres de Calais, de Boulogne et de Gravelines. Quelles que fussent les guerres civiles qui déchiraient l'Angleterre, ce pays, dont la puissance morale se développait sans cesse, fit preuve d'une vigueur de défense qu'on ne lui connaissait pas. Tous les vaisseaux capables de porter six à huit chevaux, furent soumis à l'embargo, saisis, envoyés à Portsmouth, équipés et chargés de matelots habiles. Les baillis des ports devaient surveiller la fabrication et l'embarcation de claies et de plates-formes mobiles, nécessaires aux mouvemens de l'armée navale. Si l'armée de Philippe-Auguste était plus nombreuse, celle de Jean l'emportait pour la force des vaisseaux, l'habileté des matelots et l'excellence des préparatifs. Sur les côtes d'Angleterre, une si grande multitude s'était réunie en armes, que tous les approvisionnemens dont on avait eu soin de se fournir ne suffirent pas : on réduisit un peu cette immense armée ; et parmi les hommes des communes, on ne garda que les arbalétriers, les archers et les gendarmes. Même après cette réduction, soixante mille hommes étaient encore assemblés à Barham-Downs ; et le chroniqueur prétend que l'Europe entière aurait alors vainement essayé l'invasion de la Grande-Bretagne.

Pour échapper, cependant, aux dangers de la lutte, Jean, dont la vie entière fut une série d'insolences et d'abaissemens alternatifs, prêta foi et hommage entre les mains du légat de la cour de Rome, et s'engagea à payer cent marcs

par an, en signe de vasselage. Philippe-Auguste, que les intérêts du pontife étaient loin d'inquiéter autant qu'il l'avait dit, allait continuer son expédition en dépit des représentations du légat, et malgré l'arrangement conclu entre Jean et la cour de Rome, lorsque les ducs de Bourgogne et de Flandre, qui avaient traité secrètement avec le roi d'Angleterre, se détachèrent de lui. Pour punir de ce qu'il appelait la révolte de Ferdinand, duc de Flandre, Philippe-Auguste s'empare de Calais, de Bruges et d'Ypres, et envoie sa flotte à Damme. Aussitôt Jean vient au secours de Ferdinand, et fait mettre à la voile une flotte de cinq cents vaisseaux, commandée par Guillaume, duc de Hollande, Guillaume Longue-Épée, et le duc de Boulogne.

L'histoire de Damme est intéressante et doit trouver sa place dans les annales de la marine et du commerce. Au huitième siècle, c'était une forêt inhabitée, située à un mille de Bruges, près du confluent des rivières Rey et Leive. Des brigands l'infestaient et les meurtres dont ce lieu avait été le théâtre lui firent donner le nom redoutable de *Forêt sans merci.* Au quatorzième siècle cette barbarie s'adoucit un peu; mais les colons qui vinrent se fixer dans ces parages avaient si peu d'argent que, pour se procurer une oie, ils étaient obligés de donner deux poules; deux oies pour un porc; trois moutons pour un agneau et trois veaux pour une vache : c'était là le taux du commerce établi entre Damme et la ville de Gand qui commençait à fleurir. Au surplus, cette étendue de territoire n'avait pas encore de nom spécial, lorsque, en 1180, la mer l'envahit presque tout entier. Les Hollandais avec leur admirable industrie construisirent une digue (damme); arrachèrent aux vagues un riche territoire et prolongèrent leur digue jusqu'à Sluys : ce fut alors que la ville prit son nom de Damme. Un canal de deux milles de longueur offrit un havre commode aux vaisseaux de l'époque; une colonie hollandaise vint y résider et obtint des ducs de Flandre, avec les privilèges ordinaires des citoyens bel-

ges, l'exemption de toutes les taxes imposées aux sujets flamands. En moins de trente ans ce petit endroit ignoré devint le centre d'un grand commerce; la province entière fut entrecoupée de canaux; des villes s'élevèrent. Gand vit fleurir ses manufactures; le commerce choisit Bruges pour son centre et Damme pour son port. L'auteur de la Philippéide nous apprend que l'on y trouvait à-la-fois les fourrures de la Hongrie, les vins de la Gascogne et des draps d'Angleterre.

La flotte française, en arrivant devant le havre, offrit la paix aux habitans incapables de se défendre contre des forces aussi considérables. On rançonna, puis on pilla la ville. Soldats et matelots s'occupaient à ravager les environs, lorsque la flotte anglaise approcha du havre; des chaloupes de pêcheurs allèrent reconnaître la situation de la flotte française. Presque tous les équipages avaient quitté les vaisseaux pour se livrer au pillage d'une population célèbre par sa richesse; et comme le havre ne pouvait pas contenir tous les bâtimens, plusieurs étaient restés en dehors presque entièrement vides et abandonnés; on n'eut pas de peine à s'en emparer : les matelots qui étaient restés à bord, incapables de se défendre, demandèrent seulement la vie. Bientôt, les troupes éparses dans la campagne, apprirent que l'ennemi avait paru : elles accoururent et se défendirent; mais avec tout le désavantage d'une surprise, elles furent taillées en pièces.

Cette première victoire ouvrit la grande carrière navale de l'Angleterre. De riches dépouilles furent envoyées à Londres : après un second combat dont le résultat fut incertain et où les Anglais perdirent, selon les chroniqueurs français, deux mille hommes, Philippe fut obligé de brûler sa flotte et la malheureuse ville de Damme, avec sa civilisation naissante, fut la proie des flammes. Le signal de notre gloire maritime était donné. Nous verrons bientôt cet essor de la marine anglaise se perpétuer à travers les siècles.

(Naval and Military Magazine.)

Astronomie.

DES ÉTOILES FILANTES,

DE LEUR APPARITION PÉRIODIQUE ET DE LEUR ORIGINE, D'APRÈS OLMSTED.

M. Arago, dans ses instructions proposées au zèle et à la sagacité des officiers et des savans du navire français *la Bonite*, qui fait en ce moment le tour du monde, n'a point omis d'appeler spécialement leur attention sur les météores lumineux. Il faut convenir que les longues veillées des marins au banc de quart, surtout quand leur navigation doit les retenir très long-temps sous le beau ciel des mers tropicales, offrent l'occasion la plus simple et la plus favorable pour bien observer l'apparition, la direction et la couleur des étoiles filantes. La théorie de ces corps si brillans et d'un éclat si passager est l'une des questions les plus intéressantes, et malheureusement aussi l'une des plus obscures de la physique météorologique. Tout porte à croire cependant qu'ils n'appartiennent pas à notre terre, et qu'ils viennent en général de l'espace extérieur à notre globe, et dans les profondeurs duquel se meuvent les planètes et les comètes. Mais si les faits que présente l'apparition de ces corps lumineux, si les explosions violentes qui signalent leur présence, si les pluies ou chutes d'aérolithes pierreuses qui l'accompagne, et surtout si la direction et la rapidité inouïe de leur marche four-

nissent un ensemble d'observations, qui ont permis de leur assigner une origine *uranienne* ou céleste, rien au moins n'était encore venu attester que leur apparition eût un caractère de périodicité. Un tel caractère, s'il était bien prouvé, serait l'un des faits les plus surprenans de la science. Il faudrait alors admettre que l'espace céleste, qui environne la terre et qui s'étend à des distances infinies, est parcouru dans certaines directions et en des périodes de temps régulières, par des agglomérations de météores ou de *bolides,* formant comme un vaste nuage, circulant autour du soleil et qui viendrait tous les ans, à une époque fixe, s'approcher de la terre et sillonner son atmosphère de feux étincelans. Ce fait extraordinaire, quelque bizarre et quelque peu probable qu'il paraisse, semble cependant assez bien constaté aujourd'hui; il résulte spécialement d'observations très curieuses exécutées aux États-Unis, dans la nuit du 12 au 13 novembre 1833, pendant laquelle, de tous les points à-peu-près du continent du Nord, on vit le ciel rempli d'une manière permanente d'étoiles filantes et de météores lumineux en nombre incalculable. Chose singulière, on a trouvé, en consultant les listes authentiques des chutes d'aérolithes et des apparitions de météores lumineux, publiées par divers savans, que le 12 novembre 1799, des milliers de météores lumineux furent aperçus se succédant l'un l'autre pendant plus de quatre heures, à Cumana et ailleurs, dans l'Amérique méridionale; qu'à la fin d'octobre et le 5 novembre 1814, il y eut à-la-fois près de Gênes et dans l'Inde, des pluies de pierres et de poussière métallique; qu'à la fin de septembre 1815, l'Océan Indien fut encore couvert d'une énorme quantité de poussière tombée du ciel; que le 5 septembre 1819, un nuage lumineux couvrit plusieurs districts de Moravie d'une poussière métallique; que le 5 novembre de la même année, il y eut une pluie rouge siliceuse en Hollande, et qu'en même temps un immense météore traversa les régions du Canada; que le 14 octobre 1824, il tomba en Bohême une pierre énorme que

l'on conserve à Prague. Voilà déjà des coïncidences de dates fort remarquables, dates toutes prises dans l'époque moderne seulement. Ce qui est plus surprenant encore, c'est que *le 13 novembre* 1832, on aperçut une foule de météores ou d'étoiles filantes, d'un aspect très brillant, à Moka, en Arabie, et que le 19 du même mois des apparences semblables furent signalées en Angleterre. Enfin il paraît aussi que sur divers points de l'Europe des traces de phénomènes pareils se montrèrent le 12 novembre, en 1834 et en 1835; le fait du moins est assez bien constaté pour que M. Arago ait cru devoir le consigner dans ses instructions physiques aux officiers de *la Bonite,* en les invitant d'une manière spéciale à bien remarquer l'état du ciel à l'époque présumée du retour des étoiles filantes, c'est-à-dire du 12 au 13 novembre.

Les observations de 1833 faites en diverses localités des Etats-Unis ont été comparées et publiées spécialement par le professeur Olmsted, de Yale College (New-Haven), dans l'*American journal of science;* plus tard, ce savant physicien a résumé, dans un Mémoire séparé, les faits les mieux constatés sur cette apparition de météores, ainsi que les hypothèses ingénieuses qu'il présente pour les expliquer. Nous puiserons d'abord dans ce travail la description de la pluie de feu, qui parut menacer les Etats-Unis en 1833, et dont le retour périodique semble démontrer l'existence d'un vaste nuage d'aérolithes, ou d'une comète météorique circulant autour du soleil et s'approchant beaucoup de la terre à chaque révolution. Nous suivrons ensuite rapidement le professeur dans ses déductions.

En comparant les récits qui furent donnés sur les étoiles filantes, ou *étoiles tombantes* (*falling stars*) des États-Unis, on voit que les apparences étaient à-peu-près partout les mêmes; voici quel fut leur caractère général, à quelques légères variations près. Le 12 novembre 1833, vers neuf heures du soir, on remarqua assez fréquemment des étoiles

filantes dans le ciel ; elles continuèrent à se montrer toute la nuit et eurent deux instans du plus vif éclat : d'abord à onze heures du soir, et ensuite à quatre heures du matin. A partir de ce dernier moment, l'apparition météorique se prolongea jusqu'au lever du jour, et on aperçut encore plusieurs globes de feu, même au travers des rayons du soleil levant. On ne put s'assurer exactement des limites précises de l'étendue des contrées où les météores furent visibles ; mais tout prouve qu'ils embrassèrent une portion notable de la surface terrestre. Ils parurent s'étendre en longitude depuis le 61e degré dans l'Océan Atlantique jusqu'au 100e dans la République mexicaine centrale, et en latitude depuis les lacs du nord de l'Amérique, jusqu'à l'extrémité méridionale de la Jamaïque. On ne les aperçut cependant dans aucune localité de l'Europe ou de l'Amérique méridionale, ni sur aucun point de la mer Pacifique. Mais partout dans ces limites, les observateurs décrivent le phénomène comme celui d'un feu d'artifice de la plus imposante grandeur, couvrant la voûte entière du ciel de myriades de boules de feux ressemblant à des fusées volantes. Une inspection plus minutieuse apprit à reconnaître parmi ces météores trois variétés distinctes : la première consistait en *lignes phosphoriques* (*phosphoric lines*), qui paraissaient décrites sur le ciel par des points lumineux ; la seconde était formée de *larges boules de feu* (*large fire balls*), qui, à de certains intervalles, sillonnaient vivement la voûte céleste, laissant derrière elles une longue traînée ou sillage lumineux, qui était visible tantôt pendant quelques minutes et, dans quelques cas, pendant plus d'une demi-heure ; enfin la troisième variété comprenait une foule de *corps lumineux mal définis* (*undefined luminous bodies*), qui restèrent à-peu-près stationnaires dans le ciel pendant un temps fort considérable. Ceux de la première espèce étaient les plus nombreux et présentaient l'image d'une neige enflammée qu'une force puissante eût précipitée vers le nord-ouest avec une énorme vitesse. Les boules lumineuses of-

fraient l'aspect ordinaire des étoiles filantes, et donnèrent à une foule de personnes l'idée que les étoiles tombaient véritablement sur la terre. On pense bien qu'un tel spectacle dut frapper d'étonnement et de terreur tous ceux qui n'avaient point de notions scientifiques sur sa cause, d'autant plus que ces météores parurent quelquefois d'une effrayante grandeur. D'après le témoignage du docteur Smith, de la Caroline du nord, l'un d'eux parut plus large et plus brillant que la pleine lune. « Je fus extrêmement frappé, dit-il, de la splendide clarté, qui éclairait toute la scène et qui rendait visibles même les plus petits objets. »

Tous ces météores brillans semblaient provenir et émaner d'un seul et même point du ciel; c'est-à-dire que si l'on eût fait remonter à tous ces feux la direction de leur chute, ils se seraient tous rencontrés et comme absorbés en un même endroit, placé un peu au sud-est du zénith. On les voyait s'élancer de ce point fixe en une foule de directions diverses, et courir sur la voûte du ciel avec une vitesse extrême, en décrivant quelquefois des arcs de 30 ou 40 degrés en moins de quatre secondes. Leurs traînées lumineuses étaient le plus souvent blanches; mais quelquefois elles parurent teintes de couleurs prismatiques. Une de ces boules de feu, remarquée à New-Haven, et qui fut aussi signalée par beaucoup d'autres témoins, s'élança dans le sens du nord-ouest, et fit explosion non loin de la brillante étoile de la *Chèvre*, laissant après elle un nuage vert phosphorescent de la plus grande beauté. Il était d'abord à-peu-près droit et mince, mais il ne tarda pas à s'épanouir et à ressembler, en se dilatant, à un serpent qui reploie et ramasse ses longs anneaux: bientôt on ne vit plus qu'une légère vapeur lumineuse. Le météore fut entraîné vers l'est, dans un sens contraire à celui de son rapide essor. On crut que c'était un effet du vent qui soufflait alors dans cette direction.

Le professeur Olmsted cite les exemples suivans des feux de la troisième espèce A Poland, Ohio, on aperçut, vers

le nord-est, un corps lumineux qui resta visible pendant plus d'une heure. Il avait un aspect très brillant et présentait la forme d'une serpe : « on lui donnait vingt pieds de long et dix-huit pouces de large. » Il s'approcha graduellement de l'horizon, et enfin disparut. Près des cascades de Niagara, on vit, presque au zénith, un corps lumineux d'un grand volume et de la forme d'une table carrée ; il resta quelque temps stationnaire, émettant de larges jets lumineux. A Charleston, un météore, d'une forme extraordinaire, parut traverser rapidement le ciel, et bientôt fit explosion avec un bruit pareil au canon.

Le *point rayonnant,* ou l'endroit du ciel d'où tous les météores semblaient émaner, fut reconnu appartenir, par tous ceux qui purent l'observer, à la constellation du *Lion.* A New-Haven, il parut être dans la poignée de la *Faucille,* petit groupe d'étoiles sur la poitrine du Lion, un peu à l'ouest de l'étoile *gamma* du Lion. Des observateurs, situés très loin les uns des autres, rapportèrent tous ce point à la même constellation, mais à des endroits différens, attendu la position différente des témoins. C'était un effet de ce qu'on nomme *parallaxe ,* ou changement angulaire survenu dans la position d'un même objet, aux yeux de deux observateurs, qui le contemplent aux deux extrémités d'une ligne.

Le professeur Olmsted a fait une remarque très importante et qui a été confirmée depuis par les souvenirs de tous les autres observateurs : c'est que *le point rayonnant,* centre de l'émanation des météores, parut *stationnaire* parmi les étoiles fixes, pendant toute la durée du phénomène, c'est-à-dire, durant toute la nuit du 12 au 13 novembre. La conclusion à tirer de ce fait capital est toute simple : il démontre que le centre des météores n'accompagnait pas la terre dans sa rotation d'Occident en Orient ; mais qu'il participait, au contraire, à la révolution diurne apparente des étoiles d'Orient en Occident : le nuage météorique était donc étranger à la terre et absolument indépendant du mouvement de l'axe

terrestre. Suivant le témoignage de l'immense majorité des observateurs, cette pluie de météores lumineux ne fut point accompagnée de bruit. Quelques personnes crurent entendre des sifflemens ou de légères détonations pendant la durée du phénomène; mais, en général, on n'entendit rien ou presque rien. Il est également certain, quelque singulier que soit ce fait, que nulle part aux États-Unis on ne trouva sur le sol ni pierres, ni poussière, ni substance quelconque, qui attestassent que quelques-uns des météores fussent tombés et eussent atteint la terre. On remarqua seulement un changement de temps fort subit du chaud au froid, dans toutes les contrées de la république; mais il serait impossible d'établir la moindre liaison rationnelle entre cette vicissitude atmosphérique si fréquente, et la présence des météores. »

« Quant à la théorie et à l'explication de cette étrange visite, ajoute le professeur Olmsted, il faut bien reconnaître d'abord que l'origine ou la source de ces feux était située au-delà des limites de notre atmosphère, et qu'elle devait être nécessairement placée dans les régions de l'espace extérieur. Il n'est point de corps dépendant de la terre, y compris l'atmosphère qui l'entoure, qui ne participe au mouvement de rotation dirigé vers l'Orient; mais le centre météorique, obéissant comme les étoiles, au mouvement diurne ordinaire, était donc affranchi de la rotation du globe, et se trouvait, en conséquence, situé à une grande distance au-dessus de l'atmosphère terrestre.

Ce premier point établi, on se demanda ensuite quelle était la hauteur réelle du centre de rayonnement des météores; ou, en d'autres termes, à quelle hauteur au-dessus de la terre et de l'atmosphère, le nuage météorique se trouvait placé? On conçoit facilement tout l'intérêt qui s'attache à la solution de ce problème. Il est clair que si l'amas de météores était à une distance assez petite de la terre, il dut avoir une parallaxe sensible, c'est-à-dire que des spectateurs, éloignés les uns des autres, durent le rapporter à des points du

ciel différens. Si, par exemple, un observateur à Boston remarqua que le nuage se trouvait tout près d'une certaine étoile; un autre témoin, dans la Caroline du sud, dut le voir plus au nord; et un autre, dans l'Ohio, dut le rapporter à un point plus oriental. Ces divers angles étant déterminés, et leurs différences respectives de position étant exactement mesurées, il devient très facile d'apprécier la hauteur absolue du phénomène. C'est par un procédé entièrement analogue que l'on détermine la hauteur d'un nuage ordinaire, et même de tout objet inaccessible.

Toutes les observations de ce genre qu'on a pu faire aux États-Unis, comparées et critiquées par le professeur Olmsted, ont assigné au *centre météorique* une hauteur moyenne de huit cent neuf lieues. Il paraît cependant que l'erreur, possible dans ces mesures faites à la hâte et sans préparation, permet de croire que le point rayonnant de toutes ces étoiles filantes était à environ un millier de lieues de notre globe. Le professeur Olmsted conçoit donc que, dans la nuit du 12 au 13 novembre 1833, un immense nuage ou amas d'étoiles filantes se trouvait, par des causes inconnues, à mille lieues de la terre, et que l'attraction terrestre en détacha un très grand nombre, en les obligeant à se précipiter vers le centre de notre globe, où elles tendirent en lignes parallèles. En effet, une construction très ingénieuse de perspective aérienne, tracée par M. Olmsted, démontre qu'en supposant que les choses se passèrent ainsi, alors la chute parallèle des météores, tombant du nuage vers la surface des États-Unis, dut se projeter sur la voûte concave du ciel, comme un rayonnement partant d'un centre commun, d'où tous les météores devaient paraître s'élancer, en décrivant des courbes étincelantes. Nous ne saurions transcrire ici cette figure assez compliquée. Mais, après avoir assigné approximativement la hauteur du nuage météorique, il faut bien admettre qu'une foule d'étoiles filantes s'en détachèrent et arrivèrent jusqu'à l'atmosphère terrestre, où elles pénétrèrent, en produisant

divers phénomènes de bruit et de vive combustion. Il est facile de déterminer la vitesse finalement acquise par un corps tombant d'une distance de huit cent neuf lieues (2238 milles), et arrivant à la limite sensible de notre atmosphère, c'est-à-dire à environ dix-huit lieues (50 milles) de la surface : cette vitesse doit être de près d'une lieue et demie (4 milles) par seconde. Cette rapidité, qui surpasse de dix fois celle d'un boulet sortant de la pièce (2000 pieds dans la première seconde), et de vingt fois au moins celle du son (1000 pieds par seconde), exprime donc la vitesse avec laquelle les météores, détachés de leur nuage central, débouchèrent sur l'atmosphère terrestre. M. Olmsted admet ensuite que ce prodigieux essor dut comprimer violemment l'air que les météores rencontraient, et que, de cette compression, dut résulter beaucoup de chaleur et de lumière, et par suite la combustion des corps qui la produisaient. Il pense que la matière de ces étoiles filantes était fort légère et d'une densité extrêmement faible, puisqu'il lui paraît évident que ce fut l'air seul qui les arrêta dans leur chute rapide. « Si la quantité de matière des météores, dit le professeur Olmsted, eût été considérable, il est hors de doute qu'ils auraient acquis une force de chute suffisante pour parvenir jusqu'à la surface de la terre, et alors les conséquences les plus funestes en seraient résultées. » Elles eussent été, sans contredit, plus fâcheuses encore si, d'après les calculs d'un autre physicien des États-Unis, M. A.-C. Twining, on admet que les étoiles filantes du 13 novembre avaient une vitesse composée à-la-fois de leur vitesse propre et de celle de la terre, qui s'avançait vers leur nuage par l'effet de son cours annuel ; de sorte que, dans ce cas, leur rapidité devait approcher de cinq lieues par seconde (14 milles).

Les observateurs aux Etats-Unis n'ont pas négligé de chercher au moins à résoudre l'intéressante question de la *grandeur réelle* de ces étoiles filantes. Il est bien certain que plusieurs des corps, qui jetèrent un si vif éclat dans la nuit

du 13 novembre, durent être de dimensions fort considérables. Dès qu'on connaît la distance absolue d'un objet et son diamètre angulaire, la détermination de sa grandeur réelle ne présente plus aucune difficulté. Malheureusement l'éloignement des météores américains resta un peu vague, et on ne put prendre aucune mesure exacte de leurs dimensions angulaires. Toutefois il n'a pas été impossible d'arriver à des résultats assez approximatifs. Le docteur Smith, de la Caroline du Nord, et plusieurs autres personnes de diverses localités, attestèrent avoir remarqué un de ces météores qui paraissait aussi large que la pleine lune; sur cette donnée le professeur Olmsted établit que si ce corps avait été seulement à la distance de cent dix lieues de la terre, son diamètre véritable aurait été de *une lieue.* D'après les faits qui ont été recueillis, il est bien démontré que la plupart de ces météores devaient être fort grands, bien qu'on ne puisse dire exactement leur volume précis, et que plusieurs d'entre eux n'avaient pas moins de trois à quatre lieues de diamètre. Il est même assez probable que le météore signalé par le docteur Smith, comme ayant atteint la grandeur apparente du disque lunaire, avait au moins cinq lieues de rayon, ce qui donne une masse de mille lieues cubes de solidité. Une telle grandeur est plutôt au-dessous de la réalité; autrefois Halley, et tout récemment le docteur Olbers ont assigné à plusieurs météores du même genre des dimensions bien plus considérables.

Le fait le plus difficile à expliquer dans l'apparition des météores de 1833 est sans contredit leur voisinage de notre globe, leur entrée même dans notre atmosphère et ensuite leur disparition complète sans être parvenus jusqu'au sol. Il paraît même qu'on ne vit tomber à cette époque ni fragmens d'aérolithes, ni poussières d'aucun genre dans les régions de la terre au-dessus desquelles planait cet amas prodigieux de corps enflammés. Les physiciens d'Amérique ainsi que ceux de l'Europe n'expliqueront pas faci-

lement comment tous ces météores ont paru dans l'atmosphère, s'y sont enflammés en détonant, se sont arrêtés dans leur course comme par enchantement. Le professeur Olmsted a pensé que tous ces corps uraniens étaient de leur nature fort légers et que leur vitesse énorme produisit dans les couches d'air qu'ils traversaient une résistance telle qu'ils furent arrêtés et en quelque sorte repoussés par les colonnes de l'atmosphère. « Ces grands corps ne purent être arrêtés par l'atmosphère qu'à la condition de transmettre leur mouvement à d'immenses colonnes d'air, dont un grand nombre se seront trouvées subitement et violemment déplacées. » De là, de grandes agitations atmosphériques, et ce brusque changement de temps, que le professeur attribue à l'influence indirecte des étoiles filantes du 13 novembre.

Il paraît d'ailleurs avéré qu'aucun météore ne parvint jusqu'au sol; mais il est probable que plusieurs d'entre eux descendirent très bas. Le professeur Olmsted affirme, d'après le témoignage d'une personne qui mérite toute confiance, que l'on vit une des étoiles filantes faire explosion au-devant d'un talus d'une montagne à pic. Une autre étoile, d'un aspect très remarquable et dont la queue phosphorescente resta si long-temps visible, attira les regards d'une foule d'observateurs, lorsqu'elle fit explosion dans la constellation de la Chèvre. La couleur verte de ce météore permit de le bien distinguer, et en combinant entre eux les divers points du ciel auxquels des spectateurs diversement placés le rapportèrent, M. Twining a tiré la conséquence que le lieu de la détonation était à environ dix lieues de hauteur (29 milles et demi). Mais d'autres mesures semblent attester que beaucoup de ces météores se montrèrent dans des régions atmosphériques bien moins élevées. Quant à ce qui regarde la nature précise de ces corps étrangers à notre globe, il faut bien convenir qu'on l'ignore à-peu-près complètement. Les hommes scientifiques des États-Unis ont toutefois cru pouvoir conclure qu'ils étaient en

général combustibles et légers, et que leur agglomération, suivant des lois que nous ne connaissons pas, composait alors et compose sans doute encore le nuage météorique, d'où partit la pluie de feu. C'est en vain que l'on accumulerait à ce sujet hypothèses sur hypothèses; il est plus sage de se borner aux faits purs et simples, qui attestent que tous ces corps météoriques étaient étrangers à notre globe.

Mais il reste cependant une question d'un grand intérêt: dans quelle classe de corps célestes convient-il de ranger cet amas météorique qui semble se rapprocher de la terre périodiquement au mois de novembre? On pourrait d'abord penser que ce nuage, ainsi que tous les corps dont il est composé, circule en groupe autour de notre globe, et constitue une espèce de satellite ou d'assemblage de petites lunes jusqu'ici non observées. Mais le mouvement du nuage météorique s'oppose à une notion de ce genre. Voici comment le professeur Olmsted combat cette hypothèse. « En supposant que le nuage météorique fût un satellite de la terre, placé à environ huit cents lieues de distance de *la surface* de notre globe, il se trouverait donc à deux mille trois cents lieues *du centre;* mais il est prouvé qu'un corps satellite de la terre, et circulant autour d'elle à une distance de deux mille trois cents lieues, doit nécessairement, sous peine de tomber vers notre globe, avoir une vitesse d'au moins une lieue et demie par seconde, moyennant laquelle il achevera une révolution entière autour de nous en près de trois heures de temps. Le nuage météorique ne peut donc pas être un satellite de la terre, puisqu'il resta stationnaire parmi les étoiles pendant près de deux heures, durée de temps presque suffisante pour qu'il fît une révolution entière autour du globe. On ne peut non plus supposer que la terre dans sa course annuelle ait rencontré le 13 novembre une espèce de comète ou de nébuleuse météorique, qui était immobile ou qui traversait l'espace. Une rencontre *annuelle* et *fortuite* est une hypothèse qu'il n'est pas nécessaire de discuter. »

Il nous reste à indiquer la particularité la plus curieuse des recherches du professeur Olmsted, celle surtout qui donne un caractère de grande originalité aux observations dont les météores américains furent l'objet. La pluie de feu commença le 12 novembre vers neuf heures du soir, et continua jusqu'au lever du jour. Les météores brillèrent donc pendant huit heures consécutives au moins, et leur centre d'émanation parut invariablement attaché au même point du ciel. Or, si cette collection d'étoiles filantes n'eût pas été animée d'une vitesse de translation dans l'espace absolument de même nature que celle de la terre, il est clair que les deux corps se fussent en un instant séparés fort loin l'un de l'autre. Pendant une minute la terre accomplit 412 lieues dans son orbite ; en huit heures, elle parcourt donc près de 200,000 lieues, et comme le nuage météorique parut rester en place fort long-temps pour les spectateurs terrestres, il faut conclure rigoureusement qu'il voyageait dans l'espace de concert avec notre globe. Une circonstance fort curieuse relatée par le professeur Olmsted, c'est que le 13 novembre, de grand matin, le centre d'émanation de la pluie météorique, non-seulement resta stationnaire dans la constellation du Lion, mais se trouva à très peu de chose près exactement dans la direction vers laquelle la terre avançait dans son orbite. En d'autres termes, notre globe était dans l'alignement du centre des météores et se dirigeait dans sa course précisément vers ce point. Mais comme la terre faisait alors 412 lieues par minute, et par conséquent plus de 800 lieues en deux minutes, et que d'un autre côté, le nuage n'était qu'à 800 lieues de nous, il est évident qu'on ne peut échapper à admettre la nécessité d'une rencontre inévitable entre les deux corps qu'en attribuant au système des météores une vitesse de circulation en tout égale à celle de la terre. Si les chemins accomplis n'eussent pas été semblables de part et d'autre, n'est-il pas évident, se demande le professeur Olmsted, que dans le laps de la longue durée du phéno-

mène, la terre eût devancé le nuage ou que celui-ci se fût séparé d'elle en un instant. Il faut donc arriver à la conclusion que les deux corps se sont accompagnés et suivis fidèlement dans leur marche.

En résumant tous les faits qu'a présentés ce phénomène extraordinaire, le professeur Olmsted a établi les trois propositions suivantes, qui sont extrêmement curieuses, et qui, si elles étaient démontrées, ouvriraient une ère nouvelle aux progrès de la physique céleste : 1° le corps ou l'assemblage de corps, d'où jaillirent les météores lumineux du 13 novembre circulait alors autour du soleil à côté de la terre; 2° ce corps accomplit sa révolution dans une orbite ovale, très peu inclinée à la direction où la terre se meut, et le point de la plus grande distance au soleil du nuage météorique ou le point de son *aphélie*, est situé fort près de l'orbite de la terre; 3° ce corps accomplit sa révolution autour du soleil en six mois. Cette dernière circonstance attribuerait au courant d'étoiles filantes une double périodicité; tous les six mois le nuage se montrerait dans les parages terrestres, et nous pourrions voir jaillir ces globes de feu au commencement d'avril et de novembre. Toutefois, M. Arago, dans ses instructions aux officiers de *la Bonite* n'a mentionné que l'apparition périodique probable du mois de novembre; celle du printemps paraît donc bien plus douteuse. Au surplus rien n'est encore décidé dans ces théories nouvelles; les faits ne sont pas encore assez nombreux pour qu'on puisse prononcer avec certitude sur leur retour. Nous les relatons seulement pour faire connaître à nos lecteurs l'un des phénomènes les plus curieux sans contredit, qui se soient présentés en aucun temps aux physiciens et aux astronomes. Les déductions du professeur Olmsted, sans pouvoir être encore reçues dans la science, comme des faits positifs, sont cependant assez probables pour que tous les astronomes et amateurs de physique se tiennent pour avertis, et qu'ils aient grand soin de remarquer attentivement les apparences lumineuses qui pourraient s'offrir an-

nuellement au commencement d'avril et surtout du 12 au 13 novembre notamment, dans le groupe de la constellation du Lion (1). Cette périodicité des météores, qui serait un fait si important à constater, paraît appuyée sur un assez grand nombre de renseignemens positifs. En parcourant le catalogue des aérolithes et étoiles filantes de Chladni, le plus complet qu'on ait recueilli, et qui a été reproduit et complété dans l'*Annuaire du bureau des Longitudes* de 1826, on croit découvrir que, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ces phénomènes ont toujours été plus fréquens en général au printemps et en automne qu'à toute autre époque. Les *pierres tombées du ciel,* les bolides, les feux qui sillonnent les hautes régions de l'air, les pluies de poussières terreuses ou métalliques, arrivent de préférence dans les mois de mars et de mai, et en novembre et octobre. Ils seraient donc les signes du double retour du grand nuage météorique américain. Tout en effet tend à prouver que les immenses profondeurs de l'espace, où nagent comme des atomes, les planètes et même les soleils, sont remplies d'une foule de corps à divers états d'aggrégation, qui se croisent en tous sens et qui peuplent les cieux en les traversant avec un incroyable degré de vitesse, tandis que leurs petites dimensions ne nous laissent voir que ceux, qui se fourvoient tout auprès du globe terrestre, dont ils effleurent, alors l'atmosphère de mille sillons lumineux. Nous reproduirons ici la conclusion de l'intéressant mémoire du professeur Olmsted; elle offre un exemple frappant de la manière religieuse dont on traite les questions scientifiques aux Etats-Unis. « En terminant cet essai, nous ne saurions omettre de réfléchir pendant un in-

(1) Cette constellation est visible à Paris au milieu du mois de novembre, à l'orient, de quatre à sept heures du matin, avant le lever du soleil. Au mois d'avril, seconde époque du retour présumé des étoiles filantes, les observations seront plus commodes, la constellation du lion passe au méridien à 9 heures du soir.

stant sur le soin providentiel que le créateur a déployé en préservant notre terre des suites désastreuses qu'autrement la pluie de feu eût occasionées sans aucun doute. Si les météores eussent été constitués d'une matière un peu plus solide, leur force vive leur aurait permis de venir jusqu'à la terre; s'ils eussent pu continuer leur course seulement pendant trois secondes de plus, il est impossible de décrire les calamités, qui auraient pu résulter de la chute sur notre sol de corps d'une telle grandeur, et pénétrés d'une chaleur si ardente. La moitié du continent eût été ensevelie en une commune ruine! »

(*New Philosophical Journal.*)

Sciences Naturelles.

LE JARDIN ZOOLOGIQUE DE LONDRES.

« Quel est l'objet qui, pendant votre séjour à Londres, vous a le plus vivement frappé, demandait-on à Canova ?

— Deux objets en contraste : le pont de Waterloo, construit par une compagnie particulière, et le mauvais petit pont de bois chinois qui traverse le parc Saint-James, et que le gouvernement a construit. »

La remarque était spirituelle et profonde. L'Angleterre doit tout au génie de l'association. Elle a su faire ses affaires elle-même, grâce à Dieu. Il y a peu d'années, sir Humphry Davy et sir Stamford Raffles soulevèrent la question de l'établissement d'un jardin botanique et d'un muséum consacré à la conservation des animaux vivans ; ce ne fut pas au gouvernement qu'ils s'adressèrent, mais aux particuliers. En deux ou trois années les jardins zoologiques fondés par la Société dans le Parc du Régent, se peuplèrent d'un plus grand nombre d'individus que les institutions continentales du même genre ne sont parvenues à en recueillir dans l'espace de trente ans. L'impulsion était donnée. Souscriptions et contributions volontaires suffirent à l'entreprise : le gouvernement ne s'en mêla pas : la Grande-Bretagne est le seul pays du monde où un tel résultat ait pu avoir lieu.

Nous allons bientôt visiter les populations prisonnières dont toutes les latitudes nous ont envoyé le tribut ; qu'il nous

soit permis auparavant de donner un regret et un souvenir à l'ancienne ménagerie de la Tour de Londres. Là, dans un caveau gothique, nos Henry et nos Edouard jetèrent les premiers lions qui nous vinrent d'Asie. J'aimais à voir flamboyer à l'ombre de ces voûtes si souvent ensanglantées, l'œil ardent du Néron, le lion superbe, devenu la terreur des petits enfans. Entre les épouvantemens de ce vieux cachot et les rugissemens des tigres hircaniens, il y avait analogie. Mais quelle comparaison établir entre le nouveau plan de la Société zoologique, la magnifique distribution de ses jardins et les deux ou trois captifs que renfermait la Tour?

C'est aux Français, nos voisins, que nous devons les premiers établissemens zoologiques. Les Romains, maîtres du monde, n'amenaient à Rome des troupeaux de lions et de tigres que pour les immoler à la barbare oisiveté du peuple. La dédicace du bel amphithéâtre, commencé par le père de Trajan, et terminé par Trajan lui-même, coûta la vie à cinq mille animaux, égorgés sous les yeux de cent mille Romains, plus barbares que leurs victimes. A la fin de la guerre contre les Daces, dix mille bêtes féroces égorgées assouvirent cette soif de sang. Pour fêter l'anniversaire de sa naissance, Caligula immola quatre cents ours et quatre cents lions ou tigres. Volupté atroce, excitation sanglante. Détournons les yeux. Une seule nation, l'Espagne, semble en avoir conservé quelques vestiges. Grâce à ces immenses hécatombes de l'antiquité, la science de l'histoire naturelle resta à-peu-près stationnaire chez elle; et la sagacité même du grand Aristote, la patiente et crédule investigation de Pline l'ancien, ne purent en accélérer le progrès.

La Ménagerie de Versailles, fondée par Louis XIV, donna le premier modèle du Jardin du Roi, organisé ensuite par M. de Buffon. La révolution, qui viola le tombeau du naturaliste et jeta ses cendres au vent, respecta l'avenue de mûriers qu'il avait plantée de ses propres mains, et dont le feuillage attirait encore, dix années après sa mort, les abeilles

dont il avait créé la république. En 1792, l'institution elle-même fut menacée. Pour la sauver, on dit au peuple souverain que le laboratoire de chimie servirait désormais à la fabrication du salpêtre, et le jardin à l'exploitation des plantes pharmaceutiques. Tuer et guérir : le peuple comprend cela. Le *Jardin du Roi* devint le *Jardin des Plantes*.

En 1800, il se trouvait dans un si déplorable état, que M. Delaunay, alors directeur, reçut du gouvernement l'autorisation de tuer les animaux les moins précieux, afin de nourrir les autres. Bientôt régna le grand homme qui, en bouleversant l'Europe, trouvait encore le temps de s'intéresser aux éléphans de sa ménagerie. Il consacra des fonds à cette institution et fit fleurir le Jardin des Plantes, confié, dès-lors, à la direction de Cuvier.

Le Jardin zoologique de Londres est fondé sur les mêmes bases. M. l'architecte Nash, auquel on a reproché amèrement les erreurs nombreuses de ses créations, a du moins l'honneur d'avoir dessiné, pour cet établissement, l'une des plus belles terrasses que l'Europe possède. Arrêtons-nous un moment; écoutons le murmure musical des essaims d'abeilles, et descendons lentement jusqu'à la demeure de nos amis les ours. La gaucherie de leur activité, la vivacité lourde de leurs mouvemens, sont dignes de fixer le regard. Ils vivent en assez bon accord généralement; mais, de temps à autre, un grognement sourd annonce le mécontentement de ces messieurs. Pourquoi ce confrère insolent s'obstine-t-il à occuper longtemps la cime du mât, et à monopoliser les faveurs que le public prodigue au possesseur de cette situation éminente? C'est fort mal; et le possesseur de la sinécure paraît s'amuser de la jalousie qu'il excite. Quand vous aurez observé à loisir l'expression rusée de ce petit œil brillant, enfoncé dans son orbite, vous irez rendre visite à l'*ursus ferox,* ermite solitaire. Dans sa tannière, il n'y a pas d'arbre : il est trop vieux pour grimper au mât de cocagne, comme les plus jeunes de ses frères. Le géant sombre que vous voyez, héros à sa ma-

nière, a jadis, dans ses forêts nationales, attaqué et entraîné un bison américain qui pesait plus de mille livres.

Descendez cette pente douce, et jetez les yeux sur les deux petits cygnes noirs *(cycnus atratus)* qui escortent leur noire mère; tandis que l'oie de la Nouvelle-Hollande *(cercopsis Novæ-Hollandiæ)* s'entoure de sa jeune couvée. Les autres oiseaux aquatiques, tantôt se sentent heureux d'étendre, sur le tapis vert, les larges membranes de leurs pattes, tantôt se lancent à la nage dans le petit étang qu'on leur livre. Ils secouent, en perles étincelantes, la rosée dont leur beau plumage se couvre. Dans la volière se dessinent mille formes étranges et élégantes; c'est l'*antropoides paradisæus* (Bechstein), l'*antropoides stanleyanus* (Vigor), la *balearica pavonina*, l'*antropoides virgo*; c'est la *platalea leucorodia*, la *ciconia alba* et *nigra*, la *ciconia marabou*, le *gypogeranus serpentarius*. Notre cigogne a tout-à-fait l'air d'un adjudant; et notre *secrétaire*, avec ses petites jambes grêles, sa culotte de velours, sa physionomie circonspecte, sa démarche insinuante, son air de dignité mêlée de réserve et de finesse, a quelque chose de merveilleusement aristocratique. Est-ce quelque marquis sorti des bureaux de la vieille France? Oh! le grand diplomate! oh! l'oiseau rusé! S'il y a dans sa conduite un huitième de courage, il y met sept autres huitièmes de finesse. Faites pénétrer un serpent d'espèce ordinaire dans le domaine qu'il habite. D'abord, le *secrétaire* observera son ennemi; tremblant et furieux, il se tiendra sur la réserve; il attendra : rien ne révélera la violence de l'émotion qui le domine. L'œil étincelant et fixe, il demeurera immobile, jusqu'à l'occasion favorable; alors il tombera sur l'adversaire; il l'écrasera sans pitié; il le serrera vigoureusement; il le frappera du pied; il l'étranglera sans scrupule et se relevera vainqueur, sans quitter prise, mais en s'arrangeant de manière à ne pas être frappé par son adversaire. Bientôt, de son bec, il assenera sur la tête du reptile agonisant un coup terrible, qui sera souvent le *coup de grâce*.

Mais sa prudence ne l'abandonnera pas ; son œil vigilant ne se détachera point de l'ennemi. A chaque nouvelle blessure qu'il inflige, le *secrétaire* a soin de se détourner et de se mettre à l'abri des vengeances de celui qu'il attaque, jusqu'au moment où l'immobilité complète du serpent vient le rassurer ; alors il commence paisiblement son repas, et dévore son ennemi avec beaucoup de grâce. Tels sont les faits et gestes du *secrétaire*. C'est par cet instinct prudent et meurtrier qu' pourvoit à sa subsistance, au milieu des sables de l'Afrique Sa taille svelte, ses longues jambes défendues par des écailles impénétrables ; la vigoureuse défense qu'il peut faire avec ses ailes, le mettent à même de vaincre les plus redoutables reptiles du continent africain. Libre, et quand il vit sous sa latitude native, on l'a souvent vu, tenant un serpent dans ses terribles serres, s'élever avec lui, le laisser retomber lourdement du haut des airs, le ramener encore pour l'étourdir par une nouvelle chute, et l'achever au moyen de ce tomahawk que la nature lui a donné pour bec. Sa puissance morale n'est pas la même dans l'esclavage ; et les exploits héroïques du désert s'effacent des pages de sa vie, devenue pâle et monotone.

La *cigogne marabou,* moins héroïque, mais aussi utile, est un parasite de premier ordre. En Afrique, Smeathmann en a vu une si complètement apprivoisée, que, tous les dimanches, jours de réception et de grand couvert chez son maître, elle quittait les cotonniers sur lesquels elle perchait, suivait à la piste les domestiques porteurs de mets, et venait se planter devant la table qu'elle dégarnissait toujours de quelques volailles, en dépit des coups de fouet dont les serviteurs l'accablaient. Un seul quart de cercle décrit par ce cou avide ; un seul mouvement de cet estomac ou plutôt de ce gouffre, et tout était absorbé. Nous laisserons sur la gauche le pélican onocrotale et le nid bizarre qu'il porte avec lui-même, et où il peut cacher toute sa famille : nous laisserons le *dromaine* de la Nouvelle-Hollande, avec son murmure sourd et continu, et les rayures

régulières de son plumage. Il faut donner quelque attention à ce patriarche grisâtre, père de toutes les oies de nos basses-cours. Je veux parler de l'oie sauvage dont les plumes pointues, dures, aiguisées, chargeaient la flèche de nos aïeux et perçaient les plus épaisses cuirasses.

Voici le palais des aigles; et quel palais! Triste prison pour le *laemmergier* et le condor destinés à planer au-dessus des Andes. On n'étouffe pas l'espérance; on ne brise pas la nature; à peine un rayon de l'astre pénètre-t-il dans sa cage; cependant son regard boit avec avidité la lumière et la chaleur; impatient, il va frapper de son aile hardie et impuissante les barreaux du donjon et retombe anéanti. J'ai toujours envie, malgré mon respect pour la propriété d'autrui et mon amour pour l'histoire naturelle, de rendre aux plaines de l'air, quelques-uns de ces rois ailés qui languissent loin de leurs nobles berceaux.

Notre collection d'aigles est magnifique : elle est fille de notre commerce, qui étend son réseau sur les deux bouts de la terre. J'aperçois le condor fabuleux, race gigantesque, dont un individu fut tué récemment en combat singulier avec un mineur de Cornouailles sur la cime des Cordillières. Remarquez l'*aquila fucosa,* de la Nouvelle-Hollande, qui, un jour, voyant le navigateur Flinders se promener tranquillement sur la plage, le prit pour un kangarou et tomba sur lui. Disons un mot en passant au *destructeur,* terrible aigle de l'Amérique du Sud. Il a fait le voyage de Maranam à Londres, en compagnie avec le *roi des vautours,* et a dévoré sa majesté pendant la route. Il faut le voir quand le courroux enflamme son œil, ensanglante sa crète, en fait jaillir l'éclair et communique une légère vibration à ses jambes menues. Un jour on introduisit dans son domaine un chat mâle de la plus grosse espèce; il lui brisa les reins d'une seule étreinte, et l'emporta sur sa perche en chantant son hurlement de triomphe.

A ce cri du *sarcoramphus papa,* tous les loups se sont

éveillés. Ils reviennent aujourd'hui en étrangers dans leur patrie qu'ils remplissaient autrefois de terreur. On n'ignore pas que le dernier loup des forêts d'Angleterre tomba, vers l'an 1680, sous les coups de sir Ewen Cameron. Un coup-d'œil seulement à ces buveurs de sang ; un seul souvenir au léopard et à la panthère. Nous irons admirer ensuite ces vaisseaux du désert, les dromadaires et les chameaux, dont le soleil dessine au loin l'ombre sur le sable. Race merveilleuse que la nature a douée d'un sabot spongieux et léger, fait pour n'éveiller aucun écho sur le roc sonore, sur la plage des mers, près des grottes retentissantes. On éprouve de la sympathie pour cet animal modeste et poétique, qui, du fond du désert, s'approche et vole vers vous, comme l'oiseau fend l'air, avec une rapidité sans bruit. Il est déjà près de vous : vous ne vous en doutez pas, à moins qu'une clochette suspendue à son cou ne vous ait révélé sa présence. L'*Heirie*, dromadaire de course, s'éloigne du chameau autant que le cheval l'*Éclipse* s'éloigne du cheval de brasseur. Un amant arabe auquel une jeune fille de Suze avait demandé des oranges de Maroc, partit le matin sur un *Heirie* (s'il faut en croire le voyageur Jackson), fit deux cents milles en un jour, revint le soir, trouva les portes de Suze fermées, mais chargea le garde de nuit de remettre à la jeune fille les fruits qu'elle desirait.

Je regrette que le défaut d'espace n'ait pas permis à la Société zoologique d'imiter la disposition de la ménagerie de Schœnbrunn. Elle fait honneur aux naturalistes allemands. La famille originelle, la race-mère se trouve placée au centre, d'où rayonnent, comme les jantes d'une roue, des lignes droites sur lesquelles sont rangées les diverses familles qui se rattachent à la race type. Ainsi procède en effet la nature, non par une progression arithmétique et en ligne droite, par une succession de degrés simples et directs, mais par une multitude de sphères rayonnantes qui parcourent leurs ellipses à des espaces déterminés. Non-seulement les jardins de la Société

zoologique n'ont pas assez d'étendue pour permettre que l'on s'astreigne à un plan de cette espèce, mais ils sont soumis à des servitudes qui s'opposent absolument à ce que les constructions dépassent certaine hauteur. La Société n'ayant été, comme nous l'avons dit, soutenue que par des souscriptions qui ne sont pas toutes arrivées à la même époque, il a fallu commencer par des bâtisses temporaires et livrer des sommes d'argent considérables à la fragilité des lattes et aux mille réparations qui deviennent nécessaires. Tel est l'inconvénient du préalable en toutes choses : tout bâtiment qui n'est pas construit de matériaux solides est un contre-sens et une folie. L'architecture veut de la durée : il n'est permis qu'aux décorations d'opéra de vivre deux mois.

La ménagerie a perdu récemment beaucoup d'animaux. Pauvres prisonniers, carnivores ou herbivores, privés de la liberté de leur forêt natale, ils succombent à la première maladie. Leurs diverses résidences leur sont plus ou moins dangereuses sans qu'il soit bien possible d'expliquer ce danger et cette différence. A la tour de Londres, les lions logés dans une caverne vivaient long-temps : c'était leur palais. Le terrain argileux sur lequel les jardins zoologiques se trouvent placés me semble parfaitement insalubre. Tous les dessèchemens n'y font rien : l'eau s'y conserve et son évaporation détruit la santé d'un grand nombre d'animaux. Joignez à cet inconvénient le défaut de liberté et d'air, l'esclavage de ces races que la nature avait créées pour la plus sauvage indépendance, la régularité monotone d'une vie captive, d'une nourriture donnée à des heures fixes, tandis qu'autrefois les mêmes individus achetaient au prix de leurs veilles, de leurs courses à travers les bois et de leurs pénibles combats une proie incertaine et disputée. Presque tous les squelettes appartenant à des animaux de la grande famille féline (*tigres, lions, panthères*), après une vie passée dans la réclusion, offrent des traces de lésions organiques plus ou moins profondes. Nous conseillons d'aérer leurs logemens

au moyen de ventilateurs; de les placer à une élévation qui en augmente la salubrité et de leur donner plus d'espace. Le ventilateur que les architectes ont tort de négliger, même dans les édifices destinés aux bipèdes, est une condition de salubrité de la plus haute importance.

Au lieu de passer leur triste journée dans une léthargie solitaire, il faudrait aussi que les animaux trouvassent assez d'espace et d'air pour se livrer à ces ébats qui favorisent le développement de leurs forces. La pléthore et les maladies inflammatoires enlèvent la plupart des animaux renfermés dans la ménagerie; j'y ai vu récemment un tigre qui ressemblait singulièrement à un bœuf gras. Rien de plus difficile que de donner à ces animaux les secours de la médecine. L'art vétérinaire est peu avancé; les symptômes et les causes de leurs maux s'environnent d'obscurités nombreuses; et comment leur faire subir certaines opérations nécessaires? saigner un tigre, par exemple!

Accourez, antilopes à la prunelle noire et languissante, faisans à l'éclatant plumage; êtres charmans, doués d'une beauté physique malheureusement alliée à un instinct borné! Ce coq noir, si triste d'avoir perdu ses bruyères embaumées et ses genets odorans, forcé à secouer sa crête captive dans une geôle de trois pieds carrés a mille fois plus d'intelligence et d'ardeur que les favoris de la création. J'ai pitié de lui; sa vie contre nature porterait l'émotion et la sympathie dans l'âme la plus insensible. Saluons en passant la loutre à l'air stupide et près d'elle le phoque qui semble endormi comme un membre de l'Académie des antiquaires.

La loutre se livre aux plaisirs de la pêche, d'une manière tout-à-fait curieuse. Elle plonge; ses larges pattes membraneuses lui servent de rames; de temps à autre la nécessité de respirer la ramène à la surface. Elle décrit alors une courbe gracieuse, redescend sous les eaux et continue sa course sous-marine; ses yeux placés sur la sommité de sa tête l'obligent à se glisser par-dessous sa proie afin de l'apercevoir et

la saisir. Voici un pauvre poisson qui passe, la loutre s'élance, le mord, l'entraîne et va le dévorer sur le rivage. A peine l'animal pêcheur est-il arrivé au but choisi pour son repas, il broie d'un coup de dent la tête du poisson capturé; cruauté charitable et qui termine rapidement les souffrances du prisonnier. N'affectez pas une compassion inutile, vous, mesdames, qui savourez avez plaisir l'anguille rôtie vivante sur des charbons, vous dont le cœur n'a jamais battu pour le homar et l'écrevisse dont les branchies desséchées irritent et continuent long-temps l'effroyable torture. J'ai vu la loutre recommencer plusieurs fois cette chasse intéressante et se donner pour repas une vingtaine d'innocens poissons. Le spectacle de cette pêche est amusant. Mais je voudrais observer notre pêcheur amphibie aux prises avec quelque géant des eaux : semblable au sculpteur Chantrey qui, l'autre jour, la ligne à la main, laissait un énorme turbot entraîner cinq ou six aunes de ficelle et luttait de toute sa force contre les mouvemens convulsifs de son ennemi captif. C'était chose plaisante de voir l'homme *célèbre*, debout sur un des soliveaux de la digue, le corps penché en arrière pour ne pas être emporté par les mouvemens du géant aquatique et prêt à devenir la proie de sa proie.

Ne nous arrêtons pas long-temps auprès du gnus et des antilopes. Le pigeonnier d'où s'exhalent de longs roucoulemens; l'armadille, trottant d'un pas régulièrement désossé qui nous rappelle les automates de Maelzel. Le castor; les faucons; le brillant plumage des canards étincelant dans les bassins de marbre; ce noble taureau brahmanique, idole des Indiens superstitieux; le bison d'Amérique, fait pour renverser les murailles avec la catapulte de son énorme tête; autruches, zèbres, wapitis ne nous retiendront pas long-temps. Nous devons une visite au palais des vrais monarques asiatiques, des éléphans que la ménagerie possède.

Pour amuser les curieux et les oisifs de son époque, Jules César opposa vingt éléphans à cinq cents hommes

armés; Pompée, lorsqu'il dédia le temple de Vénus victorieuse, fit combattre une armée de Gétules contre vingt éléphans, africains sans doute. Dans cette dernière circonstance, l'âme sévère des Romains donna preuve d'une pitié singulière et généreuse. Quand ils virent cinq ou six éléphans s'élancer sur les javelots pour délivrer un de leurs compagnons prêt à périr; l'héroïsme, le dévoûment, la sagacité développés dans ce combat inégal par le roi des quadrupèdes émurent les rois du monde. Tout l'amphithéâtre se leva, maudit le consul et exigea que l'on mît fin à cette lutte. Les Romains se sont beaucoup occupés des éléphans, ils les ont fait danser, ils les ont couverts de pourpre, ils les ont fait asseoir aux festins splendides des *triclinia*. Je crois que notre éléphant d'Asie s'estimerait moins heureux de porter une chemise d'or, que d'achever voluptueusement, comme vous allez le voir, sa toilette dans la boue. Quel bonheur pour lui d'y plonger son gigantesque corps! Comme il exprime, par ses mouvemens, que l'immersion lui paraît satisfaisante! Il se donne à lui-même une douche au moyen de sa trompe: opération accompagnée d'un cri ou d'un gémissement de joie qui prouve le succès de son hygiène, la félicité de l'un des prisonniers que la civilisation tient sous sa loi. A peine sorti du bassin, qui lui sert de baignoire, il retourne à sa boue favorite, et s'y vautre avec délices. Bientôt sa trompe fait pleuvoir sur cet enduit argileux la poussière, le gazon et le sable: il ne sera content que lorsqu'il sera bien poudré. Chez les animaux pachydermatiques, la peau, extrêmement sensible, s'écaille et se fend au soleil; ses gerçures causent à l'animal une sensation douloureuse, la plus légère piqûre détermine des souffrances atroces et laisse une plaie qu'il est difficile de fermer. Aussi un fouet de très petite dimension suffit-il pour le tenir en respect. Il est donc de la plus haute importance pour lui que cette peau soit assouplie et humectée, qu'on ne lui permette pas de se dessécher.

Si notre ami Jacques vous intéresse, vous ferez bien, mesdames, de ne pas l'approcher de trop près. Sa peau onctueuse n'est pas sans danger : ses caresses trop familières pourraient compromettre votre toilette. Prenez garde à lui surtout, lorsqu'il a l'air bon enfant, gracieux et charmé. Les gants blancs auraient à se plaindre des flétrissures de l'huile de colza dont toute la cuirasse de l'éléphant se trouve imprégnée. Le dimanche, notre éléphant, que l'absence de la marchande de gâteaux soumet à une diète rigoureuse, prend des airs d'amabilité séduisante. Méfiez-vous de lui, si votre tête se pare d'une paille d'Italie bien fraîche et d'un bouquet de fleurs artificielles. Craignez le potentat : il pourrait, en dévorant les fleurs et le chapeau, rendre au talent de la fleuriste un dangereux hommage. Une dame, jeune et jolie, en a fait la récente expérience : l'eau de Portugal dont ses vêtemens étaient couverts, produisit une impression vive sur l'odorat sagace de l'éléphant; ses souvenirs orientaux se réveillent : il croit, sans doute, qu'un bel oranger des plaines indoustaniques se trouve près de lui. A peine a-t-il éprouvé cette agréable sensation, sa trompe colossale vient se poser amoureusement sur le chapeau couronné d'épis et de bleuets. Epis et bleuets sont enlevés et dévorés ; la robe de mousseline ruisselle d'un liquide noir et fangeux, et les spasmes et les cris de la victime n'arrêtent pas l'éléphant gastronome.

Les anciens avaient deviné, apprécié, exploité toutes les qualités intellectuelles et morales de cet animal; elles sont précieuses : sagacité, obéissance, dévoûment, docilité, reconnaissance. Pline, Elien, Sénèque, Suétone, Dion Cassius portent témoignage en faveur de cette race étonnante, que l'on fit danser, qui devint funambule, artiste, actrice, et qui fut plus respectée que ne l'étaient les histrions romains. Un des plus beaux exploits des éléphans de cette ancienne époque nous offre, intéressant spectacle, quatre de ces héros s'avançant d'un pas grave sur la corde tendue, et

portant une litière dans laquelle se pavanait un cinquième éléphant malade, ou qui faisait le malade.

Les attachemens de l'éléphant sont vifs, constans et tendres. L'antiquité s'est plue à en recueillir les preuves anecdotiques. Chez un être que sa masse et ses habitudes sauvages rendent fort redoutable, cette tendresse de cœur est merveilleuse. La rancune, sœur jumelle de la reconnaissance, trouve aussi place dans l'âme de l'éléphant, et la superstition prend un développement inouï sous ce crâne immense. Kiouny, que l'on montrait à *Exeter Change,* nous en a fourni naguère une preuve frappante. On craignait qu'il n'ébranlât les poutres de son logement, et que les commotions imprimées par sa redoutable trompe ne troublassent le voisinage. Pour prévenir cet inconvénient, on dressa un petit chien noir à se promener de long en large sur une solive élevée qui traversait la chambre de Kiouny : il aurait suffi à l'éléphant d'agiter sa trompe pour se débarrasser de ce petit gardien. Mais terrifié par cette présence inaccoutumée, on le voyait se tapir dans le fond de son repaire, sans oser avancer d'un pas, sans bouger, jusqu'au moment où le gardien bipède entrait et soulevait le petit chien. L'histoire de Kiouny est triste. Légèrement blessé au-dessous de la défense gauche, il souffrit long-temps et beaucoup ; ce mal de dents, qui n'était d'abord rien, s'aggrava tellement qu'on le crut atteint de rage. Les autorités s'en mêlèrent : il fallut se défaire de lui. Sa vie se termina d'une manière vraiment touchante : obéissant jusque dans la mort, il prit, au milieu de la grêle de balles qui l'assaillaient, toutes les attitudes que lui prescrivait son kornak. A la voix de ce kornak, il s'agenouilla, et criblé de blessures, il offrit aux coups de ses ennemis les endroits vulnérables de son corps que le kornak lui indiquait.

L'ennemi naturel de l'éléphant, c'est le rhinocéros; son frère et son rival pour la masse et la vigueur; son inférieur pour la sagacité. Leur haine mutuelle a fourni aux Orientaux

beaucoup de fictions intéressantes : j'aime surtout celle de Sindbad qui représente les deux animaux en lutte, et l'un et l'autre, après un combat acharné, enlevés à-la-fois par le Roc, le géant des oiseaux chimériques.

Voici comment ont vécu à la ménagerie zoologique ces deux animaux que les directeurs placèrent l'un à côté de l'autre. Le rhinocéros vint le dernier : en sa qualité de nouvel arrivant, il accapara bientôt l'attention du public, tous les petits présens, toutes les faveurs que l'on prodigue aux quadrupèdes de la ménagerie : gâteaux, fruits délicieux, pleuvaient sur le rhinocéros, qui jouissait en parvenu des caresses inespérées de la fortune. En vain l'éléphant jaloux, voyant passer du côté de son confrère la vogue qui, naguère, lui avait appartenu, recommençait tous les bons tours d'adresse et de patience qui souvent lui avaient valu les applaudissemens lucratifs de son public. La popularité perdue ne revient guère : l'éléphant fut délaissé. Depuis cette époque l'aversion de l'éléphant pour son voisin fut extrême : et qui ne pardonnerait au colosse cette petite faiblesse commune chez les hommes !

Supérieur à son nouveau rival, ne savait-il pas de quelle sagacité Dieu l'avait doué et combien le voisin lui était peu comparable ? Deux portes, l'une de sapin, du côté de l'éléphant, l'autre de chêne du côté du rhinocéros, les séparaient l'un de l'autre. Mécontent et jaloux, l'éléphant se mit à briser la porte de sapin, qu'il fit voler en éclats ; puis soulevant la porte de chêne il entra tout bonnement chez le cuirassier son adversaire. Ce dernier prit la fuite et chercha une asile dans l'appartement même de son persécuteur : là, l'éléphant le suivit, pendant que sa jeune femelle effrayée de ce tapage, changeait de logement et se sauvait chez le rhinocéros. L'éléphant poursuivant sa proie, et déjà vainqueur, s'en trouva fort embarrassé : la terrible corne du rhinocéros allait pénétrer dans ses entrailles, et il tremblait de tous ses membres, tout en domptant son ennemi

vaincu à ses pieds, lorsque le gardien entra et remit chaque chose à sa place.

Plusieurs jours après, le rhinocéros, que son voisin avait déjà vaincu par la force, se trouva vaincu par l'adresse. L'un et l'autre possédaient, dans leur domicile, une litière de paille fraîche. Le rhinocéros, par distraction, sans doute, se mit à pousser du côté de l'éléphant une partie de cette paille. Le voisin, passant habilement sa trompe à travers les barreaux du grillage, et la contournant de manière à enlever la paille du camarade, s'occupa d'enrichir sa propre litière aux dépens de celle de l'autre, qui, ne s'apercevant pas même du tour qu'on lui jouait, continuait paisiblement son manège. Plus le rhinocéros entassait de paille dans le même coin, plus ce coin se dégarnissait, plus l'éléphant enlevait de paille : pendant que le stupide s'étonnait de cette disparition constante, on voyait briller dans le petit œil du colossal fripon une vive étincelle de malice et de joie.

Quittons ces masses énormes de chair, de cuir et d'ossemens. Les élégantes girafes nous appellent, avec leurs brillantes draperies lustrées et mouchetées, leurs têtes gracieuses, leurs corps sveltes, comme celui du cygne, leurs grands yeux éclatans et doux et leur allure bizarre. Ce sont d'étranges et belles créatures : leur horizon est vaste ; elles voient en face, au-dessus, au-dessous et autour d'elles, sans changer la position de leur tête. Quelles modifications infinies la nature fait subir à des organisations analogues ! La girafe et l'éléphant comptent le même nombre de vertèbres du cou. Que Levaillant ait ressenti quelque émotion, la première fois qu'une girafe, frappée de mort tomba sous ses yeux : nous n'en sommes pas surpris. J'aime cette sylphide des quadrupèdes, long-temps regardée comme fabuleuse : je voudrais voir un troupeau entier de ces beaux animaux, broutant les dernières cimes du *mimosa*, et leurs longs cous flexibles se balançant pour atteindre les feuilles qui se balancent elles-mêmes dans les airs !

Le voyageur dont les efforts couronnés de succès ont amené en Angleterre les quatre girafes que possède la ménagerie, va nous apprendre quelles précautions réclament la chasse et l'exportation de ces délicates créatures.

« A mon arrivée à Malte, dit M. Thibault, j'ai reçu les lettres de la Société zoologique. Le 15 avril 1834, je commençai à remonter le Nil jusqu'à la seconde cataracte, où je pris des chameaux qui me conduisirent à Debbat, province du Dongola : je partis de là pour le Kordofan. Les Arabes qui m'avaient voué amitié et protection s'attachèrent davantage encore à moi; je leur promis récompense. Ils avaient souvent donné la chasse aux girafes pour se procurer leur chair qu'ils aiment beaucoup, et leur peau qui leur sert à fabriquer des sandales. Le 15 août, emportés par des chevaux ardens, rapides comme la foudre, et habitués aux fatigues du désert, nous avions traversé un immense espace, quand nous aperçûmes deux girafes dont la plus jeune se sauva. La plus âgée se mit en défense, et força mes Arabes à la tuer à coups de sabre. Les tranches de la pauvre victime, grillées sur des charbons ardens, nous fournirent un excellent repas.

« Le 16 août, nous reprîmes notre essor et nous nous attachâmes aux pas de la jeune girafe, que nous suivîmes à travers les sables, avec une silencieuse rapidité : à neuf heures, nous en étions maîtres. Un Arabe passa trois jours à l'apprivoiser en la tenant au bout d'une corde, et en lui donnant un peu de lait. Cette girafe peut avoir aujourd'hui dix-neuf mois.

« C'est, après tout, un animal fort difficile à prendre, et qui ne peut être atteint que par le cheval arabe du désert, rompu à ces fatigues. Le moindre bruit trouble la girafe dans sa course; mais la structure de ses pieds, qui ressemblent à ceux de la chèvre, lui permet de franchir les montagnes, de sauter par-dessus les ravins, de bondir au-dessus des précipices, avec une célérité inouïe. Elle a une prédilection marquée pour les pays très boisés et gazonneux qui lui of-

rent une nourriture agréable; elle aime surtout l'herbe fraîche et les dernières pousses des arbres. La conformation singulière de son cou la rend capable de brouter les sommités des plus grands végétaux. C'est chose curieuse de voir un être aussi frêle et aussi léger, choisir pour repas la cime d'un chêne, et le découronner avec toute la grâce possible; dégustant les feuilles l'une après l'autre et rejetant ce qui lui paraît trop dur ou trop grossier. La girafe est d'une propreté remarquable; sa sensibilité ferait honneur aux hommes : j'en ai vu une verser des larmes, parce que la personne qui la soignait était absente. Elle aime la société; elle est reconnaissante et douce.

« J'avais déjà recueilli cinq individus de cette race intéressante, quand le froid m'en tua quatre. Je recommençai mes recherches sans me décourager, traversant le désert dans toutes les directions, et empruntant les secours des Arabes. Enfin, je me procurai trois girafes que j'ai réussi à conserver. »

Ce sont les quatre girafes de M. Thibault, trois mâles et une femelle, que possède le jardin zoologique : vous les voyez, là, entourées de leurs esclaves nubiens et jouissant d'une santé parfaite. Leur nom arabe est *xariffa*, dont nous avons fait girafe : la première que les Romains aient introduite dans leurs triomphes, se montra sous la dictature de César. On voit, sur d'anciens monumens, une girafe conduite par un singe qui grimpe sur son cou. Dix girafes habitaient le palais du troisième Gordien. Les premiers naturalistes modernes n'ont ouvert la route de la science que par des fables, et ils en ont consacré à la girafe quelques-unes fort étranges : Purchaf prétend qu'elle est à-la-fois lion, chameau, bœuf et lièvre. Belon fait ainsi le *portrait de la girafe cameloparde*, en arabe *zurnapa* :

Belles de corps les giraffes, et doulces
Ont en maintien du chameau la manière,

Leurs pieds sont haut devant et bas derrière;
Poil blanc et roux, cornes courtes et mousses.

Les tapirs prennent un bain, tandis que le monde entier fond sous le soleil. Voici les limbes trop odorantes où vivent les macaucos, les écureuils, les rats, les belettes, les mulots, les chinchillas, dont la dépouille est devenue la parure favorite de nos dames. Cette chambre vide fut habitée naguère par le chimpanzie; plus loin, j'aperçois les faisans, les paons, les flammans et autres citoyens de la république ailée. Les deux Indes nous ont envoyé leur tribut : deux vénérables patriarches, le *gallus Sonneratii*, et le *gallus Bankiva*; du premier (selon Sonnerat), et du second (s'il faut en croire Temminck), descendent les habitans de nos poulaillers. Vous ne reconnaissez pas les habitudes, la physionomie, le plumage du coq domestique : la civilisation fait subir à ses adeptes de bizarres métamorphoses. Ainsi, le serin des Canaries, ce petit musicien de nos boudoirs, ne ressemble guère au gros oiseau gris qui voltige en chantant dans les heureuses vallées de ses îles natales.

Plus loin, ce prodigieux chaos de couleurs et de sons vous annonce la grande cage des perroquets. Jamais l'éclat des couleurs les plus vives ne fit naître une harmonie aussi discordante, jamais accens aussi bizarrement mêlés n'ont blessé l'oreille attentive. Aristophane les a fait chanter en chœur; c'est, je crois, de tous les passages du poète le seul que les traducteurs aient exactement rendu :

Τοροτοροτοροτοροτοροτιγξ
Κικκαβαῦ κικκαβαῦ
Τοροτοροτοροτολιλιλιγξ

Cet élégant perroquet, au plumage d'or, vous offre une belle variété du *palæornis torquatus*. Ce dernier serait digne de percher sur la plus belle, la plus blanche et la plus délicate main de l'Angleterre. Son bec de corail

qui s'appuie sur les lèvres grossières et le menton barbu d'un gardien, devrait promener ses caresses sur des lèvres roses, jeunes et fraîches. L'étang que nous apercevons, non loin de l'habitation des perroquets, sert aux ébats de l'*anas galericulata* et de la *dendronessa sponsa;* l'un qui nous vient de l'Asie, compatriote des mandarins chinois; l'autre qui arrive de l'Amérique septentrionale. Aux premiers jours de printemps, l'anas déploie toute la beauté de son plumage, c'est alors qu'elle revêt son habit de noces et rejette dans l'ombre les plus belles et les plus fières de ses sœurs. Aujourd'hui elle mérite à peine un coup-d'œil.

Bientôt le palais des singes va s'ouvrir à nos yeux ; spectacle historique et philosophique dont je vous recommande l'étude particulière : le plus fort triomphe, le plus faible gémit. Devenu philosophe, il pleure dans un coin, il digère dans sa terreur ses nombreuses injures et les mille noisettes qu'il n'a pas mangées. Quand une noisette tombe au milieu du sanhédrin, la lutte s'engage aussitôt. Au plus vigoureux reste la victoire ; les autres s'en vont piteusement, mordus, battus et sans noisettes. Voilà le monde. Figaros de l'espèce animale, suspendus par la queue, par les mains, par les orteils, par les dents, aux barreaux, aux solives de leur prison, ils attirent ordinairement une armée de jolies Anglaises, de ces femmes blanches et roses que le reste de l'Europe nous envie et devant lesquelles un Français ne s'arrête guère sans s'écrier : *O le beau sang!* — Le jardin consacré aux fleurs d'ornement mériterait aussi notre attention : mais qui oserait décrire des fleurs !

Malgré l'opposition de quelques Anglais qui regardent le droit de gronder à propos de tout comme le privilège et la base de notre constitution, la société zoologique a prospéré. Plusieurs ramifications de la société-mère versent déjà leurs ombres collatérales sur nos provinces. La ménagerie de Surrey près Londres offre une magnifique collection de *carnivores.* Leurs habitations sont situées sur un terrain plus poreux

et moins argileux ; ils vivent beaucoup plus long-temps et en meilleure santé que leurs frères du parc du Régent. Il serait bon d'étudier ces influences du sol et de l'habitation sur la vie et la santé des animaux : il faudrait aussi profiter de leur état de captivité pour les soumettre à des remarques physiologiques plus complètes. Après tout, on ne peut trop applaudir à ces fondations qui étendent le domaine de la science, et qui, jadis organisées par les rois sont aujourd'hui créées et soutenues par les peuples.

(*Quarterly Review.*)

Littérature.

LES CRITIQUES D'EDIMBOURG, (1)

JOHN WILSON. — BLACKWOOD. — FRANCIS JEFFREY. — JOHN LOCKHART.

Pour beaucoup d'étrangers, le voyage d'Écosse n'est qu'un *tour* à la recherche du pittoresque, le pélerinage du fameux docteur Syntax pris au sérieux ; mais il y a des villes comme il y a des montagnes dans la Vieille-Calédonie ; il y a des universités comme il y a des lacs ; il y a des clubs d'hommes de lettres, comme il y a des clubs de bas bleus. J'aurais donc cru faire un voyage incomplet si je n'avais vu, à Édimbourg, le monde littéraire, et surtout les coryphées de la critique, les directeurs de la *Revue* et du *Magazine,* qui exercent sur les auteurs des deux rives de la Tweed une censure si despotique.

Heureusement, une de mes lettres de recommandation m'adressait à John Wilson, le professeur, le poète, le critique, le directeur du *Blackwood's Magazine,* recueil dans lequel il est désigné par le nom fictif de Christophe North. Je me fis précéder de ma lettre : elle fut bien reçue, et la réponse fut une invitation d'aller déjeuner le lendemain, à neuf heures du matin, chez ce redoutable dragon des Hespérides littéraires de l'Écosse.

(1) Ces spirituelles causeries sur les directeurs des principales *Revues* de la Grande-Bretagne sont extraites de la relation d'un voyage dans les Trois Royaumes fait par un jeune Américain, M. Willis, qui nous a déjà fourni un tableau très piquant de la vie de château en Angleterre.

La famille du professeur habitait la campagne, et il était seul dans sa maison de Gloucester-Place où il était venu pour voir le pauvre éditeur Blackwood, alors malade, et mort depuis. Je fus exact à l'heure indiquée. Je trouvai Wilson devant le feu, les mains dans ses poches et étendant, dans toute leur envergure, les basques de sa large redingote. C'est un homme fort, gros, musclé, un peu négligé dans son costume; mais ayant des manières faciles avec un air de bonne humeur et de franchise très aimable. Pendant qu'il m'offrait une chaise et me parlait de son dévoûment à l'ami qui m'avait adressé à lui, je tâchais de réconcilier, avec la personne que j'avais devant les yeux, les portraits que j'en avais vus et les descriptions qu'on m'en avait faites. Je m'étais figuré un homme plus mince, aux façons plus universitaires, plus pâle, et beaucoup plus maniéré. Sa tête est grosse, ses yeux bleus sont toujours en action, sa bouche est expressive et ses cheveux, d'une couleur de sable, sont ramenés méthodiquement sur une partie du front qui est chauve; mais ils ont de la peine à s'assujétir à la direction que leur impose le peigne, et leurs mèches rebelles s'écartent avec la liberté d'une chevelure de montagnard. Le professeur Wilson a certainement le caractère extérieur d'un homme remarquable; il est bien, il a l'air d'un gentleman; mais je m'attendais à voir dans Christophe North un homme du monde plus raffiné, un professeur de la vieille roche. Je fus donc désappointé, je l'avoue.

Le thé était fait, le déjeuner fumait sur la table, mais le professeur ne paraissait nullement s'en apercevoir. Il parlait et puis parlait encore, il s'asseyait et se levait, allait à la fenêtre, se remettait debout devant le feu; évidemment, il s'abandonnait tout entier au cours rapide de ses idées. Il me parla des poètes américains, loua plus particulièrement Perceval et Pierpont, se dit fort content des articles insérés sur ses ouvrages, dans les Revues américaines, et cependant les *toasts* s'étaient refroidis; à chaque période, il semblait de

moins en moins prévenu de la présence du déjeuner. Il n'y avait des assiettes et des tasses que pour deux : Wilson n'attendait donc pas un troisième convive, et au bout d'une demi-heure, je commençai à craindre qu'il n'eût déjà déjeuné; j'aurais bien voulu le lui demander; mais cela m'eût été assez difficile. Comment placer une parole à travers ce flux continu et abondant d'éloquence..., car c'était de l'éloquence? L'accent de Wilson est écossais, mais ses termes sont bien choisis, et il orne ses remarques d'allusions plus neuves et plus poétiques qu'aucun poète que j'aie jamais connu. Il m'entretint de Blackwood, revenant souvent à sa maladie, et toujours avec un son de voix radouci et un accent plus expressif, comme si ce triste sujet l'eût préoccupé entièrement. « Pauvre Blackwood! s'écria-t-il, en joignant les mains et fixant les yeux sur la muraille, comme s'il se fût adressé à l'image du malade, présente devant lui, jamais y eut-il une plus honnête créature et un meilleur ami! Voilà bien des années que je le connais, je lui ai plus d'une obligation. Je ne sais personne au monde dont la perte me causerait plus de regret. Il y a quelque chose de bien triste à voir tomber à côté de soi un camarade aussi intime; comment s'habituer à cette éternelle absence d'un homme que vous trouviez près de vous, matin et soir, dont vous aviez, à la longue, fait un autre vous-même, l'associé inséparable de vos pensées? Que faire, sans lui, de ces idées dont il prenait sa part, de ces travaux que vous n'entrepreniez qu'en vue de ses conseils. Pauvre Blackwood, il est lui-même dans une singulière situation d'esprit! Il sait qu'il va mourir, et il s'y est préparé avec tout le sang-froid et toute la sagesse convenables; si on fait allusion à son état, il n'exprime pas même l'espoir de sa guérison. Eh bien! un moment après, changez d'entretien, il parle comme si la mort était aussi loin de lui que jamais : il s'occupe de ce qu'il fera dans un an, dans deux, dans un avenir plus lointain encore, comme s'il était sûr de voir l'achèvement de ses projets, et d'en partager avec vous le succès. Bizarrerie de l'homme!

Comment expliquer cette suspension entre la vie et la mort! Comment peut-on se savoir sur le bord de la tombe, regarder au fond de sa sombre nuit, et puis, tout-à-coup, se retourner vers le monde et ses scènes familières, en oubliant qu'il vous reste à peine deux jours à vivre? »

Je lui demandai si Blackwood était un homme de goût.

« Oui, me répondit-il, je m'en rapporterais à son opinion sur un livre, plutôt qu'à celle de tout autre. Il ne publiait pas tout ce qu'il estimait, parce que son métier le condamnait à n'imprimer que ce qui devait se vendre; aussi plusieurs auteurs auraient peut-être à se plaindre de lui. Mais je l'aurais entendu parler défavorablement d'un livre, fût-ce d'un des miens, que je n'aurais pas voulu d'autre jugement pour le déclarer mauvais. Blackwood était un vrai bienfaiteur de la littérature, qui lui doit beaucoup. Que dis-je? sa perte sera un malheur pour le monde entier! »

Christophe North ne pouvait s'exprimer autrement sur le fondateur de son *Magazine*. Au reste, Walter-Scott n'avait guère une moins haute idée que Wilson de l'éditeur Blackwood, et plût au ciel qu'il ne lui eût pas préféré Constable. (1)

Je parlai à Wilson des *Noctes Ambrosianæ*, des *Nuits chez Ambroise* : c'est le titre bien connu d'une série d'articles sous forme de dialogue où figurent, comme interlocuteurs, Blackwood, Hogg, le grand Christophe lui-même, et les deux ou trois autres pseudonymes qui signent les articles les plus populaires du *Magazine*.

Vous pouvez bien, lui dis-je, attribuer une partie de la popularité de votre Recueil mensuel, à ces scènes amusantes où il est question *de tout et de quelque chose encore; de omnibus*

(1) Le *Blackwood's Magazine* fut fondé en 1817; le premier numéro parut le 1er avril de cette année. Sir Walter Scott était au nombre des collaborateurs primitifs, ainsi que MM. Sym, Lockhart, Hogg, de Quincey, etc. Nous faisons de fréquens emprunts à ce recueil, et, dans la troisième série, nous avons consacré un article à l'appréciation des divers ouvrages de M. Wilson.

rebus et quibusdam aliis, comme disait jadis Pic-de-la-Mirandole.

Il se mit à sourire du sourire qu'un lecteur du *Blackwood's Magazine* aurait mis naturellement sur le visage de Christophe North, avec cet air de finesse et de gaîté franche qui doit accompagner une bonne malice de critique : — « Oui, me dit-il ensuite, les *Noctes* ont été très populaires. Plusieurs personnes, en Écosse, croient que ce sont les comptes-rendus de scènes réelles, et l'on s'étonne qu'un grave professeur de philosophie morale descende à ces joyeuses débauches. Le pauvre Hogg a sa part de la censure, car on n'a jamais douté qu'il n'y ait joué le rôle qui lui est attribué, et n'ait dit tout ce que nous lui faisons dire.

—Comment Hogg prend-il cela?

—Ah fort gaîment! quoique une ou deux fois, il se soit avisé de s'en plaindre, parce que des rimailleurs de Londres, qui étaient venus le voir en parcourant l'Écosse, lui avaient persuadé qu'on l'avait traité trop lestement; mais cinq minutes de conversation et deux bons mots suffirent pour lui rendre sa bonne humeur, et il ne doute plus, ce qui est vrai, qu'il ne doive aux *Noctes* une moitié de sa réputation. (1)

— Que pensez-vous de sa *Vie de sir Walter Scott,* que Lockhart a si cruellement commentée dans le *Fraser's Magazine?*

— Quoi! c'est Lockhart qui aurait écrit cet article du *Fraser's!* (2)

— On me l'a assuré à Londres.

— Eh bien! c'était une attaque barbare et très injuste; maintenant que je m'en souviens, c'est bien la manière de Lockhart, et ce doit être de lui. Justement, il était ici hier et

(1) Dans la préface de ses *Contes d'Altrivi*, Hogg se plaint très sérieusement du rôle qu'on lui fait jouer dans les *Noctes*, et dit avoir vainement réclamé auprès de Blackwood. — (2) M. Lockhart a épousé une fille de Walter Scott, et il est directeur du *Quarterly Review*.

je ne m'étonne plus qu'il n'ait pas été de mon avis, lorsque j'ai blâmé l'auteur sans le connaître.

— Hogg le lui pardonnera-t-il?

— Jamais! jamais!.... Je ne crois pas qu'il sache encore à qui il doit cet article brutal; mais on m'a dit qu'il en était furieux. Lockhart a bien tort : attaquer un vieillard comme le berger d'Ettrik; l'accuser si platement de mensonge et de calomnie.....oh ce n'est pas bien! J'en veux à Lockhart d'avoir si cruellement vengé son beau-père. Les cheveux blancs de Hogg méritaient plus de respect de sa plume.

— Croyez-vous que Hogg, dans sa brochure sur Walter Scott, ait sciemment dénaturé les faits? (1)

— Oh non! non! Hogg est de bonne foi, j'en suis sûr; et il a toujours vénéré sir Walter. Malheureusement, Hogg a une certaine étourderie et une vanité tout-à-fait ridicule; voilà ce qui lui a fait donner à ses conversations avec sir Walter Scott un sens si peu naturel ou si faux. Sir Walter était le meilleur des hommes; il peut fort bien avoir dit tout ce que lui prête Hogg, et le lui avoir dit de cent manières différentes. Mais, avant de l'interpréter comme Hogg, il faut savoir que celui-ci a dû maintes fois ennuyer, de son importunité, le châtelain d'Abbotsford. Connaissez-vous Lockhart?

— Non. C'est presque le seul auteur de Londres que je n'aie pas vu, et j'ajouterai que, comme directeur du *Quarterly-Review,* recueil où l'on traite si mal mon pays, et comme le critique le plus partial et le plus sévère de l'époque, Lockhart ne me semble pas mériter d'être connu. Je n'en ai jamais ouï dire du bien. J'ai rencontré plus de cent personnes qui le fréquentent; mais pas une encore qui m'ait dit être son ami.

— Il y a cependant du bon dans Lockhart. S'il était là, assis à votre côté, vous le trouveriez le plus doux et le plus modéré

(1) Voyez dans le n° 33 (septembre 1835) de la *Revue Britannique*, un extrait de cette biographie anecdotique, très piquante et très spirituelle, qui au fond est toute en faveur de sir Walter.

des hommes; tel, en un mot, qu'il paraît toujours dans son intérieur, et les habitudes ordinaires de la vie.

— Pas toujours. Un célèbre étranger qui l'avait connu très intimement alla le voir un matin pour le prier de ne pas traiter trop sévèrement le baron d'Haussez, en rendant compte de son livre dans la prochaine livraison de la *Revue*. Ce fut une visite d'amitié et de bons procédés. Lockhart l'accompagna cérémonieusement jusqu'à sa voiture. « Allons, monsieur Lockhart, lui dit le Français, ne vous donnez pas la peine de descendre.

— Non, non monsieur, lui répondit Lockhart, d'un air fort peu aimable, je tiens à vous rendre mes devoirs très scrupuleusement; car j'ai lu dans le livre de votre ami le baron, que nous ne passons pas pour une nation polie en France. » Rien, certes, ne pouvait être plus offensant pour la personne dont il avait feint jusque-là d'agréer la recommandation.

— Il ne faut pas le juger par cette anecdote si elle est vraie, ce n'est pas son caractère habituel, croyez-le. Si vous avez lu le livre du baron d'Haussez vous avouerez qu'il était difficile à Lockhart de n'être pas un peu sévère envers l'homme qui ne parle pas de son beau-père comme il le devrait, ou du moins qui le juge très légèrement après l'avoir à peine vu. C'est une religion pour Lockhart que le respect à la mémoire de sir Walter.

— Il aurait pu faire ses réserves contre tel ou tel chapitre.

— Allons, vous n'êtes donc pas un critique de profession; vous ignorez combien il est contrariant pour celui qui a fait son article de le recommencer et de louer le livre qu'il trouvait plus piquant de blâmer. Rappelez-vous le prophète Balaam; il lui fallut quelque chose de plus qu'un ange pour le faire renoncer à ses malédictions.

— Voilà bien un trait de Christophe North, lui dis-je.

— A vous parler sérieusement, continua Wilson, je conviens que Lockhart a un malheureux goût pour le sarcasme; c'est chez lui une malice de l'esprit; le cœur n'y est pour

rien. Lorsqu'il prend la plume pour analyser un ouvrage, il ne s'occupe nullement de l'auteur; il se met à le disséquer par plaisir parce qu'il obéit au talent que le ciel lui a donné pour la critique, comme un chirurgien qui dissèque un cadavre sans remords. Si l'auteur était là, ce serait différent, Lockhart ne pourrait le voir sans en avoir pitié. Il y a bien des années que je le connais; il a long-temps vécu à Edimbourg. Lorsqu'il composait son *Valerius* (roman qui ressemble aux *Martyrs* de Châteaubriand par parenthèse) nous nous promenions presque tous les jours ensemble et nous faisions régulièrement une halte à certain endroit où il me lisait un chapitre; le roman fut fini en trois semaines. Il se défiait du succès et faisait peu de cas d'un livre qui lui avait coûté si peu; mais je le décidai à le publier, et il m'en a remercié depuis, car c'est un de ses bons ouvrages.

A cette justification de Lockhart je reconnus le collaborateur fidèle, et le compère de certaines malices littéraires dont Lockhart n'est pas le seul coupable. Le professeur Wilson n'a pas à un moindre degré que son ami ce talent d'ironie qui, chez l'un ni chez l'autre, n'exclut la sensibilité et l'éloquence sérieuse. Je me souvins des *Lettres de Pierre* écrites en société par les deux critiques, livre qu'ils n'ont jamais avoué, mais qu'ils pouvaient seuls faire ensemble comme séparément (1). Je ménageai donc Lockhart et demandai à Christophe North qui avait eu l'idée première des *Noctes* du *Blakwood's Magazine*.

— Lockhart ou moi, peut-être tous deux, me répondit-il, nous soupions tous les soirs en tête-à-tête...

— Chez Ambroise?

— Oui, précisément chez Ambroise.

(1) Cet ouvrage était le voyage fictif d'un certain Dr *Pierre Morris*, qui jugeait fort légèrement les personnages de l'Université et de la société d'Edimbourg comme ceux de Glascow. La troisième édition parut la première, mais les deux autres n'ont jamais existé.

— Mais cette taverne existe-t-elle réellement?

— Sans doute, le premier venu vous y conduira. C'est une petite maison dans un coin écarté de la ville et tenue par Ambroise, excellent homme dans son genre, à qui les *Noctes* ont donné non-seulement de la célébrité, mais encore une grande affluence de pratiques. Nous étions là une nuit avec quelques amis et nous avions été tous fort gais et fort aimables. Quel dommage, dit Lockhart, que nous n'ayons pas avec nous un sténographe pour recueillir toutes les excellentes choses que nous avons dites à ce charmant souper! le lendemain il m'apporta un article intitulé *Noctes Ambrosianæ,* ce fut le premier de la série. J'ai fait presque tous les autres.

— N'avez-vous pas quelque idée de les publier séparément? Je pense qu'un volume ou deux se vendraient bien. Vous choisiriez les meilleurs articles excluant ceux qui traitent de la politique ; cela ferait un livre fort amusant.

— Ce pauvre Blackwood y pensait, lorsqu'il est tombé malade ; mais à propos voulez-vous déjeuner? »

A propos était délicieux ; il y avait plus d'une heure que le déjeuner était froid ; j'acceptai la proposition de grand cœur, persuadé que lorsque mon estomac serait apaisé j'écouterais l'oracle avec un nouveau plaisir.

Sans se lever, mon hôte pencha sa chaise vers le feu et saisissant la théière comme s'il eût saisi une enclume, il remplit une tasse et puis l'autre sans interrompre le flot du liquide qui inonda les soucoupes et le plateau.

Il me passa ensuite le pot à crême avec une négligence qui faillit être funeste à la porcelaine, et, en voulant prendre un œuf il en cassa deux. Il s'inquiéta peu de sa maladresse, avala d'un trait sa première tasse, expédia l'œuf de la même manière et continua à me parler des *Noctes*, de Lockhart et de Blackwood comme si le déjeuner n'eût été qu'une parenthèse incommode dans sa conversation. Au bout de quelque temps, il fit une digression sur Wordsworth et Southey en me

demandant si je comptais retourner à Londres par les lacs. Je lui répondis que telle était mon intention.

« Je vous donnerai des lettres pour mes amis les poètes.

— Volontiers, lui dis-je.

— J'ai long-temps vécu dans leur voisinage, et à ce titre je suis, moi aussi un Lakiste (1). D'ailleurs, peu de personnes connaissent Wordsworth aussi bien que moi; combien de fois ai-je parcouru les montagnes avec lui pendant qu'il me déclamait ses vers! J'étais sous le charme et peut-être est-ce Wordsworth qui éveilla en moi la muse; cependant je ne saurais être de l'avis de ses critiques qui veulent que ma poésie soit une imitation de celle de Wordsworth.

— Wordsworth récitait-il d'autres vers que les siens?

— Jamais que je sache. Il est remarquable par sa manière d'arranger sa vie; il est poète avant tout et ne s'occupe que de ce qui se rapporte à ses ouvrages; il y ramène toute chose, voit partout un côté poétique et marche comme enveloppé d'une atmosphère de poésie.

— Quelle est la manière de vivre de Southey?

— Walter Scott disait de lui qu'il vivait trop avec les femmes. C'est le reclus des lacs, entouré d'un petit nombre d'élus qui ne vivent avec lui que pour l'admirer, le glorifier dans ses œuvres passées et futures, maudire ses critiques et lui répéter, en faisant violence à sa modestie naturelle, qu'il ne peut jamais se tromper ni mal faire. Quoi qu'il en soit, Southey est vraiment un homme d'un grand talent, qui a même du génie, et comme homme il est très estimable.

— Hamilton (2) vit aussi aux bords des lacs, n'est-ce pas?

(1) Le titre de *lakiste* se donne plus particulièrement à Wordsworth, Southey, Coleridge et Wilson, poètes qui ne forment pas une école, mais qui ont habité ou célébré dans leurs ouvrages les lacs de la Suisse anglaise.

(2) Auteur d'un ouvrage sur les Etats-Unis.

— Oui ; savez-vous qu'il fut vexé horriblement par l'article qui a paru sur son livre dans le *North American Review?* Qui en était l'auteur?

— Je n'en suis pas sûr positivement, mais je crois bien que c'est Everett : je ne connais personne autre en Amérique capable d'écrire de ce style. Everett est le Junius des Etats-Unis.

— Cet article était bien fait mais bien dur, et Hamilton en eut un accès de rage. Je lui envoyai le numéro de la Revue moi-même et je me le reproche quoïqu'il ne pût manquer de le lire. Quelle chose étrange qu'il soit si difficile d'écrire un bon ouvrage sur l'Amérique! Ce qui me semble absurde c'est que des hommes de bon sens aillent visiter l'Amérique comme voyageurs, et s'amusent à nous décrire dans leurs livres des scènes qui ressemblent à tout ce qu'ils auraient pu voir sans quitter le seuil de leurs portes. On trouve des êtres vulgaires dans tous les pays ; il n'y a guère de singularités américaines chez Hamilton ou chez Mrs Trollope dont je ne puisse trouver le pendant, jour et nuit, à Edimbourg. J'ai toujours pensé que je serais moi-même le meilleur voyageur pour décrire l'Amérique. Ma fréquentation de toutes les classes dans mon propre pays me rend apte à saisir les traits distinctifs de la nationalité étrangère.

— Je puis vous promettre un bon accueil si vous voulez essayer.

— Oh! j'y ai sérieusement songé. Après tout, on va aux Etats-Unis comme on va en Italie ou en Suisse ; j'ai tous les ans cinq mois de vacances à l'Université ; ne serait-ce pas assez pour voir vos principales villes? »

Je lui demandai s'il avait composé quelque poème de longue haleine depuis cinq ou six ans.

« Non, me répondit-il, ce n'est pas faute d'y avoir songé ; mais il y a tant de choses qui se mettent en travers de ma muse. D'abord je suis obligé de faire mon cours et de monter en chaire tous les jours pendant six mois ; puis quand vient l'été, c'est un plaisir si doux pour moi d'aller respirer la li-

berté à la campagne avec mes filles et mes petits-enfans, que je ne mets plus la plume à la main que contraint et forcé. Enfin la charge du *Magazine* n'est pas peu de chose, et dernière objection, j'ai été découragé par les critiques, moi qui critique les autres. Je me suis impatienté de voir appeler mes poèmes des imitations de Wordsworth et de son école. Chacun s'est donné le mot pour me jeter cette imitation à la tête ; j'ai eu beau protester, on m'en a fait un sujet d'éloge, ma modestie a été forcée de subir le compliment. En vérité je ne puis trouver la moindre ressemblance entre mon *Ile des Palmiers* et rien de ce qu'a écrit Wordsworth. Je crois avoir un style à moi ; et en bon père j'aime mes enfans littéraires plus que les critiques ne les aiment : c'est donc aussi l'orgueil qui me défend d'en produire d'autres, car je crains d'être le seul à les estimer à leur valeur. Je me suis fait aussi des ennemis politiques, et je suis sûr que les feuilles quotidiennes ne se gêneraient pas pour se venger sur mes vers de mes opinions. Or, il n'est pas agréable de se voir livrer aux bêtes, quand on a des domestiques et une famille qui lisent les journaux.

— Mais, lui dis-je, il me semble, au contraire, que la presse a été pour vous une bonne mère...

— Si vous me parlez des Revues, c'est vrai ; elles ne m'ont pas trop mal traité ; les feuilles quotidiennes sont même revenues un peu sur mon compte, j'en conviens, mais je vous parle d'il y a quelques années. D'ailleurs je vous donne mes raisons bonnes ou mauvaises ; prenez-les pour les excuses de la paresse et ne croyez pas qu'après tout je sois de ces critiques qui ne veulent jamais être critiqués.

— Franchement, lui dis-je, les critiques ont rarement l'influence qu'ils s'attribuent.

— A qui le dites-vous? C'est surtout leurs éloges que je méprise : je donnerais l'admiration de tout une académie pour l'estime d'un bon vicaire de campagne. Voulez-vous plaire aux sens blasés de la ville, il faut tourmenter votre style et faire des tours de force. Encore si vous n'obligez

pas les gens à s'occuper souvent de vous, il faut voir avec quelle facilité on vous oublie pour donner tous vos lauriers à quelque saltimbanque littéraire qui a l'art de faire de son talent ce qu'Arlequin fait de son bonnet : tantôt une mitre, tantôt un chapeau à trois cornes. »

Wilson continua sur ce ton pendant une heure, et certes je ferais un plus long chapitre de tout ce qu'il me dit, si j'étais sûr d'en amuser le lecteur comme j'en fus amusé moi-même ; il fallut enfin le quitter, mais en lui promettant d'aller passer quelques jours avec lui à Selkirk, où il s'engageait à me montrer M. Hogg, qu'il me représenta comme un véritable *lion*, une bête curieuse d'Écosse.

Le même jour, après avoir déjeuné avec le *Magazine*, j'eus la bonne fortune de dîner avec la *Revue*; le matin Wilson, le soir Jeffrey, le critique tory et le critique whig. Il serait difficile de citer deux hommes plus opposés l'un à l'autre par l'extérieur, les manières, la tournure d'esprit et la politique. Ce contraste me parut piquant au plus haut degré : il m'eût intéressé plus vivement encore si j'avais pu voir face à face les deux aristarques écossais, les mettre aux prises et rester impartialement le juge du camp. Qui sait? peut-être auraient-ils fait comme ces avocats qui sont les meilleurs amis du monde une fois l'audience finie. Cela s'est vu chez les critiques comme au barreau. Cependant le *Magazine* a été bien hostile à la *Revue*. La déclaration de guerre commença par une série d'articles sous le titre d'*Histoire de l'origine, de la grandeur et de la décadence de la Revue d'Édimbourg* : Jeffrey ne fut pas épargné dans sa personne ; c'était une violation de l'usage qui défend d'attaquer nominativement le directeur et de le rendre responsable de tous les péchés littéraires du recueil. Ce n'est que depuis peu que la fière Revue a daigné reconnaître et nommer le Magazine, et déjà ce n'était plus Jeffrey qui la dirigeait, je crois ; car le voil depuis quelques années voué tout entier à la magistrature, et la dignité de président de

cour ne lui permet guère de rester ostensiblement à la tête du recueil qui a plus contribué à sa renommée que le barreau.

Je reviens donc à mon dîner chez le lord Jeffrey.

A sept heures, je me rendis à Moray-place, le Grosvenor-Square d'Édimbourg. Je n'étais pas fâché d'arriver de bonne heure, car n'ayant jamais vu mon hôte, je ne voulais pas tomber au milieu d'une nombreuse réunion d'étrangers. Je fus reçu par Mrs Jeffrey : il y avait quelques minutes que je faisais la conversation avec elle, lorsque la porte s'ouvrit, et je vis entrer avec sa fille le célèbre directeur de la *Revue d'Edimbourg*, l'avocat distingué, le juge savant et humain, le bel esprit de l'Écosse par excellence. Je fus tout d'abord mis à mon aise par un sourire plein de bienveillance et de franchise : je ne tardai pas à être pris d'une véritable partialité pour lord Jeffrey, grâce à son accueil cordial, à son laisser-aller plein de charmes, et à la ravissante manière de dire ces paroles courtoises que provoque naturellement une première entrevue. Jeffrey est d'une très petite taille, mignon, remuant sans cesse sa personne exiguë, rapide dans ses gestes et prompt à passer d'un sujet à un autre. C'est le mouvement perpétuel de l'esprit et du corps. Sa tête est petite, mais régulière et élégante. Son expression sérieuse a encore une certaine vivacité : dans ses momens les plus calmes, l'active sagacité de son regard vous avertit que vous êtes en présence d'un observateur pénétrant. Sa voix n'est pas forte, mais l'accent en est agréable, et si je l'avais rencontré quelque part sans le connaître, j'aurais dit : Voilà un spirituel et aimable gentleman de l'école de Wilkes et de Shéridan. On est quelquefois en défiance de tant d'esprit, et l'on se demande si cette grâce et cette politesse ne cachent pas le mauvais cœur du critique. Mais quand on a vu deux fois Jeffrey, on s'aperçoit que son cœur vaut mieux encore que son talent.

(Willis Pincilling by the way.)

Économie sociale.

L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE

AUX ÉTATS-UNIS.

Ce n'est pas seulement à la position avantageuse de leur territoire que les Etats-Unis doivent la prospérité croissante dont ils jouissent; c'est surtout la persévérance des habitans, leur esprit d'ordre et d'économie, leur instinct admirable des affaires, qui a créé, maintenu, agrandi la fortune publique de l'Union. Dans toutes les positions de la vie, l'Américain n'envisage que le côté pratique, utile des choses: s'il apprend les mathématiques, c'est pour devenir constructeur; s'il étudie les langues étrangères, c'est pour étendre ses relations dans les pays lointains; les sciences chimiques lui fournissent les meilleurs moyens d'obtenir de nouveaux produits: toujours l'utilité pour point de mire. Le petit bambin, qui fréquente les écoles, entrevoit déjà quel sera le résultat de son éducation. L'Américain aime le luxe, non pour lui-même, mais pour conserver et agrandir son crédit; le luxe est le représentant du capital que l'on a ou que l'on est censé avoir. L'Américain n'a pas la prétention d'être savant, homme de lettres, artiste; il ne veut être qu'homme d'affaires, négociant, armateur ou industriel. Au moyen-âge l'Italie n'accordait de la valeur qu'à l'artiste; le peintre, le sculpteur étaient des *valienti uomi;* l'Américain du dix-neu-

vième siècle, plus que toutes les autres nations modernes, ne reconnaît d'autre valeur que la science des affaires, la faculté de gagner de l'or. Combien vaut cet homme? Quel capital possède-t-il? De quelles sommes peut-il disposer? Voilà ce qui le préoccupe. Aussi les mots: dollar, bank, stock, bill, *exchange,* sont les mots qui se retrouvent le plus fréquemment dans la conversation d'un Américain. Grâces à ces prédispositions, entretenues par l'éducation et les mœurs, secondées par la fertilité du sol, par l'heureuse situation de ce continent, par les besoins de l'ancien monde, l'Amérique du Nord est devenue l'une des nations commerciales les plus puissantes, et ne tardera pas à rivaliser avec l'Angleterre sous le rapport de l'industrie.

L'industrie prend chaque jour aux États-Unis un développement extraordinaire: là presque pas d'oisifs; on aime le travail, comme à Naples la paresse et le *farniente.* L'Europe n'a rien à comparer au mouvement d'une ville commerçante de l'Amérique. Ici de magnifiques hôtels s'élèvent, là de vastes magasins s'édifient; voici des rues, des places nouvelles; partout on s'agrandit; dans le port, des vaisseaux de toutes les nations se pressent contre les quais; sur les chantiers, des bateaux à vapeur et des navires de toute espèce se construisent, destinés à rendre plus actives les communications entre les divers états; sur les rivières et sur les lacs de l'intérieur, même activité, même mouvement: des barques, des paquebots chargés de passagers et de marchandises, arrivent, partent, et se croisent sans cesse. Chemins de fer, canaux, manufactures, constructions telle est la vie universelle qui anime l'Union. L'industrie donne la main à l'agriculture comme une sœur à sa sœur: les forêts disparaissent, la terre est déchirée, le sol se fertilise et de riches moissons y sont ensuite récoltées.

Parmi les institutions qui favorisent ce développement industriel des États-Unis, il faut placer en première ligne le système d'éducation qui y est généralement adopté. Dans

presque tous les collèges le travail manuel est combiné avec les travaux intellectuels; méthode heureuse dont l'ancien monde pourrait fort bien tirer parti. Elle procure aux élèves des moyens de distraction après l'étude, elle contribue à conserver la santé que des occupations trop sédentaires pourraient altérer, elle ennoblit le travail, donne à l'homme un moyen honorable d'existence dans le malheur, inspire de nobles sentimens d'indépendance, diminue les frais d'enseignement, et met les enfans en état de diriger plus tard d'une manière mieux entendue leurs propres ressources. Le collège de Waterville, dans le Maine, a été fondé sur ce principe, plus de la moitié des élèves travaillent trois heures par jour dans les ateliers et gagnent de 50 cents à 2 $ 1/2 par semaine. Terme moyen, ils paient par ce travail les frais de nourriture qui s'élèvent à un dollar par semaine. Déjà le Sud commence à se dépouiller de ce fatal préjugé qui empêchait les blancs d'exercer des professions mécaniques. La paroisse Concorde de la Caroline du Nord a formé à l'est de l'état un établissement où l'on donne à-la-fois une éducation scientifique et manuelle aux jeunes gens qui le fréquentent : chaque élève travaille soit aux champs soit dans les ateliers.

Les collèges de Bristol et de Sud-Hanovre, dans l'Indiana sont aussi organisés sur ce pied. Cette dernière institution fut fondée naguère sous une cabane de bois couverte de chaume; elle possède aujourd'hui un édifice magnifique où deux cents enfans travaillent deux heures par jour dans les ateliers; les plus habiles gagnent de 10 à 15 $ par année et quelquefois davantage; leur entretien ne coûte qu'un dollar par semaine. Le séminaire des maîtres des Madisson, dans le même état, possède trente élèves qui paient leur dépense par le travail, sans que les études en souffrent. Dans l'Ohio, le collège Reserve a fait bâtir des ateliers où vont s'occuper les élèves qui le desirent; il y en a à qui cet exercice procure la santé, d'autres chez qui il développe les facultés intellectuelles. Le collège Marion dans le Missouri, qui vient de rece-

voir de l'état une concession de cinq mille acres de terre, exige 70 piastres pour frais d'entretien et d'enseignement. En travaillant trois heures par jour, soit aux champs soit aux ateliers, un élève peut gagner de quoi payer la plus grande partie de sa pension.

Les Américains du nord ne perdent pas leur temps en expériences, en essais, en vaines spéculations. Ils se bornent à l'application intelligente et immédiate des découvertes que l'ancien monde se charge de faire pour eux. Nulle part, vous n'apercevez un plus grand nombre de machines à vapeur, d'ingénieux mécanismes, de canaux, de chemins de fer. Un double système de routes et de canaux établit des moyens de communication sûrs et faciles entre les principaux foyers d'industrie, entre le centre et le littoral. Partout la vapeur est appliquée comme moteur : ici, dans de vastes scieries de bois; là, pour mortaiser, raboter, rabattre et araser des tenons; ailleurs, pour débiter des douves, pour laminer le fer; plus loin, dans les *docks,* elle sert à mettre les vaisseaux à sec, ou à les lancer en mer; on l'emploie jusque dans la fabrication de l'eau de Seltz. Pas de grande ville qui n'ait ses *water-works* (distribution d'eau à domicile); pas de fermier qui n'ait des instrumens perfectionnés pour abréger ou pour décupler le travail de l'homme. Des journaux pratiques secondent ce mouvement : vingt-quatre recueils périodiques sont consacrés seulement à l'agriculture, et sur tous les points, des banques viennent favoriser l'exécution des projets les plus hardis. Le résultat de cette exertion de force a été un accroissement de richesse, de population et de puissance, qui a dépassé les prévisions de tous les publicistes.

Promenons nos regards sur quelques parties de ce magnifique tableau.

A New-York, tout le monde aspire au titre de propriétaire; les terrains passent, avec une étonnante rapidité, d'une main dans une autre. Long-Island est surtout le point de mire des spéculateurs. Chose incroyable! des lots qui n'avaient coûté,

il y a quelques années, que 50 $, s'y sont vendus récemment jusqu'à 3,000. Le dernier incendie n'a fait qu'augmenter ce desir ou ce besoin. La valeur des propriétés de l'état de New-York est estimée à 460,000,000 $ (2,438,000,000 de fr.). La vente des terres y produit tous les ans près de 200,000 $, les droits de transport par les canaux 1,500,000, et les revenus de la ville de New-York s'élèvent à 1,500,000 $. Le capital des quatre-vingt-dix banques en activité dans cet état est porté à 35,000,000 $, et à New-York, il y a quatorze compagnies d'assurances maritimes avec un capital de 4,550,000 $, et vingt-neuf compagnies d'assurances contre l'incendie avec 10,450,000 $.

Il serait difficile d'énumérer les fabriques, les ateliers et les manufactures qui se concentrent à New-York. La raffinerie de sucre de M. Samuel Guppy mérite cependant d'être citée. Les chaudières cuisent dans le vide, d'après les procédés Howard, au moyen d'un appareil à vapeur qui, en même temps, clarifie le sirop, chauffe les fours et les étuves, et apporte partout une température convenable. Cette manufacture raffine par jour plus de deux mille pains de sucre.

L'établissement des produits chimiques de MM. Leo Wolf et Cie jouit aussi d'une grande réputation. Les matières premières leur reviennent à bas prix, aussi livrent-ils leurs produits à meilleur marché qu'en Europe. Cette fabrication acquiert chaque jour plus d'importance, non-seulement à New-York, mais encore dans les autres villes de l'Union. Le capital social de M. Wolf est évalué à 1,250,000 $ (6,625,000 fr.). A Baltimore, M. Elicott n'a pas obtenu moins de succès; grâce aux utiles procédés de ce savant industriel, le chromate de plomb qui coûtait autrefois 2 $ 1/2 l'once, se vend aujourd'hui 45 cents la livre. La fabrique de M. Ellicott donne 2,000 livres par semaine de chromate; 1,250 d'hydrocyanite de fer; 750 d'acide nitrique en trente-six heures; 3,500 à 4,000 livres d'acide sulfurique à 66° par semaine; 300 livres de sel d'Epson dans le même espace de temps, et 1,000 livres d'acide tartrique en poudre. On y fait aussi du

nitrate de soude, du sulfate et du bromate de potasse, du deuto-chlorate de mercure, du sulfate de cuivre en quantité. Pour obtenir le sulfate de fer dont on se sert dans la fabrication de l'hydrocyanite, on emploie une espèce d'anthracite mêlée avec beaucoup de pyrite, dont on favorise la décomposition par l'humidité à l'air libre.

Les fabriques de cristal de Jersey-City et de Brooklyn, près de New-York, produisent des articles de forme élégante, de bonne qualité et d'un dessin correct. On y fait aussi du verre commun et de la porcelaine moyenne. Patterson, joli village à quelques milles de New-York, possède un grand nombre de manufactures de coton, des fonderies où l'on fabrique toutes les pièces nécessaires aux filatures et aux wagons; de vastes ateliers de montage, où l'on polit toutes les pièces, où l'on fait des bobines, des moulures, des métiers, et tous les objets dont les filatures ont besoin. Une grande roue hydraulique donne la vie à tous ces ateliers et met en action les soufflets cylindriques qui allument les fourneaux. Dans les manufactures de Patterson, dont la plupart appartiennent à M. Travers, les ouvriers gagnent de six à neuf shillings; ils en dépensent trois pour leur nourriture et leur logement, et économisent le reste. Un apprenti fait quatre années de noviciat pendant lesquelles il ne gagne que 36 ₯ par an (200 fr. environ). Les ouvrières sont, pour la plupart, allemandes ou irlandaises, et ne gagnent que 10 shillings par semaine; mais elles sont nourries.

Les magasins des instrumens aratoires et de culture de H. Dunn et Cie, de New-York, méritent une attention spéciale. On y voit des charrues simples dont le soc et le versoir sont en fer de fonte, et qui coûtent de 7 à 15 ₯; il y a aussi des charrues dont le versoir passe des deux côtés pour les terrains montueux; des *cultivateurs* à cinq socs, sur chacun desquels se trouvent deux pointes que l'on substitue l'une à l'autre, à mesure qu'elles se détériorent; des hachepaille simples et à bon marché; des moulins à égrener,

à moudre le maïs de plusieurs sortes, depuis 10 jusqu'à 20 $.

L'usage des charrues composées ou à roues n'est pas connu dans l'Union. La forme de celles qui y sont en usage ressemble assez à la charrue simple d'Ecosse. Le timon et les mancherons sont de bois ; le soc, le versoir, les piliers et les seps en fer fondu ainsi que le fond de la charrue et le talon, qui est généralement renforcé. Les régulateurs du trait sont en forme de crémaillère sur l'anneau de devant, afin qu'on puisse le hausser, le fixer même à droite ou à gauche, pour donner de l'inclinaison à la charrue dans les endroits montueux.

Dans la Virginie, on se sert d'une charrue de l'invention de Stephen Mac-Cormick, dont le versoir et le pilier sont de bois. Le soc est uni au sep et s'ouvre par derrière pour offrir un bout, que l'on insère dans le mancheron gauche. Le mancheron droit est ordinairement fixé dans la partie intérieure du versoir. Outre la charrue Davis ordinaire, on se sert dans la Pennsylvanie d'une nouvelle charrue, inventée à Pittsbourg par M. Faden : elle se compose d'un seul pilier très solide, d'un versoir en bois, d'un soc surmonté d'une crête qui fait l'office de coutre, et les deux mancherons sont assujétis au timon, qui est placé dans une direction horizontale et parallèle au sep.

On a introduit, en 1833, dans le Delaware une charrue de P. Hastings, dont le talon renforcé et superposé à la partie antérieure de l'oreille, forme avec elle une même surface. Celle de l'état de New-York est plus compliquée : elle est due à M. George Mixon. Le soc et le pilier sont unis de telle sorte qu'ils forment un corps capable de faire l'office de coutre. Le pilier assujétit une des pièces latérales du sep, qui empêche la terre d'entrer, et le versoir n'est que la continuation des surfaces des deux pièces précédentes.

La charrue Davis est très connue dans les états de l'ouest et presque partout. Elle est simple, solide, et offre de la résistance. Le pilier et le sep sont en fer fondu et ne forment qu'un seul corps. Le talon est renforcé et le soc posé sur le

versoir. Les mancherons sont fortement assujétis, l'un au sep et au timon, l'autre dans l'intérieur du versoir même; enfin le timon a une position invariable au moyen d'un boulon, qui le traverse obliquement, ainsi que la partie haute du pilier. Pour les terrains montueux, on a construit diverses charrues dont les versoirs sont à tourne-oreille. La plus simple est celle dont l'usage est le plus général, elle a le soc disposé de telle sorte que, lorsqu'il faut labourer en montant, la partie qui remplit l'office de soc sert à son tour de pilier quand il faut descendre. La surface du versoir est courbe des deux côtés. Toutes ces pièces : le soc, le pilier et le versoir, jointes ensemble, ne forment qu'un seul corps, qui se change facilement ou que l'on fait tourner au-dessous du sep, à droite ou à gauche, en enlevant une cheville. Un fort pilier de fer unit le timon au sep et maintient la solidité de la monture. Les deux mancherons partent de la tête du timon et divergent également des deux côtés.

C'est encore pour les terrains montueux qu'a été construite la charrue de Joseph Sinkler, dont on a fait dans la Virginie un essai plus curieux qu'utile. Elle se compose de deux corps de versoir et d'un soc tournant sur un axe central, qui traverse le timon. L'un d'eux ne sert à rien, tandis que l'autre opère. Une petite pièce additionnelle complète la surface du versoir dans les deux cas. Les mancherons ne sont unis qu'à la tête postérieure du timon. Pour ameublir la terre, on se sert, dans l'ouest, d'une autre espèce de charrue de l'invention de Benjamin Jonhson. La modification qu'elle a éprouvée consiste en ce que le versoir n'est pas plein et ne présente jusqu'à la moitié antérieure qu'une surface continue. Voilà une faible esquisse des mille essais qui ont été tentés pour perfectionner un seul instrument : il en est de même de tous ceux dont l'usage est fréquent. On cherche sans cesse à les améliorer, à les simplifier et surtout à les rendre plus puissans.

Dans l'état de New-York dix à douze villes ont acquis de-

puis quelques années, par leur activité, une grande importance commerciale et industrielle. Syracuse, Utica, Buffalo, Rochester, Albany, Auburn, sont à la tête de ce grand mouvement; Syracuse possède de belles fonderies et plusieurs magasins de charrues et d'instrumens d'agriculture. On y fait des charrues communes de sept dimensions différentes que l'on emploie selon la résistance des terres; elles coûtent de 6 à 10 dollars y compris le régulateur. Syracuse possède, en outre, 135 salines, où plus de 3000 chaudières opèrent la condensation du liquide; la quantité de sel qu'elles produisent est évaluée à 30,000 barils. La production totale du sel dans l'Union s'élève à 5,500,000 boisseaux; la valeur du sel gemme y est estimée à 2,000,000 $, et celle de sel fabriqué à 7,000,000 $. De Syracuse à Utique la campagne est magnifique, la végétation brillante, le paysage varié, les plantations sarclées et labourées avec soin; de vastes champs couverts de céréales sont coupés tout-à-coup par des bois touffus, par des terrains encore vierges; plus loin un canal creusé au milieu d'un territoire à peine défriché offre un aspect triste et monotone; mais bientôt l'agriculture vient donner une vie nouvelle à cette vaste étendue de terres. Il y a six ou huit ans, pas une âme n'habitait ce pays, et l'on voit encore çà et là les traces du feu qui a dévoré les forêts pour faire place à la civilisation.

La ville de Rochester n'est ni agréable, ni jolie à voir : des tourbillons épais de fumée, des manufactures noires et des barraques de bois envahissent les plus beaux quartiers. De toutes parts, ce sont des forges, des manufactures, des tanneries, etc. Le voisinage du lac Ontario, la proximité des fertiles vallées qu'arrose le Genessee, en ont fait le centre du commerce occidental de l'état de New-York. C'est à son heureuse situation que Rochester doit son rapide accroissement. Le terrain qu'elle occupe fut vendu, il y a trente-cinq ans, pour 2,000 dollars. Aujourd'hui, sur cet emplacement, il s'opère une circulation de plus de 10,000,000 $ par année.

Ses grandes usines où le blé est en quelques instans converti en farine, tamisée et prête à être expédiée, attirent surtout l'attention des voyageurs et des curieux. La communication du lac Ontario avec Rochester ne peut avoir lieu directement par le Genessee à cause des chutes ; mais on a construit, parallèlement au fleuve, un chemin de fer de trois milles de long jusqu'au point où arrivent les barques et les bateaux à vapeur. Sur les hauteurs escarpées qui dominent la rivière s'élèvent de grands entrepôts, où les sacs de farine arrivent au moyen de plans inclinés. La charge des wagons est ordinairement de 300 boisseaux. Ces chars sont traînés par deux chevaux, et, malgré une côte de quarante-quatre pieds d'inclinaison, ils ne mettent que quinze minutes en route. De là, le grain est élevé jusqu'aux étages supérieurs au moyen d'un mécanisme fort simple qu'une grande roue hydraulique met en mouvement avec tant de célérité, que 5 à 600 boisseaux sont ainsi enlevés dans moins d'une heure.

Le grain est dépouillé de sa pellicule extérieure entre deux planches métalliques percillées, de forme conique; il descend ensuite sous les meules ; 4 boisseaux 3/4 de blé donnent un baril de farine. Le boisseau (*bushel*) pèse 60 livres, et le baril en contient 196. Ainsi 285 livres de blé rendent 196 livres de fleur de farine. La farine de première qualité se vend 6 dollars 1/2 le baril.

Le moulin de M. G. Ely a neuf meules qui marchent à-la-fois : terme moyen, elles rendent 450 barils de farine par vingt-quatre heures, et quelquefois 550. Les propriétaires qui apportent du grain à moudre reçoivent un baril de farine par 310 livres de blé. L'administration leur fait cadeau du baril, qui est évalué à 30 cents. La farine, au sortir de la meule, descend dans des rafraîchissoirs où des palettes en croix l'éparpillent sur le sol ; puis elle arrive à un trou central d'où elle passe dans les bluttoirs qui en séparent le son. Elle est transportée de la meule aux rafraîchissoirs et des rafraîchissoirs aux bluttoirs par de longues spirales sembla-

bles à la vis d'Archimède, les unes horizontales qui vont d'une pièce à l'autre, les autres verticales qui, des étages supérieurs, communiquent aux étages inférieurs. Enfin elle arrive dans le magasin, où elle est embarillée par la presse hydraulique. Tout cela s'exécute au moyen d'une grande roue mue par l'eau. Ainsi, la farine descend doucement des meules, se répand régulièrement dans les rafraîchissoirs, passe dans les bluttoirs, et sort épurée, toute prête à être embarillée, sans que personne préside à ces diverses opérations. La construction de ces moulins a coûté 280,000 $, et le capital circulant destiné aux achats du blé, au paiement des salaires, etc., s'élève à 1,413,000 $, et la quantité de farine qu'ils rendent dépasse 300,000 barils.

Le capital des fabriques de coton et de laine de Rochester est de 157,000 $ et leur produit annuel de 197,000. La valeur des tanneries est de 31,000 $, et celle de leurs produits de 152,000. Les fonderies d'ustensiles, d'armes, etc., sont estimées à 27,500 $, et leurs produits à 80,000. Les fabriques de savon et de chandelles à 9,393, leurs produits à 47,389; les scieries de bois, de pierre, etc., à 69,000, et leurs produits à 215,450; enfin le commerce en détail est évalué à 2,000,000 de dollars par an.

Le village de Genessee, dans le même district, est situé au centre d'une belle vallée, couverte de riches prairies, de bosquets verdoyans, de charmans vergers, de moissons jaunissantes, de fermes ornées; à l'horizon apparaissent des colonnes de fumée, qui s'élèvent des hautes montagnes comme pour annoncer le déboisement des forêts et les progrès de la civilisation. C'est là que se trouve la ferme de M. Wadsworth, que l'on peut considérer comme une des fermes-modèles des Etats-Unis. On cultive dans cette vallée le blé, l'avoine, l'orge, le seigle, le maïs, les pommes de terre, etc.; mais la culture du blé est la plus générale et la plus productive. Les agriculteurs de cet endroit prétendent que les meilleures récoltes sont celles qui viennent

sur des terrains calcaires. Cette opinion est aussi accréditée dans quelques comtés de la Virginie. Le *Farmer's Register* a donné, il y a quelque temps, à ce sujet, des indications du plus haut intérêt.

Le blé produit au moins vingt-cinq boisseaux par acre : l'acre exige soixante-cinq livres de semence. Le maximum de la production s'élève, dans quelques localités privilégiées, à quarante-cinq boisseaux. On sème en septembre. Le grain pousse au printemps; la récolte s'effectue au mois d'août, puis on laisse reposer la terre pendant un an, de sorte qu'on n'obtient qu'une récolte chaque deux années. Cependant quelques agriculteurs intercallent du trèfle entre les deux récoltes de blé. Il y a des fermiers qui l'enterrent en vert, afin d'amender les champs. Cette méthode avantageuse se répand déjà dans le comté.

L'avoine est la nourriture ordinaire des chevaux : un acre en produit cinquante boisseaux, et l'on obtient une récolte tous les ans, en l'alternant avec le maïs. Ce n'est que depuis peu que l'orge a été introduit. M. Piffard en a obtenu d'excellentes récoltes, mais la culture du seigle est à peine connue. M. Piffard se sert d'un égrenoir à cylindre dont les dents à vis peuvent être remplacées facilement. La position de l'essieu est fixe et le plan-concave seul mobile. Il a soumis aussi à une modification utile le mécanisme qui met en action l'égrenoir et l'éventoir, car il est parvenu à égaliser la marche des chevaux.

Les prairies occupent la plus grande partie des terres. Le trèfle rosé et blanc, le *triticum repens*, et les deux graminées, le *thimothy grass* (*phlæum pratense*), et le *red top* (*agrestis stricta*), sont les espèces les plus communes. On trouve la première dans tous les champs de trèfle, et la seconde est excellente pour engraisser les animaux. Les prairies, une fois semées, se conservent en état de production vingt, trente et quarante ans. M. Wadsworth a fait l'essai d'une machine à faucher, montée sur un char et traî-

née par deux chevaux; mais il l'a abandonnée, parce qu'elle n'offrait pas les avantages qu'annonçait son inventeur.

Pour remuer le foin dans les champs, on se sert d'un cylindre de huit à neuf pieds de long et de trois de diamètre, armé de dents de bois de six pouces environ. Ce cylindre est suspendu à une espèce de char traîné par un cheval et reçoit en roulant un mouvement rapide de rotation au moyen d'un pignon, qui engrène à la circonférence d'une des roues. Pour amonceler le foin, on emploie un grand râteau presque semblable à celui des environs d'Utique, avec cette différence qu'il est armé d'un double rang de dents, de sorte que, quand on en fait tourner un pour déposer l'herbe qu'il a recueillie, l'autre continue l'opération sans que l'animal s'arrête un seul instant.

Il faut un âcre de prairie pour nourrir un bœuf, et deux pour une vache. Une paire de bœufs coûte 70 à 80 dollars; une paire de chevaux de labour 120. Les gages d'un valet de ferme se paient à raison de 12 dollars par mois, avec le logement et la nourriture. Au temps de la moisson, on loue des ouvriers au prix de 10 ou 12 shillings par jour : un bon coupeur moissonne trois acres par jour, mais le cas est rare. L'étendue moyenne des fermes est de cent à cent vingt acres, dont trente ou quarante sont en forêts. Deux bœufs, deux chevaux et deux valets, voilà de quoi se compose le personnel de ces établissemens. Les fermes de M. Wadsworth contiennent jusqu'à plusieurs milliers d'acres; celle de M. Williams, son fils, en a mille : elle est dans une position très avantageuse et presque au centre de la vallée; on y fait beaucoup de fromages. Le produit d'une vache est évalué à 12 ou 15 $ par an; les veaux et les bœufs vendus à la boucherie produisent à-peu-près autant, et occasionnent moins de peine. Chaque vache rend trois cents livres de fromage par an; on donne du sel une fois par semaine à tous ces animaux, et on répand du plâtre dans les champs de trèfle, à raison d'un boisseau tout au plus par acre : les effets de cet engrais sont surprenans. La

marne est employée aussi avec avantage; c'est à cet engrais que le comté doit en partie sa fertilité. Quelques agronomes de la Virginie ont rappelé dernièrement, dans divers Mémoires, les bons résultats qu'en retirèrent les premiers colons, et engagent les fermiers de cet état à reprendre une ancienne méthode, à laquelle leurs maîtres durent de grandes richesses.

Le prix des terres varie de 40 à 60 dollars par acre. Parfois les terrains en forêts se vendent aussi cher que les terres cultivées, à cause de la valeur du bois. L'intérêt que rapportent les fermes est considérable, car il dépasse 10 p. 0/0. M. Piffard obtient jusqu'à 15 p. 0/0; il est même des propriétés qui, au bout de quatre ans, ont remboursé capital et intérêts. Ces grands bénéfices proviennent en partie de l'éducation des moutons mérinos, dont la laine se vend sur les marchés de Boston et de New-York 70 cents la livre.

M. Van Reusselaer est un des meilleurs nourrisseurs des États-Unis. Sa ferme est située à trois quarts de mille d'Albany, au bord de la rivière et sur le chemin qui conduit à Troy. Il possède quatre-vingts têtes de gros bétail, dont dix-neuf sont de pure race anglaise. Un de ces animaux, âgé seulement de trois ans, est d'une grosseur extraordinaire. A peine âgé de vingt-deux mois, il pesait 2,200 livres. Les veaux qui proviennent de ces superbes bêtes se vendent fort cher, et les vaches rendent journellement cinq gallons de lait.

Philadelphie, bâtie sur la partie la plus étroite de la presqu'île formée par le Delaware et le Schuylkill, est une des villes les plus anciennes de l'Union. Tout ici respire, l'ordre, l'arrangement, la méthode, le comfort; les rues y sont grandes, aérées, bordées de trottoirs, et la plupart ombragées d'arbres magnifiques; le pavé n'y est jamais souillé par le contact de la boue; dans les ruisseaux coule toujours une eau limpide. Philadelphie consomme tous les jours 42 millions de litres d'eau pour sa toilette. Les façades des maisons sont lavées soir et matin; les carreaux des croisées scintil-

lent ; les cuivres des balustrades brillent de l'éclat de l'or, et les perrons de marbre blanc, qui s'étendent devant les portes d'entrée, sont passés tous les samedis à la pierre ponce. La propreté des Philadelphes laisse bien loin derrière elle celle des Hollandais. Ici tout le monde est calme, paisible : la population y est plus homogène qu'à New-York et à Boston ; les manières plus agréables, le langage moins saccadé. On voit qu'une organisation sévère y a depuis long-temps étagé toutes les classes. C'est à Philadelphie que se publient les ouvrages les plus importans de la librairie américaine ; la banque de l'Union, seconde puissance de l'état, y réside dans un palais de marbre plus somptueux que le Capitole de Washington. Rien ne manque à cette ville : elle a des académies, des établissemens scientifiques nombreux et richement dotés, des théâtres, des hospices et des prisons. Philadelphie se trouve dans des conditions plus avantageuses que New-York, pour prendre une grande extension commerciale. Jusqu'ici elle n'en a pas profité ; car elle est restée inférieure à sa rivale. La proximité des lacs, ses lignes de canaux et de chemins de fer, qui se ramifient d'une manière si heureuse, la mettent en rapport non-seulement avec les principaux points de la Pennsylvanie, mais avec toutes les villes importantes de l'Union ; cependant Philadelphie est plutôt une ville scientifique que commerciale, et, dans ses environs, l'industrie agricole a peut-être pris plus de développemens que l'industrie manufacturière.

Les variétés de blé, cultivées le plus ordinairement dans la Pennsylvanie, sont celles du blé *mou;* la culture du blé *dur* y est totalement négligée. On sème assez généralement du seigle, de l'avoine, du maïs, et, parmi ces variétés, une espèce sucrée qui a été trouvée chez les Indiens. Le blé sarrasin (*polygonum fagopyrum*) est la céréale favorite de toutes les classes riches ou pauvres ; mais les Américains ne connaissent pas les divers usages culinaires qu'on en fait en Russie. Les excellentes variétés de pommes de terre qu'ils ont obtenues les

ont détournés un peu de la culture des céréales. Voici quel est l'ordre et la succession des récoltes : d'abord le maïs et le trèfle ou tout autre pâturage ; au printemps d'après, l'avoine, et le blé en automne ; tout bon fermier ne sème que du blé dans le champ qu'il peut amender ; au printemps il sème le trèfle, mêlé avec l'*orchard grass (dactylis glaucerata)*, ou avec le *thimothy grass (phlœum pratensis)*. Au printemps d'après, on répand du plâtre cru, à raison d'un boisseau par acre : cet engrais produit d'excellens effets ; la terre se repose ensuite pendant trois ans, et sert à la dépaissance des bestiaux. Au second tour, pendant les travaux du labourage, on mêle à la terre de la chaux éteinte, environ trente boisseaux par acre ; c'est ainsi que l'on a rajeuni les terres de l'état, appauvries par des récoltes successives. Pendant que les prairies se reposent, et après qu'elles ont été amendées par les bestiaux eux-mêmes, paraît le *poa viridis*, herbe qui croît naturellement et qui engraisse beaucoup les troupeaux, et donne aux vaches un lait fort épais. Les grandes prairies qui avoisinent Philadelphie sont toutes formées de ce graminée. A cette économie bien entendue, viennent se joindre encore les efforts des sociétés d'agriculture. Elles instruisent, encouragent, publient des Mémoires, ouvrent des expositions annuelles ou offrent des récompenses et des prix.

Les bonnes races de chevaux, de bœufs et de moutons, furent amenées d'Angleterre : en les croisant avec celles du pays on en a obtenu des variétés fort utiles. Depuis plus de cinquante ans, les chevaux de labour de Pennsylvanie sont justement renommés pour la beauté de leurs formes, leur vigueur et leur force ; aussi les préfère-t-on aux bœufs, soit pour la charrue, soit pour le trait. L'introduction de la race des mérinos a beaucoup contribué à la richesse des fermiers des États-Unis, et principalement de ceux de Pennsylvanie. En 1803, le docteur Mease fit venir quatre mérinos d'Espagne ; le New-York et le Connecticut n'en possédaient alors que deux. La nature du climat, la constitution montagneuse de ces parties

de l'Amérique, furent très propices à leur venue. En peu d'années, cette espèce a rapidement augmenté ; la beauté de la laine qu'elle fournit, surtout dans les districts de l'ouest, n'a pas d'égale en Europe. Le seul comté de Washington exporte deux millions de livres de laine par année. On a essayé de tous les croisemens, car les mérinos purs dégénèrent : croisés, au contraire, avec les saxons, ils offrent des produits merveilleux. Cependant, la meilleure race est celle qui provient du croisement de la race anglaise, dite Blackwell, avec les moutons à large queue de Tunis. Ces animaux engraissent vite et sont fort estimés.

Les États-Unis possèdent aujourd'hui plus de 20,000,000 de moutons, qui produisent au moins 50,000,000 de livres de laine. Au prix de 40 cents la livre, cette masse de laine équivaut à 20,000,000 de dollars, et à 40,000,000 quand elle est ouvrée. Aussi cette production considérable, qui tend à s'accroître, diminue-t-elle chaque année l'importation de la laine étrangère. En 1831, celle-ci s'élevait à 5,622,760 livres; en 1832, à 4,042,838; et en 1834, la valeur des exportations n'a été estimée qu'à 591,313 $. (1)

Le cochon a subi une transformation complète aux États-Unis, grâce à l'introduction des bonnes races et au soin qui préside aux choix des montes. Vous ne trouvez plus ici l'animal primitif à longues pattes et à ventre étroit, si difficile à engraisser ; c'est le cochon à pattes courtes, au ventre rond, qui se nourrit de trèfle et d'eau, qui engraisse même en été, et dont la chair est délicieuse quand il a été enfermé en automne et nourri avec du maïs, des pommes de terre et de la courge. Le maïs, dont on se sert généralement pour engraisser les ani-

(1) Il est inutile sans doute de dire à nos lecteurs que le dollar est divisé en cent parties, appelées *cents*, et qu'il équivaut à 5 fr. 30 c. ou 5 fr. 50 c. de notre monnaie. Le signe $, que nous employons, est l'abréviation usitée du mot dollar. L'acre équivaut à 40 ares ; le boisseau à 36 litres, et la livre à 4 hectogrammes 1/2.

maux, offre de grands avantages, car il communique à la chair une saveur et une fermeté que ne peuvent donner ni l'herbe, ni les pommes de terre, ni les navets, et c'est à cet aliment que l'on doit les veaux superbes de 1,500 à 1,800 livres qui sont vendus dans la plupart des marchés de l'Union.

De nombreuses expériences ont démontré qu'on pouvait élever des vers à soie aux États-Unis. Déjà en 1760 le mûrier blanc fut introduit à Mansfield. De 1783 jusqu'en 1793, le gouvernement accorda une prime d'un shilling par chaque cent pieds de mûrier et trois sous par once de soie écrue. Bientôt les trois quarts des familles de ce village s'adonnèrent à ce nouveau genre d'industrie qui produit annuellement dans ce district six ou sept mille livres de soie brute. En 1832, on accorda une prime d'un dollar pour chaque cent pieds d'arbres de trois ans, et 50 cents par chaque livre de soie dévidée. En 1834, on étendit la faveur de la prime au mûrier de Chine (*morus multicaulis*), et l'état a constitué une compagnie pour la fabrique de la soie, à laquelle la banque de Hartford a prêté 15,010 $ (80,000 fr. environ); on estime ses bénéfices à 43 pour 0/0. A Providence, une compagnie instituée pour le même objet encourage avec énergie la culture du mûrier, l'éducation du ver à soie et la fabrication des étoffes. Elle a déjà obtenu des tissus d'une qualité supérieure; elle emploie une machine à vapeur de la force de six chevaux; et possède plus de 20,000 mûriers de quatre à cinq ans. Plusieurs États suivent ces exemples, et les nouvelles dispositions qu'a prises la législature de New-York au sujet des travaux des pénitentiaires vont donner à cette industrie une impulsion encore plus forte. Le Connecticut, dont les revenus s'élèvent à 80,000 $, en consacre 600 pour encourager la culture du mûrier.

A Boston et dans tout le Massachussetts, l'agriculture et l'horticulture font l'objet de l'étude particulière d'un grand nombre de personnes instruites. Diverses sociétés se sont établies jusque dans des villages, pour en seconder les progrès

et les découvertes. La société de Boston a une exposition hebdomadaire, dans laquelle on réunit les plus beaux fruits et les fleurs les plus rares. Elle tient, en outre, tous les deux mois des expositions pour les produits de grande culture et l'éducation des vers à soie, où les fermiers ne manquent pas d'envoyer leurs beaux échantillons : c'est une émulation inconcevable. En 1831, les propriétés du Massachussetts étaient évaluées à 208,236,250 $, dont 80,244,261 appartenaient à la ville de Boston. La propriété moyenne de chaque habitant était alors de 341 $ 15 cents. Depuis, ce chiffre a augmenté d'un cinquième. Il y a aujourd'hui, dans le Massachussetts, 103 banques dont le capital s'élève à 30,000,000 $. Boston est une des villes les plus éclairées de l'Union, et communique au loin, par ses journaux, l'activité qui l'anime. Nous ne citerons ici qu'un seul point.

Lowel, à 26 milles de Boston, est le type du bourg manufacturier; combien de villes en Europe vantent leur industrie et dont l'importance est bien inférieure à celle de Lowel! Il y a dix ans, c'était un grand désert; aujourd'hui le commerce et l'industrie en ont fait un centre d'affaires très animé. C'est un prodige de la civilisation américaine, que ce bourg de Lowel, avec ses usines, ses chutes d'eau et sa population active et laborieuse. On estime le capital manufacturier de Lowel, à 7,000,000 $. Ce bourg possède des fabriques de draps, de tapis, de coton et des ateliers pour la construction des machines. La plupart des ouvriers sont de jeunes filles : on en compte cinq mille, et quinze cents garçons seulement. La production des étoffes de laine est énorme; tous les ans on y met en œuvre plus de 12,000,000 de livres de coton, et l'on y confectionne en outre une quantité considérable d'étoffes de divers genres.

Le travail des fileuses et des cardeuses se paie 3 $ 50 cents par semaine : en déduisant 1 $ 25 cents pour la nourriture et le logement, il leur reste un bénéfice net de près de 2 $; ceux qui tissent les tapis gagnent 1 $ par jour, dont ils peu-

7.

vent économiser plus de la moitié. Les tisseuses de coton sont chargées de la conduite de deux métiers qui produisent chacun trente mètres d'étoffe par jour : le mètre leur est payé à raison de un cent, en sorte qu'à la fin de la semaine, avec l'économie qu'elles apportent dans leur manière de vivre, il peut facilement leur rester un bénéfice de 2 $ 1/2, leur nourriture payée.

Les compagnies qui président à l'existence manufacturière de Lowel ont construit, dans le voisinage de leurs fabriques, de grands bâtimens pour loger les ouvriers des deux sexes : des employés surveillent les hommes ; des femmes d'un âge mûr ont la surintendance des jeunes filles. Les ouvrières de Lowel ne vivent pas sous la tutelle de leurs familles : nées, pour la plupart, dans les états de la Nouvelle-Angleterre, de fermiers peu aisés, elles quittent leurs parens et consacrent, loin d'eux, une partie de leur jeunesse à se former une dot par le travail et l'économie. Il est défendu aux ouvriers de Lowel de jouer et de boire, de rien faire contre l'ordre et les bonnes mœurs, sous peine d'être chassés. Nous devons le dire, il en est fort peu qui se mettent dans ce cas. On travaille rigoureusement pendant toute la semaine ; le dimanche seulement, quelques heures de récréation sont accordées après la prière.

Une compagnie est chargée de la distribution des eaux, de la fabrication des machines et de la construction d'un chemin de fer parallèle à toutes les fabriques, et qui doit leur apporter les matières premières. On accorde 45 pieds cubes d'eau pour mettre en mouvement 3,500 fuseaux ; mais, comme les usines sont disposées par étages, sur la pente d'une colline, le même volume d'eau alimente cinq ou six fabriques à-la-fois : 117,000 fuseaux se trouvent ainsi chaque jour mis en mouvement.

Les établissemens de M. Laurence sont chauffés par deux appareils à vapeur placés au rez-de-chaussée ; la température ordinaire des ateliers est de 75 à 80° Fahrenheit. Il y a 1,300

pieds de tubes conducteurs capables d'échauffer 2,600,000 pieds cubes d'air. L'un des deux appareils, de forme cylindrique, a 5 pieds de hauteur, 2 1/2 de base, et consume 400 livres de charbon par jour; le second en consume 800; mais on ne se sert jamais des deux à-la-fois. Les compagnies ont établi des caisses d'épargne où les ouvriers viennent déposer leurs économies, et des écoles primaires où leurs enfans reçoivent les premiers élémens de l'instruction.

Sur tous les points de l'Union, vous trouverez des organisations semblables : le travail, l'ordre, l'économie, sont la base de ces petits groupes qui constituent la grande famille américaine. Les résultats de cet esprit d'association et de cette intelligence des affaires sont immenses. Les statisticiens ont essayé vainement de les supputer; plusieurs circonstances s'opposaient à ce que leurs chiffres présentassent un degré de certitude satisfaisant. Les foyers de production sont si disséminés en Amérique; les procédés si divers, si en dehors de tout contrôle, et l'administration répugne tellement à s'immiscer dans les affaires des simples particuliers, que de longtemps encore on n'aura des renseignemens positifs sur l'importance industrielle des divers états de l'Union. Sans doute, la somme des importations et des exportations est connue; mais ce document, quelque exact qu'il soit, ne nous dit pas quel est le chiffre de la production indigène. Il doit être très élevé; car la consommation intérieure de toutes les espèces de produits est immense : nous allons essayer d'en donner ici quelques aperçus. (1)

On comptait, en 1831, dans douze états de l'Union, savoir : la Virginie, le Maryland, le Maine, le Vermont, le New-Hampshire, le Massachussetts, le Connecticut, le Rhode-Island, le New-York, le New-Jersey, la Pennsylvanie

(1) L'exportation des produits manufacturés américains s'élève à 7 ou 8,000,000 $; le chiffre total à 90,000,000 $. La population des Etats-Unis est maintenant estimée à 16,000,000 d'habitans.

et le Delaware, 795 manufactures de coton, avec un capital engagé de 40,800,000 $. Elles occupaient 18,600 ouvriers mâles, 39,000 femmes et 4,700 filles, et mettaient en activité 1,217,000 fuseaux, 33,500 métiers, qui produisaient 230,462,000 yards de toile, dans la fabrication desquelles il entrait 77,758,000 livres de coton. Les ateliers pour la construction des machines représentaient un capital de 2,400,000 dollars, et en confectionnaient pour 3,500,000 $.

Il serait très difficile d'évaluer la production des étoffes de lin et de chanvre, car l'industrie domestique en fabrique la plus grande partie. La valeur des câbles et des cordes n'est pas au-dessous de 5,000,000 de dollars, et l'exportation du coton, qui augmente sans cesse, donne un très grand développement à la fabrication de la toile; on consomme tous les ans 5,500,000 yards de grosse toile pour emballer le coton. Mais, comme l'introduction étrangère s'élève à un peu plus de 1,000,000, on ne peut réellement attribuer à l'industrie nationale que 4,000,000 yards dont la valeur est estimée à 880,000 $.

La quantité de fer fondu ou en barre, produite aux États-Unis, en 1810, n'était que de 24,771 tonneaux; en 1830, elle s'est élevée à 112,865. Deux cents usines en 1832, ont produit 118,620 tonneaux de fonte, et 36,728 de fer en barre, ce qui fait un total de 155,348 tonneaux. Parmi les principales usines métallurgiques, on cite surtout la fonderie de M. Kemble, située près de Westpoint, dont le minerai rend de 50 à 52 pour $^0/_0$.

Les ateliers de la marine et de la guerre, offrent le tableau de l'activité la plus puissante. A l'arsenal de Washington une machine à vapeur, de la force de 12 chevaux, donne l'impulsion aux forges, aux scies et aux tarières. Les nouveaux affûts pour les mortiers et la grosse artillerie de campagne sont en fer; on tourne maintenant les crosses de fusil, et à Middletown, dans le Connecticut, on vient de fabriquer de nouvelles carabines qui se chargent par la culasse.

Les tanneries sont nombreuses dans le New-York et la Pennsylvanie. La quantité de cuir consommée dans l'Union est de 32,000,000 de livres; le New-York en produit plus de 12,000,000; et la valeur totale des cuirs tannés, livrés à la consommation, dépasse 50,000,000 $. Cette industrie demande en outre tous les ans, à l'étranger, pour trois ou quatre millions de matières premières et de peaux brutes. Les principales écorces employées pour le tan sont celles de l'*abies canadensis*, du *quercus montana* et du *spanish oak*.

La valeur des chapeaux fabriqués dans l'Union est de 10,000,000 $, et l'exportation de 500,000; cette fabrication occupe 18,000 ouvriers, et leur salaire s'élève à 4,200,000 $ par an. Dans le Massachusssets, on confectionne en outre des chapeaux de paille et de feuilles de palmier de l'île de Cuba, pour 1,000,000 $ environ par an.

L'ébénisterie entre pour une assez forte part dans le mouvement de l'industrie américaine. Les magasins de New-York et de Philadelphie sont assortis de meubles d'un fini parfait; et la valeur de ces ouvrages est portée à 10,000,000 de dollars. Les 15,000 ouvriers qui les confectionnent gagnent environ 5,000,000 de piastres. On établit, en outre chaque année dans l'Union, pour 4,000,000 $ de voitures; la seule ville de New-Hawen, en 1834, en a construit 275,000 de diverses formes. Les verreries et les cristaux indigènes subviennent, en partie, aux besoins du marché. En 1831, il existait 21 fourneaux avec 140 creusets. Le cristal ouvré était évalué à 1,300,000 dollars, et le produit du verre à vitres et de la gobeletterie à 1,300,000, ce qui fait un total de 2,600,000 dollars. Près de 2,000 ouvriers étaient occupés à cette fabrication, et gagnaient 600,000 dollars par an. La grande fabrique de flacons et de bouteilles de Dyott, près de Philadelphie, emploie 1200 tonneaux de matière, et occupe 300 ouvriers. On a calculé dernièrement que la production annuelle des verreries de l'Union était de 3,000,000 $.

Depuis plus d'un siècle, la Nouvelle-Angleterre fait du pa-

pier : cette fabrication est évaluée à 6,000,000 $. Le Connecticut seul en a produit, en 1832, pour 546,000 $. Le gouvernement, pour favoriser cette industrie, charge le papier étranger de droits très élevés, et en affranchi la matière première. La fabrication des ouvrages d'étain, de cuivre, de fer-blanc, a reçu de nouveaux perfectionnemens; la valeur de ces produits s'élève à 3,000,000 $, et les magasins sont assez bien assortis pour défier la concurrence étrangère. Les fabriques d'écaille, de corne, d'os et d'ivoire, produisent plus que pour la consommation. Enfin, parmi les objets de luxe, on doit mentionner les ouvrages d'or, d'argent, de pierreries, de plaqué. L'importation étrangère de ces objets n'est que de 100,000 $, et la consommation de 5,000,000. La porcelaine est d'assez bonne qualité, et celle de M. Hemphil, de Philadelphie, est supérieure.

La pêche de la baleine offre encore des bénéfices considérables : les navires américains introduisent chaque année 140,000 barils de spermacetti et 100,000 barils d'huile. Le spermacetti se consomme dans l'Union ; et l'huile est exportée pour l'Europe, ainsi que les fanons. Le produit moyen de ce commerce est estimé à 3,500,000 $ par an, et la valeur des bateaux à 7,500,000 dollars.

Quelque incomplets que soient les détails que nous venons de donner sur la situation actuelle des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale et sur le développement immense que leur industrie reçoit tous les jours, le fait de ce développement n'en reste pas moins prouvé. C'est vers ce point unique et central, l'Industrie, que toutes les forces des Etats-Unis convergent maintenant. De même qu'autrefois, en Italie, l'homme ne songeait qu'au triomphe de l'art, de même aujourd'hui les Etats-Unis consacrent exclusivement la puissance qu'ils ont reçue de Dieu à leur organisation matérielle et industrielle. Sans doute ce besoin d'acquérir pourrait avoir de grands dangers ; mais ils trouvent des contrepoids suffisans dans la situation actuelle du pays. Ecoutons

à ce sujet l'éloquent tableau que M. Everett a tracé des mœurs de l'Amérique, tableau auquel on peut attribuer un peu de partialité patriotique, mais dont les traits généraux sont justifiés par le témoignage de tous les voyageurs. « Jamais, dit-il, la liberté d'action n'a éprouvé d'entraves « aux États-Unis. Tout homme peut parcourir le pays du « nord au midi, de l'orient à l'occident, sans passeport et « sans être assujéti aux visites des officiers de police, si in- « supportables aux personnes qui voyagent sur le continent « de l'Europe. Partout, il trouve aide et protection. Les im- « pôts n'enlèvent qu'une très petite fraction sur le travail de « l'ouvrier, et si le travail devient rare ou cesse de présenter « assez d'avantages, on peut changer de lieu sans courir le « risque d'être renvoyé à sa paroisse, comme en Angleterre, « où les obligations des paroisses respectives deviennent « des sujets de procès sans fin et entraînent des dépenses « énormes. Parmi nous, le mot *citoyen* n'est pas un vain nom, « mais un titre environné d'honneur et de considération. « Presque tous ceux qui le possèdent sont propriétaires, « et l'ouvrier qui sait qu'il ne tient qu'à lui de devenir « propriétaire s'estime autant que ceux qui cultivent et « qui possèdent. Presque tous les bras répandus sur ce « territoire immense sont occupés aux travaux de l'agricul- « ture, dont la fatigue développe si vivement les forces « physiques, en s'opposant à celui de la corruption morale. « Vices raffinés des grandes villes et des populations ag- « glomérées; plaisirs tumultueux et voluptés ardentes, nous « sont également ignorés. Nous ne prétendons qu'à une « félicité chaste, modeste, paisible, inévitable prix du « travail et de l'activité. Chaque habitant peut se la procu- « rer. Les unions sont précoces, et de bonne heure on « apprend à goûter les plaisirs du coin du feu et à concentrer « toutes ses affections dans le sein de la famille. Personne ne « songe à en dépasser les limites. Aussi la modération et « le travail sont-ils les qualités les moins rares parmi

« nous, celles qui nous caractérisent particulièrement. A « la simplicité de nos coutumes, il ne faut pas l'éclat d'une « vie brillante et agitée, mais les jouissances tranquilles « et la paix du foyer, sphère étroite sans doute, mais du « sein de laquelle peu d'individus pensent à s'élancer. Ceux-là « se jettent dans le champ sans limite de la religion ou de la « politique. »

Cette société, privée des voluptés variées et enivrantes d'une autre civilisation sait-elle mieux jouir de la vie? Nous l'ignorons. Mais assurément de telles mœurs sont précisément celles qui favorisent le plus les progrès de la richesse et de la population.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Voyages.

—

THOMAS CAMPBELL EN AFRIQUE.

ORAN ET SES ENVIRONS. (1)

Me voici à Oran. Cette ville, jadis grande et peuplée, mais réduite aujourd'hui à quelques milliers d'habitans, est située à 35°50' de latitude nord et au 3° de longitude ouest de Paris. Elle est bâtie en partie sur le bord de la mer, à l'entrée d'un spacieux ravin et en partie sur deux plateaux de chaque côté du même ravin. La rade est pittoresque, mais peu profonde; exposée aux vents, elle ne peut offrir un ancrage sûr aux navires d'un port considérable.

Oran se présente avec un aspect imposant et gracieux : les rues sont larges et droites; c'est un paradis comparé à Alger. On y entre et on en sort par six portes : la ville est entourée d'une *chemise garnie* et de plusieurs *randans*. Cette chemise est flanquée de distance en distance par des forts magnifiques, ouvrages des Espagnols. Le climat est délicieux, et tout le monde m'a assuré qu'il est généralement très sain, quoiqu'un peu vif pour les poitrines délicates. La mortalité est moins grande à Oran qu'à Alger; Alger, cependant, est loin d'être une ville malsaine. La proportion des malades parmi les troupes françaises est d'un sur cent. Il est très rare qu'elle dépasse cinq : encore n'est-ce que dans les mois

(1) Voyez la livraison de février 1836 et les 33, 64, 35 et 36 de 1835.

des grandes chaleurs et quand souffle le *simoun*. L'abus des fruits et de l'eau-de-vie entre pour autant que le simoun dans le chiffre des malades. Espérons que des sociétés de tempérance finiront par s'établir en Afrique.

Le ravin escarpé dont je parlais tout-à-l'heure divise la ville en deux portions, que réunit un joli pont en pierre d'architecture espagnole. Le ruisseau qui traverse le ravin ne tarit pas même au fort de l'été. Son courant alimente plusieurs moulins. On ne peut s'imaginer une plus jolie vallée enclose entre les deux moitiés d'une ville. Sur chacun des bords du ruisseau s'étendent des terrasses et des jardins couverts de fleurs et de fruits. On entend de tous côtés les chants des oiseaux, dont le gazouillement se mêle au murmure de l'eau, tandis que l'œil se promène voluptueusement sur les pêchers, les amandiers et les orangers en fleurs. Excusez-moi si je tombe dans la pastorale ; mais j'ai rarement éprouvé des sensations plus douces que celles qui berçaient mon âme tandis que je gravissais la montée qui conduit du rivage à la ville haute. Le paysage qui se déployait à mes yeux éveilla les souvenirs mêlés de l'histoire d'Espagne et de l'histoire maure. La forteresse de Santa-Cruz, perchée comme l'aire d'un aigle sur le sommet du mont Kamsa, 1600 pieds au-dessus du niveau de la mer, couronne la première cime de la chaîne montagneuse qui serpente et fuit, dans un espace de trois lieues, jusqu'à Mers-el-Kebir, où l'on trouve d'autres magnifiques fortifications espagnoles. Les minarets des mosquées, le drapeau tricolore flottant sur la tour de la citadelle, me faisaient penser à-la-fois au passé, au présent et à l'avenir.

La ville d'Oran fut restituée aux Maures par les Espagnols en 1791. Ils l'occupaient depuis un siècle, et avaient dépensé des millions pour la rendre imprenable ; mais un tremblement de terre, dans une seule et fatale nuit, ensevelit des milliers d'habitans sous les ruines de leurs maisons, et renversa les forteresses bâties par la main des hommes comme

un enfant aurait renversé des maisons de cartes. L'or, cependant, aurait pu réparer leurs ruines, mais les Espagnols se lassèrent d'une possession qui leur avait déjà tant coûté. Par un traité entre le monarque catholique et le dey d'Alger, Oran et son territoire furent cédés à celui-ci.

Ma première visite en arrivant à Oran fut pour le consul anglais M. Dalzell. Je montai ensuite au fort appelé la *Nouvelle Kasba*, par opposition à l'ancienne qui tombe en ruines, dans le dessein de présenter mes hommages au général Trézel. La nouvelle kasba a de beaux remparts, des batteries qui commandent la rade et la ville, un fossé profond avec une contrescarpe et les restes d'un chemin couvert. Il y a des casernes pour 500 fantassins et 200 chevaux. Toutes les cours ont leurs fontaines et leurs jets d'eau. La porte d'entrée, bâtie en pierres de taille, est d'une assez belle architecture. Le général et son aimable dame me reçurent avec toute l'affabilité française, et m'invitèrent à leur soirée.

Le fort de Santa-Cruz protège suffisamment le côté de la ville où il est situé. Avec les réparations nécessaires, on pourrait y loger une garnison assez considérable. Ce fort de Santa-Cruz était désert quand je le visitai. Son aspect de désolation, son escalier sombre, ses chambres vides et silencieuses me firent remercier ma bonne étoile qui m'avait donné pour compagnons des Français à l'humeur joviale. Si j'avais été seul, j'aurais craint de rencontrer des habitans de l'autre monde dans ce séjour déserté par les vivans. Pour le spectateur placé sur les remparts de Santa-Cruz, les maisons d'Oran ressemblent à un de ces jouets d'enfans destinés à représenter une ville : cités microscopiques dont un bambin tient dans sa main la cathédrale et tous les édifices publics.

L'œil découvre au-delà de la ville et d'un pays vaste et désert un lac salé de vingt milles de long, dont les eaux sont vierges encore du contact d'un bateau. Leur peu de profondeur en est la cause. Le lac n'en est pas moins d'un grand avantage pour le pays. Ses bords desséchés durant l'été four-

nissent du sel en si grande abondance qu'on le vend ici à sept sous le quintal. Les Français m'avaient déjà dit à Arzew que les indigènes préparaient le sel eux-mêmes.

On a découvert dans le château de Santa-Cruz des chemins souterrains qui conduisent de la forteresse à divers points de la plaine, quelques-uns n'ont guère moins de trois milles d'étendue. Les chakals viennent se loger la nuit dans les tristes murs de la forteresse déserte, et dès le soir on y entend leurs lugubres concerts. Le plus grand mal est qu'ils peuplent la forteresse d'une armée de puces de toute espèce, vrai fléau pour le visiteur · nous en étions couverts quand nous retournâmes à Oran et je ne me débarrassai de cette perfide engeance qu'en prenant un bain et en me changeant de la tête aux pieds.

Il y a deux autres petits forts à l'ouest de la ville sur la route de Mers-el-Kebir ; ils sont en très bon état et occupés par les Français. Sur le parapet d'un de ces forts on voit une pique de fer fixée perpendiculairement dans le mur, c'est sur cette pique qu'au temps des Maures on empalait les criminels.

Au sud-est on découvre les ruines des fortifications des tours carrées qui rendaient autrefois cette ville imprenable de ce côté, elle est bien loin de l'être aujourd'hui ; il n'y a pas un an que les Arabes faillirent pénétrer par là dans la ville. Tous ces forts élevés par les Espagnols sont construits avec les pierres que fournit une vaste carrière du voisinage où l'on a trouvé souvent de poissons fossiles. La population espagnole d'Oran habitait un large plateau séparé de la partie mauresque de la ville par le ravin et le ruisseau. C'est un spectacle frappant pour l'imagination que ces ruines de palais et d'églises, les vestiges de places publiques, de rues et de maisons couverts d'orties et de toutes ces plantes sauvages qui brisent les urnes des morts comme dit Juvénal. Quoiqu'il n'y ait pas de sentier frayé au milieu de ces décombres, c'est ma promenade favorite, car ce spectacle est en harmonie avec mes idées mélancoliques; le philosophe voit

le jugement de Dieu dans cette ville autrefois riche et superbe où la hyène trouve aujourd'hui son repaire, et où la vipère s'étale en paix sur les dalles des temples échauffées par le soleil; un autre motif de ma prédilection pour ces ruines, c'est que cette partie de la plaine abonde en fleurs sauvages et que je suis en train de faire un herbier des plantes indigènes.

Je vous entends vous écrier : comment échappez-vous aux hyènes et aux serpens? Et mon Dieu ces pauvres créatures ne vous attaquent jamais si vous ne les molestez les premiers. Je tâche autant que possible de diriger mes excursions sur un terrain déblayé et je m'amuse à *pêcher* les plantes avec une baguette terminée par un crochet de fer.

Les environs d'Oran ne me paraissent pas aussi riches en fleurs sauvages que les campagnes qui entourent Alger; mais j'ai surtout résidé l'hiver dans cette dernière ville, tandis que je suis arrivé ici avec le printemps.

Des champs entiers sont couverts d'asphodèles dont les fleurs sont bleues et blanches et qui s'élèvent quelquefois jusqu'à six pieds de haut ; l'*allium sativum*, ou ail sauvage, a une jolie fleur de la même couleur; mais la tulipe sauvage que *Jussieu* classe dans la famille des liliacées est l'orgueil de la campagne africaine et y croît en larges touffes ; elle ne doit pas tout à son extérieur, comme la tulipe de nos jardins, mais elle réunit une odeur semblable à celle du lis à l'or éclatant de son calice. *La reine de Saba n'était pas vêtue plus richement qu'elle* quand elle éblouit le roi Salomon. La bouglosse officinale avec ses fleurs d'un bleu foncé, le *linus ruber* avec ses fleurs rouges et le *convolvulus*, plus grand et plus beau qu'en Europe font ressembler la terre au plus riant tapis; tandis que la *ferula communis* qui s'élève à une hauteur prodigieuse étale sa riche verdure qui repose les yeux.

Le parfum du serpolet, qu'on rencontre en abondance, se mêle à celui de l'*alyssum montanum*. On remarque plusieurs

espèces de mauves : la *malva arborescens* est la plus utile en médecine; la *malva rotundiflora* est la plus agréable à l'œil; la *presida alba*, avec sa tige élevée et sa fleur blanche, et le *chrysantemum majus*, espèce de camomille géante, décorent agréablement les bords de la route; ce ne sont là qu'un bien petit nombre de mes fleurs favorites. Mais vous n'aimez peut-être pas la botanique? je ne vous ennuierai pas davantage. Cependant, il est encore une fleur qu'il faut que je vous nomme, c'est mon petit bijou : la *miotis annua*. Ce n'est pas une beauté rayonnante ni à grand effet, mais quand vous examinez de près sa corolle, vous diriez un saphir enchâssé dans une émeraude.

Ces excursions ont du moins cela de bon, qu'elles me donnent un excellent appétit. Je trouve la cuisine d'Oran beaucoup meilleure que celle d'Alger, à table d'hôte tout comme chez les particuliers. Je vis dans une pension avec des employés civils et des officiers qui n'ont pas de ménage. Pour mes soixante-cinq francs par mois, je fais deux repas par jour : un déjeuner à la fourchette et le dîner. On nous sert plus de plats que je n'en touche, et du vin léger à discrétion. La viande, le poisson et la volaille sont deux fois meilleur marché ici qu'à Alger, mais je ne crois pas que nos hôtes fassent fortune, à en juger, du moins, par ce que l'hôtesse me disait l'autre jour. Resté le dernier de ses convives, je la complimentais sur son talent culinaire auquel nous faisions tous honneur, quand je m'aperçus que j'avais mis le doigt sur la corde sensible : «Hélas! monsieur, me dit-elle, d'un ton de chagrin, si c'étaient comme vous des hommes de conscience, s'ils se contentaient de manger d'un plat ou deux, notre auberge nous ferait vivre; mais les corbeaux, les ogres! leurs mâchoires nous dévoreront, mon mari et moi! » Et la pauvre dame s'essuya les yeux avec son tablier : « J'ai beau le dire à mon mari, et lui recommander de ne pas se donner tant de mal; plus sa cuisine est bonne, plus il y perd. » Pauvre dame! et je n'avais pas de peine à la croire. J'avais remarqué moi-même un gros major qui, pour

sa part, avait avalé une omelette, tout le blanc d'un poulet, avec un morceau de jambon pour assaisonnement, sans compter une pyramide de cotelettes qu'il avait fait descendre d'un demi-pied.

A propos d'omelette, j'en ai mangé une délicieuse, faite avec un œuf d'autruche, le lendemain de mon arrivée à Oran; c'était à la table du général Trézel. Tous les convives, à l'exception d'un prêtre espagnol et moi, portaient l'épaulette. Notre saint homme était un ami de Mina, et, par conséquent, un *exaltado*. Il nous dit qu'il fallait manquer de sens commun pour prétendre que la religion catholique était hostile à la liberté et favorable au droit divin des rois; « elle a, ajouta-t-il, détrôné, cette religion, plus de rois et d'empereurs, que le protestantisme; aussi le catholicisme et le républicanisme se donnent naturellement la main. » J'étais si occupé de mon omelette, et le ton du bon père me rappelait tellement la furibonde éloquence de Daniel O'Connell, que je me gardai bien d'entrer en controverse avec lui.

Des femmes charmantes embellissaient la table. L'une d'elles me dit qu'elle avait mangé du lion, et que c'était de l'excellente viande; « le chacal rôti, ajouta-t-elle, n'est pas à dédaigner; on m'en a servi une fois et la tranche que j'en ai mangée ressemblait fort à du gibier; elle me parut beaucoup plus savoureuse que du mouton. » J'entends nos ladies s'écrier : quelle folie! quelle *vulgarité!* Qu'elles se rassurent, la *mangeuse de lion* était une jolie petite femme toute délicate et toute gracieuse. Aussi, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'avec une si jolie bouche, on ne devait pas mâcher volontiers un pareil gibier.

Mes visites chez le général me facilitèrent les moyens de lier connaissance avec tous les officiers supérieurs, et je n'eus qu'à m'en applaudir. J'ai connu beaucoup d'Anglais qui, par préjugé et par pure ignorance, regardaient tous les officiers français comme des hommes d'épée, et rien de plus. Si vous arrivez imbu de cette ridicule opinion, la conversation des

officiers de la Régence vous en désabusera bientôt. Vous ne trouverez nulle part, parmi des militaires, un plus grand nombre d'hommes organisés pour les arts. Ce ne sont pas de profonds classiques comme nos *fellows* de Cambridge et d'Oxford ; mais franchement, je n'estime les connaissances classiques que dans le très petit nombre d'individus privilégiés qui savent en récolter les fruits et en jouir. Quant aux autres, me préserve le ciel de marcher sur une couleuvre ou de me heurter au hérisson classique armé de citations de Perse et d'Horace. Les Français que j'ai connus dans la Régence ont augmenté la bonne opinion que je m'étais faite du caractère national : ils sont généralement actifs et ingénieux. Les uns, comme mon ami Lagondie, l'aide-de-camp du général Trézel, se livrent à l'étude de l'histoire et de la littérature arabe; un autre est botaniste; celui-ci chimiste; celui-là zoologiste; un grand nombre possède le talent du dessin : le fils du général Bro, par exemple, est un artiste de belle espérance; et il a prouvé, dans la dernière campagne, qu'il ne maniait pas moins bien le sabre que le pinceau.

Mes liaisons avec ces messieurs m'ont fait remarquer que, pour gagner leur confiance et obtenir d'eux les informations que l'on desire, il ne faut jamais perdre de vue le caractère national. La révolution elle-même n'a pu détruire la politesse traditionnelle des Français et leur susceptibilité pointilleuse. Cette politesse est-elle de la bienveillance? n'en est-elle que l'ombre? C'est une question à débattre : mais n'importe ce qu'elle est, le Français veut qu'on la lui rende avec un soin que l'Anglais est naturellement porté à négliger. Si vous rencontrez un Anglais dans l'escalier d'un hôtel et que vous portiez la main à votre chapeau, il en conclura ou que vous êtes fou ou que vous lui demandez la charité; mais si vous rencontrez un Français, il vous donnera cette marque de courtoisie et l'attendra de vous en retour. Alors même que la discussion roule sur la politique et

devient passionnée, le Français est toujours poli, mais à charge de revanche, et si vous l'oubliez, il vous tournera le dos.

J'accompagnai, il y a quelques jours, le général Trézel et son état-major dans une excursion qu'il faisait à la tête de sa brigade. Notre voyage se passa sans aventure : nous n'aperçûmes qu'un seul indigène. A quatre milles d'Oran, la chaîne des collines qui vont du sud à la mer est nue et pierreuse; la plaine elle-même est sans culture, mais elle est couverte d'asphodèles d'une espèce si grande, que je les cueillais avec la main sans descendre de cheval, ainsi que de magnifiques touffes de tulipes et de buglosses. Nous aperçûmes une gazelle blanche qui, à notre approche, se blottit dans les asphodèles; par bonheur pour le pauvre animal, la discipline militaire s'opposait à sa poursuite. Les trompettes de la cavalerie jouaient par intervalles des fanfares que n'étouffait pas le roulement des tambours, comme il arrive d'ordinaire dans la musique militaire française. Les échos d'une contrée sauvage donnaient un singulier effet aux sons du cor. Pas une tente, pas un Arabe, pas un chameau. Toute la nature vivante semblait avoir pris la fuite à l'approche des Français, à l'exception d'un aigle majestueux qui planait au-dessus de la colonne et semblait prendre plaisir à la musique militaire. Le glorieux oiseau, je crois encore le voir, s'élevant tout-à-coup au milieu des nuages, retombait comme une flèche jusqu'à ce que l'ombre de son envergure se projetât sur le sol sablonneux. Tantôt il prenait la tête de la colonne et retournait son bec et ses yeux étincelans : il semblait nous inviter à l'accepter pour guide; tantôt il traçait des ellipses plus ou moins raccourcies, ou tournait verticalement sur lui-même comme s'il se fût amusé à pirouetter. « Non, me disais-je en moi-même, des soldats français ne peuvent voir un aigle planer au-dessus de leurs drapeaux sans songer à ce qui n'est plus. » Je ne me trompais pas, car, regardant autour de moi, je vis sur toutes ces faces gauloises une expression

inaccoutumée : c'était une expression mélancolique et grave, mais il était aisé de la comprendre. « C'est peut-être imagination de ma part, dis-je à un officier dont le cheval marchait à côté du mien ; mais vos soldats regardent cet oiseau avec un sentiment d'admiration. — Chut! chut! me dit-il, ce n'est pas le moment de faire des réflexions là-dessus ; mais vous avez parfaitement raison, l'oiseau fait sensation. » Malgré ce conseil de prudence, je ralentis le pas de mon cheval, et, accostant un vieux maréchal-des-logis balafré : « C'est un noble oiseau, lui dis-je, que celui qui plane au-dessus de nous. — Ah ! me répondit-il avec emphase, l'aigle valait bien le coq. »

A trois lieues d'Oran, nous rencontrâmes une citerne qui nous désaltéra et rafraîchit nos chevaux. Le général ordonna une halte, pour déjeuner. Quelques vivandières avaient suivi la troupe ; elles nous vendirent les élémens du repas. Un pauvre petit diable d'Arabe gardait, auprès de la citerne, quelques vaches maigres et osseuses comme les vaches qui pronostiquaient la famine dans le songe de Pharaon.

Le capitaine Lagondie, mon camarade, lui demanda en arabe ce qu'était devenue la tribu qui habitait ordinairement le voisinage. Le petit pâtre répondit que ses compatriotes s'étaient tous enfui dans le désert, à l'exception de la famille de son père. C'était évidemment un mensonge, car la tribu n'avait fait que se cacher à l'approche des Français. Nous rentrâmes le soir à Oran, sans la moindre aventure.

L'aigle n'est pas la seule majesté qui rende parfois visite au voisinage d'Oran ; le monarque des quadrupèdes y paraît aussi par intervalles. Je ne l'y ai jamais vu vivant, mais je l'ai entendu rugir. C'était par une belle soirée. Je rôdais seul à un quart de mille environ de la ville, quand la grande voix du lion frappa mon oreille. Il n'y avait pas à s'y méprendre ; alors même qu'elle crie dans le désert, cette voix-là se fait écouter. Je la reconnus tout de suite, et cependant je ne l'avais jamais entendue que dans les ménageries. Ces fiers

rugissemens correspondaient à merveille à la sauvage grandeur du spectacle et au magnifique panorama des lacs qui se perdaient à l'horizon. Aussi j'en éprouvai d'abord un plaisir mêlé de vanité. Que de héros de romans, pensai-je, envieraient ma bonne fortune : entendre le lion libyen rugir dans sa liberté natale! Je ne savais de quel côté venait ce rugissement, mais ce lion était encore à une grande distance; en sorte que, pendant tout une minute, je jouis aussi tranquillement de ma sublime pensée que si j'avais été occupé à lire Longin, enfermé dans mon cabinet et enveloppé dans ma robe de chambre. Mais, tout ravi que j'étais, ma prudence revint au galop. Je pensai que la majesté lionne courant la poste et ne se faisant précéder d'aucun courrier, le meilleur moyen de ne pas tomber en son auguste présence était de regagner la ville. Je m'y décidai. Chemin faisant, je rencontrai deux soldats français assis sur le bord de la route, leurs fusils à côté d'eux. « Messieurs, leur dis-je, avez-vous entendu les rugissemens du lion! — Parbleu, oui! répondirent-ils; et comme s'ils avaient lu dans ma pensée : Écoutez-donc, mille bombes, il doit être tout près de nous. Il ne faut pas songer à vous en aller seul en ville. Nous nous en retournions au blockaus ... » (C'était un mensonge, car les deux jeunes drôles avaient les devans sur moi quand ils s'étaient arrêtés, et prenaient évidemment la route de la ville.) « Mais nous vous accompagnerons jusqu'aux portes afin de vous voir en sûreté. » J'eus beau leur assurer que je n'avais pas peur, et les remercier de la peine : « Bah! bah! monsieur l'Anglais, ne parlez pas de cela : nous irons avec vous. » Il n'y avait pas moyen de refuser leurs services. C'étaient de bons chiens qui, ayant flairé le gibier, n'étaient pas disposés à lâcher prise. J'acceptai leur protection, ne voulant pas leur disputer le *pour-boire* qu'ils s'étaient promis. Ils chargèrent leurs fusils à balle ou firent mine de les charger; et jurèrent de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre les jours de celui qui prenait l'engagement tacite

d'humecter leur gosier. Je ne pouvais m'empêcher de rire sous cape en pensant quelle bouchée sa majesté lionne eût pu faire de l'escorte et du protégé. Nous arrivâmes bientôt aux portes d'Oran, et vis-à-vis un appétissant cabaret. Ici mes deux braves échangèrent un regard d'intelligence. « Messieurs, leur dis-je en tirant un franc de ma poche, je vous donnerais bien une légère marque de ma gratitude pour votre vaillante protection; mais ce serait mal reconnaître un si grand service. Cet argent va se transformer en deux litres d'eau-de-vie. Vous vous enivrerez et vous attraperez la fièvre. » Ce contre-temps imprévu leur fit faire ce que les Français appellent une mine d'une aune de long. « Mais, continuai-je, si vous voulez vous régaler de vin, le franc est à votre service. — Va pour du vin, reprirent mes deux drôles; du vin! du vin! garçon, du vin! » L'hôte accourut pour prendre nos ordres, et nous vidâmes à nous trois cinq bouteilles de vin rouge pour un franc. Ce vin est fabriqué avec les raisins du pays. A quatre sous la bouteille, on ne peut guère être difficile; mais, en bonne conscience, cette boisson, infiniment supérieure au bois de Campêche et à celle que l'on vend pour du vin à Alger, était très passable; et mes deux guerriers n'avaient pas encore vu le fond de la dernière bouteille, qu'ils eussent défié toute la race lionne.

Les rugissemens du roi des déserts libyens avaient été provoqués par sa fureur contre une troupe d'indigènes acharnés à sa poursuite : il fut tué le soir même à quelques milles d'Oran. J'avais couru grand risque de lui servir de dîner. Il avait égorgé, le matin, un chameau pour son déjeuner. Le propriétaire du chameau s'était mis en campagne avec quelques bons tireurs. Le lendemain, je vis le corps de cette majesté en la possession du général Trézel. Il l'avait acheté quarante francs avec la peau : j'en aurais donné cent, pour le moins. Le corps avait sept pieds de long, sans la queue. Tous les savans en histoire naturelle s'accordèrent à dire que l'auguste mort n'avait pas plus de trois ans. Il était assez

mince et n'avait pas plus de crinière qu'une lionne ; sa langue fut servie à la table du général Trézel, et l'on m'assura qu'elle avait à-peu-près le goût de la langue de bœuf.

Bizarre pitié, dira-t-on ! mais la jeunesse de cet animal m'intéressait à son sort ; elle contrastait singulièrement avec l'effroi qu'il avait semé dans les environs. Le soir où ses rugissemens s'étaient fait entendre, on voyait les promeneurs et les voyageurs se presser de rentrer dans la ville. Les hyènes et les chacals, dont la psalmodie est le concert habituel des alentours d'Oran, oublièrent de chanter leurs vêpres et restèrent deux jours aussi muets que la mort.

Le lendemain, je rencontrai le prêtre espagnol dont j'avais fait la connaissance à la table du général Trézel : « Excusez-moi, me dit-il, si je ne vous ai pas rendu visite hier soir ; mais j'étais obligé d'assister à la mort d'un chacal.

— A merveille mon père, et j'espère que vous vous êtes amusé ?

— Comment amusé ? mais j'allais lui porter les tristes consolations de notre sainte religion !

— En vérité ?

— En vérité ! et je vous assure qu'il est mort en chrétien repentant, malgré la vie dissolue qu'il avait toujours menée.

— Vous aimez à plaisanter, mon père ! Mais, parbleu, les chacals sont des chacals ! vous ne pouvez pas exiger d'une brute qu'elle règle ses passions comme un animal raisonnable. Il n'est pas plus possible au chacal d'imiter votre continence, qu'il ne l'eût été au compagnon de saint Antoine, d'imiter la sobriété de son patron.

— Il était adonné à la boisson, et, voyant un autre chacal mettre de l'argent dans sa poche, il le tua pour s'en emparer, et acheter de l'eau-de-vie.

— Que diable me racontez-vous là, mon saint père ! des chacals qui ont des poches, qui boivent de l'eau-de-vie, qui meurent en chrétiens ! Vous êtes en joyeuse humeur, *mio padre.* »

Ici mon Espagnol éclata de rire : « Quoi, vous ne savez pas que tous les soldats d'infanterie légère ont reçu le sobriquet de chacals? »

En parlant de chacal, j'en ai acheté un tout jeune; un quadrupède, bien entendu, et non pas un des bipèdes à qui le nom a été donné par extension, probablement parce que le chacal est jaune, et que l'infanterie légère a des revers et des épaulettes jaunes; probablement aussi, parce que le chacal est dans l'habitude de guetter sa proie à l'affût, ce que fait aussi le tirailleur. C'est un Arabe qui m'a apporté le pauvre animal pour me le vendre. Sa jolie fourrure jaune, ses yeux bleus, sa queue en mouvement perpétuel, m'eurent bientôt décidé. Sa langue, qui léchait mes mains comme pour implorer ma protection, était d'ailleurs si éloquente. Il n'y a pas, dans les Trois-Royaumes, une douairière qui puisse aimer son chien, comme j'aime mon petit chacal.

(New Monthly-Magazine.)

Journal d'un Médecin.[1]

LA FILLE DU MARCHAND.

N° II.

L'employé de la maison de banque, Eugène Elliott, dont le lecteur connaît déjà la naissance, le caractère, les aventures, venait de prendre son modeste repas dans une taverne, au coin de Bishopsgate, et rentrait tristement chez son patron. Chemin faisant, il s'étonnait qu'on ne l'eût pas renvoyé : il pensait au chagrin de Marie, exposée aux brutalités paternelles et aux assiduités de lord Scamplett. Sa tête de jeune homme et son cœur d'amant se perdaient dans un labyrinthe de conjectures douloureuses; il s'assit devant son pupitre, et lorsqu'il leva la tête pour déposer son chapeau, il vit que tous ses confrères fixaient sur lui des regards curieux et mornes. Cela l'étonna; il adressa la parole à son voisin qui lui tourna le dos sans lui répondre.

« Monsieur (cria un domestique qui ouvrit la porte), monsieur Elliott, M. Hallory vous fait demander! »

Il se leva et suivit le domestique. A peine entré dans le cabinet du banquier, il vit quelqu'un refermer la porte. M. Hallory s'écria :

« Messieurs, messieurs, emparez-vous de lui! »

Deux hommes vêtus de noir lui sautèrent au collet et fouillèrent toutes ses poches. Dans la même chambre se trouvaient

(1) Voyez le commencement de ce récit dans notre numéro de juin.

un avoué, le premier commis, les associés de la maison de banque, et quelques gens de justice. Elliott recula : sa figure devint horriblement pâle. Il allait tomber, et ses lèvres blanchissantes annonçaient une défaillance prochaine, quand M. Power, l'un des associés, eut pitié du jeune homme.

« Donnez-lui un verre d'eau, s'écria-t-il. »

Un des officiers de justice allait accomplir cet acte de charité. Eugène repoussa le verre et le bras qui le lui offrait. Puis, d'une voix ferme :

« Que signifie cela? Pourquoi attentez-vous à ma liberté? De quoi m'accuse-t-on?

— De vol domestique, répondit l'avoué.

— De vol! »

La terreur muette d'Elliott, ses inutiles efforts pour parler, sa stupeur profonde, suivie d'exclamations presque insensées ne pourraient se décrire. On l'emporta. Il était en proie à une convulsion violente. Déposé au bureau de police, il y resta comme anéanti pendant près d'une heure. Alors arrivèrent le patron, l'avoué Fleming, et deux autres commis qui se portaient accusateurs de leur camarade. Pâle, mais résolu, l'œil fixe et attaché sur Hallory, Elliott se tint debout à la barre de ce tribunal préliminaire. Il écouta, immobile, et sans donner le moindre signe d'indignation ou d'étonnement sur les griefs développés contre lui. « On s'était aperçu que « des bank-notes, appartenant à la maison, avaient été dérobées par un des employés. Après beaucoup de recherches, « les soupçons s'étaient arrêtés sur Eugène. On l'avait surveillé : sa liaison avec un autre commis qui se trouvait à « Newgate, sous le poids d'une accusation de vol, avait été « remarquée. Ses démarches annonçaient du mystère et une « certaine crainte. Enfin pour s'assurer de la justice des faits « ou de l'iniquité des soupçons, on avait chargé de diverses « commissions tous les commis, et pendant leur sortie « on avait fouillé leurs pupitres : celui d'Elliott renfermait « un portefeuille dans lequel se trouvaient trois bank-notes, que

« l'on avait eu soin d'écorner d'avance et qui avaient dis-« paru. Le vol était prouvé : on livrait le coupable à la « justice. »

— Eh bien, monsieur, dit l'un des magistrats à Elliott, que répondez-vous à cette grave accusation ?

— Ce que je réponds ? Et vous pouvez y ajouter foi ?

— Vous niez le fait, reprit le magistrat froidement ?

— Oui, cèrtes, je le nie, je le nie ! je le repousse avec indignation. Moi, voleur ? Ils savent bien le contraire ! ils le savent bien !

— Pouvez-vous prouver que le fait est faux ? Quels sont vos moyens de défense ? Comment expliquez-vous les dépositions des témoins ? Je suis loin de vous engager à vous inculper vous-même par des paroles imprudentes. Vous n'êtes peut-être pas préparé, je remettrai l'affaire à huitaine. Avant de vous envoyer en prison, une semaine s'écoulera.

— En prison, en prison, dit Elliott ! Mais je suis aussi in nocent que vous.

— Eh bien, monsieur, dans ce cas vous n'aurez pas de peine à nous expliquer comment ces quinze livres sterling sont entrées dans votre pupitre.

— Ces quinze livres sterling ? je nie le fait, je nie le fait absolument. On n'a pas pu trouver ces billets de banque dans mon pupitre : je ne possède au monde que quatre livres sterling et quelque menue monnaie.

— Les témoins ont déposé contre vous, sous la foi du serment ; que leur opposerez-vous ? Interrogez-les si vous voulez ! c'est votre droit.

— Les témoins de M. Hallory ont déposé, m'ont inculpé !... bien ! Ah ! je vois tout ! Je suis au fait ! C'est une trame qui tend à me ruiner. »

Alors se retournant vers Hallory et se baissant vers lui :

« Vous, lui dit-il, à voix basse, vous êtes infâme ! »

Il se retourna vers les magistrats :

« Je prends Dieu à témoin que je suis innocent de ce crime

et de cette bassesse; je suis victime d'un complot. Envoyez-moi en prison, et le plus tôt possible. Je place ma confiance en Dieu, père de celui qui n'a pas de père. »

Les magistrats furent émus de cette simplicité et de cette force d'expression. Un délai de huit jours fut accordé au jeune homme; et M. Hallory, sans oser arrêter ses regards sur Elliott, témoigna aux juges l'hypocrite desir qu'il éprouvait, disait-il, de voir le jeune homme se disculper, et le regret que lui et ses associés sentaient d'avoir été forcés de commencer de telles poursuites, dans l'intérêt de la morale publique.

Huit jours s'écoulèrent donc; Eugène Elliott fut incarcéré à Newgate. Tous les journaux retentirent de son nom, de son crime. C'est une des misères de la publicité, de jeter dans les familles, à l'improviste, les nouvelles les plus terribles, souvent les plus controuvées. Le soir même de la publication de cette nouvelle, un des journaux qui la contenait se trouva déposé, sans doute par la femme de chambre de Marie, sur la cheminée de sa chambre. Au moment où elle allait se déshabiller, elle prit le journal, le lut, repoussa la femme de chambre qui voulait l'arrêter; et, tenant toujours la fatale feuille, se précipita hors de son appartement, descendit les escaliers d'un seul bond et pénétra dans la salle à manger où son père, assis auprès du feu, les mains croisées sur l'abdomen, se livrait paisiblement aux méditations et aux délices d'une digestion prolongée.

« Mon père, s'écria-t-elle d'une voix tremblante, Eugène Elliott vous a volé! Eugène en prison! lui voleur! »

Et, du doigt, elle indiquait le paragraphe du journal qui contenait le recit relatif à Elliott.

« Vous l'accusez, vous! Oh! non, cela n'est pas possible.»

Il y avait un sourire sur ses lèvres pâles, un sourire presque insensé. Sa fureur et sa douleur la grandissaient, et, comme il arrive aux femmes très nerveuses, elle semblait plus forte et plus terrible qu'un homme en courroux. D'un

pas rapide et solennel, elle se mit à se promener dans la chambre devant son père, répétant toujours, d'une voix qui, par l'intensité de l'intonation, semblait annoncer les approches de la folie :

« Non, non, non, cela ne peut être! Honte sur vous, mon père! honte sur vous! Il n'a plus rien, lui; plus de mère, plus de père, personne qui le défende, personne qui le comprenne! Eh bien, ce sera moi!..... moi!..... »

Et elle se prit à rire d'une manière si étrange, que la démence semblait s'être emparée de sa proie. Le père, effrayé de cet éclat, après lui avoir fait donner les premiers soins et fait atteler ses chevaux, se rendit, en toute hâte, chez un homme de loi, nommé Newington, qu'il avait chargé de la partie la plus difficile de ses affaires contentieuses, dans la Cité. Il lui communiqua le desir de faire mettre en liberté, à l'instant, le jeune homme qu'il avait livré à la justice.

« Le roi ne pourrait rien pour lui, au moment où nous sommes, répondit Newington. Il faut qu'il attende encore un mois dans sa cellule; qu'il soit conduit devant les magistrats, et qu'un jugement solennel le condamne ou l'absolve. Vous pouvez bien vous abstenir de paraître et abandonner ainsi l'accusation, ou bien, avouer votre erreur, et convenir qu'une méprise a causé la mise en accusation d'Elliott. Dans les deux hypothèses, Elliott, s'il est réellement innocent, ne manquera pas de réclamer des dommages et intérêts contre vous; dommages-intérêts proportionnés à l'étendue du danger qu'il a couru, et de la tache imprimée à son nom. S'il veut se venger d'une manière complète, il peut vous accuser à son tour, vous et vos associés, comme coupables d'une coalition contre lui et de faux témoignage dans cette affaire. »

L'effroi de Hallory fut à son comble.

« Non, s'écria-t-il, je ne veux pas attendre que l'action soit formée contre moi en dommages et intérêts. Je paierai tout ce qu'il faudra, tout ce que vous voudrez. Voyons, conseillez-moi; parlez.

— Je ne comprends pas, dit l'avoué, votre empressement et votre terreur! Pourquoi?.....

— Un incident nouveau, imprévu, change l'état de la question. Les choses ne peuvent rester dans la situation actuelle; j'ai mes raisons, les raisons les plus fortes, vous dis-je. Je ferai peu d'attention à la somme nécessaire pour assoupir tout cela. Il faut en finir.

— Moi, si j'étais à la place du jeune homme et que j'eusse le sentiment de mon innocence, je voudrais, avant tout, que cette innocence fût prouvée, et les faits éclaircis en plein tribunal. Je sommerais l'accusateur de prouver l'accusation, et, dans le cas contraire, je l'attaquerais en calomnie.

— Ah! vous m'attaqueriez? murmura sourdement M. Hallory, sur le front duquel roulaient des gouttes de sueur.

— Pas le moindre doute! Mais je ne vois pas.....

— Qu'il aille à tous les diables! s'écria M. Hallory, en se levant avec violence! A son aise! Je le défie..... » Puis, il murmura des paroles confuses, et ses explications entortillées laissèrent chez l'avoué la persuasion intime que le vrai coupable était son client. Mais les affaires de Hallory étaient importantes, et le revenu qu'elles laissaient chaque année entre les mains de Newington, ne lui permettait guère de rompre avec un client si utile.

Le pauvre Elliott, que l'accusation de son patron frappait dans tout son avenir, attendait avec résignation le jour du jugement. N'avoir avec la jeune Marie aucune espèce de communication, lutter bravement contre le sort, telle était sa résolution. Pauvre jeune homme! il n'avait ni appui, ni conseil. Tout son courage lui venait de lui-même; il n'attendait de secours que de Dieu. Marie, après huit jours de fièvre lente, fut de nouveau soumise aux visites de lord Scamplett; persécution odieuse qui ne la découragea pas. Elle repoussa ses avances avec un froid dédain, et ce dédain devint plus intense et plus glacial encore, lorsque, au jour convenu avec le père, il vint offrir à la jeune fille, d'une manière formelle et

positive, *sa main et son cœur*. Souvent, pour éprouver sa fille, le père prononçait devant elle le nom d'Elliott ; ce nom qu'elle portait écrit dans les profondeurs de son âme : soit qu'il voulût sonder par lui-même la blessure qu'il avait faite, soit qu'il ne pût s'empêcher de prononcer le nom d'un homme envers lequel il était si coupable.

Ainsi s'enflammait, par toutes les circonstances, l'ardente passion de Marie; tout augmentait sa pitié pour le malheureux. Les sentimens d'indignation et de désespoir que son père avait si vivement excités chez elle, s'élevaient jusqu'à l'enthousiasme. Enfin sonna le jour fatal. Ce ne fut pas sans un tressaillement de crainte et de remords que M. Hallory fit monter dans sa voiture l'honorable vicomte Scamplett, son complice et son ami. L'extrême pâleur du banquier frappa tous les assistans. Son visage parut blêmir et se contracter, lorsqu'il jeta les yeux sur la figure amaigrie, sur les sourcils froncés, sur la bouche serrée du jeune Elliott. Il parut vouloir continuer, avec lord Scamplett, une conversation légère et vive; mais ses paroles embarrassées et ses gestes précipités trahissaient sa souffrance et sa crainte. Ame coupable et grossière qui s'abaissait et tremblait en présence de l'âme innocente et pure qu'elle avait sacrifiée. La cause se plaida : point d'avocats de part ni d'autre. Personne ne soutint l'accusation, personne ne la repoussa. La cour n'eut qu'à examiner les témoins et à apprécier leurs témoignages. Le tour de M. Hallory étant venu, son tremblement, son hésitation révélèrent l'agitation de sa pensée. Le président lui dit de se remettre; sa déposition fut incohérente. Cinquante minutes ne s'étaient pas écoulées, que la sentence était rendue, et le jury, sur l'instigation du magistrat, non-seulement acquitta Elliott, mais déclara que l'accusation intentée contre lui paraissait à-la-fois dénuée de fondement et dictée par la malveillance la plus odieuse.

« Ainsi, s'écria Elliott après le prononcé de l'arrêt, aucune espèce de tache ne flétrit mon nom... aucune!

— Pas la moindre, répondit le président du tribunal.

— Et, si je le veux, je puis poursuivre à mon tour et livrer à la rigueur de la loi ceux dont le complot atroce m'a jeté en prison et exposé à ce procès?

— Assurément. Prouvez que la calomnie vous a lésé dans vos biens et dans votre honneur : la loi vous protégera. »

Elliott fit tomber sur M. Hallory, un regard de plomb, un regard si prolongé, si ardent, si rempli de reproches, de mépris et de pardon, qu'un sang rapide se portant au visage du coupable, le colora d'une ardente rougeur.

« Allons, dit le geôlier à Elliott en lui ouvrant la porte grillée et hérissée de fer, qui sépare les citoyens libres des esclaves du châtiment et de la prévention; allons, j'espère que nous ne nous reverrons pas.

— Je l'espère, » s'écria Eugène en s'élançant dans la rue.

On sait que l'air libre produit l'effet de l'ivresse sur l'homme qui sort d'un cachot obscur. Elliott chancelait et s'appuyait en marchant contre les murailles, ne sachant ni quel asile le recevrait, ni ce qu'il allait faire de sa vie, lorsqu'il se trouva en face d'une personne voilée.

« Eugène! cher Eugène! » s'écria-t-elle.

C'était Marie! elle tendit les mains vers lui et continua d'une voix à demi étouffée: « Ah vous voilà libre! ils n'ont donc pas pu vous perdre! Dieu soit loué! Dieu soit loué! Oh! mon Dieu, quelles épreuves nous avons subies l'un et l'autre! Elliott! Elliott! mais pourquoi ne pas me parler, pourquoi ne pas me répondre? La fille n'est pas coupable du crime de son père. »

Eugène la regardait, muet, étonné: il croyait que ses regards le trompaient.

« Vous, mademoiselle Hallory!

— Oui, c'est moi, c'est moi, Eugène! c'est Marie! Mais que vous êtes pâle, que vous êtes changé! Il m'est impossible de vous voir ainsi! Vous me faites mal. »

Elle couvrit sa figure de ses deux mains et les larmes s'échappèrent entre ses doigts.

« Je puis à peine croire que ce soit vous, mademoiselle, vous, la fille de M. Hallory! Que dira votre père? Et ne savez-vous pas qui je suis, moi accusé de vol, de vol domestique, moi qui sors de Newgate! N'avez-vous pas honte de causer avec moi.

— Honte! ah j'ai le cœur brisé! Elliott! que je suis malheureuse d'être sa fille? Penser que le sang qui coule dans mes veines est celui-là! »

Elliott la pressa sur son sein avec une étreinte convulsive. La jeune fille se trouvait au-dessus de toutes les craintes et de toutes les timidités de son sexe.

« Allons le trouver, allons ensemble. Demandez-lui justice; exigez réparation, Eugène! Je serai près de vous, moi! Je vous appuierai. Il nous chassera tous deux ensemble. Cette maison paternelle, voyez-vous, me devient odieuse et infâme : ma mère y est morte de douleur. Qu'il nous chasse, qu'il nous chasse! »

Elliott repoussa ces propositions violentes. Il refusa la bourse que la jeune fille voulait placer dans ses mains; puis il appela un fiacre, l'y fit monter, lui fit de tendres adieux et la quitta.

Quand Marie rentra, tout était mouvement et rumeur chez son père. On ne savait ce qu'elle était devenue. Elle se présenta tout-à-coup à ses yeux. Fatigué de la séance judiciaire et de la torture qu'il avait subies, M. Hallory avait noyé son remords dans des flots de vin de Madère; les vapeurs de ces libations offusquaient sa vue et troublaient sa raison.

« Eh bien lui dit Marie! Votre victime vous échappe!

— Ah te voilà, répondit le père dont le vin avait obscurci les idées, te voilà, ma petite Marie? Et d'où viens-tu donc comme cela? Qu'as-tu pu faire si long-temps dehors?

— Je viens de *Newgate*, monsieur, répondit-elle en reculant devant son père qui voulait l'embrasser.

— De Newgate ! » ce mot parut dissiper en un clin d'œil, l'ivresse de M. Hallory. Sa respiration forte et précipitée trahit sa violente émotion et il reprit :

« Ah de Newgate, c'est de là que vous venez ? de Newgate?...

— Oui, mon père ! Est-il possible que je sois forcée de vous donner ce nom ! A vous monsieur, si coupable, si criminel, si cruel ! Vous avez voulu la ruine d'un innocent, monsieur ! Vous l'avez tramée de sang-froid ! Si vous aviez réussi, vous me verriez aujourd'hui étendue morte sur ce parquet ! Vous dites que vous m'aimez, vous, et que vous êtes mon père ! »

D'une de ses mains tremblantes elle pressait son front brûlant. Bientôt le premier paroxysme de la colère étant passé, elle sentit la force terrible de ses paroles ; elle comprit sa situation, elle eut peur d'elle-même. Le père, que cette violence imprévue de sa fille avait rendu à la raison et au calme, se leva et alla fermer la porte. Il montra du doigt à Marie un canapé placé entre les deux croisées et lui dit : « Asseyez-vous là ! »

Elle lui obéit et pleura.

« Eh bien, reprit-il, restant debout devant elle, est-ce fini? Qu'avez-vous? Avez-vous perdu l'usage de votre raison? D'où venez-vous? Répondez, répondez-moi ! que venez-vous de faire ! »

A ces questions prononcées avec une fureur sourde, Marie ne répondait qu'en cachant sa tête entre ses mains et en versant d'abondantes larmes. « Tout ceci me rendra folle, » s'écria-t-elle.

« Vous pleurez donc maintenant ! Vous pleurez ! Vous m'insultiez tout-à-l'heure ! Qu'est devenue cette grande colère, où est toute cette audace? Pleurez, pleurez à votre aise, demandez-moi pardon à genoux ; c'est ce que vous avez à faire de mieux. Et dites-moi un peu, mademoiselle, les paroles que vous avez prononcées, quel sens ont-elles, je vous prie? Elliott, ma victime ! Elliott qui m'a échappé... Ah ! vous

êtes ingrate, ah! vous êtes rebelle, ah! vous espérez m'épouvanter! Vous pensez me faire consentir à votre absurde mariage! Vous voulez épouser un misérable escroc, un homme de rien, sans fortune comme sans avenir. Je vous connais... Je sais de quoi vous êtes capable... C'est ma vie que vous voulez... Vous vous êtes liguée avec cet homme... contre moi qui suis votre père.... ! »

Les larmes de Marie la suffoquaient; l'autorité et la puissance paternelle se représentèrent à son esprit et accablèrent tout-à-coup son âme; elle se leva et se précipita aux genoux de M. Hallory.

« Pourquoi donc vous êtes-vous conduite ainsi, Marie? lui demanda-t-il d'un ton plus doux. Je n'ai plus que vous... vous seule... J'ai perdu votre pauvre mère... Voulez-vous me tuer? Voulez-vous réduire ma vieillesse à la folie, aux soins des mercenaires et aux misères d'une maison de santé... Cela arrivera certainement si vous me désespérez ainsi!... Allons, ma fille, soyez sage... un peu de raison! Promettez-moi d'en finir! renoncez à ce malheureux homme qu'un mauvais génie a jeté sur notre route! il est mon ennemi personnel, il me déteste; c'est notre ennemi à tous : je le sais j'en suis sûr... Je ne vous force pas d'épouser lord Scamplett, si vous avez de l'éloignement pour lui! Ne l'épousez pas, j'y consens! J'aurais desiré ce mariage, moi; il y a long-temps que je pense à une alliance honorable; mais je renonce au vicomte; renoncez aussi à cet homme qui vous perd. Il est indigne de vous, indigne de moi. Qu'est-ce que sa famille? Un père joueur, perdu de dettes et qui s'est tué!... Vous!... avec votre éducation, votre fortune, vos espérances, riche de la fortune que j'ai amassée pour vous seule! aller vous jeter dans les bras de cet homme, d'un bandit que la potence attend tôt ou tard! »

Elle regarda fixement son père :

« Vous savez bien que cela est faux... Vous savez qu'il est innocent : vous ne l'avez jamais ignoré. »

M. Hallory se mordit les lèvres; ses traits contractés devinrent horribles; et l'expression de sa physionomie révéla tout le désappointement qu'il éprouvait : il avait espéré vaincre la résolution de sa fille; l'inutilité de ses efforts lui était prouvée. Les bras de Marie cherchaient à l'enlacer encore. Il se dégagea violemment et sonna.

« Faites venir la femme-de-chambre de mademoiselle et qu'on la reconduise chez elle. »

Pendant deux mois la cruelle scène que je viens de décrire se reproduisit chaque jour sous des formes diverses. La santé de Marie y succombait, mais son amour pour Eugène ne diminuait pas. L'orgueil de la femme, le sentiment de l'injustice, son estime pour Elliott; tout la précipitait dans ses bras : tantôt son père la traînait de spectacles en spectacles, de plaisirs en plaisirs, espérant la distraire et l'arracher à sa pensée dominante ; tantôt il la condamnait à une solitude qui ressemblait à une prison. Elle finit par subir avec apathie cette alternative de mauvais traitemens et de distractions qui l'obsédaient. M. Hallory la conduisit en Ecosse; elle revint plus triste, plus affaissée, plus désespérée que jamais; aux caresses intéressées de son père, succédaient des orages domestiques qui épuisaient les forces et non le courage de Marie; elle était résignée à tout.

Cependant Elliott, sans ressources, sans place, sans amis, traînait une misérable existence : M. Hallory ne voulait lui donner ni attestation, ni certificat de moralité : toutes les portes lui étaient fermées. Une vie si monotone par la douleur et si variée par la diversité des angoisses, finit par harasser la jeune fille dont le père avait annoncé l'intention de voyager avec elle sur le continent. Elle redouta cette nouvelle épreuve; et quittant un soir la maison paternelle, se réfugia chez une ancienne domestique de la maison. Son père apprit cette nouvelle sans colère. Il s'y attendait.

« Comme elle a fait son lit qu'elle se couche! » s'écria-t-il.

Les bans du mariage avec Elliott furent publiés. Le père ne s'opposa point à cette union ; il n'approcha plus du lieu habité par sa fille ; et quand il fallut signer l'acte officiel nécessaire pour mettre mademoiselle Hallory en possession des six cents livres sterling qui composaient toute sa fortune, il ne fit pas une seule observation, il apposa froidement, machinalement sa signature au bas de l'acte.

Ce fut une triste cérémonie que celle des noces. Le service fut expédié en peu de temps par le prêtre. L'humble couple s'agenouilla devant l'autel, et pas un ami ne l'accompagna jusqu'à la maison nuptiale. L'union commencée sous de tels auspices ne fut cependant pas sans bonheur. Marie et Eugène en trouvèrent la source dans leurs propres âmes. Entraîné par une générosité que le monde récompense mal et ne comprend guère, Elliott renonça aux poursuites qu'il avait le droit d'exercer contre le beau-père qui l'avait si indignement calomnié, qui l'avait traîné sur les bancs des malfaiteurs. Quelques avocats, témoins des débats auxquels cette affaire avait donné lieu, essayèrent vainement de lui représenter qu'il devait à lui-même, à sa réputation, et à l'existence future de sa femme, la continuation de poursuites qui aboutiraient à des dommages-intérêts fort considérables et à sa réhabilitation complète. D'ailleurs, il était probable que M. Hallory essaierait d'arrêter ce scandale par une transaction avantageuse. Un homme du monde, un homme habile eût aisément arraché, non au repentir, mais à la terreur de cette âme grossière, la fortune dont l'absence devait se faire cruellement sentir aux deux jeunes gens. Mais dans cette lutte et cette exploitation, quelque chose d'ignoble répugnait à Eugène. Il retira les pièces des mains de l'avoué, et se contenta d'écrire à M. Hallory la lettre suivante :

Monsieur,

Je ne puis me rappeler qu'une seule chose, c'est que votre fille est devenue ma femme ; au bonheur que cet ange m'apporte se joint

malheureusement le regret de vous avoir affligé. Vos desseins sur votre fille ont été contrariés, vos espérances trompées. Je m'explique trop bien l'exaspération que j'ai dû faire naître chez vous; vous avez pu, vous avez dû peut-être voir en moi un intrigant subalterne, abusant avec lâcheté d'un ascendant facile à prendre sur le cœur de la faiblesse candide d'une jeune fille, dans des vues d'intérêt personnel. Cela n'est pas. Toute ma conduite le prouve : vous vous êtes trompé. L'irritation que vous avez ressentie vous a fait desirer de me perdre; vous m'avez calomnié, Monsieur, je vous le pardonne. On me conseille de vous poursuivre; on m'assure (et je n'en doute pas) que ces poursuites, outre la déconsidération extrême qu'elles jetteraient sur vous, seraient couronnées de succès, et auraient un résultat pécuniaire qui doublerait ma vengeance. En vérité, Monsieur, je ne puis m'y résoudre; je ne puis attaquer le père de Marie. Permettez-moi d'oublier le passé. Permettez-moi d'espérer que vous l'oublierez aussi, que vous reconnaîtrez la parfaite droiture de mes intentions, et que quelque jour vous rendrez à Marie, je ne dis pas une fortune dont vous avez tout droit de disposer, mais l'affection dont elle est si digne, mais les sentimens paternels qu'elle regrette tant d'avoir perdus.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Eugène Elliott.

Cette lettre, lacérée par le père avec colère, fut renvoyée sous enveloppe par la petite poste à l'adresse des jeunes gens, et deux jours après, Marie reçut de l'avoué Jeffrey la communication suivante :

Madame,

Je suis désolé d'avoir à vous apprendre que M. Hallory a pris la résolution de rompre toute espèce de communication avec vous et avec monsieur votre mari : résolution trop justifiée dit-il, par ce qu'il appelle l'ingratitude de votre conduite. Veuillez me mander quels articles ou quels effets à votre usage vous pouvez réclamer de monsieur votre père. Ces articles vous seront adressés directement et à l'instant même. Veuillez m'épargner le chagrin d'une récla-

mation ou d'une entrevue qui seraient absolument inutiles, et croire à la sincérité du regret que j'éprouve en me voyant forcé d'être aujourd'hui l'interprète des volontés de monsieur votre père.

J'ai l'honneur d'être, etc.

JONATHAN JEFFREY.

Tout était donc fini; plus d'espoir. D'une main tremblante, Marie écrivit la liste des objets en petit nombre qu'elle crut pouvoir réclamer. Entre autres, elle desirait obtenir son petit chien Brisquet, animal favori que son père avait fait tuer le lendemain du jour où il avait appris le départ de Marie. Ce dernier évènement, puérile en lui-même, la fit beaucoup pleurer; elle crut perdre le dernier ami qui lui fût resté chez son père. Ce pauvre Brisquet était si souvent venu s'asseoir sur ses genoux lorsque tout le monde la délaissait! Il l'avait presque égayée par ses bonds et par ses caresses lorsqu'elle pleurait seule dans sa chambre, après avoir reçu la visite du vicomte Scamplett.

La jeune femme, dont Elliott avait involontairement causé la ruine, était pour lui l'objet d'une véritable idolâtrie. L'immense sacrifice qu'elle venait d'accomplir était toujours présent à la pensée du jeune homme. Il ne songeait qu'à l'entourer de ces tendres soins et de cette affection délicate qui pallient, s'ils ne les font pas oublier, les maux réels de la vie. Il loua un petit logement commode dans le faubourg de Southwark; et après beaucoup de recherches, de courses et de sollicitations, il obtint une place de commis dans une maison de banque qui lui donna quatre-vingt-dix livres sterling par an. C'était peu de chose. Mais les plus poignantes angoisses de la misère se trouvaient adoucies par ce faible salaire. Les jeunes gens respirèrent plus librement. Je ne dirai pas, comme les romanciers, qu'ils furent heureux et que leur amour leur suffit : les mille inquiétudes de la pauvreté nous frappent deux fois, quand cette pauvreté par-

tagée avec un être aimé nous fait trembler, non-seulement pour nous-mêmes, mais pour l'être sur lequel nos affections se concentrent. Des félicités parfaites dans le malheur ! Le monde réel ne les offre pas; et les écrivains en parlent bien à leur aise. L'amère douleur à laquelle M. Hallory avait condamné sa fille se changea d'abord en une mélancolie habituelle, qui fit place à une résignation pensive. On vit cette jeune femme se mouvoir dans sa modeste sphère et accomplir tous ses nouveaux devoirs avec une simplicité et une activité qui auraient pu faire croire que toute son éducation l'avait préparée aux travaux d'une situation obscure. Le soir, lorsque le mari avait quitté son bureau, il y avait dans ce petit intérieur, dans cette chambre sans dorures et sans meubles de prix, au coin d'un humble foyer, des heures de joie profondément senties; il lisait, elle s'occupait de travaux d'aiguille. Quelquefois il jouait de la flûte. Ils aimaient beaucoup cette petite chambre solitaire, et la comparaient, presque joyeux, aux beaux appartemens dont les ornemens splendides n'avaient pas protégé Marie contre les chagrins les plus cuisans, et à la geôle de Newgate où le père avait envoyé son jeune et malheureux commis. Ainsi, quelques gouttes de bonheur véritable tombaient dans leur coupe d'amertume. Toute leur félicité, ils l'attendaient l'un de l'autre ; et dans ce profond isolement, dans ce délaissement de tout l'univers, ils se faisaient une vie spéciale, une vie à deux, qu'ils pouvaient seuls comprendre et sentir. Une promenade au Parc, après les travaux de la journée, leur semblait un délassement délicieux. Quelquefois Marie rencontrait là son père, emporté par les chevaux fringans de cette calèche, où, si souvent, le pauvre Brisquet et sa maîtresse avaient attiré l'attention des promeneurs. Mais, hélas! auprès de ses jouissances, que de tristes jours mis en réserve!

A la naissance du premier enfant, les jeunes gens essayèrent de fléchir l'humeur terrible de M. Hallory. La lettre qu'ils lui adressèrent leur fut renvoyée sans avoir été ou-

verte : il avait reconnu l'écriture de sa fille, et changeant l'adresse de sa propre main, il l'avait fait jeter à la poste à l'instant même par un domestique. Un de ses gens qui s'avisa de lui apprendre que madame Elliott lui avait donné un petit-fils, fut congédié sans forme de procès. Marie ne se découragea point : elle alla se présenter chez son père et remit une nouvelle lettre au concierge, lettre qui lui fut renvoyée comme la première. Elle ne se plaignit pas ; mais de temps à autre Elliott apercevait une larme de la mère, qui tombait sur la joue du petit Henri.

Vers le milieu du mois de juin, comme elle venait de sévrer son enfant, elle attendait Eugène, qui rentrait ordinairement à six heures pour dîner ; sept heures sonnèrent, puis huit heures : il ne revenait pas. Le cœur de la pauvre femme battait horriblement ; et de la fenêtre à la porte, puis de là à la petite cuisine où elle préparait elle-même le repas, vous l'eussiez vue courir avec une agitation inquiète, tantôt ouvrant la croisée, tantôt entre-baillant la porte et écoutant sur l'escalier : attente prolongée qui devenait un supplice. A neuf heures, l'enfant était endormi, quand un fiacre s'arrêta devant le n° 14 ; un homme vêtu de noir en sortit, puis un second. Madame Elliott effrayée descendit précipitamment, et vit son mari que deux personnes portaient entre leurs bras en faisant signe à madame Elliott de garder le silence. « Ce n'est rien, disait l'un d'eux, presque rien ; un de ces accidens qui arrivent tous les jours à Londres. » On porta Elliott sur son lit : l'un de ces messieurs courut chercher un chirurgien, et ce dernier, sans vouloir toutefois épouvanter madame Elliott, répondit, après avoir examiné le malade et s'être fait donner les renseignemens nécessaires, que le cas était grave, et plus dangereux peut-être pour l'avenir que par l'importance des symptômes actuels.

Eugène, en sortant de son bureau, pressé de se retrouver auprès de sa femme, s'était imprudemment élancé pour traverser le carrefour qui termine Holborn-Hill, lorsqu'une chaise

de poste passant au galop, l'extrémité du timon atteignit le jeune homme à la poitrine et le renversa. Avant que le postillon eût pu arrêter les chevaux, ils avaient déjà piétiné sur le corps d'Eugène. Deux passans le relevèrent. L'un d'eux était membre de la Chambre des Communes, l'autre médecin. Émus de pitié à cet aspect, ils appelèrent un fiacre, y placèrent le blessé, et comme il était évanoui, ils le firent transporter chez l'un de ces messieurs, où il reprit enfin l'usage de ses sens. On obtint de lui son adresse, et deux heures après cet accident, il fut reconduit chez sa femme.

La prédiction du chirurgien se vérifia. Trois mois s'écoulèrent, et Eugène était encore retenu au lit. Au bout de ce temps, les chefs de la maison où il était employé lui adressèrent une lettre fort polie, dans laquelle ils lui mandaient qu'ils prenaient beaucoup de part au malheur qui lui était arrivé, qu'ils déploraient cet accident, mais qu'ils se trouvaient dans la nécessité de le remplacer, puisqu'ils n'avaient pas même l'espérance de le voir reprendre bientôt ses fonctions : ils joignaient à cette lettre l'arrérage des émolumens qui avaient couru depuis les trois mois pendant lesquels il avait gardé le lit, et par surérogation, un autre trimestre. Ce fut un coup fatal pour les jeunes gens ; le chirurgien augmenta encore leur peine, en leur annonçant que la maladie d'Elliott s'aggraverait beaucoup s'il s'appliquait trop tôt au travail du bureau. Courageuse comme les femmes le sont souvent dans ces grandes circonstances, madame Elliott prit un fiacre et partit pour la Banque, où elle s'empressa de vendre 50 livres sterling de son mince patrimoine qu'elle avait placé dans les fonds publics. C'était, hélas ! le premier pas vers leur ruine totale !

Il fallut payer quelques mémoires relatifs à la maladie d'Elliott, mémoires qui absorbèrent près de trente liv. sterl. sur les cinquante. Alors, étouffant sa peine et sa crainte, elle ne s'occupa plus que de le soigner. Elle savait que s'il lisait dans son cœur, il serait doublement malheureux : elle étouffait ses larmes ; elle paraissait sinon gaie, du moins

calme et résolue. Pour éviter l'abîme de la dette, et ne pas aller puiser sans cesse dans ce médiocre capital si facile à tarir, la plus stricte économie devint nécessaire; combien de fois il la gronda lorsqu'elle rentrait portant dans son panier quelques mets délicats, ou des vins fins dont le médecin avait recommandé l'usage, et qu'elle ne voulait pas partager avec lui. Elliott se rétablit cependant par degrés, mais comme le médecin affirmait qu'en reprenant ses anciennes occupations, il ne pourrait pas échapper à une rechute fatale, il se décida à entreprendre chez lui quelques écritures; le prix modéré qu'il demandait et l'exactitude avec laquelle il s'en acquittait lui procurèrent quelques pratiques; mais hélas, un seul mois de travail le rendit incapable de toute application pendant un an. Le désespoir pénétra chez les malheureux jeunes gens. Marie renouvela ses inutiles démarches auprès de son père. Plusieurs fois elle l'attendit soit à sa porte, soit à la porte de la Cité; quand elle s'approchait de lui, il se détournait et la fuyait comme une mendiante qui l'eût obsédé. Depuis le départ de Marie, son caractère naturellement détestable s'était aigri : quelques spéculations malheureuses, sans doute aussi quelques remords lui donnèrent une irritation constante qui rendait sa présence insupportable à tous ceux qui l'approchaient. La tante paralytique avait perdu l'usage de sa raison; et un nouveau personnage, une cousine de M. Hallory était venue prendre les rênes de ce petit gouvernement.

C'était une femme sèche et pointue, d'un égoïsme rusé, heureuse, comme on le pense bien, de s'attacher à ce riche Hallory dans l'espoir d'une exploitation fructueuse. Miss Gubbley ne redoutait rien tant, que la réconciliation de Marie et de son père. Elle commença par tenir sous sa dépendance et sous la terreur de sa dénonciation tous les domestiques du maître; puis par un espionnage infatigable, exagérant les ordres donnés par M. Hallory pour que l'on ne reçût aucune lettre de sa fille, et qu'elle-

même ne pénétrât pas dans la maison ; elle traça autour du négociant un mur de circonvallation que Marie ne put jamais franchir. C'était cette miss Gubbley qui augmentait l'irritation du père, qui lui rapportait tous les bruits du quartier relatifs à la mauvaise conduite de sa fille. C'était elle qui mettait la tête à la fenêtre dès qu'elle entendait frapper à la porte, qui descendait précipitamment et chassait la pauvre Marie, ajoutant à cette mission de fureur une violence d'imprécations que M. Hallory ne lui avait pas recommandée.

Marie finit par se décourager, et un jour que miss Gubbley avait augmenté la dose de sa violence ordinaire, la pauvre femme rentra, prit son enfant, le baisa mille fois et se promit de ne jamais se soumettre de nouveau à une humiliation aussi poignante. Les petits doigts de l'enfant errans sur la figure de la mère et sur ses joues humectées de larmes, les firent tarir tout-à-coup : elle crut retrouver le bonheur perdu. Chaque jour, cependant, la pauvreté plus poignante resserrait le cercle dans lequel ils devaient périr. Il fallut d'abord renoncer à ce banc d'église qui leur était cher, où souvent ils avaient prié ensemble; se retirer sur les bancs communs disposés pour le peuple dans les bas-côtés; puis, louer un appartement moins cher; se priver de thé pendant les jours froids de l'hiver, ne plus lire le soir afin d'économiser la lumière. Le chirurgien exigea une somme considérable comme récompense de ses soins. On vendit encore quarante liv. sterl. de ce petit capital qui allait toujours en diminuant et dont rien ne réparait les brèches; du second logement on passa à un troisième, plus triste, moins éclairé et plus malsain. La jeune femme continuait son triste devoir et ne se plaignait pas.

Ils en étaient là, toujours luttant contre cette mer dont les vagues les gagnaient, toujours simples, sublimes, ignorés, lorsque je les connus. Elliott était devenu, si je puis le dire, l'homme de fatigue d'un courtier de commerce qui le

chargeait de toutes les besognes difficiles, et le payait fort mal : sa santé empirait; l'un et l'autre étaient si activement occupés, le mari à ses livres, la femme à ses broderies, qu'à peine avaient-ils le temps de se parler. C'était un bonheur, peut-être que ce silence? qu'auraient-ils pu se dire? Quel passé à parcourir et à méditer! et quel avenir apercevoir! quel était leur crime, à ces infortunés si maltraités du sort? Le père, cependant, à la tête d'un grand commerce, maître de plusieurs millions, recevait de toutes parts les témoignages d'estime que la fortune obtient toujours; lui, si bas; lui, qui avait été si coupable!

Un mois après ma première visite chez ces malheureux et nobles êtres, il leur restait un peu moins de 40 £ pour subvenir aux nécessités de la vie : la seconde grossesse de la femme était fort avancée. J'étais si touché de cette situation que je résolus de tenter au moins un effort en faveur de ceux que j'admirais en les plaignant. Un de mes confrères soignait la paralytique, sœur de M. Hallory; il partit pour la campagne, et me pria de le remplacer, après m'avoir annoncé à M. Hallory et avoir obtenu son consentement. L'éloge qu'il fit de moi me donna quelque importance aux yeux du négociant dont j'étudiai le caractère, dans l'espoir d'employer cette étude au profit des jeunes gens. C'était bien l'homme dont on m'avait parlé : une âme grossière, un esprit calculateur, une opiniâtreté invincible, un égoïsme qui dominait tout le reste. Il avait acquis l'argent, son idole favorite; il lui manquait le bien-être et le repos de l'âme qu'il n'obtint jamais.

« Eh bien! me dit-il un jour (je le vois encore, les mains enfoncées dans ses poches, regardant d'un air ennuyé dans la rue), la pauvre tante, qu'en pensez-vous? C'est fini, ou à-peu-près, n'est-ce pas, monsieur le docteur?

— Je crains bien, monsieur Hallory, que sa fin n'approche. »

Il m'offrit un de ces magnifiques fauteuils d'ébène sculpté, dont son salon était garni, et se jeta sur un canapé :

« Diable, s'écria-t-il, la pauvre femme s'en va donc ! Elle était bonne et complaisante. Mais on a beau avoir de l'argent, la mort est plus forte que vous et moi, monsieur le docteur. »

Il se leva et marcha dans la chambre d'un air ennuyé.

« Cela est vrai, répondis-je ; mais l'or bien employé prolonge la vie, et rend moins pénibles nos derniers momens. Ainsi, monsieur, l'emploi généreux de votre belle fortune aura du moins adouci l'agonie de votre pauvre sœur.

— Ma foi, je ne l'ai pas épargné, l'argent, comme vous savez. Il est assez heureux pour elle de m'avoir rencontré dans la vie : quand on est pauvre et malade les choses ne vont guère bien. »

Il s'assit en se rengorgeant, et sa vanité flattée rayonnait sur ses traits grossiers : l'occasion me sembla favorable. L'amour-propre était la seule route qui pût me conduire jusqu'à ce cœur pétrifié par l'égoïsme :

« Oui, monsieur, lui repris-je, cette bonne action vous laissera d'heureux et consolans souvenirs, et ce que vous dites est parfaitement vrai : la misère et la maladie, deux fléaux cruels quand ils sont isolés, deviennent atroces quand ils s'unissent. Le hasard m'a donné, il y a peu de jours, une exemple de cette alliance : c'étaient des gens bien nés et qui ne devaient pas s'attendre à tomber dans ce profond dénûment, aggravé par une maladie incurable et une situation à-peu-près sans espoir.

— Ah ! toujours des gens bien nés ! on compte par milliers à Londres les gentilshommes ruinés ; si cela continue, notre fortune appartiendra, tout entière, à ces messieurs. A propos, docteur, connaissez-vous la souscription pour les familles tombées dans l'indigence ? Ma foi, c'est une belle entreprise : avec mes 10 £ une fois données ; j'épargne ..... voyons..... 200 £ par an, que vous autres, messieurs les gens charitables, vous me faisiez débourser. J'ai, au surplus, une intention de faire parler de moi après ma mort : un hôpital, une fondation de bienfaisance ; quelque chose dans ce

genre-là. Avec une fondation de cette espèce, je m'acquitterai du présent, du passé et de l'avenir. Qu'en dites-vous?..... l'*Hôpital Hallory*..... en lettres d'or, sur une tablette de marbre noir! cela ne ferait pas trop mal?

— J'approuve beaucoup cette noble et philantropique ambition; il y a tant de misère dans ce monde, et tant de gens riches qui ont l'air de l'ignorer. Il se dépense dans les greniers et dans les mansardes du pauvre, tant d'héroïsme sans récompense! Ce matin, par exemple, les gens dont je vous parlais tout-à-l'heure m'ont ému jusqu'aux larmes!.....

— Ma famille dira ce qu'elle voudra, répliqua le marchand, qui commençait à penser que j'allais faire un appel à sa bourse, et qui était bien aise de détourner la conversation : l'hôpital sera construit et la donation sera belle.....

— J'aime à vous voir ces sentimens, ils m'encouragent et me rassurent; ils me persuadent que la demande que j'ai à vous faire sera bien accueillie. Car c'est un solliciteur que vous voyez devant vous!

— Ah! l'aumône! c'est l'aumône que vous demandez, docteur? Je me suis fait une règle; c'est de cacher au monde entier le bien que je peux faire; je ne m'en dépars jamais. Celui à qui je donne et moi, nous sommes les seuls qui nous en doutions; ainsi, docteur, votre démarche était fort inutile... Cependant, cependant, ajouta-t-il en voyant mon sourcil se froncer et ma main qui s'étendait vers mon chapeau placé sur une table, si vous vous portez garant de la légitimité de l'aumône, si vous connaissez bien ces gens-là, je ferai un effort en votre faveur, une exception à ma règle de conduite. Dès que vous êtes présentés à quelque grand personnage, vous autres docteurs, vous ne manquez jamais de nous mettre à contribution, n'est-ce pas?

— C'est vrai, monsieur; il faut que je me fie et à la haute position sociale et à la noblesse d'âme de celui que je sollicite.

— Je ne peux m'empêcher d'être très flatté, docteur : on

ne saurait résister à vos argumens, et vous me permettrez, puisqu'il en est ainsi, de vous offrir à l'instant même ce que je leur destine. »

Je ne refusai pas; il tira lentement une guinée de la poche de son gilet, et me la remit. Je repris :

« Je dois réclamer de vous une seconde grâce; vous me permettrez, n'est-ce pas, de révéler aux malheureux que je protége le nom de leur généreux bienfaiteur?

— Comme vous voudrez, s'écria-t-il, oubliant tout-à-fait le profond silence dans lequel il voulait ensevelir sa générosité. Et quelles sont ces personnes-là? où demeurent-elles? d'où viennent-elles?

— Elles demeurent actuellement dans Tooks-Court; mais je crois que bientôt elles seront forcés de déménager; le propriétaire les tourmente beaucoup.

— Vieille histoire que celle-là! un propriétaire qui tourmente. Tous ces petits propriétaires n'en font pas d'autre. Ah çà, est-ce que vos protégés ne peuvent pas travailler? Sont-ce de grands seigneurs?

— Le jeune homme est fort laborieux, mais un accident l'a rendu presque incapable de travail; il a été écrasé par une voiture; il est marié depuis peu de temps.

— A une femme sans fortune?

— Hélas! oui.

— Stupidité!

— Je ne connais dans toute leur vie qu'une imprudence et une faute grave peut-être, mais dont ils sont bien punis. »

Au mot mariage, je ne sais quelle pensée agita l'âme de M. Hallory: il se leva et se mit à se promener à grands pas.

« Quelle faute? quelle faute? s'écriait-il.

— Un mariage imprudent contracté malgré l'opposition paternelle. »

Le front du négociant se rembrunissait.

« Aujourd'hui, continuai-je, leur famille qui les délaisse

ne sait pas quels sont leur conduite, leur héroïsme, leur misère. »

Hallory ne disait rien; mais sa lèvre supérieure était devenue pâle, et il marchait d'un pas plus précipité à travers la chambre. Je crus devoir frapper un dernier coup.

« Si leur famille, repris-je, pouvait les voir, si elle consentait à les entendre, si elle était témoin de leur repentir et de leurs souffrances, je pense qu'elle leur pardonnerait une faute dont le châtiment a été horrible. »

Hallory s'arrêta en face de moi, penchant le cou, arrondissant les épaules, abaissant sa tête presque au niveau de la mienne, et fixant sur mes yeux un regard perçant et prolongé.

« Comment s'appellent vos protégés, me demanda-t-il brusquement?

— Elliott.

— Je m'en doutais! s'écria-t-il en secouant sa tête d'où tombaient des gouttes de sueur. Il y a long-temps que j'ai vu où vous vouliez en venir. Oui, oui, je m'en suis douté, vous êtes venu ici pour m'insulter, monsieur!

— Pardonnez-moi : je vous assure...

— Je ne vous écoute plus; pas un seul mot de vous. Je sais qui vous êtes maintenant. »

Il ne m'épargna ni menaces ni exécrations. Je conservai de mon mieux le sang-froid nécessaire et je lui dis :

« Vous vous trompez, monsieur Hallory, sur mes intentions.

— Et vous aussi, vous vous êtes trompé, cruellement trompé, je vous assure. Si vous connaissez ces gens-là, si vous êtes leur protecteur, leur patron, soyez-le à votre aise, je ne vous en empêche pas.

— Si j'ai eu le malheur de vous blesser, monsieur.....!

— Blesser! je le crois bien; vous m'insultez chez moi, est-ce me blesser? Qu'en dites-vous?

— Vous parlez d'une insulte prétendue; je vous demande, à mon tour, l'explication de ces expressions étranges.

— Je n'ai pas besoin de les expliquer; vous les comprenez du reste! Ma guinée est dans votre poche; regardez-vous comme payé, et que cette visite soit la dernière, entendez-vous! » s'écria-t-il en balbutiant de fureur,

L'indignation m'emporta. Je lançai la guinée sur le parquet, où elle retentit. Je me levai, et, mettant froidement mes gants, je le regardai d'un œil fixe, en lui disant : « Adieu, monsieur Hallory; Dieu serait injuste, si votre lit de mort était tranquille! »

Je le vis, pâle, chercher en vain quelques paroles pour me répondre, et je me hâtai de sortir. Mon indignation était si vive, que je formais, en revenant chez moi, mille plans de vengeance. Je songeais à employer contre le monstre l'arme de la publicité, à révéler sa turpitude par la voie des journaux, à écrire un mémoire sur la situation d'Elliott et de sa femme; mais des réflexions plus calmes me firent sentir que mes devoirs de médecin s'opposaient impérieusement à toutes ces démarches, et que ma première obligation était de garder le secret sur les crimes mêmes, que son exercice me révélait.

(La suite et la fin au prochain numéro.)

Miscellanées.

—

PARIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Ce serait une admirable introduction à la philosophie de l'histoire qu'un tableau comparé du mouvement progressif des divers peuples. Quand on observe avec soin les changemens survenus dans leur physionomie, l'amélioration des mœurs, la diffusion des lumières et du bien-être, et qu'on les rapproche de l'ignorance, de la pauvreté et de la dégradation morale qui pesaient naguère sur la plupart des nations de l'Europe, on est curieux de suivre pas à pas les différentes transformations qu'elles ont subies. Pour cela on ne saurait prendre de meilleurs guides que les relations consciencieuses des personnes qui, dans leurs voyages, ne se sont pas bornées à prendre au hasard quelques croquis, mais qui ont observé et fidèlement retracé l'esprit et les mœurs des peuples qu'ils ont visités. Malheureusement ces relations sont rares, nos bibliothèques sont plus riches en ébauches de touristes qu'en tableaux d'observateurs; ce sera donc une bonne fortune pour nos lecteurs que de leur montrer une esquisse assez complète de Paris en 1698.

Le docteur Martin Lister, après avoir terminé ses études à Cambridge, fit un voyage sur le continent, et à son retour, il s'établit à York, où il se livra à la profession de médecin. Après un séjour de quelques années dans cette ville, il se fixa à Londres, où il fut nommé membre du Collège

royal de Médecine. Lors de l'avènement de la reine Anne la réputation colossale qu'il s'était faite lui valut le titre de médecin de sa majesté ; il composa plusieurs traités fort estimés sur les sciences naturelles, et des mémoires très savans, insérés dans les Transactions philosophiques de la Société royale dont il était l'un des membres les plus laborieux.

Ayant éprouvé combien le climat de la France était favorable à sa santé, le docteur Lister, après le traité de Riswick, accepta la place de médecin de lord Portland, ambassadeur extraordinaire de la Grande-Bretagne auprès de Louis XIV. Ce titre lui permettait d'explorer la cour et la ville, et d'apprécier avec les savans français les plus célèbres l'état des sciences, des arts et des mœurs dans la capitale, tandis que sur les pas de milord il était initié à toutes les magnificences de Versailles, de Trianon et de Fontainebleau. Mais ce n'est pas pour elles qu'il réservait sa prédilection ; les cérémonies politiques et religieuses le touchaient fort peu.

« Je pris plus de plaisir, dit-il, à voir M. Brémann, en veste blanche, manier la bêche dans le jardin royal et me montrer ses plates-bandes, que M. de Saintot, faisant antichambre chez l'ambassadeur. J'aimais mieux faire connaissance avec les noms et la physionomie de cent plantes nouvelles qu'avec ceux de cinq ou six princes. J'aurais préféré surtout m'égarer dans les belles vallées du Languedoc que de suivre le cordeau des superbes allées de Versailles ou de Saint-Cloud. J'étais plus sensible à l'aspect d'une belle nature sous la brise tiède du midi, qu'à toutes les merveilles de l'art dans un climat froid et stérile. »

Dès son arrivée à Paris, M. Lister remarque chez ses habitans la passion pour le spectacle qui distingue nos voisins, et ce goût de la représentation, l'un des symptômes de leur vanité héréditaire. « J'ai vu souvent, dit-il, des files de plus de cent voitures où se pavanaient des seigneurs et des prélats, arrêtées dans la rue des heures entières sans user leur patience. Les voitures de la noblesse et du haut clergé se distin-

guent des nôtres par l'éclat de leurs dorures et par leur légèreté ; moins grandes, moins belles et entretenues avec moins de soin, elles sont plus commodes que nos lourds équipages,» qualité fort précieuse avant la découverte de Mac-Adam. Après avoir joui quatre mois du luxe des voitures parisiennes, le docteur eut à sa disposition le meilleur carrosse que milord eût fait venir d'Angleterre, mais avec l'un il éprouva plus de cahots en une heure qu'en six avec l'autre. On avait pour le voyage des chaises de poste à deux places et à une seule ; mais les fiacres et les chaises de louage, presque aussi chers qu'à Londres, étaient détestables. M. Martin signale comme un scandale monstrueux pour une ville aussi magnifique que Paris, l'existence des *vinaigrettes,* voitures à deux roues traînées par un homme, aidé d'une femme ou d'un enfant qui poussaient par derrière.

En comparant l'aspect général de Paris avec celui de Londres, le docteur Lister observe « qu'à surface égale, dans les quartiers populeux, la première est plus peuplée que la seconde. A Paris, les palais et les couvens ont constamment usurpé sur le terrain habité, ils occupent la majeure partie de son enceinte ; tandis qu'à Londres, c'est le peuple qui a détruit les palais, les a remplacés par des habitations commodes, et a confiné la noblesse dans des quartiers qui lui sont exclusivement réservés ; il est vrai qu'il a loyalement acheté le terrain qu'il a pris. »

Cette comparaison prouve combien ont été plus rapides les progrès de la richesse publique dans notre capitale. Là, en effet, le commerce et les fabriques chassent d'année en année la noblesse à l'ouest de la métropole. Les palais de la Cité ont cédé il y a des siècles aux injonctions de ces machines si dédaignées, et les magnifiques hôtels du Strand ont reculé à leur tour devant ces hôtes impérieux. A la fin du dix-septième siècle, le duc de Buckingham et le comte de Shaftesbury avaient encore leurs palais dans la Cité, et celui de lord Craven occupait Drurylane. Le caractère anglais est plus

aristocratique que celui de nos voisins. Un gentleman contemple le voisinage plébéien d'un œil aussi sombre qu'un braconnier lorsqu'il voit s'élever un village dans le rayon de ses exploits. En France, au contraire, les nobles n'en sont nullement contrariés, et des marquis, des comtes habitent sans scrupule au-dessus de la boutique d'un tailleur ou d'un plumassier.

Les Français ont toujours été nos maîtres dans les arts d'agrément ; nous sommes depuis des siècles les humbles imitateurs de l'élégance ou de la somptuosité de leur ameublement et de leur costume ; mais nous l'emportons sur eux dans les autres branches d'industrie. Ainsi, après avoir admiré en détail le style achevé des hôtels français et la grâce de leur mobilier, le docteur Lister ajoute : « après tout, il leur manque une foule d'articles de comfort que nous possédons tous.

« Les hôtels de la noblesse ont tous des portes-cochères, c'est-à-dire des grandes portes pour l'entrée des voitures et par conséquent des cours, la plupart avec remises ; on compte plus de sept cents de ces grandes portes, et beaucoup sont bâties d'après les meilleurs modèles. Au rez-de-chaussée les croisées sont garnies de fortes barres de fer, ce qui doit être un objet de grande dépense. La décoration et l'ameublement des appartemens répond à la magnificence de l'architecture. Riches tentures relevées d'or et d'argent, lits de damas cramoisi ou de velours à fonds d'or et d'argent : corps de bibliothèque et bureaux de travail incrustés d'écailles et de dorures de mille façons ; lustres et bras de cheminées de cristal ; tableaux de prix, suspendus aux tentures ; aux plafonds des moulures et des fresques ravissantes ; toutes ces merveilles sont si communes dans la ville et dans les châteaux d'alentour que vous n'entrez pas chez un particulier aisé sans y remarquer quelque article de ce genre. Tout homme qui a quelque argent recherche les tableaux ou les bustes produits par les meilleurs artistes. Ils se plaisent à décorer leurs jardins, à tel point que le voyageur marche

de surprise en surprise à l'aspect de toutes ces merveilles de la nature et de l'art. C'est à ce luxe extérieur qu'on reconnaît l'homme qu'un héritage, la faveur ou l'industrie viennent d'enrichir.

« Toutefois on manque à Paris de beaucoup d'ustensiles et de meubles, que le goût du comfort a créés en Angleterre. Cela me fait souvenir que M. Instell, établi à Paris depuis longtemps, me donna une note de soixante articles de ce genre qui lui faisaient faute et me pria de les faire venir de Londres. Le pavé des rues est en pierre carrée d'un cube de huit à dix pouces, et les ruisseaux peu profonds, sans rebords, ce qui permet aux voitures de rouler par-dessus. Chaque pavé rendu à pied-d'œuvre coûte six pences (12 sous); qu'on juge de l'énorme dépense qu'a entraîné le pavage de la ville et des routes royales qui y conduisent sur un rayon de plusieurs lieues! Ajoutons cependant que les rues sont très étroites, et que les piétons ont à craindre à chaque pas l'embarras ou le choc des voitures que l'on mène toujours grand train. Le trot des chevaux et le bruit des roues sur ce large pavé, entre deux lignes de hautes maisons qu'ils ébranlent, forment une musique très peu harmonieuse pour des oreilles délicates.

« Au premier rang des gens à équipages, figurent les évêques et les abbés. Les premiers possèdent les attelages les plus élégans et les plus brillantes livrées. Après eux vient la robe, et en tête les présidens et conseillers des cours de justice. On se presse sur leur passage pour les voir se pavaner en famille dans leur carrosse : aussi les places de judicature se vendent-elles fort cher; un homme qui a le droit de donner un carrosse à sa femme, doit commander à la fortune. Ce privilège n'est pas le seul : on n'est pas moins sensible à celui de se faire précéder à l'église par un coussin de velours, c'est ce qui renchérit d'un tiers les charges de la magistrature. »

Après avoir signalé l'amusante variété des cris des marchands, mêlés à celui des colporteurs de pamphlets, le docteur ajoute : « Il est difficile et dangereux de vendre ici des libelles. Un

jour, une personne avait chargé un pauvre aveugle des Quinze-Vingts de crier et de vendre quelques exemplaires d'un pamphlet, intitulé *la Vie et les Miracles de l'évêque de Reims,* au prix de cinq pences, moyennant un penny de commission; notre aveugle se rendit sous le porche de Notre-Dame pendant l'office et cria sa marchandise; c'était un tour joué par les jésuites à l'archevêque, dans le feu de leurs querelles sur les doctrines du jésuite espagnol Molina. On ne voulut du pamphlet à aucun prix, lorsqu'on s'aperçut qu'il attaquait un prélat et le malheureux colporteur fut aussitôt écroué au Châtelet.

« Les rues sont éclairées tout l'hiver, même en pleine lune; tandis que, à Londres, on a la stupide habitude de supprimer l'éclairage quinze jours par mois, comme si la lune était condamnée à illuminer notre capitale à travers les nuages qui la voilent. Les lanternes sont suspendues au milieu de la rue, à une hauteur de vingt pieds, et à vingt pas de distance l'une de l'autre : le luminaire est enfermé dans une cage de verre de deux pieds de haut, couverte d'une plaque de fer; et la corde qui les soutient, attachée à une barre de fer glisse de sa poulie dans une coulisse, scellée dans le mur. Ces lanternes ont des chandelles de quatre à la livre qui brûlent encore après minuit. Ce mode d'éclairage coûte, dit-on, pour six mois seulement, 50,000 livres sterling (1,250,000 fr.). Le bris des lanternes publiques entraîne la peine des galères. J'ai su que trois jeunes gentilshommes, appartenant à de grandes familles, avaient été arrêtés pour ce délit, et n'avaient été relâchés, qu'après une détention de quelques mois, grâce aux protecteurs qu'ils avaient à la cour.»

Après avoir exploré les rues de Paris, M. Lister visite les palais et les gens de lettres. Le palais Mazarin fixe d'abord son attention; il se montre fort scandalisé de la folie du duc de Mazarin qui, dans un accès de dévotion, fit jeter sur les nudités de toutes ses statues, une draperie de plâtre.

« J'étais fort curieux de visiter aux Tuileries le cabinet du

célèbre Le Nôtre. C'est lui qui a dessiné et créé la plupart des jardins de sa majesté et des principaux personnages de la cour, tant dans la capitale que dans les environs. Il aime encore à présider à l'exécution de ses plans. C'est un vieillard de quatre-vingt-neuf ans, encore vert, et d'une physionomie spirituelle et douce. Il me reçut avec beaucoup d'affabilité. Dans les trois pièces qui composaient son appartement, et dont la principale, de forme octogone, est surmontée d'un dôme qui l'éclaire, je vis une admirable collection de tableaux et de porcelaines, parmi lesquelles je remarquai de grands vases d'un travail précieux, des bustes et des statues antiques de l'école romaine, et plusieurs volumes de dessins, de planches, de cartons des plus grands maîtres, magnifiquement reliés. Dernièrement, il a fait un choix de ses meilleurs tableaux, de la valeur de 50,000 couronnes (1,250,000 fr.) et les a offerts au roi. Son cabinet ne contient aucun objet d'histoire naturelle.

« Un jour M. Le Nôtre me fit monter dans un appartement divisé en quatre cabinets, où il a une superbe collection de médailles : les plus modernes remplissent quatre médaillers, dont trois consacrés au règne de Guillaume, le quatrième à la famille et aux enfans de ce monarque ; il contient près de trois cents pièces. Il a employé quarante ans et des sommes énormes à cette précieuse collection, l'histoire métallique la plus universelle et la plus complète que je connaisse. Comblé de largesses par le roi qui l'a pris en une singulière affection, il jouit avec lui des faveurs de l'intimité. A la cour, personne ne cause plus librement avec le monarque, que ses saillies amusent beaucoup. Il se fait un devoir de lui montrer toutes les médailles dont il enrichit sa collection ; et lorsqu'il s'en rencontre d'hostiles à Louis XIV : « *Sire,* dit Le Nôtre, en ayant soin de la montrer à regret, *voyla une qu'est bien contre nous;* » et au fond notre homme n'est pas fâché d'avoir une occasion de mettre à l'épreuve la magnanimité royale. Au reste, M. Le Nôtre se loue beaucoup de la bonne humeur

de son maître : il m'a assuré ne l'avoir jamais vu en colère, et m'a cité de lui des traits d'une modération exemplaire en des circonstances qui auraient transporté de fureur toute autre personne.

« Je vis dans le cabinet de vieux vases chinois extrêmement rares, et une urne romaine en cristal couleur bleu de mer, à deux anses terminées en griffes; le fond de l'urne était lisse et très peu ombiliqué, aussi ne pourrais-je dire si elle avait été taillée ou soufflée. »

Après avoir visité le palais du Luxembourg et le Louvre, dont il détaille les richesses et peint les hôtes les plus célèbres, M. Lister décrit le Jardin royal d'histoire naturelle, et raconte ses entretiens avec Baudelet, Tournefort, et les autres savans. Au nombre des professeurs logés aux frais de l'état, dans l'enceinte de ce jardin, il n'oublie pas l'illustre Verney, et son amphithéâtre d'anatomie. « Ne l'ayant pas trouvé chez lui, dit-il, j'allai, avec un jeune seigneur de l'ambassade, voir M. Bennis qui était dans la salle de dissection, opérant sur un sujet. Mon camarade eut horreur de ce spectacle, et s'enfuit plus vite qu'il n'était venu. Rien de plus effroyable en effet qu'un pareil atelier; là, un sanglant amas d'instrumens de chirurgie, tels que scies, couteaux; plus loin, des chairs pantelantes, des membres tranchés, écorchés, tailladés en tous sens, où l'œil de l'élève suit les rameaux des muscles et des artères. Si la raison et l'intérêt de l'humanité ne maîtrisaient point l'horreur instinctive de l'opérateur, les amphithéâtres resteraient déserts. M. Verney avait dans le sien vingt sujets enlevés aux hôpitaux, aux gibets et au Châtelet (c'est là qu'on expose ceux qu'on trouve assassinés dans les rues, chose très commune à Paris).

« J'eus l'occasion de voir monsieur et madame Dacier, deux personnes fort éclairées, d'un grand mérite et d'une rare obligeance. Notre profession doit beaucoup à M. Dacier pour son élégante traduction française d'Hippocrate, et les notes savantes dont il l'enrichit. Puisse-t-il vivre assez long-temps

pour terminer ce qu'il a si heureusement commencé! J'en ai lu avec délices les deux premiers volumes, les seuls qu'il ait publiés. Je me permettrai, toutefois, de signaler une erreur que l'annotateur a commise, en attribuant à Hippocrate la connaissance de la circulation du sang.

« Quant à madame Dacier, j'avais lu ses œuvres avant d'admirer en elle la femme la plus éclairée de l'Europe, et la digne élève de son père *Tannegui Faber;* son érudition n'altère point les grâces de son esprit, et n'ôte rien aux charmes d'une conversation modeste, et dégagée de toute afféterie. Après avoir offert mes hommages aux talens de madame Dacier, j'eus l'avantage d'être présenté à mademoiselle de Scudéry, alors âgée de quatre-vingt-onze ans. Dans un corps en ruines, son esprit n'a pas vieilli. Le but de ma visite était mortifiant pour elle : je voulais contempler à ses dernières lueurs ce flambeau de l'hôtel Rambouillet. A entendre les flux de paroles qui s'échappaient de cette bouche édentée, et que ses lèvres pendantes ne pouvaient plus retenir, je me représentais les Sibylles rendant leurs oracles, à une époque où le monde enfant ne voyait rien de plus sage qu'une nature décrépite ou monstrueuse, et donnait le pas aux rêveries sur les inspirations d'une saine raison. Elle me montra les squelettes de deux caméléons qu'elle avait gardés près de quatre ans en vie. En hiver, elle les tenait dans du coton; et dans la saison la plus rude, elle les enfermait dans une boule de cuivre pleine d'eau chaude. Je vis également dans son cabinet un portrait original de madame de Maintenon, sa vieille amie; elle m'assura qu'il était d'une ressemblance frappante; en ce cas, madame de Maintenon devait être fort belle.

« Parmi les membres de l'Académie des sciences que je vis le plus fréquemment, je ne dois pas oublier M. Morin et M. le marquis de Lhospital. M. Morin possède une fort belle collection de minéralogie : j'y remarquai quantité de pierres de Siam, telles que jaspes, onyx, agathes, aimant, etc.,

de l'étain des mines d'Alsace, et un bloc d'améthyste français, du poids de deux à trois cents livres, dont quelques fragmens taillés et polis, étaient fort beaux et offraient de grosses veines d'un violet foncé; il devait servir à une mosaïque, dont M. Morin me montra le dessin colorié. Cela me rappelle une grosse améthyste que j'ai vue à Londres, exposée en vente : elle venait d'Espagne, pesait de onze à douze livres, formait un polyèdre correct, comme le diamant de Bristol, ou le cristal de roche ordinaire, tandis que l'améthyste de France était informe et irrégulière.

« Le marquis de Lhospital que je ne rencontrai pas à son hôtel, me rendit obligeamment sa visite. J'eus avec lui une longue conversation sur la physique générale, la philosophie, l'entendement humain, et je m'aperçus que la guerre, qui avait si long-temps divisé nos deux nations, les avait rendues étrangères aux derniers travaux de leurs savans. Rien de plus plaisant que ses remarques sur la fortune de Newton, et sur les nouvelles découvertes qu'on devait attendre de ce grand homme. Il me témoigna un grand desir de se procurer toute la collection des *Transactions Philosophiques*, ainsi que d'autres ouvrages dont j'entendais parler pour la première fois. Le marquis de Lhospital occupe un fort bel hôtel, à la suite duquel est un grand jardin bordé d'espaliers, de tonnelles, et d'arceaux de verdure. Il me témoigna un vif desir de voir l'Angleterre, de conférer avec nos mathématiciens, et de posséder leurs œuvres. Sa femme est très versée également dans les sciences mathématiques; c'est, avec mesdames Dacier, Scudéry, et la duchesse du Maine, l'une des femmes les plus instruites de Paris.

« Je dirai peu de choses des séances de l'Académie royale des sciences; elle ne compte que de douze à seize membres tous pensionnés par les ministres à divers titres. Ils s'occupaient durant les dernières guerres à publier tous les mois des Mémoires à l'instar des nôtres, mais ils n'ont pu prolonger ces travaux au-delà de deux ans; cette tâche était bien difficile en

effet sans le secours des correspondances étrangères. Les Transactions de la Société royale de Londres forment l'un des meilleurs recueils qu'on ait jamais conçus. Indépendamment des meilleures théories il contient une foule d'observations scientifiques et d'expériences qui sans lui seraient perdues pour la science. M. Oldenburg, le fondateur de ce magnifique ouvrage, me dit un jour qu'il avait soixante-dix correspondans ordinaires dans toutes les parties du monde, sans compter les communications qui lui étaient faites directement. Je lui demandai comment il s'y prenait pour pouvoir répondre à la masse de lettres qu'il devait recevoir chaque semaine sur une si grande variété de sujets, car je savais qu'il était fort exact sur ce point. « Je ne lis jamais une lettre, me dit-il, sans avoir la plume à la main pour y répondre à l'instant même. »

« Après avoir visité les savans et leurs collections, je continuai ma tournée dans les bibliothèques publiques, et chez les meilleurs bibliographes. A leur tête je placerai M. l'abbé Drouine au collège de Boncourt. Ses livres occupent quatre ou cinq pièces, dont l'une renferme une collection de catalogues et d'ouvrages de bibliologie au nombre de trois cents volumes dans toutes les langues. Il m'assura qu'il avait passé dix-huit ans à étudier l'histoire des livres; qu'il avait fait sur elle un grand travail dont le premier volume contenait l'histoire des anciens auteurs grecs et latins et devait être mis sous presse cette année; il se proposait de la continuer jusqu'à notre époque et il était déjà fort avancé. Il me montra le catalogue des auteurs anciens et modernes formant quatre forts volumes in-folio sous ce titre: *Index alphabeticus omnium scriptorum cujuscumque facultatis temporis et linguæ*, et contenant près de cent cinquante mille noms. Il s'empressa de me montrer le manuscrit en feuilles détachées de ses mémoires sur les auteurs et leurs œuvres; et la table chronologique d'après laquelle son grand ouvrage devait être disposé. M. Drouine est assez jeune pour terminer ce monument bibliographique. C'est au reste un

homme de mœurs fort douces, plein d'érudition, d'une conversation fort instructive et dont les rapports m'ont été bien précieux.

« M. l'abbé de Brissac, aumônier du prince de Conti, m'avait offert obligeamment de me mener à la bibliothèque du roi, mais je le remerciai de l'honneur qu'il voulait bien me faire. Mon titre d'étranger suffisait pour m'y faire bien accueillir, tous les jours, tandis qu'elle n'est ouverte au public que le mardi et le vendredi. J'eus le plaisir d'y voir mon *Synopsis Conchyliorum;* mais comme l'édition n'était pas bonne je promis de faire hommage à la bibliothèque d'un autre exemplaire. Le lecteur excusera ma vanité, si je lui dis que cet ouvrage n'est pas un présent à dédaigner même par un roi de France. J'ai consacré en effet tous mes loisirs de dix ans à disposer, classer méthodiquement et illustrer cette branche d'histoire naturelle, ce que personne n'eût fait pour moins de 2000 £. J'ai employé plus de la moitié de cette somme en simples déboursés dont ma fortune personnelle a fait les fonds. »

Nous ne suivrons pas M. Lister dans toutes les bibliothèques de Paris, qu'il visita avec soin et où il se lia avec le père Hardouin, jésuite, le frère Mabillon, auteur du célèbre traité *De re diplomatica;* Clément, Baluze, Mallebranche et autres célèbres érudits. Dans le Muséum de la bibliothèque de Sainte-Gènevière, il vit les coins inventés pour imiter les anciennes médailles.

« Là, dit M. Lister, on me fit remarquer les coins en acier sur lesquels les frères de Padoue contrefaisaient les meilleures médailles de l'antiquité, avec tant d'habileté qu'on n'eût pu les distinguer qu'en les plaçant elles-mêmes dans ces moules. Ces coins au nombre de plus de cent valent près de 10,000 £. Gravés sur de vieilles médailles, ils en offraient le calque fidèle; et les médailles contrefaites présentaient le même métal, les mêmes taches verdâtres, et sur les bords les mêmes rognures. »

Les manufactures fixèrent ensuite l'attention du docteur. Il visita celle de Saint-Cloud (de Sèvres sans doute) dont il fut émerveillé ; celle des glaces, celle des Gobelins dont il déplore la décadence ; puis il court admirer, chez Hubins le fabricant d'émaux, sa rare collection d'yeux de toutes dimensions et d'un travail précieux. L'économie intérieure et les plaisirs des bourgeois parisiens occupent ensuite l'attention du docteur.

« La nourriture des Parisiens, dit-il, est très frugale : elle se compose surtout de pain, de légumes et d'une petite quantité de viande : ils ne font pas une grande consommation de vin et de spiritueux. Le potage et les ragoûts sont leurs mets favoris. Les Parisiens n'aiment cependant pas les choux autant que je l'aurais cru ; le chou fait les délices du nord et l'ognon est le mets privilégié du midi. Vous ne sauriez croire la quantité innombrable de ragoûts dont toutes les tables sont encombrées : ils figurent à tous les services, sous les noms les plus bizarres : ils prennent mille déguisemens et mille couleurs pour s'insinuer à côté du potage et du rôti. C'est un véritable fléau pour l'étranger ; car il finit toujours par se trouver en défaut. Beaucoup d'entre nous furent gravement indisposés pour avoir mangé des écrevisses, du potage aux moules et surtout des ragoûts aux champignons, qui leur occasionèrent des étouffemens, des indigestions et la dysenterie. Je recommanderai cependant la macreuse, espèce de poule d'eau, qui, préparée à la sauce piquante, est d'excellent goût, surtout quand on l'arrose de quelques verres de vieux Bourgogne. Ce gibier a, comme on sait, le privilège d'être classé parmi les poissons : aussi les prélats et les dévotes en font-ils leurs mets de prédilection pendant le carême ». Le docteur couronne son chapitre par un éloge pompeux de la marmelade composée de fleurs d'orangers, de jus de limon et de sucre.

« Les plaisirs de Paris sont le spectacle, le jeu, la promenade à pied, ou en voiture. Le spectacle n'a que deux

salles, l'une pour l'opéra l'autre pour la comédie. J'ai peu fréquenté l'Opéra ; ne sachant pas assez bien le français pour le comprendre quand on le chante, la noblesse en fait ses délices et j'ai vu beaucoup de seigneurs en état de chanter tout son répertoire. C'est même une chose fort incommode pour un étranger que d'entendre les loges voisines faire chorus à pleine voix avec les acteurs du théâtre.

« J'ai vu jouer beaucoup de tragédies ; mais je n'étais pas assez familiarisé avec la langue française pour y prendre plaisir. Les comédies, celles de Molière surtout, me plaisent davantage. Tout le monde convient que quoique les pièces de Molière, soient moins intriguées, les caractères de ses personnages sont d'une vérité, d'une justesse incomparables. Voilà pourquoi plusieurs de ses ouvrages n'ont qu'un ou trois actes car sans une intrigue bien conduite, le simple dessin de ses caractères ne comportait pas un cadre plus étendu. Au reste il est maintenant d'usage qu'une de ces petites pièces fait suite au morceau capital, la tragédie, de manière à satisfaire tous les goûts.

« Lors de mon premier voyage, Molière faisait l'admiration de tous les amateurs de bonne comédie ; pendant mon séjour en Angleterre, la mort avait enlevé à la scène française cette grande illustration. Déjà quinze années s'étaient écoulées depuis le moment fatal, et, à mon retour, je retrouvai le nom de Molière dans toutes les bouches ; les plus petites anecdotes étaient recueillies avec soin. Sa vie, ses succès, sa fin prématurée, étaient, après quinze ans, le sujet de toutes les conversations. On disait que Molière avait été frappé d'une mort presque subite, en jouant le Malade imaginaire, preuve bien frappante de la perfection avec laquelle il jouait ses œuvres et s'identifiait aux passions que son imagination avait créées. On rapporte qu'en quittant la scène il dit : *Messieurs j'ai joué le Malade imaginaire mais je suis véritablement fort malade...* Il mourut deux heures après. Ce propos de Molière n'est pas rapporté dans la notice de

Perrault, qui, du reste, le blâme sévèrement de la folie qu'il avait eue d'attaquer dans beaucoup de ses pièces non les travers des médecins, mais la science même de la médecine.

« Molière envoya chercher le docteur M....., médecin fort recommandable, réfugié aujourd'hui à Londres. Le docteur lui fit dire qu'il se rendrait auprès de lui sous deux conditions, 1° qu'il se bornerait à répondre à ses questions sans discourir avec lui ; 2° qu'il consentirait à prendre les remèdes qui lui seraient prescrits; mais Molière, trouvant le docteur trop sévère et trop difficile à tromper, refusa son assistance. On eût pu croire dès-lors que l'intention du poète était d'ébaucher une nouvelle scène de comédie, en faisant poser devant lui un des hommes les plus éclairés de la faculté comme il l'avait fait pour quelques charlatans. Si telle eût été son intention, Molière aurait montré plus de malignité que d'esprit; car le vrai talent doit se borner à corriger les vices et les travers des hommes qui prétendent à la science, au lieu d'attaquer la science elle-même.

« L'art de filouter a atteint à Paris le même degré de perfection qu'à Londres. Un voleur se présenta un soir dans un marché où je me trouvais. Il était fort bien mis et suivi de quatre laquais en riche livrée. Surpris en flagrant délit, il tira l'épée : sa suite en fit autant, et sa capture fut le prix d'un combat acharné. Je fus étonné à quelques pas de là de l'impudence d'un jongleur, qui exposait devant sa barraque un grand tableau représentant les animaux les plus bizarres et les plus fantastiques. Je demandai à cet homme s'il comptait faire beaucoup de dupes et s'il ne craignait pas la bastonnade. « C'est la faute du peintre, me dit-il, avec un air de bonne foi qui me confondit; j'avais chargé deux maîtres de peindre ce petit animal, en me montrant un blaireau. Tous les deux se sont trompés. Voyez ce qu'ils ont produit : aussi ai-je donné à cet animal de leur invention le nom de Krakokilos, et, lorsque le public en demande l'exhibition, je réponds qu'il est mort pour le moment, et que bientôt on le verra empaillé. »

M. Lister termine sa relation par quelques détails sur les parcs et jardins des environs de Paris, et par des observations fort curieuses sur l'état de la médecine en France, qu'il représente comme dégradée par le charlatanisme et par les empiétemens que les empyriques, les femmes et les moines faisaient tous les jours sur son domaine. Le prince de Conti l'appela un jour auprès de son fils et l'invita à lui administrer les *célèbres gouttes* de Charles II. « D'autres personnes de qualité, dit M. Lister, m'en ont également demandé, entre autres, madame la princesse de Lépinois, la duchesse de Bouillon, M. de Sérac, etc. Charles II, mon maître, m'avait communiqué le secret de leur composition, et j'étais le seul qu'il eût conduit à son laboratoire de White-Hall, où il les distillait. Une autre fois, M. Chevins me montra dans son cabinet la matière d'où cet élixir est extrait : ce sont des cocons de soie. Je fis part de cette découverte au docteur Tournefort, qui, sous nos yeux, fit distiller les cocons les plus fins qu'il put se procurer. L'expérience réussit à merveille. Une livre de soie brute fournit une incroyable quantité de sel volatil et, en proportion, l'élixir le plus délicat que je connaisse : ce qui le recommande, c'est que, étant rectifié, il a un parfum plus agréable que celui qu'on obtient du sel ammoniac ou de la corne de cerf. Le sel provenant de la distillation du cocon épuré avec soin et cohobé avec l'huile qu'elle produit, forme la substance alcaline connue sous le nom de sel du roi. Milord ambassadeur me permit de communiquer en son nom cette recette à M. Tournefort. Depuis cette expérience, le docteur s'est livré à la fabrication des gouttes de Charles II et en distribue à tous ceux qui lui en demandent. La soie, est d'une nature éminemment cordiale et stomachique. Les Arabes, si experts en matière médicale en ont fait un des ingrédiens de leur alkermès. »

(*Retrospective Review.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

De l'étude des sciences naturelles aux États-Unis et de ceux qui les cultivent(1).— La société en Amérique s'est développée d'une manière bien différente qu'en Europe. Fondée avec tous les élémens de la civilisation, elle n'a pas eu à parcourir les phases si pénibles par lesquelles est passé l'ancien monde; elle a marché avec force dans la voie des améliorations, et a pu embrasser dans ses études toutes les branches de la science qui pouvaient l'aider : dans les différentes parties de l'Union ce développement simultané s'opère; la science vient en aide à l'agriculture et à l'industrie. Celles-ci se chargent de féconder le germe que l'autre a découvert, et, de ce double travail, il résulte, comme nous l'avons vu plus haut, une abondante production de richesses.

A la tête des naturalistes de New-York se trouve M. le baron Lederer, consul-général d'Autriche. M. Lederer possède une collection de minéralogie générale et un cabinet spécial de minéralogie des États-Unis. Chaque division territoriale, chaque état, chaque bassin géologique est venu y déposer son tribut. Ce sont des zéolithes de la Nouvelle-Écosse, des sulfates de strontiane du lac Erié, des tourmalines du Maine, des stéatites cristallisés

(1) Voyez dans la livraison de Mars l'article sur les sciences médicales.

du Massachussetts; des marbres verts et jaunes, des tourmalines, des beryls, des schorls, des topazes du Connecticut, des zircones en cyanite, de belles amiantes opaliformes du Vermont; une riche série de grands spinelles rouges, noirs, verts, jaunes et gris; des sparaguines et de magnifiques amphiboles de New-York; des cuivres, des zincs, des saphirs, des spinelles de New-Jersey; des graphites, des plombs, des manganèses et de riches charbons de Pennsylvanie; des fers et des cuivres du Delaware; enfin de l'or de Virginie, de la Caroline et de la Géorgie; et des rutiles et des gergons des États du Sud.

Cette collection, l'une des plus complètes de l'Amérique du Nord, est le fruit de dix-huit années de constantes recherches.

Les naturalistes de New-York ont créé un *Lycée d'histoire naturelle*, qu'ils entretiennent à leurs frais. Ils sont parvenus à former une bibliothèque et à composer une bonne collection de coquilles, d'oiseaux, de poissons, de reptiles, de minéraux et d'ossemens fossiles appartenant aux États-Unis. La Société tient ses séances tous les mardis soir, et publie chaque année ses Mémoires. Elle compte au nombre de ses principaux membres M. W. Cooper, qui s'est consacré à l'étude des oiseaux du pays, et qui connaît parfaitement toutes les branches de la zoologie, les poissons et les coquillages surtout.

M. P. Jay a réuni une fort belle collection zoologique dont la plupart des espèces appartient aux États-Unis. Chaque objet est placé sous son numéro respectif et inscrit sur un catalogue raisonné qui contient 1800 espèces. M. Leconte, qui est aussi un membre très distingué du Lycée, possède une riche collection d'insectes des États-Unis. Mais ce qui donne plus de prix à ce cabinet c'est la collection de ses dessins d'entomologie. Voulant soustraire ses richesses à l'action destructive de l'humidité ou des vers, ce savant naturaliste a eu l'heureuse idée de copier chacun des insectes sur une feuille de papier.

Cette collection dessinée, unique en son genre, fait sans contredit le plus grand honneur au talent de M. Lecomte.

New-York possède en outre deux Musées publics fondés et entretenus aux frais de la ville. Le premier, qui porte le nom de *Musée Peale*, est mal organisé. On y voit quelques quadrupèdes de l'Amérique du Sud et du Nord, beaucoup d'oiseaux, peu de poissons et d'insectes, divers reptiles, entre autres quelques belles espèces de tortues, dont trois du pays, en vie, quantité de pétrifications confondues avec une infinité d'objets de pure curiosité et plusieurs armoires remplies de mannequins, de figures de cire, de vêtemens, d'armes, d'ustensiles.

Le *Musée Américain*, situé en face de l'église de la Trinité est mieux tenu. Les oiseaux sont déposés au premier étage et classés par genres et par espèces. Au second étage, ce sont les grands quadrupèdes, tels que l'éléphant, les tigres, les lions, les panthères, le *cervus virginianus* et d'autres animaux de petite et moyenne grandeur, comme l'écureuil noir, la *mustela herminia*, la *mustela vulgaris*, le *lepus americanus*, la *condisula cristata*, le *scalops canadensis*, le *didelphis opossum et virginianus*. On peut citer parmi les espèces bien conservées le *vespertilio vampirus* de Java, le *galeopithicus variegatus* des Moluques, et quelques grandes tortues : le *spargus coriaceus*, la *testudo calcareata*, la *testudo mydas*. La section des poissons est tenue avec soin, et renferme peu d'insectes et peu de coquilles; mais on y trouve de magnifiques polypiers et quantité d'ustensiles, d'armes, de figures de cire et de choses insignifiantes.

Ces musées ne sont ouverts qu'aux personnes qui veulent consentir à payer deux shillings d'entrée. La ville a fait de ces établissemens un objet de spéculation : le soir, des flots de gaz scintillent sur les échantillons minéralogiques, se projettent sur tous les animaux empaillés, ou servent à éclairer des vues d'optique des principales villes du monde exposées aux visiteurs, qu'y attire une excellente musique.

Avec tant de moyens de parer aux dépenses, il est fâcheux que ces musées ne soient pas mieux tenus. Pour l'honneur scientifique de New-York, les professeurs devraient eux-mêmes rendre aux propriétaires le service de coordonner les espèces ; c'est le seul moyen de satisfaire la curiosité du public, de répandre les idées d'ordre et de classification et l'amour de la science. Serait-il donc si pénible d'insérer sur des catalogues quelques notes succinctes sur les mœurs et les habitudes des animaux?

Philadelphie est le centre principal des études naturelles de l'Union; parmi ses établissemens scientifiques on distingue l'*Athénée* dont Franklin fut président, alors qu'il réunissait les deux sociétés de naturalistes qu'il y avait à Philadelphie. La salle des séances est ornée du portrait de tous les présidens qu'elle a eus jusqu'à M. Duponceau, Français établi depuis grand nombre d'années dans ce pays. Le cabinet contient des minéraux, des coquilles, des ossemens fossiles, entre autres ceux de la mâchoire inférieure du mastodonte et du tétracaulodon et quelques échantillons d'antiquités mexicaines. On y conserve l'herbier de M. Mulhemberg en dix-huit volumes où sont classées deux mille cinq cents espèces de plantes dont les dénominations correspondent aux descriptions du naturaliste Wildenow ainsi que celui de B. Barton qui renferme plus de quinze cents espèces, la plupart tirées de Virginie, un carton de plantes de la Nouvelle-Hollande envoyées par M. Smith, botaniste australien et près de deux cents espèces de l'Amérique du Sud.

L'académie des sciences naturelles de Philadelphie, fut créée par quelques amateurs, et définitivement constituée en 1817. Sa prospérité va toujours croissant, grâce au zèle et aux travaux des honorables membres qui la composent. La bibliothèque contient trois mille volumes dont deux mille traitent des sciences naturelles. L'herbier général comprend dix mille espèces déterminées sans compter les collections disposées autour de la rotonde dans une galerie supérieure.

Elle renferme cinq mille échantillons minéralogiques ou géologiques ; douze cents coquilles, cinq cents oiseaux, deux cents reptiles, quelques quadrupèdes et quelques poissons quantité d'ossemens fossiles qui font l'objet des études spéciales de plusieurs membres parmi lesquels on peut citer les docteurs Morton et Harlam. L'herbier est confié aux soins du docteur Picferyng, jeune homme d'une rare application.

Le musée de Philadelphie n'est pas mieux tenu que ceux de New-York, quoique confié aux soins de M. Peale dont tout le monde se plaît à reconnaître la capacité. Il contient peu de quadrupèdes, beaucoup d'oiseaux rangés dans une vaste galerie, une belle collection de mammifères, de reptiles, de grands poissons. Une des choses les plus curieuses qu'on y remarque, c'est un squelette complet de la grande espèce des mammouths qui a été trouvé dans l'état de New-York. M. Leen et M. Hayde, amateurs de cette ville, possèdent les séries les plus complètes que l'on connaisse des espèces terrestres et fluviatiles des Etats-Unis.

Les séances de la Société des sciences naturelles de New-York s'écoulent au milieu de ce calme et de cette tranquillité dont ne se départent jamais les Américains. Le rapporteur a seul la parole, personne ne dit mot, les membres bourgeoisement assis écoutent peu, la plupart dorment ou lisent des brochures que le secrétaire a eu le soin de faire placer sur les bureaux pour prévenir l'ennui : attention délicate qu'on n'a pas en Angleterre. Cependant les études marchent et la science fait des progrès. L'élan est imprimé, c'est au gouvernement à le seconder. Les établissemens d'histoire naturelle sont trop coûteux pour que les particuliers puissent les soutenir de leurs deniers ; il manque d'ailleurs à l'Union des jardins botaniques, car on ne peut appeler de ce nom tous ceux qui sont annexés aux collèges et aux universités.

Baltimore a essuyé récemment une perte qui sera difficile à réparer. Cette ville possédait un *athénée* centre de toutes

les institutions scientifiques, où se faisaient des cours de dessin, de mécanique, de physique et de chimie; cet établissement a été dévoré par un incendie qui a consumé aussi la bibliothèque et les cabinets d'histoire naturelle, de géologie, de phrénologie, etc. Le Maryland s'honore de posséder quelques naturalistes distingués : nous citerons entre autres M. Dautet professeur de chimie au collège de médecine, qui a été chargé par le gouvernement de dresser avec l'ingénieur Alexandre la carte topographique, géologique et minéralogique de l'état. De semblables travaux ont été ordonnés dans les diverses parties de l'Union. Déjà le professeur Hitchcook a terminé ses reconnaissances géologiques et la détermination des productions animales et végétales du Massachussetts. Le docteur G. Troost a été nommé par la législature pour l'exploration du Tennessee; M. G. W. Featerstonhaugh par le congrès fédéral pour le territoire d'Arkhansas dont on achève de publier l'intéressant travail. La société géologique de Pennsylvanie a chargé M. Clenisson de visiter la mine d'or récemment découverte dans le comté d'York; enfin la législature de New-York s'est occupée des moyens de réaliser une reconnaissance exacte du territoire, comme l'avait proposé l'Institut américain, avec un catalogue des productions de tous les règnes.

Tout cela annonce un mouvement favorable aux sciences naturelles qui, du reste, ne s'arrêtent pas à la simple spéculation; les constructions civiles s'enrichissent journellement de leurs découvertes; Philadelphie doit le luxe de ses édifices aux marbres blancs, noirs et gris des carrières de Lentz Hendersons, Hetners et Dayers; Baltimore à ceux de son territoire; New-York aux marbres de Singsing, sur l'Hudson; à ceux de Pennsylvanie, de West, Stockbridge du Massachussetts, aux superbes granites de Quincy et aux grès rouges et blancs du Connecticut.

Boston possède un athénée et une société d'histoire natu-

relle fondée depuis trois ans et présidée par M. B. D. Green; ce qui distingue ce cabinet, c'est l'ordre avec lequel tout y est classé. Chaque sujet est disposé avec beaucoup de soin. La série des animaux répond à la description géologique de M. Hitchcook et contient des espèces rares. Celle des coquilles est assez régulière; on y voit quelques oiseaux, des quadrupèdes, des reptiles et des ossemens fossiles des Etats-Unis. M. Green est possesseur d'une collection de plantes du Pérou, recueillie par Bertero et d'une riche bibliothèque d'histoire naturelle. Le catalogue des animaux et des plantes de l'état de Massachussetts comprend 45 espèces de mammifères, 147 d'oiseaux, 34 de reptiles, 108 de poissons, 169 de coquilles, 38 de crustacés, 125 d'arachnides, 2350 d'insectes, 27 de radiaires et 1737 de plantes. L'université de cette ville possède une collection minéralogique qui n'est inférieure qu'à celle du collège *Yale* de New-Haven, un cabinet de physique et de chimie. Le jardin botanique de cet établissement contient plusieurs espèces de serres chaudes, mais il n'a ni école ni carrés d'étude.

De la phosphorescence chez les êtres organisés. — La phosphorescence considérée chez les êtres organisés est un phénomène si remarquable et en apparence si étranger aux autres phénomènes organiques qu'elle a dû de tout temps frapper vivement l'attention et appeler la méditation des naturalistes. Un savant physiologiste allemand, le professeur Tiedemann, a publié récemment dans sa *Physiologie Comparative* des recherches sur ce sujet qui sont pleines d'intérêt; nous allons les reproduire en partie parce qu'elles sont l'expression la plus vraie de l'état actuel de la science sur ce point curieux.

Les corps organisés peuvent être lumineux dans l'état de vie ou lorsqu'ils en sont privés; mais dans tous les cas la phosphorescence ne peut exister qu'à une certaine température; elle disparaît pendant les temps froids et les grandes chaleurs.

Dans le bois surtout, dans celui de la racine des arbres où on l'observe si souvent quand il commence à entrer en décomposition sous l'influence d'une chaleur médiocre, de l'humidité et d'un faible accès de l'air, on la fait disparaître par la dessiccation ou avec de l'eau chaude. Tiedemann croit que pendant la décomposition du bois il se forme une combinaison organique éminemment combustible de carbone, d'hydrogène et d'oxygène, qui, comme le phosphore, brûle et fournit de la lumière à la température ordinaire. Peut-être le phosphore lui-même y contribue-t-il pour quelque chose, puisque M. Buthen a démontré que les cendres d'un grand nombre de bois contiennent du phosphate de chaux. Les cadavres des animaux présentent beaucoup plus souvent la phosphorescence que les substances végétales privées de vie. On sait combien elle est fréquente chez les poissons. Ordinairement elle commence à se développer un jour ou deux après la mort, lorsque le corps est exposé à l'humidité dans l'air atmosphérique ou dans le gaz oxygène à la température de 12 à 18 degrés. On aperçoit alors à la surface des poissons une matière transparente, liquide, mucilagineuse qui devient un peu trouble consistante et lumineuse. On peut enlever cette substance phosphorescente par le lavage avec de l'eau qui devient elle-même lumineuse.

Si on met les poissons dans un vase en verre avec de l'eau, on voit aussitôt apparaître un cercle brillant à la surface du liquide. Si on agite l'eau elle devient lumineuse. La lumière disparaît dans l'eau que l'on a fait bouillir et qui est privée du contact de l'air, mais elle reparaît aussitôt que l'air arrive à la surface de l'eau. La phosphorescence cesse aussitôt que commence la décomposition fétide.

La phosphorescence s'observe également chez les êtres vivans des deux règnes. On a vu pendant des soirées d'été chaudes et calmes de la lumière se dégager sous forme d'étincelles, des fleurs de plusieurs plantes telles que le cresson, l'œillet d'inde, etc.; on a, il est vrai, élevé quelques doutes sur

l'exactitude de l'observation, et la cause de cette phosphorescence est encore ensevelie dans l'obscurité. Tiedemann l'attribue à l'émanation d'une matière combustible, peut-être d'une huile volatile qui entre dans une espèce de combustion sous l'influence de l'air. Le *dictamnus albus* répand, dit-on, autour de lui pendant les soirées chaudes de l'été, une atmosphère qui prend feu à l'approche d'une lumière et donne une belle flamme bleue.

Beaucoup d'animaux, surtout parmi ceux qui vivent dans l'eau fournissent des phénomènes lumineux. La plupart des zoophytes marins, beaucoup de crustacés, plusieurs mollusques et quelques poissons émettent de la lumière. C'est même à eux qu'on attribue la phosphorescence de la mer. Un grand nombre d'insectes qui vivent dans les airs sont aussi lumineux. Tel est le cas de beaucoup de vers et d'insectes, parmi lesquels la famille du *Lampyrus nocteluca* est l'une des plus remarquables.

La lumière qu'elle fournit est d'un bleu léger et verdâtre, et semble envelopper l'insecte tout entier. Le mâle a une lumière moins prononcée et d'un bleu très léger. La lumière de la femelle du ver-luisant se rapproche de la couleur de la topaze avec une légère nuance de vert. Elle ne devient visible qu'à une température de 50° 7/10e : on peut alors distinguer l'heure à sa montre. La lumière du mâle a la même couleur. La mouche lumineuse offre deux degrés de lumière. L'une plus légère que celle du ver-luisant, mais sans intermission ; la seconde est une lumière d'un bleu vif, intermittente, semblable à de brillantes étincelles qui s'éteignent rapidement. L'intensité de sa lumière est plus forte que celle du ver-luisant ou de tout autre animal lumineux. L'intermittence de la lumière ferait croire à la présence d'un voile membraneux qui serait alternativement étendu à la surface de l'organe subitement retiré.

La phosphorescence commence ordinairement à la chute de la brune ; on voit paraître quelques points brillans qui aug-

mentent graduellement. Si les insectes sont enfermés dans un endroit sombre avant le coucher du soleil, ils commencent à briller long-temps avant le crépuscule. Si on les expose à la lumière pendant qu'ils sont phosphorescens, leur lumière diminue graduellement, mais elle revient dans l'obcurité. La lumière est éteinte lorsque le jour commence, excepté sur deux points du dernier anneau qui continuent à répandre pendant quelques instans une faible lueur. Macartney a remarqué que les insectes ne brillent pas le soir si on les a soustraits pendant le jour aux rayons du soleil.

Tiedemann après avoir examiné avec la plus sérieuse attention toutes les circonstances sous l'influence desquelles se produit la phosphorescence, l'attribue à une matière produite par les changemens de composition qui accompagnent la vie, et qui est probablement sécrétée de la masse des humeurs par des organes particuliers. Ce liquide contient, sans doute, du phosphore ou quelque substance combustible analogue, qui se combine à l'oxygène de l'air ou de l'eau aérée à une température moyenne, et produit ainsi un dégagement de lumière. La préparation et la sécrétion de cette substance rentrent dans les actes de la vie qui changent, augmentent ou décroissent par l'influence des stimulans externes dont l'action sur les animaux modifie leur manifestation de la vie. Mais la phosphorescence elle-même ne peut être considérée comme un acte vital, puisque dans certaines occasions, elle continue pendant des jours entiers, même après que l'animal est mort. Tout ce qu'on peut dire de la présence de ce phénomène dans l'économie des insectes, chez lesquels on le remarque, c'est que la préparation et la sécrétion de cette matière lumineuse doivent avoir quelque utilité pour la conservation de leur vie.

Sciences Chimiques.

Liquéfaction des gaz.—Le monde savant connaît les beaux et curieux résultats obtenus par M. Thilorier, sur l'expansion de l'acide carbonique liquéfié; ils viennent d'être confirmés en Angleterre par M. Kemp, qui a reconnu, en outre, que cette expansion n'est pas particulière au gaz acide carbonique, mais qu'elle est une des propriétés de tous les gaz condensés à l'état liquide. Ce savant a mis sous les yeux des membres de la *Société Wernerienne d'histoire naturelle d'Edimbourg,* du gaz acide sulfureux liquéfié, hermétiquement fermé dans un tube et séparé des matières qui avaient servi à le former. Ce gaz liquéfié occupait huit pouces de longueur dans un tube de 5/8 de diamètre intérieur et refroidi d'une température de 60° Fah. à 14° (de 15° 56 c^e^ à — 10 c^e^), point auquel il devient liquide, sous la pression de l'atmosphère. Il s'était contracté d'un pouce; mais, quand on l'échauffait d'un nombre égal de degrés au-dessus de 60 Fah., c'est-à-dire quand on élevait sa température à 106 Fah. (41°, 11 c^e^), il se dilatait avec plus de force qu'il ne s'était contracté par un égal abaissement de température, ce qui démontre que l'expansion marche à de hautes températures, suivant une progression géométrique de telle sorte, qu'entre le point de liquéfaction ou 14° Fah. et 212° Fah., point de l'ébullition de l'eau, il y a une différence de 1/3 de volume; la pression à 212° Fah. étant d'environ 25 atmosphères. M. Kemp regarde cette propriété comme n'étant pas exclusive aux gaz liquéfiés, mais comme étant également le partage de tous les autres fluides, quand on les élève à leur point d'ébullition.

Histoire.

De l'Inde et des causes qui ont arrêté le développement de la richesse dans ce pays. — Maintenant que l'Inde se

trouve, en quelque sorte, placée sous la juridiction de la Grande-Bretagne, et que l'abolition de l'esclavage dans les Antilles a détruit tous les avantages qu'elles offraient à la Métropole, les publicistes anglais jettent leurs regards avec anxiété sur l'Inde; ils interrogent son présent et son passé; ils feuillettent son histoire afin d'y trouver d'utiles enseignemens pour l'avenir. Nous reproduirons ici quelques fragmens de ces études qui nous ont paru dignes d'intérêt. « L'histoire de l'Inde n'est qu'une longue série d'horreurs, dit M. Jacobs. Depuis sa conquête par les Mahométans, ce pays a été de tout temps désolé par d'immenses armées. Tantôt c'étaient les hordes envahissantes d'un Tamerlan, tantôt celles d'un Baber ou d'un Nadir; plus fréquemment encore les bandes indisciplinées des différens princes qui se disputaient la suprématie. Rien ne saurait mieux faire connaître l'état déplorable de cette société que l'existence des deux expressions *wulsa* et *joar*, dont l'équivalent ne se retrouve dans aucun autre idiome.

« A l'approche d'une armée ennemie, les infortunés habitans de l'Inde enfouissaient dans la terre les effets trop lourds pour pouvoir être emportés; après quoi les hommes, les femmes et tous les enfans âgés de plus de six ans (les plus jeunes étaient portés dans les bras de leurs mères), sortaient de leurs demeures, chargés d'un sac de provisions proportionné à leurs forces, et allaient chercher un lieu momentanément à l'abri des désastres de la guerre. Tantôt ils trouvaient un asile dans les forteresses, le plus souvent ils erraient dans les bois, où la plupart d'entre eux mouraient de faim, si l'occupation de l'ennemi se prolongeait. Ces émigrations en masse s'appelaient *wulsa*. Le mot *joar* exprime une position plus horrible encore. Les Hindous, poussés au désespoir par les armes des Musulmans, se décidaient souvent à faire périr dans les flammes leurs femmes et leurs enfans pour leur épargner les souillures qu'ils auraient souffertes s'ils étaient tombés entre les mains de leurs ennemis. Cet acte atroce, qui s'est mille fois répété, était désigné par le mot *joar*.

« Le siècle dernier fut marqué par l'invasion de Nadir Shah. Indépendamment de tout ce qui fut anéanti, on assure que le conquérant emporta avec lui en Perse de l'or, de l'argent et des bijoux pour l'immense valeur de 32 millions de livres sterling (800 millions de fr.). Peu de temps avant cette invasion, Seraji avait fondé l'empire des Mahrattes, qui répandit la terreur et la désolation dans l'Inde entière jusqu'à sa destruction par le marquis de Hastings. Il faut que l'anarchie et la tyrannie aient été portés dans ces malheureuses contrées à un point bien terrible, pour que les bandits appelés *Pindacis* soient parvenus à former une organisation si puissante, que l'Angleterre fut obligée de mettre sur pied ses meilleures troupes, afin d'opérer leur destruction. Ces brigands étaient au nombre de plus de 30,000 hommes tous montés, et ne vivaient que de pillage. Aujourd'hui, à la vérité, les Mahrattes et les Pindacis ont été subjugués; mais le pays est toujours infesté par des bandes isolées. Dans un pareil état de choses, tout ce que le malheureux cultivateur pouvait espérer, c'était l'assurance de ne pas mourir de faim. Toute accumulation de capitaux était impossible; les économies étaient détruites plus rapidement encore qu'elles ne pouvaient être faites, et le peuple rétrogradait à grands pas vers la barbarie. De vastes régions se dépeuplaient et se changeaient en *jungles,* repaires des lions et des tigres. Depuis l'occupation anglaise, par l'effet de la sécurité comparative qui règne dans ce pays, la population a de nouveau commencé à s'accroître, et une partie des terres qui avaient été abandonnées, ont été rendues à la culture; mais il s'écoulera bien du temps encore avant que les désastreux effets de la conquête musulmane aient cessé de se faire sentir.

« Les souverains mahométans se prétendaient seuls propriétaires de toutes les terres, et en cette qualité, ils exigeaient, sous le nom de loyer, telle portion du produit qu'ils jugeaient convenable. La Compagnie anglaise, ayant succédé à leurs droits et privilèges, n'a pas manqué de s'en prévaloir dans

toute leur étendue, et il lui est arrivé maintes fois d'être plus exigeante que les barbares. Elle s'est montrée tout aussi habile qu'eux à déguiser ses exactions, à enlever au malheureux cultivateur ses récoltes, et à ne lui laisser que ce qui lui était absolument indispensable pour exister. La perception du *Zemindary*, du *Ryotwar* et du *Monzaver*, s'est faite par les préposés anglais avec la même rigueur, avec la même duplicité que par les officiers musulmans. Ces contributions, on ne peut plus onéreuses et qui se prélevaient simultanément, méritent d'être définies. Dans le premier cas le percepteur est le *zemindar*, espèce de fermier général, responsable du montant total de la contribution imposée; dans le second, le gouvernement s'adresse directement au *reyot* ou laboureur, et dans le troisième, le village collectivement s'abonne pour le montant de ses contributions, et la quote part de chaque contribuable est réglée en famille. Indépendamment de ces impôts, qui sont directs, les impôts indirects sont portés à un taux effrayant, et le mode de leur perception offre tout ce qu'il y a de plus détestable dans l'*exercice* français et dans l'*alcabala* espagnol. Le sel, le tabac, l'opium sont aussi des objets d'un monopole rigoureux. Avec une pareille organisation, il ne faut pas s'étonner si les Hindous sont si pauvres et si misérables; on doit au contraire être surpris de ce qu'ils aient trouvé encore les moyens de subsister. »

Législation.

Tribunaux correctionnels et justice municipale de Londres. — « Le bon sens pratique des Anglais, dit un voyageur allemand, se révèle tout entier dans cette justice sommaire qui réprime les simples délits, et qui est si importante pour la sécurité des grandes villes. Le tribunal criminel de Londres *(The court of quarter sessions)* connaît de toutes les affaires qui dépassent le ressort de la police, et qui, devant être jugées par des jurés, ne s'élèvent pourtant pas au rang

des crimes. Les renseignemens obtenus par la police sont soumis à ce que l'on appelle le grand jury, qui décide s'il y a lieu ou non de poursuivre. Quand il a répondu affirmativement par les mots : *a true bill*, les poursuites commencent ; s'il répond, au contraire : *ignoramus*, l'accusé est renvoyé de toute poursuite. Dans la plupart des affaires qui se jugent par cette cour, on ne voit ni attorneys, ni avocats ; les parties ne veulent pas de leur coûteux secours. Dès que l'accusé paraît devant les juges le plaignant expose ses griefs, et lorsqu'il a fini, l'accusé obtient la parole à son tour, et peut même interroger l'accusateur. Les témoins à charge et à décharge viennent ensuite : puis le président pose les questions. Si le jury déclare l'accusé innocent, il est remis en liberté ; si, au contraire, il est déclaré coupable, les juges se consultent et l'arrêt est prononcé. On prétend que les Anglais sont esclaves de la loi : c'est une erreur. Il y a fort peu de lois en Angleterre qui s'expriment d'une manière très précise ou qui prévoient tous les genres de crimes et de délits. Dès-lors une grande latitude est laissée au juge ; et le vol d'objets d'une valeur à-peu-près égale entraîne, suivant les circonstances, des peines fort différentes. Voici quelques exemples dont j'ai été témoin.

« Une femme, mère de quatre enfans et d'une conduite irréprochable, vole un morceau de viande sur l'étal d'un boucher.— Elle est condamnée à quinze jours de prison.

« Un mauvais sujet déjà mal noté, vole une tabatière de peu de valeur. — Il est déporté pour sept ans.

« Un charretier insulte les receveurs d'une barrière. — On lui laisse le choix de payer 5 £ ou de passer un temps assez long en prison.

« Un garçon de quatorze ans vole un mouchoir.—Il est condamné à un travail forcé pendant quelque temps et au fouet. »

« En Prusse, chacune de ces affaires aurait donné lieu à un gros volume d'actes dressés par un malheureux référendaire et aurait duré plusieurs mois. Ici, il n'a fallu que quelques

minutes pour la décider, et non-seulement les juges et le public, mais encore l'accusateur et l'accusé se sont retirés convaincus que tout avait été suffisamment examiné et débattu. En Allemagne et en France les peines sont en général fixées pour chaque cas ; aussi les jurés, en déclarant l'accusé coupable, prononcent en même temps implicitement la peine à laquelle il est condamné. La question de fait et celle de droit ne peuvent plus se séparer ; l'une et l'autre sont décidées en même temps. Si la loi déplaît aux jurés, ils s'établissent, de leur autorité privée, législateurs, et acquittent quand ils devraient condamner, c'est ce qui arrive souvent en France. Dans les cas que je viens de citer, les jurés, en déclarant l'accusé coupable, n'avaient nullement fixé la peine qu'il allait subir. Ils ne pouvaient savoir d'avance quelle serait la décision du juge. Celui-ci avait une fonction toute particulière à remplir et une latitude convenable pour appliquer utilement la loi.

« L'expédition des affaires de simple police présente la même spontanéité, la même intelligence de la loi, la même rectitude de jugement. Ces affaires sont ordinairement jugées par un seul juge, assisté de deux greffiers. Ici encore le plaignant lui-même expose la plainte ; les parties sont interrogées ; la défense est entendue avec attention, et le jugement rendu d'une façon très laconique. Voici un spécimen de ces sortes de jugemens que j'ai recueillis pendant une vacation à laquelle j'assistais.

« On commença par les personnes arrêtées pendant la nuit. « N. N. était si saoul, qu'il ne pouvait se remuer. — En convient-il ? — Oui. — Qu'il paie 5 shillings d'amende, etc. » Voilà une affaire faite. « N. N. était saoul, etc. — En convient-il ? — Non. — Son habit n'était-il pas crotté par-devant ? — Oui. — Qu'il paie 5 shillings d'amende. » Voilà encore une affaire faite. « Monsieur a cassé un carreau dans mon omnibus. — Quand avez-vous vu le carreau entier pour la dernière fois ? — Je ne le sais pas au juste. — Avez-vous

d'autres preuves? — Non ; mais monsieur était gris. — Qu'il paie 5 shillings d'amende. » Encore une affaire faite. « N. N. était saoul et il l'est très souvent. — Qu'il paie 5 shillings d'amende, et la première fois que cela lui arrivera de nouveau, je l'enverrai à la maison de correction. » J'ai été surtout frappé de deux choses, d'abord, de ce que des hommes tout déguenillés ne trouvaient aucune difficulté à payer sur-le-champ les 5 shillings, et ensuite de ce que des hommes fort bien mis se montrassent ivres dans les rues.

« Puisque je suis sur le chapitre de l'ivrognerie, je vais faire connaître les principaux résultats de la suppression de l'impôt sur la bière. En adoptant cette mesure, on voulait à-la-fois dégrever le peuple d'un fardeau énorme, lui faire abandonner l'usage des spiritueux et détruire le monopole des grands brasseurs. La consommation de la bière a augmenté; mais celle de l'eau-de-vie n'a pas diminué dans la même proportion; les cabarets à bière ont augmenté outre mesure, et les grands brasseurs ont toujours conservé leur monopole par la facilité qu'ils ont de donner de la bière de meilleure qualité et à meilleur marché que les petits fabricans. En 1834, M. Buckingham a soumis au Parlement des calculs fort curieux à cet égard. Il assure que les quatorze principaux cabarets de Londres sont fréquentés, dans le cours d'une semaine, par 142,453 hommes, 108,593 femmes et 18,391 enfans, en tout par 269,437 individus, et il ajoute que les femmes et les enfans s'y conduisent d'une manière encore plus inconvenante que les hommes. Dans un des quartiers d'Édimbourg, on compte un cabaret sur quinze familles, et, dans une petite ville d'Irlande de 800 habitans, il y a 88 cabarets. Dans le district de Sheffield treize personnes ont perdu la vie en dix jours, soit pour avoir trop bu, soit dans des rixes causées par l'ivresse. »

Biographie.

Wollaston. — Vicq d'Azir a dit, avec autant d'esprit que de raison : ce serait une recherche curieuse et utile que l'examen des grandes réputations et de leurs causes. Tel fleuve roule avec fracas ses eaux impures, un autre s'enorgueillit de celles qui lui sont étrangères : voilà quel est l'emblème des réputations usurpées. Nous ne saurions faire une telle application à Wollaston, que l'étendue de ses connaissances a placé parmi les illustrations de la Grande-Bretagne; son éloge est tout entier dans l'exposé de ses travaux et de ses découvertes.

William Hyde Wollaston descendait d'une famille respectable du Staffordshire, et était fils de François Wollaston, esq^r; il naquit à Londres, le 6 août 1766. Après ses premières études, il alla terminer son éducation au collège Caïus, à Cambridge, où il étudia ensuite la médecine, et reçut le bonnet doctoral en 1793. Ses débuts scientifiques furent si brillans, qu'à la fin de l'année suivante, il fut nommé membre de la Société royale, où il lut, en 1797, son premier Mémoire sur la goutte et les calculs urinaires. Depuis ce moment, presque tous ses travaux se rattachent à des expériences chimiques. N'ayant pu obtenir la place de médecin de l'hôpital Saint-Georges, il abandonna la médecine pour cultiver exclusivement la physique et la chimie, qu'il ne tarda pas d'enrichir d'une foule de découvertes.

En 1806, nommé second secrétaire de la Société royale, il ne vit, dans cette honorable fonction, qu'un seul but, celui de justifier sa nomination par un plus grand nombre de travaux. Les plus importantes de ses recherches qu'il publia dans les *Transactions philosophiques*, sont :

Des expériences sur des productions chimiques, par l'action de l'électricité; une méthode d'examen des pouvoirs réfractifs et dispersifs, par la réflection prismatique; sa découverte du palladium, faite en 1803, et celle du rhodium, en 1804; la

non-existence du sucre dans le sang des personnes atteintes du diabétès sucré; ses recherches sur les cristaux primitifs de carbonate de chaux, et celles sur la chambre obscure et le microscope; ses procédés pour rendre le platine malléable, pour lesquels la Société lui décerna une de ses médailles royales. Il enrichit aussi les *Annales philosophiques* du docteur Thomson, de différens Mémoires.

Le docteur Wollaston a également inventé divers appareils et des méthodes ingénieuses pour déterminer les propriétés et les principes constituans des plus minimes quantités de matière. Pour cela, il avait construit de très petits appareils dans lesquels il exécutait ses expériences avec une rare précision, et avec économie de temps et d'argent; parmi ces appareils était une pile galvanique, de si petite dimension, qu'on eût pu la renfermer dans un dé à coudre; il attendait de grands résultats de ces appareils. Pendant que Wollaston dotait la science de ses ingénieux procédés et de ses découvertes, il disposait en même temps les nombres proportionnels sur une échelle qu'il a nommée *Échelle synoptique des équivalens chimiques*, laquelle, dans un cadre très resserré, fait reconnaître aussitôt la composition d'un grand nombre de corps. Bientôt après, continuant ses recherches sur le platine, il parvint à faire des fils de ce métal, non-seulement plus fins que les cheveux, mais presque imperceptibles à l'œil nu. Ses travaux de laboratoire lui acquirent une brillante réputation et surtout une grande fortune; sa découverte de la malléabilité du platine lui valut, dit-on, plus de 30,000 £ (environ 775,000 fr.).

Les géologues doivent également à Wollaston sa chambre claire et son goniomètre, qui a introduit dans la cristallographie une exactitude et une précision inconnues jusqu'alors. Les travaux du laboratoire et du cabinet usèrent les ressorts de la vie de Wollaston : il mourut le 22 décembre 1828. Marchant sur les traces du philantrope Montyon, il légua à la Société royale 1000 £ (25,000 fr.), afin que les intérêts en

fussent appliqués chaque année à des expériences et à l'encouragement de la science qu'il avait cultivée avec tant de succès.

Wollaston, tant par ses qualités personnelles que par ses talens, commandait le respect. Le docteur Fitten, président de la Société géologique, a dit de lui, qu'il était bien difficile de trouver un homme qui réunît, à un aussi haut degré que lui, les qualités d'un gentilhomme anglais à celles d'un philosophe. Wollaston était d'une probité rare; jamais l'hypothèse, pour si ingénieuse qu'elle fût, ne trouvait grâce devant lui. C'est un des savans les plus positifs que l'Angleterre ait possédé : il était si avare de son temps et en connaissait si bien l'emploi, que son plus grand malheur était de voir paraître, dans son laboratoire ou dans son cabinet, quelques-uns de ces oisifs qui vont colporter en tous lieux leur ennui , sans songer aux moyens d'en préserver les autres. Voici la manière dont il les accueillait : un jour, il rencontre une de ces inutilités qui se promenait dans son laboratoire : — « Monsieur, lui dit-il, en le prenant par le bras, et lui montrant un fourneau, voyez-vous cela?—Sans doute.— Eh bien! faites-lui bien une profonde révérence, car c'est pour la première et dernière fois. » Le temps, qui règle tant de choses et qui permet à la vérité, long-temps muette, de dicter ses immuables et éternels décrets, n'a fait que confirmer la grande réputation de Wollaston.

Thomas Moore chez lady Blessington.—Un nom retentit, prononcé par la voix grave et sonore du valet-de-pied qui se tient au bas de l'escalier; c'est celui de Thomas Moore : « M. Moore! » murmure un valet-de-pied à la porte du salon; et, le lorgnon à l'œil, entre le poète, heurtant légèrement contre une ottomane, que lui dérobent sa vue basse et l'obscurité. A le voir, vous jugez bientôt que c'est un habitué des salons; sa démarche est gracieuse; ses petits pieds glissent jusqu'à lady Blessington, et il lui présente ses complimens

avec une aisance mêlée d'une révérencieuse courtoisie. Auprès des hommes, qui tous lui sont connus, ses manières franches et gaies sont celles d'un favori dont la confiance s'alimente de leurs félicitations et de leurs suffrages. Il va de l'un à l'autre, relevant et renversant la tête pour les regarder (car, chose étrange, il ne se trouve pas dans le salon un homme qui ait moins de six pieds), et, pour chacun d'eux, Thomas Moore a de ces mots heureux qu'on remarquerait dans la bouche d'un autre, mais ils coulent de la sienne avec tant d'abondance et de rapidité, qu'on a peine à les réunir.

Le dîner fut annoncé: un gentilhomme russe présenta la main à milady, et nous les suivîmes dans une magnifique salle octogone, ornée de glaces, qui réfléchissaient tous les mouvemens des convives. Je me trouvai placé en face de M. Moore. Des flots de lumière inondaient son beau front. Si vous ne l'avez vu qu'à table, vous ne pouvez guère soupçonner la petitesse de sa taille. Son corps est proportionnellement plus long que ses jambes, et ses épaules, comme sa tête, sont celles d'une personne beaucoup plus forte. Il siège haut par conséquent, et son cou, qu'il redresse d'une manière toute particulière, achève de faire disparaître sa petite stature.

La conversation tomba sur O'Connell. « C'est une puissance, dit M. Moore; mais sa parole a fait bien du mal à l'Angleterre et à l'Irlande. Rien ne résiste à l'éloquence, et la faculté de *penser sur ses jambes* (d'improviser) est un instrument terrible dans la main d'un homme, quel qu'il soit. On a pour cette faculté une admiration peu sage; et l'empire qu'on lui accorde a toujours été plus nuisible qu'utile aux pays sur lesquels il s'est exercé. Un remarquable exemple de ce que peut l'homme sans parler, c'est lord A..... : fort de la confiance qu'il inspire à la nation, il trouve dans son crédit auprès d'elle un équivalent de l'éloquence. P..... est un beau parleur; admirable tant qu'il a combattu dans les rangs de l'opposition, il échoua dès qu'il en sortit, pour diriger la Chambre. Quant à O'Connell, il serait irrésistible sans les

deux taches qui ternissent sa réputation : les contributions de l'Irlande en sa faveur et son refus de donner satisfaction à l'homme qu'il avait l'intention d'attaquer encore. Que l'on dise du duel ce que l'on voudra : il est la sauve-garde des convenances sociales. La vieille école, sur ce point, avait des idées plus saines : elle imposait à un homme la responsabilité de ses paroles, et j'avoue qu'à cet égard, je partage ses doctrines. Ainsi O'Connell n'avait pas fait encore sa profession de foi contre le duel, quand P..... le provoqua. Le défi fut accepté. Ils devaient se retrouver en France. P..... alla jusqu'à Douvres ; mais O'Connell allégua la maladie de sa femme, gagna du temps et fit si bien que la justice intervint. Un autre patriote irlandais, à quelques jours de là, se prévalut de la maladie de sa fille, pour refuser un cartel. Ce double incident amusa les beaux esprits de Dublin, à qui il fournit la matière de cette épigramme :

Tous deux, pleins de l'horreur que le sang leur inspire ;
Ils font dire à leur Dieu plus qu'il n'avait cru dire,
Et, sans doute pour vivre un peu plus longuement,
Honorent, l'un sa femme et l'autre son enfant.

« Les beaux jours de l'Irlande sont ceux qui se sont écoulés de 82 à 98. Alors un homme ne vivait, pour ainsi dire, que le pistolet au poing, et Grattan, sur son lit de mort, recommandait à son fils de ne jamais marcher qu'armé d'un pistolet. »

Voyages.

Les poissons de l'Ucayali et du Maragnon. — L'Ucayali et le Maragnon abondent en poissons d'espèces très variées dont la plupart servent à la nourriture des habitans. On y trouve douze ou treize espèces de petits poissons d'un goût exquis et qu'on pêche soit à l'hameçon soit au moyen d'une plante narcotique appelée *barbasco*. On broie la racine de cette plante, on la mêle avec de la graisse et on la jette dans

les endroits de la rivière où le courant est peu rapide. Le poisson accourt, dévore ces appats, et se trouve bientôt engourdi, puis il flotte à la surface de l'eau et on le prend à la main. Les eaux de l'Ucayali nourrissent cinq autres espèces de gros poissons que les Indiens appellent *paiche*, *gamitana*, *pacou*, *sungaro* et *torres*. Le *gamitana* et le *sungaro* sont surtout fort bons à manger. Le *gamitana* est le seul qui soit salé par les naturels; le *sungaro* ressemble beaucoup au brochet de nos rivières, mais il acquiert dans les eaux de l'Ucayali une longueur de six à huit pieds. Le *bufco* ou le marsouin de rivière est aussi très nombreux dans ces parages; il est d'une couleur de chair claire, et, à juger de sa grosseur dans l'eau, il doit avoir environ six pieds de long. On n'en mange point la chair, on le pêche seulement pour en extraire l'huile. Les crocodiles, objet de terreur pour les naturels, sont aussi en très grand nombre dans l'Ucayali et le Maragnon: on en voit souvent qui ont jusqu'à trente pieds de long; mais ils infestent ordinairement les criques et les parties stagnantes.

Les deux espèces de poissons les plus recherchées, celles qui procurent aux habitans de grandes ressources sont la *vaca marina* et la *tortuga*. La *vaca marina*, autrement dit le *manaty*, se pêche surtout pendant la saison des pluies. Comme ce poisson affectionne particulièrement une sorte d'herbe qui croît en abondance sur le rivage, la hauteur des eaux lui permet alors d'en approcher, et il devient plus facile à atteindre; c'est en outre le moment où il donne le plus de profit. La vaca marina a sept ou huit pieds de long, sa queue a deux ou trois pieds de circonférence et est disposée horizontalement. Le corps, à sa partie la plus épaisse, présente de six à sept pieds de tour; et les nageoires ont un pied trois pouces de long. Quoique la vaca marina ait une très grande ressemblance avec le veau marin, elle ne peut vivre hors de l'eau et n'en sort guère que la tête. Elle est munie de deux nageoires seulement qui sont placées presqu'à la jonc-

tion de la tête et du corps. On dit qu'elle a deux estomacs et qu'elle appartient à l'ordre des ruminans. Lorsque la vache marine a atteint son développement à-peu-près complet, sa graisse peut donner jusqu'à cinquante livres d'huile. La chair en est grasse et ressemble, par l'aspect et le goût, à celle du porc; mais elle est plus noire; on la mange ordinairement rôtie, on peut la servir aussi bouillie, cuite à l'étuvée, ou accommodée avec différentes espèces de sauces. L'os de ses épaules sert à faire des bêches qui ne sont pas très inférieures à celles en fer. Les Indiens, connaissant les plantes que le *manaty* vient chercher sur les bords de la rivière, pour les manger, se postent à l'affût dans les endroits où elles croissent abondamment, et lorsque l'animal lève la tête hors de l'eau, ils le harponnent. Une fois que le manaty ne donne plus signe de vie, l'Indien submerge sa barque, et l'amène dans cet état sous le corps de l'animal; puis il vide le canot, soulève le manaty, l'amarre à ses plats bords, et l'emporte.

La *tartaruga* ou tortue de rivière, que les naturels appellent *charapa* fournit également une nourriture abondante et délicieuse. On la trouve en troupes considérables sur les bords du Maragnon et de tous ses affluens; à l'époque des basses eaux, leurs rivages en sont couverts, et les naturels en font alors leur nourriture presque exclusive. On en conserve aussi beaucoup dans des réservoirs construits exprès et entourés de haies. La tortue est très prolifique; elle dépose ses œufs depuis la mi-juillet jusqu'à la fin de septembre. Au mois d'août, lorsque les eaux de l'Ucayali sont très basses, le rivage en est comme pavé. Il y en a de deux espèces qui, quoique semblables en apparence, diffèrent beaucoup de grandeur. Lorsque la plus petite espèce a pris tout son développement, elle pèse de vingt-cinq à trente livres; la plus grande pèse plus du double. La première pond avant l'autre et ne donne pas plus de deux douzaines d'œufs, celle-ci en pond jusqu'à deux cent cinquante. Ni l'une ni l'autre

espèce, dit-on, ne visitent jamais deux fois la même rive. L'animal fait dans le sable un trou de grandeur convenable, y dépose son fardeau, le recouvre ensuite avec le plus grand soin et en égalise parfaitement la surface, afin de ne pas attirer l'attention sur ce point; mais c'est cet excès même de précaution qui trahit l'existence de son précieux dépôt, car les Indiens n'ont pas d'autre signe pour le reconnaître que le poli du sable qui le recouvre.

Les œufs restent environ cinquante jours avant d'éclore; les petits naissent sans écaille et sont de la grosseur d'une piastre. L'instinct les fait rester sous le sable jusqu'à la nuit, ils en sortent alors et vont se jeter à l'eau. S'ils apparaissaient pendant le jour, il est probable que la chaleur du soleil les ferait périr ou qu'ils deviendraient la proie des oiseaux. Les œufs de tortue sont un produit précieux pour les Indiens; ils en font une huile qui sert à les éclairer pendant la nuit et avec laquelle ils assaisonnent leurs mets. Elle constitue aussi l'un des principaux articles de leur commerce avec les habitans du cours inférieur du fleuve des Amazones, chez qui elle est connue sous le nom de *manteca*.

Voici comment on procède à la fabrication de cette huile. On met une grande quantité d'œufs dans un vase en bois, on les écrase avec une espèce de fourche à quatre dents, on sépare ensuite les pellicules et on les jette; cela fait, on remplit le vase d'eau jusqu'à trois ou quatre pouces au-dessous du bord et on le laisse dans cet état pendant une demi-journée exposé aux rayons du soleil; la chaleur sépare l'huile et la fait monter à la surface de l'eau. L'huile est alors recueillie avec des coquilles, versée dans des jarres et portée dans une chaudière où on la fait bouillir jusqu'à ce qu'elle ait acquis une belle couleur jaune-clair; arrivée à ce point on la remet aussitôt dans une jarre, et elle peut, dès ce moment, servir aux différens usages, ou être exportée. A Sarayacu elle se vend 1 réal ou 6 pences (12 sous) le gallon; à Para cette mesure vaut 1 dollar. C'est un article d'une vente assurée tout

le long du Maragnon en aval de l'Ucayali, et l'on dit qu'il en descend de cette seule rivière mille gallons par an.

Statistique.

Valeur de la propriété immobilière à Birmingham. — Dans la livraison du mois d'avril, nous avons présenté le tableau du développement industriel qui s'était opéré à Birmingham depuis le commencement du dix-neuvième siècle, dans un ouvrage de M. James Luckock sur cette ville, nous trouvons une appréciation de la richesse immobilière de ses habitans que nous nous empressons de reproduire. Voici comment elle est répartie :

1	personne	possède	400,000 £	ci.	£ 400,000	10,000,000 fr.
2	»	»	300,000		600,000	15,000,000
3	»	»	200,000		600,000	15,000,000
4	»	»	150,000		600,000	15,000,000
5	»	«	100,000		500,000	12,500,000
6	»	»	80,000		480,000	12,000,000
10	»	»	50,000		500,000	12,500,000
20	»	»	30,000		600,000	15.000,000
30	»	»	20,000		600,000	15,000,000
50	»	»	15,000		750,000	18,750,000
70	»	»	10,000		700,000	17,500,000
100	»	»	5,000		500,000	12,500,000
200	»	»	2,000		400,000	10,000,000
400	»	»	1,000		400,000	10,000,000
1,500	»	»	200		300,000	7,500,000
2,000	»	»	250		500,000	12,500,000
3,000	»	«	100		300,000	7,500,000
4,000	»	»	50		200,000	5,000,000
5,000	»	»	25		125,000	3,125,000
5,000	»	»	15		75,000	1,875,000
	Propriétés des femmes				870,000	21,750,000
22,903					10,000,000	250,000,000

Birmingham possède 150,000 habitans; en admettant que

le chiffre des propriétaires représente les chefs de famille, le nombre des non-possédans serait très considérable, car il doit s'élever à 50,000 au moins. Le nombre total des maisons était de 30,000 en 1831, dont 7000 rapportaient 80 £ par an de loyer; le montant des impôts des portes et fenêtres s'élevait pour la même année à 29,000 £ (725,000 fr.)

Les églises d'Espagne et leurs richesses. — Le clergé d'Espagne a toujours été regardé comme le plus richement doté de l'Europe. En 1804 on évaluait le revenu de ses propriétés immobilières à 98,000,000 fr. ; et le produit du casuel au double de cette somme. Voici quel était alors le revenu de quelques-uns des prélats de ce royaume.

ARCHEVÊCHÉS	FRANCS.	ÉVÊCHÉS.	FRANCS.
Tolède.	2,750,000	Jaen	400,000
Séville	1,000,000	Cordoue	338,500
Santiago	800,000	Cuença.	340,000
Valence.	650,000	Carthagène	325,000
Saragosse	325,000	Malaga	306,500
Grenade.	287,500	Osma.	287,500
Burgos.	180,000	Barcelonne	257,600
Tarragone. . . .	155,000	Valladolid.	150,000

Les églises étaient aussi richement pourvues : les ostensoirs, les calices, les vases sacrés, en or, en argent ou en vermeil ne manquaient pas pour rehausser par leur éclat la pompe des solennités religieuses. En 1794, lorsque l'Espagne en était aux expédiens pour faire face aux frais de la guerre contre la France, le conseil d'Etat constata dans sa séance du 2 juin, présidée par Charles IV, que les églises de la Péninsule et des îles adjacentes possédaient 43,000 arrobes (environ 510,000 kilogr.) d'argenterie, dont la valeur fut portée à 1,104,000,000 réaux de vellon (287,000,000 fr.). Depuis cette époque la guerre de 1808, les réactions de 1815 et de 1823, ont diminué notablement la richesse des églises d'Espagne; les cloches seu-

les leur restent, mais on songe encore à les en dépouiller. Voici quels étaient les calculs auxquels se livrait dernièrement un journal de Madrid à cet égard :

« On compte aujourd'hui, disait-il, en Espagne 28,000 églises ouvertes au culte, et dans lesquelles se trouvent plus de 84,000 cloches, dont le poids total ne peut pas s'élever à moins de 3,660,000 arrobes (43,920,000 kilog. environ).

« En voici le détail :

Désignation des églises.	Nombre des cloches.	Poids des cloches en arrobes.
60 cathédrales.	660	148,800
83 collégiales	698	97,130
19,000 paroisses	68,000	2,670,000
3,000 ermitages	3,250	50,500
2,000 chapelles	2,000	25,000
3,000 couvens.	9,500	670,000
Total.	84,108	3,661,430

« La valeur du métal portée à 70 réaux par arrobe représente donc 256,000,000 réaux (66,560,000 fr.) Le tiers de ces cloches suffirait pour le service des églises et si le gouvernement vendait le reste, il en retirerait au moins 40,000,000 fr. Au reste, ce ne serait pas là le seul produit que procurerait cette mesure : les quartiers qui sont dans le voisinage des églises, affranchis du retentissement continuel des cloches verraient leurs immeubles reprendre leur valeur réelle : car on sait que les maisons contiguës aux églises n'ont presque pas de valeur locative. On estime que la suppression récente de 37 couvens à Madrid a fait recouvrer à plus de 300 maisons leur valeur locative réelle. Il n'y a pas exagération de notre part : l'archevêque Lorenzana, dans son édit du 18 décembre 1782 sur la sonnerie des cloches de Madrid fait la même observation. « Cette sonnerie, dit-il, est si fatigante et si pénible pour les habitans que par cela seul, la plupart des maisons voisines des églises ne peuvent pas être

louées à leur prix véritable, tandis que ce voisinage devrait au contraire les faire rechercher. »

Economie rurale.

Des bœufs à courtes cornes. — Dans l'une de nos dernières livraisons nous avons publié une notice sur cette espèce de bœufs, dont les agronomes anglais recommandent la propagation ; nous allons la compléter par les notes ci-jointes.

La docilité de caractère qui distingue particulièrement les animaux de cette race rend plus efficace leur disposition naturelle à engraisser. Plus ils sont doux et plus la nourriture qu'ils consomment leur profite. Cette disposition à engraisser et cette *maturité* précoce des bœufs à courtes cornes sont ce qui peut assurer d'une manière plus certaine les profits du nourrisseur et du boucher. A la vérité, les signes extérieurs de ces deux qualités, qui consistent dans la petitesse de la tête, la compacité du corps, la finesse des os, peuvent faire craindre au boucher de n'avoir pas beaucoup de bénéfice sur la vente des abats, quel que soit celui du marchand sur l'animal entier ; mais, en dédommagement du peu de valeur des parties les moins utiles, la nature a voulu qu'un des résultats de ces mêmes qualités fût une sécrétion plus abondante de suif dans l'intérieur de l'animal. En effet, le plus ordinairement on ne retire pas moins de cent livres (quarante-cinq kilogrammes) de suif de chaque bœuf de cette espèce. Il arrive même souvent qu'on en trouve beaucoup plus, et on a des exemples où la quantité a été doublée, triplée et même quadruplée. L'excédant en suif compensera toujours et bien au-delà, même dans les cas les plus ordinaires, la moins-value des abats ou des parties intérieures d'un bœuf à courtes cornes.

On élève peu de veaux à courtes cornes pour la boucherie ; mais, lorsqu'on le fait, on acquiert une preuve de plus de la précocité de cette race. Ces veaux sont si doux, si faciles

à soigner, qu'il est impossible qu'on ait jamais la volonté de les maltraiter. Ils prennent leur nourriture avec avidité chaque fois qu'elle leur est offerte, se couchent ensuite et reposent tranquillement jusqu'au moment où on leur en présente de nouvelle. Ils grossissent et engraissent ainsi sans peine pour eux ni pour ceux qui les soignent, et parviennent en huit semaines ou à-peu-près à pouvoir donner en viande nette jusqu'à 160 livres (72 kilogr.) pesant. Ainsi, ce veau qui donnera 160 livres de viande à huit semaines aura dû augmenter de plus de six kilogrammes en chair et en graisse chaque semaine, en supposant qu'il pesàt à l'instant de sa naissance à-peu-près 24 kilogrammes.

Commerce.

Importance des douanes anglaises. — D'après un rapport qui vient d'être présenté au Parlement, voici quel a été le mouvement des recettes des douanes dans le Royaume-Uni en 1834 et 1835. L'augmentation sensible que l'on remarque en 1835 est une nouvelle preuve de l'accroissement que prend chaque jour notre commerce et notre industrie.

	1834	1835.
Angleterre. . . . . fr.	447,824,000	490,374,000
Ecosse	46,531,000	35,245,000
Irlande.	43,928,000	50,000,000
Total. . . .	538,283,000	575,619,000

L'Angleterre a 74 ports, l'Écosse 21 et l'Irlande 15.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire.

HISTOIRE INSURRECTIONNELLE

DE L'IRLANDE,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. (1)

La révolte des prolétaires irlandais, tantôt ouverte et flagrante, tantôt étouffée et grondant sourdement, a désolé les cent dernières années de notre histoire. C'est une étude morale aussi intéressante que neuve, de rapporter ce douloureux phénomène à ses véritables causes.

(1) Note du trad. Dans notre avant-dernier numéro, nous avons publié un article fort remarquable sur *Henry Grattan*, dans lequel se trouvait l'historique des débats parlementaires de l'Irlande, depuis 1762 jusqu'en 1800. L'article que l'on va lire offre le résumé complet des causes qui ont amené

La plupart des écrivains politiques, en traitant la question importante que nous signalons, se sont arrêtés à la surface et à l'extérieur des faits. Superstition, ignorance, abrutissement, haine de l'Angleterre, intrigues politiques, turbulence des esprits, haine de l'oppression; ces diverses causes, tour-à-tour assignées à un état contre nature et à des crimes systématiques, inouïs dans les annales de l'Europe, sont plutôt à nos yeux des mots que des analyses et des prétextes que des explications. Comment ont opéré ces divers agens de la misère et de la douleur irlandaises? Dans quelle proportion ces élémens se sont-ils combinés? Quel degré de croyance faut-il accorder à ceux qui, d'une part, attribuent tous ces effets à l'action du catholicisme ou d'un autre au sentiment vengeur de la liberté outragée? Quel a été le développement de l'insurrection? où sa racine se trouve-t-elle? Comment l'extirper?

L'analyse et la dissection des faits historiques, leur impartiale observation, nécessaires à la solution de ces problèmes, demandent un coup-d'œil juste et une sagacité rare. Il faut classer, en les expliquant d'une manière lumineuse, les horribles anomalies dont l'Irlande voit, chaque année, se renouveler et se diversifier les exemples. Voilà ce que nous essaierons. Les résultats politiques de notre enquête ne seront ni sans

l'insurrection permanente de l'Irlande. C'est l'excellent ouvrage de M. Cornwall Lewis qui nous a fourni tous les élémens de ce travail. L'agitation de l'Irlande est, sans contredit, l'un des plus grands embarras de l'Angleterre; ce brûlot menace sans cesse de consumer le navire aux flancs duquel il se trouve enchaîné : situation bizarre, anormale, et bien digne d'être étudiée, que cette torture continuelle à laquelle le vaincu soumet le vainqueur. Nous avons déjà eu l'occasion d'esquisser quelques épisodes relatifs à ce grand conflit dans les articles intitulés : les *Prisonniers du capitaine Rock*, l'*Irlande avant l'émancipation;* les *Pauvres d'Irlande*, le *Règne d'O'Connell*. Le travail méthodique de M. Lewis nous a permis d'embrasser cette fois la question dans son ensemble et de la suivre dans toutes ses phases. Nous dirons plus tard dans quel but d'opposition systématique se sont formées les *Loges Orangistes* de l'Irlande.

importance pour le présent, ni sans corollaires utiles pour l'avenir.

La classe des paysans irlandais vit depuis un siècle dans le crime organisé. Le mépris des lois est son orgueil, et l'émeute sanglante fait sa joie. C'est plaisir pour elle de violer les statuts, plaisir de verser le sang, plaisir d'appeler le châtiment sur sa tête et de le braver. C'est orgueil et bonheur d'outrager la nature par des crimes inventés. La perversion du sens moral ne peut être portée plus loin.

Les maisons particulières brûlent ; les forêts sont incendiées ; les enfans et les vieillards périssent sous le couteau ; les champs sont dévastés ; les femmes enlevées et suppliciées. Des insurrections générales éclatent et se dissipent. Le foyer de la violence populaire, tantôt se répand sur le pays entier dont ses flammes usurpent le territoire, tantôt se subdivise en vingt foyers partiels qui effraient les provinces par leurs explosions isolées ; puis enfin il se réunit, se concentre et se cache, de manière à échapper à toute poursuite. Telle est l'histoire de l'Irlande, de 1730 à 1836. Les gouvernemens s'épuisent en efforts stériles ; rien ne guérit ou ne diminue le mal. Les lois inscrivent leur sévérité, sur le Code, en lettres de sang ; les têtes tombent ; les cachots regorgent ; l'Australie se peuple d'Irlandais exportés ; la police militaire et civile inonde le territoire. Inutiles remèdes ! Dissertations des philosophes, sermons des théologiens, travaux des comités ; enquêtes et contre-enquêtes ; expériences législatives ; rien n'a servi ; les plus sauvages régions de la Calabre et de la Grèce sont un Eden, si vous les comparez à certains cantons de l'Irlande.

Par une fatalité supérieure et inévitable, l'Irlande se trouve-t-elle en dehors des lois communes de l'humanité ? C'était ce que pensait, il y a plusieurs siècles, don Juan d'Aguila. « Ces hommes ne ressemblent, disait-il, à aucune nation de la terre. Lorsque Satan, conduisant Jésus-Christ sur la montagne, lui montra tous les empires et tous les royaumes du globe, dont il lui offrait la souveraineté, le

génie du mal en réserva un, pour son propre usage et son divertissement personnel : ce fut l'Irlande. »

Pendant la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, l'Irlande, horriblement malheureuse, reste paisible. La cause des Stuarts, qui trouble les âmes et éveille le courage écossais, est entièrement oubliée en Irlande. Dès 1720, les papiers trouvés chez Murray, secrétaire du prétendant, prouvent que les jacobites, depuis sept ans que le complot se tramait, n'avaient entretenu aucune relation avec l'Irlande. Qu'auraient fait les conjurés d'un pays si pauvre, qui ne pesant d'aucun poids dans la balance politique, appartenait d'avance aux vainqueurs, quels qu'ils fussent? On avait voulu se servir des Irlandais une première fois (dans les intérêts de Jacques) et l'erreur avait été reconnue. Ils se souvenaient aussi eux, que Jacques II les avait exposés et compromis sans avoir les forces suffisantes pour les soutenir. Ce roi, dont la maladresse est si remarquable, devient pour eux un objet d'horreur. Ils le flétrirent du nom le plus honteux et le plus vulgaire de leur langage, *schemas-a-caccagh*. Jacques, de son côté, les appelait *lâches*, titre qu'ils n'ont jamais mérité : il leur attribuait la perte de cette bataille de la Boyne, qui anéantit toutes ses espérances, mais où ses nombreuses fautes justifièrent sa mauvaise fortune. Le catholicisme exerçait sur l'Irlande aussi peu d'influence que la cause des Stuarts. En 1733, les catholiques irlandais ne dépassaient guère le chiffre d'un million et demi. Vers 1790, il s'élevait déjà à trois millions, c'est-à-dire aux deux tiers de la population entière. En 1834, le nombre primitif avait quadruplé : les documens officiels de cette dernière année offrent un total de 6,427,712 âmes. Il n'y avait qu'un sentiment général en Irlande, celui d'une misère, mêlée de crainte : Swift, qui écrivait de 1715 à 1730 et qui connaissait mieux que personne l'état réel de son pays, dit dans ses admirables lettres du *Drapier*, que « la cause du Prétendant « est désespérée, que le catholicisme exerce peu d'action,

« et que les papistes et même leurs prêtres sont en général « devenus whigs », c'est-à-dire défenseurs de la liberté constitutionnelle telle qu'on l'entendait alors.

Pour découvrir les causes lointaines et historiques de la longue et invincible insurrection à laquelle l'Irlande est en proie, et que Daniel O'Connell cherche à régulariser aujourd'hui, il faut soulever des siècles d'abjecte misère et d'ignorance profonde. Lisez les œuvres du même Swift, vous y verrez ce qu'était l'Irlande; elles réfutent victorieusement les assertions de ceux qui attribuent à nos dernières révolutions politiques la détresse irlandaise. « Nos paysans, dit-il (dans le pamphlet où il propose l'établissement de manufactures irlandaises), sont aujourd'hui plus malheureux que ceux de France et que les serfs de la Pologne et de l'Allemagne. Nos propriétaires les pressurent, les rançonnent, les torturent avec la plus inexorable rigueur. Un bail n'est accordé qu'aux termes les plus courts et les plus onéreux. On sacrifie son tenancier le plus ancien et le plus fidèle, pour obtenir un penny de plus par acre. Prenez garde (ajoute-t-il), vous attirerez sur vous la vengeance impitoyable du ciel par votre impitoyable oppression! » La prédiction s'est accomplie.

« Traversez le pays, dit-il encore; regardez ces figures hâves, ces bouges misérables, ces cultures à peine aménagées, ces femmes nues, ces hommes qui ressemblent à des bêtes fauves; dites si le jugement de Dieu n'est pas descendu sur nos têtes. Est-ce l'Islande ou la Laponie, et reconnaîtrez-vous notre pays où la terre est féconde, le ciel doux, le climat modéré, les hommes doués de qualités souples, variées, heureuses? De misérables vêtemens, une détestable nourriture, la désolation de presque tout le royaume, les ruines de nos châteaux, la détresse de nos fermiers; nos paysans sans bas, sans souliers, sans abris, vivant de pommes de terre, et forcés de payer des loyers énormes; tout cela peut faire grand plaisir à nos voisins les

Anglais, qui viennent de temps à autre nous visiter comme des bêtes curieuses, et qui retournent dans leur pays, heureux et empressés d'y trouver ce qui nous manque : *Nostra miseria magna est!*

« Que l'on ne prétende pas, que le prix de nos fermages soit une preuve de notre prospérité et de notre richesse. Nous épuisons le sang de nos veines pour solder le prix des terres : pendant que le propriétaire touche sa rente, le tenancier n'a pas de quoi manger et se couvrir. L'Irlande est peuplée de *squires* illettrés, orgueilleux et barbares, qui rançonnent et affament le pauvre agriculteur. En aucun pays, on ne voit autant de mendians. La paresse est universelle; l'ouvrage manque; l'énormité des loyers coïncide avec la mesquinerie des salaires; l'imprévoyance augmente le nombre des mariages; la mauvaise culture des terres, et la nullité du commerce achèvent notre ruine. Telle est l'Irlande. »

Irrité contre les gentilshommes irlandais; ému d'une pitié profonde pour ce pays dès-lors si malheureux, Swift lança dans le public un pamphlet extraordinaire, intitulé : « *Moyen de rendre utile à leurs parens, ainsi qu'au public, les petits enfans irlandais qui leur sont à charge.* » Il propose tout simplement de faire bouillir et rôtir le surplus de la population au-dessous de dix ans, et de consacrer cet aliment nouveau à sustenter les pères et les mères, prêts à succomber à la détresse universelle. L'évêque Berkley, lord Chesterfield, le duc de Grafton, sont d'accord avec Swift. Tous, ils parlent de l'Irlande comme d'un enfer : « La masse de notre population, dit le duc de Grafton, manque de pain dans toute l'étendue du mot. On a essayé de lui en donner; on n'a pas réussi; la moitié de nos prolétaires ne savent comment vivre; c'est une atroce singularité dans l'histoire des peuples. Les manufactures et le commerce nous manquent. » — « Vous sortez d'Angleterre (dit le docteur Campbell), et vous êtes frappé de la différence qui sépare la populace des

villages anglais et celle des villes irlandaises. En Irlande, malpropreté, incurie étranges : on ne voit que des haillons, des malades et des gueux. A peine l'artisan de Dublin se rase-t-il une fois par mois; et le rasoir, lorsqu'il s'en sert, ne fait que découvrir les traces hideuses du scorbut et des maladies dégoûtantes qu'engendrent la faim, la misère et le vice. Toutes les prisons d'Europe ont-elles donc vomi sur l'Irlande leurs habitans les plus immondes? Entrer dans une boutique et même dans une église; c'est s'exposer à la contagion psorique ou à l'infection des ulcères gangréneux qui couvrent les misérables qui s'y trouvent. Récemment, deux cents mendians exerçaient leur métier dans les environs de la capitale. La vie de ce peuple est celle des brutes : les campagnards s'entassent pêle-mêle avec le bœuf, la vache et le cochon, sous l'abri d'un toit commun. »

Arthur Young, dans son voyage en Irlande, donne les mêmes détails; il a pris la peine de faire graver tout exprès le dessin exact d'une cabane irlandaise, qui ressemble parfaitement à un toit à porcs ou à un chenil. Voilà l'Irlande du dix-huitième siècle : l'orateur Grattan, Wolfe-Tone, Sinclair en conviennent tous. « Il nous arrive d'Irlande en Écosse, dit ce dernier, une cargaison perpétuelle de misérables que la faim exténue; hâves et desséchés par la misère, ils demandent l'aumône sur leur route, après avoir débarqué à Port-Patrick, et notre population agricole en est surchargée. »

Cette population infortunée, réduite à l'état des bêtes sauvages, s'est conduite comme les animaux féroces que l'on déchaîne. Sa misère a fait sa démoralisation; cette dernière a entraîné sa ruine. Long-temps le génie du désordre irlandais ne se révéla que par des combats partiels, espèces de guerres civiles que les paysans se livraient entre eux; essais de leur force. Des factions rustiques déchiraient le pays : on voyait cinq ou six cents hommes, de part et d'autre, se réunir dans les bois et dans les vallées, se grouper sous des chefs différens, et vider les vieilles querelles de leurs pères et de

leurs aïeux. Des demi-mousquets, d'énormes bâtons, de vieilles épées, des massues sauvages couvraient le champ de bataille de cadavres. Ils se précipitaient sur l'ennemi avec une fureur ardente, et souvent une centaine de morts restaient sur la place. Rien ne pouvait apaiser ces *factions* avides de vengeance et qui léguaient leurs outrages à leurs descendans. Les *Shanavists* n'ont jamais pardonné aux *Caravats*, ni les *Rouscavallas* aux *Caffies*. A travers les nouvelles émotions politiques, ces vieilles haines, dont la source se perd dans l'obscurité des temps, vivent encore aujourd'hui. Un homme a été frappé par un autre; un enfant s'est disputé avec un autre enfant, c'est assez. Presque toutes les foires sont des champs de bataille. L'esprit de Clan, le seul esprit organique que l'Irlande ait jamais possédé, favorise cette espèce de guerre qui a toujours été nationale.

Avant d'employer leurs forces contre les propriétaires, les manans irlandais firent, dans ces combats partiels, l'apprentissage de leur vigueur et de leur nombre. Habitans à demi nus d'une contrée misérable, ils n'avaient que la propriété de leurs haines mutuelles, et se livraient, pour toute consolation, à leurs vengeances de familles. Cependant, l'Angleterre voyait sans crainte des paysans couverts de haillons; jugeant la possession de l'Irlande indispensable à sa sûreté, elle ne se croyait obligée à rien envers l'Irlande, qu'elle continuait à écraser sous une oppression aveugle et atroce. Élever des barbares au niveau des autres populations européennes lui semblait impossible ; le cadre social était brisé en Irlande; l'île entière se trouvait hors la loi. Un petit nombre de protestans, isolés au milieu des catholiques, constituait le fragile anneau qui rattachait encore l'Irlande papiste à l'Angleterre réformée. On s'appuya sur eux : ils furent spécialement chargés d'opprimer les catholiques; de surveiller leurs mouvemens; de les intimider; de s'opposer à ce que la France, dont l'influence était redoutée, ne parvînt à ébranler le pays. En accordant le monopole aux

protestans, en sacrifiant tous les intérêts de l'île conquise à celle de l'île usurpatrice, le gouvernement se crut fort. L'Irlande ne put exporter ni blé, ni bétail, ni lainages. Le bas peuple d'Angleterre était persuadé que l'Irlande ne comptait pour rien : victime nécessaire, voilà tout. En 1698, les pêcheurs anglais de Folkstone et d'Aldborough portèrent au parlement une plainte sérieuse contre les pêcheurs irlandais de Waterford et de Wexford; ces derniers avaient l'audace « de pêcher des *harengs dans la mer*, et de « leur enlever ainsi leurs captures anciennes et leurs gains « ordinaires. » C'est la fable du loup et de l'agneau : ce dernier se désaltérait insolemment dans l'eau courante et troublait ainsi le breuvage du maître.

Faut-il aller chercher bien loin les causes de la démoralisation, de la misère, du crime, de la révolte? les voilà trouvées. Nous avons dit les causes; nous n'aurons plus qu'à détailler les résultats. Les terres irlandaises que le gouvernement anglais donna aux protestans, comme récompenses ou comme faveurs, vinrent aggraver la situation. Les nouveaux propriétaires n'acceptèrent le don qu'on leur faisait que pour l'exploiter : ils préférèrent naturellement à ce pays sauvage et triste, dont ils ne comprenaient pas même la langue, la résidence de leur pays. Les voilà qui livrent leurs domaines à des intendans: un agent secondaire (*middleman*) presque toujours Anglais, membre d'une caste privilégiée, irresponsable envers le peuple irlandais, toujours prêt à lui faire subir le poids de son injustice ou de sa colère, prend la place des vrais possesseurs du sol. Souvent un seul domaine subdivisé en plusieurs lots devient la proie de plusieurs *middlemen* qui sous-louent à leur tour des coins de terrain aux paysans, et cherchent à les fractionner le plus possible afin d'augmenter le prix de la location. Il en résulte une multitude de petits vassaux, payant très cher, vivant très mal, détestant le propriétaire et son agent.

Le propriétaire se décidait-il à rester sur ses terres? son

titre de protestant (la loi enlevait toute propriété territoriale aux catholiques) le rendait également odieux. Protégé par le gouvernement et se ralliant à lui, il avait à-la-fois sur son vassal la supériorité du créancier sur le débiteur; celle que le protestant avait alors sur le catholique; celle du propriétaire sur le locataire et du magistrat sur l'homme suspect : à tous ces titres, il étouffait son vassal.

Un si complet esclavage devait sembler une suffisante garantie à la suprématie anglaise. Mais elle se trompait. Nous verrons bientôt les suites de cette oppression atroce.

Le gouvernement lui-même employait des *middlemen* ou agens subalternes, qui pour une certaine somme, payée par les ministres ou un certain nombre de places laissées à leur disposition, s'engageaient à maintenir la tranquillité publique et à donner au gouvernement la majorité des deux chambres. C'était se débarrasser d'une manière commode des ennuis de la conquête et des mille soucis que la possession d'une île turbulente apportait avec elle; mais aussi c'était se défaire d'un patronage important : c'était abandonner une haute influence, laisser le pouvoir entre des mains subalternes; renoncer à la possibilité d'améliorer l'état social d'un pays misérable et se lier les mains. Ce contrat forçait le ministère à demeurer spectateur impassible des injustices les plus flagrantes.

Gouvernée par procuration et cultivée par procuration, l'Irlande perdit tout : organisation et agriculture. Aucun rapport ne s'établit entre le maître et l'esclave; entre le propriétaire et le tenancier; entre le *manant* traité comme une bête brute et le suzerain absent; entre le vassal et le *middleman* dévastateur ou le protestant fanatique. En Angleterre les classes les plus éloignées se mêlent dans un ensemble social; elles se fondent par une heureuse dégradation de nuances. Notre aristocratie a vécu respectée, sous la condition de se recruter sans cesse dans les rangs inférieurs. Ici, c'est un esclavage sans espoir; c'est une dépendance sans limite, une misère

sans avenir, une dégradation sans fin. L'écrivain le plus ennemi de l'hyperbole, Arthur Young, habitué à dresser le détail statistique des faits agricoles, s'émeut à l'aspect de tant de douleur. Il dit positivement que « les petits gentils-
« hommes d'Irlande, la vermine du royaume (comme il les
« appelle) sont les négriers des esclaves qu'ils nomment vas-
« saux; que le pauvre est sans consolation, sans espoir,
« sans secours, sans protection. Désarmé, professant une
« religion dont la loi fait un crime, on peut le battre, le spo-
« lier et le léser de toute manière. Il parle un autre langage,
« il a d'autres mœurs que son maître; c'est un animal et non
« un homme. Tous les ordres barbares, dont un propriétaire
« peut s'aviser, le manant les exécute. Sans cesse menacé du
« bâton, il tombe quelquefois sous les coups de son oppres-
« seur. Pas de justice pour lui. Aucun jury ne se charge de sa
« vengeance. Personne ne s'occupe du meurtre : le juge de paix
« qui recevrait la plainte d'un paysan contre un de ces insolens
« bipèdes qui s'intitulent gentilshommes en Irlande, serait
« appelé en duel par tous les propriétaires de son canton.
« J'ai vu les chevaux qui traînaient une longue file de char-
« rettes jetés à coups de fouet dans un fossé, par le cocher d'un
« petit gentilhomme de l'Ulster qui voulait faire place au ca-
« briolet de son maître. Cette horde de tyranneaux a ses pri-
« sons particulières, attenantes au château ou à la ferme, et ne
« se fait aucun scrupule d'y jeter le paysan que l'on veut punir.
« De pareils faits seraient inutilement dénoncés au jury. Ce
« dernier ne manquerait pas de rejeter le bill et ne s'occuperait
« pas même de l'affaire. » Voilà ce que dit Arthur Young. Tel est l'état de dégradation dans lequel on a plongé l'Irlande.
« Un paysan auquel son maître envoyait demander sa femme
« ou sa fille pour les plaisirs de sa couche pendant une nuit,
« se croyait fort honoré et la lui envoyait à l'instant. »

La double corruption du maître par l'esclave et de l'esclave par le maître, inévitable résultat de la servitude, dépouillait de toute vertu la victime comme le bourreau. L'un

devenait sensuel, prodigue, imprévoyant, sanguinaire; l'autre, sans moyen d'accumuler un petit capital, sans moralité, sans respect pour lui-même, sans espoir d'un meilleur sort, ne pouvant exercer publiquement les rites de sa religion ; à peine vêtu, à peine logé, réduit à la condition animale ; n'avait de l'homme que les mauvais instincts et les passions désordonnées. Il possédait précisément le peu de civilisation qui devait lui faire comprendre l'étendue de sa misère. On le voyait se marier de bonne heure et produire un grand nombre d'enfans auxquels son inutile tendresse donnait à peine les secours nécessaires au premier âge et qui multipliaient ensuite le malheur de l'Irlande et la rage publique. Point de guerre ; rien qui diminuât la population ; une aveugle imprévoyance l'augmentait sans cesse. Pendant le cours du dix-huitième siècle cet accroissement s'opère dans d'étonnantes proportions ; il a lieu surtout parmi les catholiques, c'est-à-dire parmi ceux qui ne possèdent rien. Le paysan chargé de famille, louant très cher un malheureux coin de terre, le cultive lui-même, y élève deux murailles de boue et un toit de boue, sème des pommes de terre qu'il cultive et s'en nourrit toute l'année. Plus cette nation de parias devient nombreuse, plus elle s'affame. Le terrain se subdivise en lots infiniment petits. Les pâturages sur lesquels ils conduisaient au loin leurs rares brebis, leurs maigres porcs et quelquefois une vache étique se transforment en nouveaux lots, que le propriétaire avide afferme à prix d'or à de nouveaux survenans. Enfin ce qui reste de pacage court risque d'être envahi par les manans et par leurs bestiaux, qu'ils ne peuvent alimenter. Alors les inexorables propriétaires font enclore de haies vives les terrains vagues et les pâtures : dernier coup porté à la dernière espérance du paysan. Il ne peut pas même fournir quelques brins de gazon aux animaux qu'il veut élever. Sa longue patience se lasse : cette masse devenue plus nombreuse sent à-la-fois sa détresse et la force numérique dont elle peut s'armer : elle commence

à se communiquer, à s'entendre, à se confier de mutuelles douleurs.

Il ne faut pas être un profond philosophe, un historien très habile pour deviner l'effet que doit infailliblement produire un tel concours de circonstances. La population la plus innocente et la plus paisible n'y aurait pas résisté : la faim est impitoyable. Loyers exorbitans, salaires insuffisans; point de manufactures; des impôts qui augmentent d'année en année; des malheureux forcés de payer à-la-fois le prêtre catholique et la dîme protestante : quels motifs d'irritation ! Faut-il demander aux intrigues, à l'or de France, ou au fanatisme religieux, compte de cette longue insurrection irlandaise, de cette indomptable fureur qui a dévasté le pays et résisté à tous les efforts?

Le vassal irlandais qui ne payait pas au jour fixé sa redevance bisannuelle était chassé sans pitié de ce chenil dont il attendait toute la subsistance de sa famille. Expulsé par la force, il revenait bientôt par ruse déterrer les pommes de terre qu'il avait semées de sa main. On envoyait des troupes contre ces sauvages, à peine couverts, qui essayaient de reconquérir un misérable territoire. Voici trente de ces pauvres gens qui occupent chacun un lambeau de terrain : il leur rapporte à peine de quoi vivre, encore moins de quoi payer leur loyer : au premier défaut de paiement, ils sont bannis. Ils reviennent en masse s'abriter sous leur toit et chercher pâture. On les rejette une seconde fois et pour qu'ils n'aient pas envie d'y revenir jamais, on brûle les cabanes et on retourne le terrain : le désespoir les saisit; tout est permis à ceux que la famine assiège. On a vu quarante paysans ainsi jetés à-la-fois sur la grand'route par l'agent de lord Stradbrook ; trente-quatre chassés par M. Johnson; cent soixante-quatorze par M. Cosby. Où aller? Que devenir? Dès que ces malheureux trouvaient un hangar vide, une maison abandonnée, une écurie ouverte, ils y cherchaient refuge. Ils y plantaient leurs tentes.

La police arrivait : ils cédaient, pour revenir bientôt. Il n'était pas facile de les faire déloger. Ces traitemens accablèrent long-temps des paysans robustes, habitués à se battre comme les montagnards corses ou espagnols ; ignorans, mais remplis d'amour-propre et d'esprit de vengeance ; l'insurrection devint l'état normal de la population agricole. Tant de souffrance en effet fatiguerait les âmes les plus passives. Les paysans du comté de Clare se sont nourris quelques mois avec des pelures de pommes de terre, réduites en poudre et bouillies ; mais les mêmes hommes que l'on avait faits victimes se sont faits bourreaux au premier signe d'oppression nouvelle ; quand le moment de se venger, de tuer, d'incendier est venu, ils se sont armés du fer et du feu.

Pour la première fois, en 1761, les *niveleurs* ou *garçons blancs* (*white-boys*), composés d'une multitude effrénée, se mirent à briser les haies et les enclos des pâturages, à brûler les fermes et à égorger les bestiaux de leurs oppresseurs. L'insurrection éclata dans le comté de Munster. Les *white-boys* portaient une chemise par dessus leurs habits et dirigeaient leurs principaux efforts contre les enclos dont on venait récemment de fermer les pâturages. Sans poudre et sans armes, ils n'étaient à craindre que par leur nombre et leur désespoir. Bientôt les opprimés de tous les cantons se rallièrent à ce premier groupe ; ils se réunirent en si grandes troupes, que les habitans des villages qu'ils traversaient obéirent à leurs ordres, illuminèrent quand les *white-boys* commandaient une illumination, et apportèrent, aux endroits indiqués dans des affiches placardées, la quantité exacte de provisions réclamée par les insurgés : la menace la plus habituelle consistait à creuser un vaste tombeau dans les localités qu'ils regardaient comme hostiles ; puis ils s'en allaient. Comme la valeur exorbitante que l'on avait donnée à la terre, et l'énorme prix des loyers étaient les causes principales de leur détresse ; ils s'élevaient spécialement contre ces abus et poursuivaient de leur haine la plus vive et de leur

vindicte la plus intense les propriétaires trop avides. On pressentit l'effet de cette révolte; les propriétaires quittèrent l'Irlande, et les agens subalternes ne se montrèrent plus qu'armés.

En Ecosse et en Angleterre, le surplus de la population rurale, les bras qui manquaient d'emploi dans les champs avaient été absorbés par les manufactures et les métiers des grandes villes. Cette ressource n'existait pas en Irlande. Une masse flottante, affamée, oisive, furieuse, livra toute son existence à l'assassinat et à la rapine. La terreur qu'ils répandirent les enhardit : ils envahirent les maisons, attaquèrent les particuliers, leur enlevèrent des armes. Deux siècles de souffrance et de servitude pesaient sur leur tête; la guerre civile qu'ils suscitèrent ne fut pas une guerre d'hommes contre des hommes; les bêtes féroces n'auraient pas fait mieux. Ils dépassèrent, en invention de supplices, tout ce que le peintre des tortures du moyen-âge, *Lucas Cranach*, nous a légué de plus hideux. En 1787, un paysan de Cappoquin ayant refusé de rendre à un garçon-blanc la somme que ce dernier réclamait, les camarades du white-boy trouèrent la gorge du malheureux, firent passer sa langue à travers cette ouverture, et la clouèrent avec une brochette de cuivre sur la poitrine de la victime. Depuis dix années seulement, cette épouvantable férocité des manans s'est légèrement adoucie. Couper la langue et crever les yeux des victimes, les enterrer vivantes dans des fosses tapissées de ronces, les ensevelir jusqu'au menton dans des trous creusés tout exprès et où leurs membres mutilés saignaient encore au milieu des épines et des gravois accumulés: c'étaient là les amusemens ordinaires de ces barbares, catholiques et protestans, ennemis de tous les propriétaires, leurs tyrans, dont ils devenaient les bourreaux; s'embarrassant très peu des formes diverses de la politique, des systèmes de gouvernement, des discussions des chambres, de Louis XV ou des Stuarts. Affamés et furieux, que leur importait? Les gens d'état, qui veulent tou-

jours deviner une tendance politique dans une insurrection quelconque, se trompèrent; ils ne virent pas que ces gens souffraient trop pour rester paisibles. La véritable influence à laquelle ils obéissaient était celle de la faim; on la méconnut.

En 1787, le gouvernement anglais dirigea des poursuites judiciaires contre un malheureux prêtre catholique nommé Sheehie que l'on regardait comme le moteur des troubles, et salarié par la France, disait-on. Ce fut un déplorable martyr que cet homme, dont le seul crime était d'avoir pris pitié des pauvres laboureurs et de leur avoir donné des conseils et des secours. Déclaré innocent une première fois par le jury, il fut condamné à mort dans un second procès dont les débats furent dirigés avec une iniquité flagrante. Un assassinat, que non-seulement il n'avait pas commis, mais qui n'avait pas de réalité, lui fut imputé. Il mourut sur l'échafaud. Le nommé Bridge, que l'on croyait tombé sous les coups des *garçons blancs*, guidés par Sheehie existait encore et reparut en Irlande quelques années après.

Depuis cette époque, le gouvernement anglais rendit à l'Irlande violence pour violence, injustice pour injustice, meurtre pour meurtre. Ce fut sur les catholiques romains du pays de Munster que tomba la première vengeance : ils ne purent désormais respirer. On pendit les uns; les autres prirent la fuite; la terre resta sans culture. On envoyait en Irlande non des juges, mais des bourreaux : un magistrat intègre était chose tellement inouïe que M. Ashton, juge anglais, ayant refusé de procéder comme ses confrères par intimidation et par violence, vit sur sa route, lorsqu'il quitta Clonmel, tout le chemin bordé, pendant un espace de dix milles, d'une double haie d'hommes, de femmes et d'enfans à genoux, les mains jointes et qui le comblaient de bénédictions. L'exemple d'Ashton trouva peu d'imitateurs : c'était un préjugé adopté généralement par les Anglais, hommes d'état ou hommes du monde,

que les révoltes irlandaises ne pouvaient être punies trop rigoureusement; et que ces troubles avaient des points de contact avec les projets d'invasion dont la France nous menaçait alors. Le contraire est prouvé par les dates; le combat naval de Conflans et de Hawkes remonte à 1759: la descente de Thurot à 1760; la première levée de boucliers des *garçons-blancs* ne se rapporte qu'au mois d'octobre 1761. On ne vit circuler dans le pays aucune monnaie étrangère, aucune arme de fabrique française, aucun agent français. Les intrigues et l'intervention prétendues de nos voisins, malgré les bruits populaires et accrédités à cet égard, ont à-peu-près autant de fondement que les déclamations de Robespierre qui persuadait au peuple, que *l'or de Pitt* causait les troubles de la France et empêchait la république de s'établir.

Vainement essaya-t-on de noyer dans le sang une rébellion qui prenait sa source dans la misère. Etouffée par le bourreau et par l'épée du soldat, la flamme reparut à de fréquens intervalles, de 1760 à 1785. Elle se réveilla plus effrayante pendant le cours de cette dernière année (1785); alors les *défenseurs du droit* (*right-boys*) qui succédèrent aux *garçons-blancs* couvrirent l'Irlande de ravages. Ils s'attaquaient plus particulièrement aux dîmes et au clergé protestant. La province de Munster fut désolée. Le comté de Kerry ne fut pas plus ménagé. « Ces malheureux manans, réduits en poudre (comme le disait le lord-lieutenant à la chambre des communes) par leurs impitoyables maîtres, se réunissaient au nombre de cinq ou six mille hommes, quelquefois sans armes, afin de ne pas se trouver en contravention directe avec la loi. Ils parcouraient des provinces entières, forçant tous ceux qu'ils rencontraient à jurer que l'on ne paierait plus la dîme. Toute résistance était punie par d'affreux supplices, des mutilations abominables, l'assassinat ou l'incendie. La colère populaire avait changé de direction : elle cessait d'attaquer la propriété, pour s'opposer à la levée des impôts. Les propriétaires crurent utile à leurs in-

térêts de favoriser ce changement, et leur égoïsme, qu'on ne saurait trop blâmer, encouragea les *right-boys*. La dîme semblait lourde aux propriétaires eux-mêmes, qui espéraient, en soutenant les insurgés, se délivrer à-la-fois d'un impôt odieux, et donner un aliment à la fureur redoutable des paysans. Cette conspiration tacite des riches protestans et des prolétaires catholiques plaça pendant quelque temps les ministres de l'Église réformée irlandaise dans une situation si cruelle, que beaucoup de curés et de vicaires prirent la fuite; la plupart des presbytères de Munster furent réduits en cendres. « Un jour, dit lord Luttrell, je rencontrai près de la ville d'Urlingford, de très grand matin, un homme à cheval, la tête enveloppée d'une si grande quantité de serviettes, que ses dimensions paraissaient colossales. Cet homme semblait souffrir. Je lui demandai ce qu'il avait :

« Hélas, monsieur, me répondit-il, si vous venez de passer par Urlingford, vous avez dû voir une joue et deux oreilles clouées à un poteau?

— Oui.

— C'étaient les miennes. »

« Ne croyez pas (ajoute Luttrell) que je répète un conte ridiculement atroce. L'homme dont je parle, vicaire protestant d'une paroisse voisine d'Urlingford, venait d'être mutilé par les *right-boys*, ennemis de la dîme. »

Le clergé catholique se conduisit fort bien dans cette première époque. Au lieu de prendre part à ces mouvemens, il essaya de les arrêter et ses efforts lui coûtèrent une partie de son ancien crédit : un voyageur de l'époque dit qu'il regarde les prêtres catholiques romains comme entièrement privés de leur influence. En vain l'évêque de Cloyne frappe d'anathême les insurgés; celui d'Ossory lance contre eux la même excommunication. Plusieurs prêtres catholiques sont assassinés, d'autres voient brûler leurs chapelles. L'idée religieuse s'efface; le meurtre et la vengeance règnent.

N'attribuez pas à ces malheureux l'instinct des hyènes, un besoin aveugle de massacre. S'ils eussent offert à leurs accusateurs et à leurs maîtres le registre en partie double de leurs dépenses et de leurs recettes, on aurait reconnu que la vie leur devenait impossible. Il y a quelque chose de vraiment incroyable dans le taux des salaires et le montant des recettes et des dépenses d'un paysan irlandais de 1786 : voici ce tableau tel qu'on le trouve dans un excellent pamphlet, publié en 1787 à Dublin.

	£	s.	d.
Paiement du loyer de la chaumière par an. . .	2	5	6
Loyer du champ destiné à la culture des pommes de terre.	0	18	0
Pour le pacage . . .	2	0	0
Pour la tourbe . .	0	11	½
Pour le foin	0	15	0
Mouture du blé . . .	0	10	0
Impôt sur un seul foyer.	0	2	0
Dîme des pommes de terre	0	3	3
Dîme du blé	0	1	0
Dîme de la tourbe. . .	0	1	8
Dîme du foin. . . .	0	3	3
Dîme de la volaille . .	0	0	8
Menues redevances. .	0	5	5
Total de la dépense annuelle.	7	17	1

	£	s.	d.
Le salaire d'un journalier est de 5 d. par jour, soit pour 300 journées de travail.	7	12	6
C'est donc près de 5 sh. de moins que la somme qu'il est obligé de dépenser: mais comme il n'est pas toujours employé, ses recettes subissent une nouvelle réduction. Ainsi en été il ne gagne que	5	4	9
En hiver.	2	11	10
Le revenu réel est donc de.	5	16	7
Le paysan se trouve donc au bout de l'année en déficit de. . . :	2	0	6

Où trouvera-t-il ces 2 £ qui lui manquent?

N'est-ce pas chose atroce de demander à un homme qui n'a rien, à un homme qui ne peut rien gagner, sans épargnes, sans emploi, sans ressource, une somme supérieure à celle qu'on lui remet comme paiement?

Pendant que les paysans catholiques du sud se soulevaient contre la dîme et les fermages, les paysans protestans du nord s'insurgeaient, sous le nom d'*oak-boys* contre la corvée. C'était partout la rébellion des esclaves; la plus cruelle et la plus sanglante des insurrections populaires. Les *oak-boys* qui

portaient des branches de chênes à leurs chapeaux, commencèrent par menacer de mort et souvent par maltraiter quiconque se soumettait à la corvée : leur sauvage étendard épouvanta le nord. Ils réclamèrent bientôt l'abolition des dîmes et protestèrent contre la transformation des puits à houille en terrains cultivés. On envoya des troupes contre eux. Mais dans ce moment, les comtés limitrophes d'Antrim et de Down furent le théâtre d'une insurrection nouvelle. Les *steel-boys*, ou *garçons d'acier*, chassés de leurs cabanes pour n'avoir pas payé le fermage, se rassemblèrent dans les bois et se répandirent dans les métairies. Ils se mirent à mutiler les bestiaux et à incendier les granges; beaucoup furent pris sur le fait et condamnés à mort. L'irritation augmenta : les paysans protestans de l'Ulster s'exilèrent par milliers, allèrent prendre les armes pour les insurgés de l'Amérique septentrionale et se vengèrent sur les armées anglaises des longues injustices qu'ils avaient souffertes.

Vers 1785, les protestans voyant toute la populace organiser l'émeute, se crurent en danger : ils formèrent à leur tour une association illégale, qui, sous le nom de *garçons du Point-du-Jour* (*Peep o'day boys*) visitaient les habitations des catholiques, enlevaient les armes qui s'y trouvaient, saccageaient le mobilier du malheureux et s'attachaient surtout à détruire les chapelles, lieux de ralliement pour l'insurrection, à ce qu'ils croyaient. « J'ai passé, dit un voyageur, dans « l'espace d'un seul jour, devant plus de six chapelles dont les « protestans avaient enlevé la toiture. La congrégation, pro- « sternée dans la neige, exposée à la brise du nord, priait « avec une ardente ferveur. » Les *loges orangistes* (1) ont pour source primitive l'association des *garçons du Point-du-Jour*. Une société catholique, sous le nom de *Défenseurs*, s'arma contre les *Peep o'day boys*. Les *Défenseurs* se sont

(1) Nous publierons très prochainement un article spécial sur l'organisation et l'influence de ces Loges Orangistes formées par les protestans irlandais.

transformés depuis en *Irlandais-Unis* et en *Ribbonmen.*

L'Irlande vivait en dehors de toute légalité. En 1798, lorsque l'exemple de la république française souleva les passions républicaines des presbytériens de Belfast; lorsque ces derniers eurent tramé une vaste insurrection destinée à isoler totalement la petite île de la grande, et à constituer la démocratie catholique comme gouvernement de l'Irlande, il s'opéra un mouvement inattendu. Les nouveaux conspirateurs, appartenant aux classes supérieures et instruites de la société, essayèrent de rallier à eux la masse insurrectionnelle des paysans. Ces derniers, qui ne pensaient qu'à leurs propres injures, et qui avaient toujours regardé les propriétaires et les riches comme leurs ennemis naturels, accueillirent avec surprise les avances des républicains. Les idées dont on essayait de les imprégner les étonnaient : à peine les comprenaient-ils. Le mot liberté n'était pour eux que l'exemption de la dîme. Toute l'indépendance à laquelle ils aspiraient, c'était la faculté de ne pas mourir de faim. Ils ouvrirent assez difficilement leurs rangs à des alliés dont ils se méfiaient et qui les étonnaient beaucoup. Ils ne savaient trop que penser, eux, habitués à former des confédérations de manans barbares, quand ils virent entrer dans leur confrérie sanglante la multitude des bourgeois, et quelques hommes des classes supérieures. Ce fut une masse incohérente, mal liée, obéissant à des mobiles très dissemblables; mais elle se réunissait dans une commune inimitié, et devint redoutable. Il fallut sévir : des têtes tombèrent; les confiscations et les bourreaux frappèrent les propriétés et les existences. Ce long tumulte politique aboutit enfin à l'Union de l'Irlande et de l'Angleterre, c'est-à-dire à l'absorption de la petite île au profit de la grande.

L'Union, dont on a beaucoup parlé et qui s'opéra en 1810, affecta la surface de la société, sans pénétrer ses profondeurs. Le lit du fleuve parut changé; mais la direction des courans intérieurs qui l'agitaient, demeura la même. Qu'im-

portait au paysan de Munster la révolution qui venait d'avoir lieu? Ne payait-il pas les mêmes taxes aux mêmes receveurs? Ne courbait-il pas la tête devant le même propriétaire? Ne livrait-il pas les mêmes dîmes à deux espèces de prêtres? Il ne pouvait partager en rien les sentimens qui animaient le membre des Communes, privé de sa place et de son crédit; l'avocat dont l'influence diminuait; le notable habitué à traiter avec le gouvernement et à lui vendre son pays. Le manant s'aperçut à peine de ce grand mouvement qui bouleversait les hauteurs sociales. Les condamnations politiques et les mesures de rigueur que l'on multipliait contre la conspiration, le touchaient peu. Il n'en était ni plus heureux, ni moins affamé; son terrible mobile restait le même; c'était la misère. Elle réveilla, en 1806, les *white-boys,* sous le nom de *batteurs en grange* (*trashers*); la grande insurrection politique de 1798 leur avait donné des erremens dont ils profitèrent; leurs démarches furent plus régulières, leur conspiration mieux organisée; leurs menaces prirent un caractère plus grave et plus systématique; le pays trembla devant eux. Toutes les fois que le gouvernement de l'insurrection armée, gouvernement composé de sauvages, se présentait quelque part, il fallait obéir à ses injonctions. De l'excès du malheur où étaient tombés les prolétaires, ils s'élevaient tout-à-coup à une autorité absolue, que nulle autorité ne pouvait réprimer. Le *bill coërcitif,* qui passa en 1833, fut regardé comme le seul remède héroïque, applicable à ce fléau. Ce bill a été modifié et adouci en 1834 et en 1835 : il subsiste encore sous cette dernière forme. L'agitation de l'Irlande n'a donc pas été créée (comme on l'a dit si mal-à-propos) par O'Connell; il l'a seulement régularisée. Il lui a imprimé un caractère à-la-fois politique et religieux : c'est là son œuvre.

Jeunes fermiers animés et irrités par leurs pères, expulsés par les propriétaires; manans frémissant de rage, non-seulement contre le gouvernement, mais contre la population aisée; mendians robustes qui, ne trouvant pas de travail et de

pain, se constituaient les vengeurs d'une société misérable; contrebandiers privés de leurs bénéfices habituels, par les nouvelles précautions et les mesures de sûreté dont on environnait les côtes; tout ce qui était en guerre avec la loi; tout ce qui avait un motif ou un prétexte de mécontentement, se ralliait aux insurgés. Plus le pays souffrait, plus il se couvrait de bandits. Souvent ils augmentaient leur nombre et se recrutaient par la compulsion et l'intimidation. Le paysan qui ne marchait pas avec eux était enterré vif ou enlevé sur un cheval, dont la selle le lacérait de ses pointes aiguës. La plupart se joignaient aux révoltés : on partageait leurs crimes, pour échapper à leurs vengeances. Oisifs, sans espoir, sans crainte, n'ayant rien à faire que de servir la conjuration et de l'étendre, ces hommes se montrèrent infatigables. D'un bout de l'Irlande à l'autre, un avertissement donné avec une inconcevable rapidité, faisait accourir des volées entières d'assassins. Des signaux télégraphiques brillaient sur les hauteurs. La situation des esprits était telle, que ceux même qui ne prenaient aucune part aux crimes commis, en devenaient les impassibles spectateurs.

Ainsi la maladie devient chronique. Les insurgés forment une armée; ils saisissent partout des armes, des chevaux, de la poudre. Leurs affidés vont afficher dans les villages ou sur la porte des propriétaires, les griefs de la conjuration, ses motifs, ses menaces, ses volontés. Voici un exemple, entre mille, de ces barbares décrets :

DENIS FLYNN,

Ces présentes sont pour vous faire savoir que vous ayez à rendre, sous le plus bref délai, la maison que vous habitez; faute de quoi le 4 du mois de mai prochain, vous me forcerez d'entreprendre un très long voyage, pour exécuter la chose selon la coutume du pays. Prenez garde aux conséquences. Je jure *violemment* que si vous ne suivez cet avis, j'userai des moyens les plus sévères dont jamais homme ait usé. — Adieu!

Votre ami, *Le capitaine* ROCK.

Tantôt le capitaine *Rock,* tantôt les capitaines *du Droit populaire, Clair-de-Lune, Sans-Peur, Lady-Clare,* personnages fabuleux, êtres apocryphes, symboles de l'insurrection et de ses membres, apposaient leurs signatures à ces étranges mandats : ils n'auraient été que burlesques s'ils n'avaient été suivis d'affreuses tragédies. Mais le capitaine Rock était fidèle à sa parole. Le laps du temps n'effaçait pas de sa mémoire le nom et la faute de qui lui résistait : dix années après l'offense, le terrible vengeur reparaissait ; la victime tombait à l'improviste. A quinze ou vingt milles de distance du lieu de l'exécution, ceux qui devaient servir de bourreaux étaient convoqués : ils accouraient dans un comté où personne ne les connaissait, et torturaient, avant de l'égorger, un homme qu'ils n'avaient jamais vu. La vindicte, qu'ils servaient ainsi, était celle du corps et non celle des individus : le tribunal secret de l'Allemagne antique n'avait rien de plus mystérieux et de plus atroce. On jetait par la fenêtre un malheureux, que d'autres barbares recevaient sur des fourches tendues : avec des cardes à carder la laine, on dépeçait lentement le dos ensanglanté du martyr que l'on étendait sur une table. Le supplice était proportionné au degré de gravité des offenses imputées. Les greniers à blé étaient pillés, les bestiaux mutilés, les bâtimens détruits, les maisons ravagées, les terres retournées pendant les semailles, ou couvertes de chaux vive.

De 1821 à 1824, cette révolte agricole force les gentilshommes du comté de Cork à barricader leurs maisons : tout propriétaire vit en état de siège. Pendant la nuit, le pays entier appartenait aux insurgés ; les fanaux brillaient sur les montagnes. Dans le seul district de Garrycastle, il se commit quarante attentats de ce genre, pendant le seul mois de mars 1821 : il fallait poser des sentinelles sur les toits et dans les étages supérieurs. Toutes les portes extérieures étaient garnies de fer ; on murait les fenêtres du rez-de-chaussée ; quelquefois même on condamnait toutes les croisées ouvrant en dehors. J'ai vu des propiétaires s'em-

prisonner dans leur maison, obscure comme une tombe; d'autres qui disposaient des trappes et des machines à toutes les issues de leurs domiciles. Grâce à ces précautions, la plupart des hommes riches bravaient la colère des insurgés; elle retombait alors sur les fortunes humbles ou médiocres, sur les petits bourgeois, sur les paysans qui refusaient de prendre part à la révolte. Les châteaux se conservaient, les chaumières étaient victimes; et les malheureux que la conspiration des paysans réduisait à la détresse n'avaient d'autre ressource que de se mêler eux-mêmes à leurs bourreaux. D'ailleurs la révolte ménageait toujours le voyageur qui passait, l'étranger qui venait s'établir dans le pays; pour elle, il ne s'agissait pas de déprédation, mais de vengeance. Les vols et les larcins, semés dans cette longue série de forfaits appartiennent à des individus isolés. Pour la masse, il n'y avait qu'un but; la misère frappait ceux qui la causaient.

Cette extrême démoralisation de l'Irlande a répandu chez le peuple un sentiment bien dangereux, qui se retrouve chez toutes les nations long-temps misérables: il déteste la Justice. Tout accusé, même coupable, obtient la commisération publique; la loi est abhorrée; les juges sont des bourreaux; le délit semble une révolte naturelle contre une société mauvaise; au lieu du respect pour les tribunaux, haine et mépris contre eux; le désordre et le crime qui troublent la société sont partagés; une prédilection spéciale s'attache à l'illégalité : trop juste châtiment d'une société injuste. Le contraire arrive aux États-Unis et en Angleterre : là, le coupable est en haine au peuple; l'amour de la loi domine; le besoin de l'ordre étouffe tout autre sentiment. L'Américain et l'Anglais aiment l'ordre social dans le sein duquel ils vivent : l'Irlandais déteste cet ordre. Persuadé que la justice n'existe pas pour lui, son proverbe favori c'est : *Un petit mot dans l'oreille du juge, vaut mieux que cent guinées dans ma bourse.* Il faut voir quelle pitié, on pourrait dire quelle vénération et quel enthousiasme, un accusé in-

spire aux Irlandais : les criminels deviennent d'intéressans héros qu'on ne peut entourer de trop d'estime; sympathie pour eux, horreur pour les juges. Après avoir écouté avec beaucoup de calme, et comme chose toute naturelle, le récit des tortures qu'un *white-boy* a infligées à un fermier; tout l'auditoire s'émeut et pousse une exclamation d'horreur si le même *white-boy* est condamné à une amende, à un mois d'emprisonnement, à la déportation. Triste symptôme!

On a vu quelques personnes exploiter dans leur intérêt propre ce singulier penchant irlandais, et cette tendresse pour les accusés. Tel paysan, dans l'espoir d'obtenir plus facilement de l'emploi, se donne pour un *white-boy* fugitif. Cela est arrivé récemment à un fermier ruiné; on l'accueillit très bien dans le comté de Tipperary, parce qu'il se donna pour un *white-boy* fugitif condamné à mort, après avoir tué un protestant. La police avertie arrêta le pauvre homme, qui n'avait commis d'autre crime que de vouloir intéresser par un faux crime. Quelque chose de ce sentiment populaire en faveur des condamnés, se retrouve même parmi les propriétaires aisés. Un *garçon blanc* trouvera deux mille témoins qui prouveront son alibi qui n'a jamais eu lieu : chacun se parjurera pour le sauver. Quant à des témoins à charge, on n'en trouve pas, surtout quand il s'agit de crimes insurrectionnels. En 1786, sir Robert Mulgrave, alors haut-shérif du comté de Waterford, chercha vainement, dans toute la circonscription du comté, un seul homme qui voulût lui servir de bourreau, et exécuter le jugement rendu contre un *white-boy*. Selon la lettre rigoureuse de la loi, le haut-shérif fut obligé de devenir bourreau lui-même, et d'administrer les étrivières au coupable, devant une multitude qui l'accablait d'imprécations. Le parricide et l'infanticide sont les seuls crimes qui excitent, en Irlande, un sentiment d'horreur; pour le voleur, il n'inspire ni sympathie, ni antipathie : le meurtre par vengeance semble chose naturelle; et l'insurrection est héroïsme. Dans les pays bien organisés, chaque citoyen se croit in-

téressé à ce que le coupable ennemi du genre humain soit puni : en Irlande, braver une loi que tout le monde déteste, c'est être l'ami de tous.

Cork et Munster fournirent, en 1787, plus de cinq mille coupables mêlés à l'insurrection ; sur cette masse, les juges ne purent condamner que deux hommes dont à peine put-on prouver la culpabilité. Durant plus de sept mois, les assemblées nocturnes, le pillage des maisons, le vol des armes, le meurtre des propriétaires n'avaient pas discontinué ; la population pauvre tout entière avait pris part à ces méfaits. Pour résultat définitif on obtint deux condamnations ! La justice est si complètement impuissante, que, si vous êtes menacé par les insurgés, l'expatriation vous devient indispensable. En 1831, un nommé Nola ayant déposé contre les *white-boys*, dans une affaire de meurtre, affaire épouvantable, se vit aussitôt forcé de vendre son petit domaine, près de Dublin, et d'aller s'établir à Londres.

Un paysan est-il blessé dans une rencontre? Il peut tomber entre les mains de l'ennemi et donner des renseignemens dangereux sur l'association : les camarades n'hésitent pas à le tuer. Souvent les témoins que le gouvernement se procure, ne consentent à parler contre les *white-boys* qu'après avoir reçu la somme suffisante pour se rendre en Amérique. Un *white-boy* arrêté va paraître en justice ; tous ses frères se mettent en quête, courent le pays, rançonnent les paysans et les fermiers ; et recueillent une somme d'argent destinée ou à payer l'avocat, ou à faciliter l'évasion du prévenu. L'argent ainsi récolté compose un fonds de réserve suffisant pour solder les hommes de loi les plus célèbres : aussi la société est-elle très bien défendue ; souvent un *white-boy* a trois avocats pour un.

Depuis que l'insurrection triomphe ; elle ne tue plus, ne pend et ne carde plus que rarement. On fait tout ce qu'elle veut. L'Irlande jouit de cette tranquillité menaçante comparable à celle d'un baril de poudre, paix violente et qu'une

immense terreur peut seule maintenir. A Limerick et Tipperary, questionnez le propriétaire, et demandez-lui jusqu'à quel point il est libre; il vous répondra que sa liberté consiste à demeurer dans le pays, sous condition de ne pas parler à celui-ci, de ne pas employer celui-là, de ne vendre ou louer ses terres que d'après le tarif imposé par les *white-boys*. A cette situation extraordinaire se surajoute la puissance politique et religieuse, usurpée par O'Connell : de sorte que, cette contrée, dont l'Angleterre prétend avoir conquis le sol, n'obéit réellement qu'aux lois d'une populace nue, affamée, guidée par O'Connell.

Etablissant la moralité du crime; ne le commettant que dans une intention qu'ils prétendent utile au pays; ces législateurs de nouvelle espèce, maîtres d'une véritable armée, agissant avec cent fois plus de rapidité, cent fois plus d'énergie que le gouvernement le plus actif ne pourrait le faire, ont donc complètement réussi. Ils ont réglé les salaires, forcé la main aux riches, chassé les ouvriers étrangers, maintenu leurs amis en possession des fermes dont ces derniers ne payaient pas le bail. Compulsion, domination conquise à force de crimes, et dont le tableau suivant, dressé d'après des documens officiels et relatif seulement à la province de Munster, pour une année, donnera quelque idée.

Crimes relatifs à l'occupation des terres : 140; dont 2 homicides. — 10 incendies. — 10 attaques à main armée. — 26 menaces par écrit. — 23 attentats contre les propriétés. — 66 effractions, etc., etc.

Crimes contre ceux qui occupent des ouvriers : 67; dont 1 incendie. — 10 attaques à main armée. — 26 menaces par écrit. — 25 effractions, etc.

Crimes contre l'exécution de la loi et la collecte des dîmes : 71; dont 1 homicide. — 3 incendies. — 58 attaques à main armée. — 6 menaces par écrit. 6 vols, etc., etc.

Crimes qui se rattachent aux sentimens religieux et politiques, aux inimitiés locales, à l'enlèvement d'armes, etc. : 121; dont 8 homicides. — 5 incendies. — 3[illegible] attaques à main armée. — 83 faux sermens, etc., etc.

Voilà le tableau des principaux crimes commis dans une seule année dans la province de Munster. Nous allons pré-

senter maintenant le tableau général des crimes commis dans les quatre provinces de l'Irlande pendant l'année 1833, en suivant l'ordre de leur fréquence.

Ulster. 2,300,000 hab.		Leinster. 2,300,000 hab.	
Vols.	384	Attentats contre les maisons	824
Emeutes.	340	Menaces par écrit	680
Délivrance de prisonniers	127	Attaques à main armée.	571
Attentats contre la propriété.	197	Attentats contre les propriétés	542
Menaces écrites.	98	Vols.	526
Munster. 2,000,000 hab.		**Connaught 1,400,000 hab**	
Attaques à main armée.	153	Vols.	325
Menaces par écrit.	138	Attentats contre les maisons.	302
Attentats contre les propriétés	116	Résistance à la loi	226
Incendies.	82	Menaces par écrit	204
Homicides.	80	Attentats contre les propriétés.	181

Ce tableau n'est-il pas le miroir exact d'un pays où la faim est devenue la seule loi ; où la criminalité émane tout entière de la misère ; où les délits contre les personnes et les propriétés n'ont rien de personnel et ne se rattachent ni à la cupidité ni à la politique, ni même à la religion que par des rapports très indirects? Le comté de Kilkenny, le sud de Tipperary et le sud-est de Limerick comprennent un espace de terrain assez vaste que l'on peut regarder comme le centre de l'insurrection. Les animosités religieuses ne s'y font point sentir; car les catholiques s'y trouvent dans la proportion de quatre-vingt-dix-huit pour cent. Le *white-boy* frappe sans pitié l'ami ou l'ennemi de sa religion. Personne n'est épargné : les fermiers catholiques sont assassinés, mutilés, incendiés comme les protestans. Mais en général les protestans étant, sinon riches, du moins propriétaires, et les catholiques se trouvant dénués de tout, les catholiques se sont classés parmi les victimes, et les protestans parmi les bourreaux ; on a dû confondre aisément la guerre faite à la propriété avec la guerre livrée par les papistes à leurs ennemis.

Les prêtres catholiques ont été beaucoup plus innocens que l'on ne pense. Leur sympathie pour le peuple dont ils irri-

taient la douleur et dont ils exagéraient la misère, déjà horrible, les a fait regarder, mais à tort, comme moteurs de la révolte. On aurait voulu (chose impossible) qu'ils détruisissent l'organisation des *white-boys*, eux qui dépendaient des *white-boys*, leurs ouailles, et qui n'attendaient leur subsistance que de l'aumône faite à l'église par les plus pauvres de ces pauvres gens ! Les protestans ont exploité l'insurrection : on les a vus se servir du poignard et du bâton des insurgés pour venger sur d'autres protestans leurs injures personnelles. O'Leary affirme que l'on compta plus d'un protestant parmi ces chefs de bande qui, sous le nom de *capitaines Rocks*, désolèrent le pays.

Cet obscur et féroce instinct de défense et de conservation personnelle groupait les paysans confédérés du sud et les poussait à tous les crimes dont nous avons parlé plus haut; cependant une association bien différente, obéissant à des motifs purement religieux, se formait dans le nord. Les *enrubannés* (ribbonmen), séparés des *white-boys* par une nuance fondamentale choisissaient pour but spécial le triomphe du catholicisme. Il s'établit quelques rapports sans doute entre ces deux sociétés : l'une toute populaire; l'autre toute religieuse. Sans doute leurs doubles efforts embarrassèrent cruellement l'Angleterre ; mais leur liaison ne fut pas intime, réelle, profonde ; jamais il n'y eut un concert réel entre la révolte des paysans et la conspiration des catholiques.

Sous ce point de vue, O'Connell est un bienfaiteur. L'agitation politique de l'Irlande qui n'a commencé qu'avec le règne de cet avocat, a été organisatrice, non destructrice. Elle a rallié enfin quelques élémens sociaux et discipliné mille forces insurrectionnelles, auparavant éparses. O'Connell est très sincère lorsqu'il affirme qu'il déteste les *white-boys* et l'insurrection : elle l'entrave. Il recommande à ses agens de calmer l'émeute et de prévenir les crimes des paysans insurgés; desirant pétrir et organiser cette masse en fermentation, il a besoin de la systématiser, de la soumettre à une marche régulière. La rébellion, telle que l'entendaient les paysans

avant 1815, n'entre pas dans ses vues. Elle est aussi étrangère au fanatisme catholique et aux intrigues d'O'Connell que la mort de Socrate est étrangère au tribunal de l'inquisition.

Toutefois, chacun de ces élémens opérant à son tour et venant à se combiner avec les autres élémens, que nous avons détaillés : misères, vengeance, état sauvage, immoralité, guerre du pauvre contre le riche, haine religieuse, agitation politique; il est résulté de cet ensemble l'état le plus déplorable auquel une nation puisse être réduite. La dureté des propriétaires s'est accrue par l'atrocité même des prolétaires : en Irlande, la vie de l'homme ne compte pour rien : on rit de la souffrance humaine : on s'habitue au métier de bourreau : l'économie, l'ordre et la paix sont impossibles. Il n'est pas permis d'être honnête ou d'avoir de la pitié; on est descendu au-dessous de l'état sauvage; les annales des peuples primitifs ne contiennent pas d'exemples de barbarie aussi atroce que celle dont l'histoire irlandaise est semée depuis cinquante ans. En 1791, une colonie de protestans vint s'établir à Forkhill, dans le comté d'Armagh. Les paysans irlandais vinrent les avertir qu'on ne voulait ni protestans ni étrangers, et qu'il leur arriverait mal. Les colons restèrent. Le lendemain de leur arrivée, un corps de *white-boys* entra chez le maître d'école, qui les reconnut, prévit leurs fureurs, et enveloppa sa femme de ses rideaux. Les paysans se jetèrent sur lui, lui passèrent une corde autour du cou, lui coupèrent d'abord la langue, puis hachèrent ses doigts. Sa malheureuse femme poussa un long cri et se fit ainsi découvrir. Ils la tirèrent de sa cachette, la mutilèrent, lui coupèrent les seins, la langue, le bout des pieds et firent subir le même supplice à leur enfant, âgé de 13 ans.

« Ai-je jamais eu aucun tort envers vous, demanda le malheureux maître d'école?

— Non; mais tous les vôtres peuvent s'attendre au même sort! »

Il faut le dire au législateur anglais : Si vous voulez que ce « pays soit tranquille; si vous voulez qu'il ne reste pas atta-

« ché à vos flancs, comme la robe de Nessus aux flancs d'Her-« cule, donnez-lui de quoi vivre ». Il s'agit moins d'élever le taux des salaires que la moralité du peuple, en lui assurant un emploi régulier, en lui donnant la certitude d'une vie à laquelle le pain ne manquera pas. C'est là une des garanties les plus puissantes d'ordre et de moralité. L'Irlandais n'est jamais sûr d'être employé demain; son petit coin de terre, nécessité de sa vie, lui sera-t-il enlevé? Il l'ignore: il veut le garder à tout prix. L'état de manant du moyen-âge lui convient mieux que celui d'agriculteur indépendant; jamais, jusqu'ici, il n'a su arriver à cette situation de l'homme, qui compte, pour exister, sur l'énergie de son activité personnelle. Que la location soit simplement à bail; ou que l'occupant soit un tenancier, un vassal; qu'il ait ou non le droit de léguer son fermage à ses enfans; il agit de même. Il lui faut la terre: la terre seule donne le pain.

Aussi le seul remède dont on puisse aujourd'hui s'aviser, est-il un remède extrême et fatal. Je regarde la taxe des pauvres et les maisons de refuge, comme le dernier abri de l'Irlandais. Ce moyen que je blâmerais, en toute autre circonstance, est l'unique asile qu'il soit permis d'ouvrir à des hommes si malheureux. L'éducation primaire, la révocation des lois pénales, la suppression de la dîme, demandent du temps. Elles viendront corroborer les mesures sages prises par les législateurs. Faites vivre ces gens pour qu'ils n'aient pas la rage; facilitez l'émigration pendant quelques années; encouragez les manufactures pendant le même laps de temps; apaisez l'énergie sauvage des habitans, en leur rendant possible une habitude d'existence modeste, paisible, qui fasse disparaître peu-à-peu les traces de leur premier et terrible caractère. Songez surtout que ce pays est en dehors de toutes les règles communes et qu'il s'agit de le traiter comme la plus étrange et la plus compliquée des maladies sociales.

(*Local Disturbances in Ireland.*)

Littérature.

POÉSIE POPULAIRE

DES RACES TEUTONIQUES. (1)

N° II.

ALLEMAGNE. —MECKLEMBOURG.—WESTPHALIE ET HOLSTEIN.— VALLÉE DE L'ODER. —SUISSE.— PAYS-BAS.— ALSACE ET TYROL.— HOLLANDE.

Le vieux tronc de la superstition est en débris; mais ses fragmens, épars autour de nous, attestent son antique domination. Son pouvoir brutal s'est transformé en poésie. Ces fragmens de ballades qui nous charment et qui reproduisent mille croyances passées de mode, ce sont les ruines et les vestiges de la crédulité de nos pères. Poésie et superstition se tiennent par la main. Qu'est-ce que la poésie, sinon la réalisation brillante de nos desirs intérieurs; l'expression de notre élan vers le monde invisible? Elle atteste l'impossibilité de s'en tenir aux vérités positives qui enlacent l'homme d'un cercle de fer.

Chez les Allemands, on voit dès l'origine ces deux sphères

(1) La première partie de ce travail a paru dans la livraison de juin. Nos lecteurs se rappelleront que nous l'avons emprunté à une revue américaine (*North American Review*). On attribue ce travail à l'un des savans professeurs de l'université de Cambridge (Massachussets), M. Ticknor, qui a consacré de longues années à l'étude des littératures de la vieille Europe.

d'idées régner à-la-fois. Au berceau de cette nation, tout le monde est poète.

La poésie en Allemagne ne constitua pas un métier isolé, une corporation séparée, comme cela avait lieu parmi les races celtiques, et comme l'ont imaginé, mais à tort, quelques écrivains respectables, entre autres, Docen et Gœrres; mais, depuis l'époque de la migration primitive des Germains, qui s'établirent sur les bords de la mer Baltique, jusqu'aux temps les plus modernes, les prédilections poétiques de ces races ne peuvent être mises en doute. La masse des traditions allemandes est encore poétique au moment même où nous parlons. Toutes les populations de la Germanie sont imprégnées de poésie. Les opéras les plus brillans et les plus applaudis par le parterre et les loges des grandes villes reposent, non sur une féerie et un caprice imaginaire, mais sur des idées superstitieuses profondément alliées aux coutumes domestiques, à la vie matérielle des Germains; vous pourriez les prendre pour des vérités historiques. Le succès de la *Nymphe du Danube*, opéra célèbre, a été dû, non aux applaudissemens des gens du monde, mais aux prédilections populaires. L'*Ondine* de Lamotte-Fouqué, le *Pierre Schlemil* de Chamisso n'auraient obtenu la même vogue dans aucun autre pays d'Europe. Pour que le peuple s'intéressât à ces créations fantastiques, il fallait que de vieilles traditions, aimées de la foule, les rendissent vraisemblables. Depuis long-temps en effet, le peuple allemand croyait qu'un homme peut vendre son ombre, et que les nymphes des eaux s'unissent volontiers aux fils des hommes. La famille Stauffenberger passe pour s'être perpétuée de cette manière au treizième siècle. On prétend qu'un beau cygne femelle, déployant ses ailes et balançant son essor au-dessus des eaux du lac renfermé dans les domaines du suzerain, fut l'épouse que son étrange destinée le contraignit à choisir.

Ces superstitions de la vieille poésie teutonique prennent des noms et des formes différentes. On les voit hanter l'imagination

populaire, non plus à titre de personnage fabuleux, mais comme des compagnons d'enfance et des amis d'autrefois. Voici *Hodeken*, *Rubezahl*, *Knech-Rupecht*, le fidèle *Eckhard*, la dame *Holle*. Ces acteurs changent selon les provinces. L'une se moque de ceux que l'autre adopte et vénère. L'antique *elf* est encore redouté du peuple, sous le nom de *alp*, qui est notre cauchemar : c'est le *marra* ou *mare* des Scandinaves ; le *nightmare* des Anglais ; le *gryll* des Gallois et le *phuka* des Irlandais. Il est singulier que ce mot *alp* se rapproche du mot grec *alphito*, nom du fantôme blanc dont les nourrices grecques effrayaient leurs nourrissons. Le savant allemand Grimm pense que l'étymologie commune de ces mots est *alphiton*, en grec, fleur de farine, et *albus*, qui, en latin, signifie blanc. Quoi qu'il en soit, il ne reste plus de la vieille population des *Elves*, du nain *Elberie*, des *Hexen* et des *Elbe*, que l'on voit souvent paraître dans les anciens procès de sorcellerie, que les jolies *Elves* de Shakspeare, et l'*Alpe* ou cauchemar, qui a encore le droit de terrifier et de tourmenter toutes les femmes de l'Europe méridionale et septentrionale. Le mot *cauchemar* vient du scandinave *marra :* c'est le *marra de nos couches ;* un écrivain français moderne s'est montré plus savant que ne l'ont pensé les critiques, lorsqu'il a donné à un ouvrage qui devait reproduire poétiquement toutes les horreurs du cauchemar, le nom de *Smarra*.

Les contes irlandais et écossais se sont beaucoup occupés de ces petits êtres intermédiaires, tantôt entre le ciel et la terre, tantôt entre la terre et l'enfer. Il semble que l'imagination des montagnards se complaise dans ces fictions. Les *petits hommes gris*, les *petits hommes des montagnes* (Graumännchen, Bergmännchen) jouent un rôle important dans l'histoire secrète des montagnards de la Germanie. Tantôt ils vivent en république ; tantôt ils occupent les cavités des rocs, fondent leurs palais à l'ombre des mines d'or, ont un roi et une reine, et n'oublient aucune des cérémonies solennelles dont une cour s'environne. La dignité puérile et la ma-

jesté parodiée de ces petits êtres se retrouvent dans le *Rêve de la nuit d'été,* par Shakspeare; dans les *Amours d'Obéron et de Titania.* Peut-être l'idée première de Gulliver vient-elle de là, et l'on doit remarquer comme un fait littéraire fort curieux, que jamais les œuvres poétiques, fondées sur ces fictions, n'ont pu s'acclimater complètement dans les régions du midi, au milieu des superstitions grecques, au milieu du christianisme du moyen âge.

Souvent les pygmées surhumains dont nous parlons ont besoin de l'assistance des hommes, soit pour aider à l'accouchement de leurs reines, soit pour transporter les trésors et les pierres précieuses de leurs rois. On leur attribue des richesses considérables, et quand l'homme vient à leur aide les récompenses qu'ils accordent sont dignes à-la-fois d'une générosité royale et d'une puissance magique. Le plus grand mal qu'ils fassent aux mortels est de placer leurs propres enfans dans le berceau des nouveau-nés : ils espèrent ainsi faire participer leur progéniture au bénéfice de la rédemption du Sauveur. En Irlande, cette superstition n'est pas seulement poétique, elle terrifie les nourrices et les mères. Quelle douleur et quel ennui! Au lieu de son nourrisson chéri, la pauvre femme ne retrouve plus dans le berceau qu'une créature hideuse, poussant des hurlemens démoniaques, et dont elle ne peut apaiser ni les cris affreux, ni le vorace appétit. Dans toute la vallée de l'Oder, le *Wechselbag* ou nourrisson pseudonyme, est l'épouvante des chaumières. Aux environs du Harz on a grand soin de veiller sur le berceau, jusqu'au moment du baptême, pour se garantir de la trahison du *Wechselbag.*

Un jour, au moment où tous les coqs commençaient à chanter, le mauvais génie se mit en route. Le nourrisson ne tarda pas à tomber, de cette main malveillante, dans le berceau de l'enfant : les parens étaient absens et il emporta le vrai nourrisson. Une croix s'élevait sur son passage; il fut obligé de laisser tomber sur la route l'enfant qu'il avait volé. Un gentilhomme passe, aperçoit l'enfant égaré, s'intéresse à

lui, et le nomme *Benedict.* Bénédict grandit, mais une secrète inquiétude le dévore : il n'a pas de repos qu'il ne retrouve ses parens. Après de longues recherches, il entre dans une chaumière où un grand garçon, d'un âge très mûr, est étendu dans un berceau : c'est le *Wechselbag;* il a dix-huit ans et il tète encore; sa voix est celle d'un vieillard. Pendant le cours de sa vie de mauvais génie, il a épuisé le lait, tari les mamelles et anéanti l'existence de plusieurs nourrices. A peine aperçoit-il le fils véritable dont il a pris la place, il s'envole et s'écrie : « Voici déjà neuf mères que j'ai tuées; ta « présence a sauvé la dixième! »

Les chansons allemandes conservent non-seulement le souvenir des superstitions, mais celui des exploits héroïques de ces ancêtres. Le secrétaire de Charlemagne, Éginhardt, affirme que son maître fit recueillir les chants très antiques, *Antiquissima Carmina*, qui célébraient les guerriers d'autrefois. S'agissait-il alors des hymnes des Bardes en faveur d'Arminius, ou des chroniques rimées et chantées qui avaient trait aux exploits de la conquête et aux guerres particulières qui avaient divisé la Germanie ? Cette dernière opinion est celle de Schlegel et de Bopp. Tout un cycle d'annales héroïques se trouve contenu dans le *Heldenbuch* ou *Livres des héros.* De rares fragmens de ces ballades héroïques ont traversé les âges et triomphé des temps; quelques-unes se sont transformées en épopée régulière, sous le titre de chant des *Nibelungen.* Nous possédons le chant d'Hildebrand et celui du roi Ludwig, célébrant la défaite des Normands. Les chroniques citent beaucoup d'autres ballades, aujourd'hui perdues, qui racontaient les exploits de Kurzbold, la trahison de Hatto, les actes héroïques de Bonno. Plusieurs siècles après la mort d'Alboin, roi des Lombards, les Bavarois et les Saxons chantaient encore ses louanges. En 744, un concile, auquel Boniface assistait, prohiba les ballades satiriques; en 789, on défendit aux religieuses de continuer à copier et à communiquer les

chants d'amour qu'elles avaient coutume de transcrire et de répandre.

Le moyen-âge porta, sur le trône de la poésie, les *Minnesingers* ou *Chantres d'amour*. Non-seulement les princes s'amusèrent à composer ces poésies amoureuses, mais le vulgaire se plut à les répéter. Les danses et la walse nationale s'accompagnaient de chants rhythmiques : alliance de la saltation et de la poésie qui est restée dans les souvenirs allemands. Assistez à un bal de paysans, dans le midi de l'Allemagne actuelle, vous entendrez celui qui mène la danse, réciter la première strophe de la ballade pour en indiquer l'air aux musiciens. Le *Dreher*, le *Schleifer* ou le *Landler* (trois walses d'un mouvement différent) ont leurs paroles spéciales. La danse, comme on l'a fort bien remarqué, est la musique du corps. Quelle poésie demander aux pas sans caractère, aux attitudes guindées qui distinguent les danses de nos salons européens? Les *Tanzweisen* ou *chansons de danse*, composées du douzième au treizième siècle, attestent, au contraire, un esprit poétique très développé, la gaîté la plus innocemment franche.

Quand l'aristocratie féodale se fut emparée des *Minnesongs*, une poésie naquit, à-la-fois populaire et suzeraine. Elle inventa des règles, elle créa un code. Les bourgeois et les hommes de métier s'emparèrent, à leur tour, de ce Parnasse qui leur semblait plus facile à prendre d'assaut (ils le croyaient) que les domaines des seigneurs : de là les ridicules efforts des *Meistersængers* pour créer une poésie matérielle. Habitués à tailler le bois et la pierre, à chercher la perfection et la régularité physiques, ils portèrent dans la poésie leur mécanisme grossier, comme les seigneurs y avaient porté leur symbolique chevalerie et leur mysticité héroïque. Heureusement, à côté de cette étrange poésie, à-la-fois artificielle et brutale, fleurissait toujours la vraie poésie du peuple. Les ouvriers des mines se faisaient surtout distinguer par le charme sauvage et naïf de leurs in-

spirations. On transformait en ballades une foule de souvenirs historiques. La chronique de Limburg est remplie de commencemens de ballades, qui se rapportent à des évènemens contemporains. Elle a soin de tenir note des chansons qui ont obtenu du succès pendant le cours de l'année : au milieu du quatorzième siècle on les chantait dans les rues, et l'une des plus en vogue, était un anathème contre les couvens. Voici le refrain d'une de ces ballades :

Maudit soit l'an et maudit soit le jour,
Où l'on me fit religieuse !

Jamais l'institution monacale n'a pu s'établir profondément dans le septentrion : c'est ce que révèlent les chants populaires. En 1374, sur le Mein, vivait un moine lépreux qui, dans sa solitude profonde, composait de beaux chants répétés de toutes parts. Quelques-uns des chants guerriers de la Suisse, armée contre l'Autriche, reparaissent dans la chronique de Tschudi. Leur sens est patriotique, plein d'énergie et d'exaltation : mais la tradition, en nous les livrant, n'a pas manqué de les altérer ; les fragmens modernes ressemblent trop peu aux compositions primitives.

Les ouvriers allemands et suisses chantent encore aujourd'hui, lorsqu'ils reçoivent un de leurs camarades, les *Zunftlieder* et les *Handwerklieder* qui remontent au quatorzième siècle. A peine l'invention de Guttemberg eut-elle trouvé quelques prosélytes, on recueillit et imprima les romances et ballades les plus en vogue. Les crieurs publics allèrent les distribuer dans les villes, sous le nom de *fliegende blætter* (feuilles volantes). A la fin du quinzième siècle, ces feuilles sibyllines formaient une collection considérable, accompagnée de notes et de commentaires ; quelques-unes de ces créations remontent évidemment très haut et vont se confondre avec les créations scandinaves. En voici une, à laquelle on peut attribuer sans crainte le berceau le plus reculé, et que les paysans d'Alsace, de Hollande et des rives de l'Oder chan-

taient encore, avec de légères variantes, vers la fin du dix-huitième siècle :

LE JEUNE COMTE.

J'étais debout, sur une bien haute montagne; et je regardais le vaste Rhin qui coulait devant moi, quand une petite barque, une belle petite barque s'avança de mon côté. Trois chevaliers s'y trouvaient.

De ces chevaliers le plus jeune, l'héritier du comte, avait promis de m'épouser; il l'avait promis, tout jeune qu'il fût.

Il tira de son doigt un anneau d'or rouge et éclatant, et me dit : « Oh prends cela, ma bien-aimée, prends-le au nom de mon amour; et quand je serai mort garde-le bien !

— Que faire de cet anneau, lui demandai-je, qu'en faire si je n'ose le porter?

— Tu diras que tu l'as trouvé, ô mon amie, dans le gazon, près de la porte du château.

— Mais pourquoi mentir? Cela ne convient guère; j'aimerais bien mieux pouvoir dire de vous : voici le comte, c'est mon mari !

— Que n'es-tu plus riche, jeune fille! Je te prendrais avec joie pour femme, car nous serions alors égaux !

— Je ne suis pas riche, sans doute, et je n'ai à moi qu'un peu d'honneur; eh bien cet honneur je le garderai jusqu'à ce que mon égal me vienne chercher.

— Et si ton égal ne vient pas, que deviendras-tu alors?

— Je chercherai un cloître, je le chercherai pour m'y faire religieuse. »

Il se passe trois mois; et le comte fait un triste rêve. Il lui semble voir au fond d'un cloître, la bien-aimée de son cœur.

« Ecuyer, lève-toi, selle mon cheval et le tien ! Nous traverserons rapidement montagnes et vallées. Cette fille est digne que nous courions bien fort ! »

Ils arrivèrent au cloître et frappèrent doucement à la porte ! « Viens; sors; toi qui es belle, toi qui es chère à mon âme, viens retrouver celui qui t'aime.

— Tu veux que je vienne te trouver? Ah! pourquoi? ma chevelure est rasée et je porte un long voile. Je ne serai jamais à toi. »

Le comte s'assied sur un fragment de pierre et il pleure ; il pleure amèrement, il pleure jusqu'à ce que sa vie s'enfuie.

La religieuse, de ses mains blanches, creusa le tombeau du comte ; et les larmes qu'elle versa furent l'eau bénite dont elle arrosa ce tombeau.

Jeunes gens, jeunes gens (ajoute la ballade, fidèle à son affabulation populaire), voilà ce qui arrive à ceux qui préfèrent l'or à une bonne femme. Jeunes gens, jeunes gens, vous voulez tous des femmes charmantes et belles, mais la fortune vous plaît encore bien mieux !

Pendant le commencement du seizième siècle, la poésie populaire s'éclipsa ; les vieilles histoires romanesques, rédigées en prose, transformées en romans, imprimées sous cette forme, furent achetées et lues avec avidité par le peuple. *Sigfrid aux Cornes d'Or,* et tous les héros des plus vieilles ballades devinrent les héros des nouveaux romans. Le latin, cet instrument des études et de la civilisation moderne, ne tarda pas à s'emparer de tous les esprits ; un homme bien élevé eût rougi d'écrire un seul vers en vieux langage allemand. L'esprit de la réforme était sévère, rigide, moral, positif. Il parquait l'homme dans l'exercice de ses devoirs religieux, et lui commandait d'être bon chrétien avant tout : quant au métier de poète, il serait toujours temps de le faire. Le salut de l'âme était le point important, la *seule nécessité de l'homme,* ainsi que le disaient les sermonaires. De là un caractère austère et spécial qui imprègne tout-à-coup la poésie, depuis l'époque de Luther, et lui fait perdre la teinte fantastique, si remarquable dans les ballades d'origine purement tudesque. La guerre de Trente Ans vient ensuite écraser et dévaster l'Allemagne ; elle introduit, dans la cabane du pauvre, l'immoralité avec la misère ; elle dépeuple les champs, ravage les villes et étouffe la double floraison du sentiment religieux et national. Quelques romances, qui datent de cette époque, ne sont que des débris arides de chroniques rimées. La terreur et la douleur y rè-

gnent, mais sans poésie. L'horrible de la réalité, la faim, la misère, respirent dans ces fragmens de chants plaintifs. Le nom de Tilly s'y montre sans cesse comme un épouvantail : aujourd'hui encore, la nourrice se sert du nom des Suédois (qui, disaient-ils, venaient secourir le protestantisme) pour effrayer les petits enfans.

Il faut prier, enfant, il faut prier bien vite !
Demain le Suédois viendra !

Au commencement du dix-septième siècle, l'esprit religieux, triomphant de tant d'obstacles et renaissant après mille désastres, produisit une nouvelle école, à-la-fois populaire et élégante, qui exerça sur les mœurs nationales l'influence la plus directe. Des chants peu variés, remarquables par la douceur de l'exaltation pieuse, par la pureté et l'unité de la pensée, furent composés par les négocians, les magistrats, les officiers publics et répétés par la masse, dont l'enthousiasme protestant n'avait pas faibli. On a conservé, de cette poésie bourgeoise, fort intéressante en elle-même, beaucoup d'hymnes connus et célèbres en Allemagne. Les nobles n'ont pris aucune part à ce singulier mouvement poétique qui a servi d'organe à toute une sphère d'idées, et qui compte parmi ses noms les plus honorés, je n'ose dire les plus célèbres : Flemming, Neumark et Gerhard. Ce dernier appartenait à la communion luthérienne ; et les églises, soumises à la foi de Luther, ont été souvent visitées par les membres des communions étrangères, qui voulaient entendre les cantiques de Gerhard.

Presque toutes les traces des vieilles traditions disparurent à l'époque où l'Allemagne essaya d'imiter l'Italie, l'Espagne et la France. De faibles vestiges, chéris de la foule, amusaient les imaginations de leurs clartés affaiblies. La scène les fit valoir dans ces drames sans prétention, destinés à charmer les loisirs des artisans. On vit *Faust* régner à la foire et faire trembler les apprentis et les commères long-

temps avant que Gœthe s'avisât de le transformer en un mythe philosophique et moral. Aujourd'hui toutes les sources antiques sont venues se confondre dans le grand océan de la poésie vivante; on ne peut s'empêcher de remarquer que le conte et la ballade du moyen-âge influencent encore les poètes de nos jours: influence visible, forte chez les Teutons, mais à-peu-près nulle chez les peuples que la civilisation romaine a nivelés.

Quel est le caractère spécial des ballades populaires et de l'ensemble des traditions qui ont formé le genre allemand? C'est l'*universalité*, c'est la *variété*. Il y a là de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi; de la réflexion et de l'enthousiasme, de la force et de la simplicité. Vous seriez tenté de croire aux professeurs modernes qui regardent la race germanique comme une colonie de l'Indoustan, et qui ont expliqué, par le contraste du climat nouveau et des anciennes habitudes, les contradictions apparentes du caractère germanique. Partout respire une certaine honnêteté de cœur, une certaine gravité d'observation qui se préoccupe avant tout de la moralité ou de l'immoralité des faits; qui serait désolée de ne pas donner à chacun sa part d'estime et de réprobation; qui tient singulièrement à la vérité historique et qui exerce une espèce de sacerdoce et de magistrature honorable. Le génie des ballades germaniques a quelque chose de bon, de noble, de modeste et de sage; mais n'offre ni le grandiose tragique de la muse scandinave, ni la profonde mélancolie de l'Écosse; ni la perfection épique des fragmens trop peu connus, tombés de la plume sauvage de ces poètes serviens; ni la dignité lyrique et l'élan passionné des Espagnols. Mais on trouve dans les œuvres primitives de la Germanie une sensibilité grave et profonde, un coloris vrai, une exécution dramatique, un sentiment très vif de la volupté, sentiment qui, trop souvent, privé de délicatesse ne manque jamais de naturel; enfin, une capricieuse féerie d'imagination qui surpasse, pour la grâce des détails et la fécondité des

images, la poésie de presque tous les peuples. Ces compositions sont en grand nombre : le professeur Wolff « sans s'être « donné beaucoup de peine, dit-il, et en acceptant tout ce « que le hasard lui offrait, dans sa seule province, a re- « cueilli cent quarante-trois ballades antiques. Leurs beautés « sont plutôt domestiques et touchantes que fortes et gran- « dioses. Rien qui puisse se comparer à la belle ballade an- « glaise de Chevy Chase, ni aux romances du Cid ; mais le « génie de la tragédie bourgeoise, qui fait leur mérite, est « d'un effet merveilleusement pathétique. »

La duchesse d'Orlarmunde a deux enfans de son premier mari qui l'a laissée veuve. Elle s'éprend du comte de Nuremberg ; ce dernier lui dit qu'il ne peut l'épouser : il y a dans sa maison quatre yeux qui l'en empêchent : ces yeux funestes sont ceux des enfans de la veuve. Poussée au crime par la passion, elle charge un de ses gens, nommé dans le conte, *le chasseur farouche*, de tuer les pauvres petits. La mauvaise mère détache de son voile de veuve les épingles que l'assassin doit enfoncer dans la cervelle des enfans ; lorsqu'ils seront à jouer. Ainsi armé, il s'avance vers eux ; il les trouve jouant dans la grande salle du château. Aujourd'hui même on a conservé le souvenir des rimes puériles que prononcent les enfans de la duchesse au milieu de leurs jeux ; elles sont encore répétées par les petits garçons dans la Haute-Lusace. La scène de l'assassinat des enfans est aussi touchante que celle où Shakspeare montre le jeune Arthur priant Hubert de ne pas crever ses petits yeux.

Le garçon promet au meurtrier son duché s'il veut lui laisser la vie. La petite fille lui offre toutes ses poupées, et enfin son oiseau favori. Il refuse. L'oiseau, devenu le persécuteur du meurtrier, le suit partout, en lui répétant le nom de l'enfant qu'il a égorgée. « Mon Dieu ! mon Dieu, « s'écrie-t-il, où fuirai-je cet oiseau qui me poursuit de tous « côtés ! Il ne cesse de me redire le nom de cette enfant ! « Oh ! mon Dieu ! où aller mourir ! »

Dans son désespoir, il se brise le crâne, et « les deux en-
« fans, dit la ballade, restent dans leurs cercueils de mar-
« bre, sans que la corruption défigure leurs petits corps
« innocens, dont la pureté défie la mort. »

Voici une autre composition non moins naïve, qui se chante d'un bout de l'Allemagne à l'autre, et dont la clef ne se trouve, que dans une chanson écossaise, en patois demi celtique.

ANNA.

Ulrich dit à Anna : « Sortez avec moi et je vous menerai là où les jeunes oiseaux chantent le mieux. »

Ils sortent ensemble, ils laissent derrière eux l'ombrage des noyers; ils vont, ils vont toujours; et enfin ils atteignent une pelouse verdoyante.

Le voilà qui s'assied sur le gazon frais : « Chère amie, dit-il ; asseyez-vous près de moi » ; et il pose sa tête sur le sein de la jeune fille; des larmes chaudes tombent des yeux d'Anna sur le visage d'Ulrich.

« Oh Anna, chère Anna, pourquoi ces larmes? Qui vous rend donc si malheureuse? Est-ce le souvenir de votre père, ou desirez-vous plus de fortune, ou ne suis-je pas assez beau pour vous ?

— Non, non, je ne desire pas plus de fortune et ce n'est pas le souvenir de mon père qui me fait pleurer ; Ulrich est assez beau pour moi, mais j'ai vu à la cime de ce sapin léger et grêle, onze jeunes filles dont le vent balançait les corps.

— Oh Anna, chère Anna, tu as donc vu cela? Eh bien! dans peu de temps tu seras la douzième!

— La douzième! Oh! alors permettez-moi de pousser trois cris, trois seulement, d'appeler trois fois!

— Appelez la première fois. »—Elle appela son père.—« Appelez la seconde. »—Elle invoqua Dieu.—« Appelez la troisième. »—Elle appela son plus jeune frère.

Le plus jeune frère était assis devant la table, tenant une coupe de vin rouge et brillant : et la clameur de la jeune fille pénétra jusqu'à lui.

« Oh mes frères, tous mes frères, entendez-vous comme ma sœur a crié là-bas?

— Ulrich, Ulrich mon bon frère, qu'as-tu fait de ma sœur? Et pourquoi une tache rouge sur ta chaussure?

— Ma chaussure est souillée de sang; car je viens de tuer là-haut une jeune colombe sur cet arbre.

— Cette jeune colombe je la connais; ma mère l'a portée...» Et pendant que le corps du traître Ulrich était brisé sur la roue, la pauvre Anna était déposée dans le tombeau. Les chérubins vinrent chanter au-dessus de la victime; le corbeau noir battit des ailes sur les membres sanglans de l'assassin.

La ballade écossaise, qui correspond à cette tradition allemande, affirme que l'amour d'Ulric pour une des sœurs d'Anna fut la cause du crime. Pour la précision et la force, la ballade écossaise est bien supérieure à la ballade allemande. Citons encore un de ces fragmens ingénus; celui-ci est remarquable par l'extrême concision et la manière dramatique dont la scène est posée. Schiller, qui l'avait entendue chanter par des paysans Souabes, l'a beaucoup affaiblie en la paraphrasant.

L'INFANTICIDE.

« Joseph, cher Joseph! qu'as-tu fait! Nanny est devenue la plus malheureuse des femmes. Joseph, ô cher Joseph, ce sera bientôt fait de moi. Les voilà qui me conduisent par la porte de la honte; ils me traînent! Hélas! le peuple va voir ce que l'amour peut causer!

Oh bourreau, cher bourreau, je t'en prie; ne me fais pas languir! Je suis bien pressée d'aller rejoindre mon enfant.

Joseph, cher Joseph! Oh donne-moi ta main, Dieu devant qui je vais paraître sait que je te pardonne!

Mais voici un courrier qui accourt au galop, portant une bannière. — Grâce, grâce, j'apporte la grâce de la belle Nanny!

Courrier, mon cher courrier, sa vie et son sang viennent de fuir à-la-fois! Adieu, belle Nanny, ton âme est avec Dieu.

C'est bien la poésie populaire, sous sa forme la moins travaillée, la plus rude, avec sa brutalité primitive. Observez cette

narration résumée dans une suite d'interrogations rapides : elle est pleine de puissance et d'émotion. Ces bégaiemens incertains, ne sont pas sans grâce; mais il faut reconnaître la profondeur et la beauté du sentiment qu'ils expriment obscurément. « C'est là boire la poésie à la source, comme le dit Gœrres; c'est tâter le pouls de la nationalité dès son enfance. » Vous pouvez admirer plus tard le lit profond et large de la poésie épique, réflétant l'horizon entier, le ciel et les montagnes environnantes. Ici mille petites sources, tombant des rocs escarpés, tracent sur la plaine leur réseau d'argent; c'est une onde primitive et pure qui tombe des grottes profondes et trahit les premiers secrets de l'existence des peuples; c'est le premier essai de la force intellectuelle et morale parmi les hommes réunis. Dans ces œuvres, la parole et le chant se marient, sans que le vieux mystère de leur alliance se révèle. On ne peut les disjoindre. Personne ne sait comment s'est formée cette union mystérieuse, qui compte plusieurs siècles. Les mélodies tyroliennes, le ranz des vaches suisses, le chœur des chasseurs allemands, après avoir charmé le pâtre et le laboureur, s'introduisent, hôtes inattendus, dans les mœurs civilisées d'un peuple. Les mélodies écossaises et irlandaises, les unes si mélancoliques, les autres si brillantes, retentissent sur les théâtres des grandes villes, tout étonnés de cet écho sauvage. Mozart et Weber n'ont pas dédaigné l'appropriation du vieux génie musical et poétique de leur pays, bien sûrs que s'emparer de cette sève primitive, c'est frapper le cœur des hommes d'une manière énergique et directe.

Si les paysans d'Allemagne ont été les conservateurs de la tradition antique en fait de poésie, les ouvriers en ont été les propagateurs. Avant de partir pour ce pélerinage nécessaire, qui lui impose trois ou quatre années de voyages et d'expérience, et auquel la coutume le condamne; l'ouvrier allemand achète un petit volume ou des feuilles détachées. Ce sont les chansons consacrées aux ouvriers : comme toute

leur vie, elles offrent le mélange extraordinaire d'une grossièreté révoltante et d'une poésie profonde. Cela coûte très peu d'argent; et ce papier gris, taché de mauvais caractères noirs, contient une foule de détestables essais de poésie artificielle, mêlés à un peu de poésie primitive. Le mélange est bizarre, ridicule, confus: étranges débris surannés, que l'on a cimentés, au moyen de je ne sais quelles compositions modernes, et entremêlé de rimes détachées, de refrains que les nourrices répètent sur les berceaux sans y attacher aucun sens. Souvent ces fragmens s'éclairent l'un par l'autre: il s'agit de les rapprocher. On y remarque aussi les vieilles consécrations des arts mécaniques; chanson du Charpentier, ayant terminé la charpente de l'édifice; du Serrurier commençant à battre le fer; du jeune Menuisier donnant le premier coup de rabot. On ne voit pas sans surprise la Muse, encore enfant, poser sa petite couronne modeste sur le front de l'Industrie.

Une race malheureuse, vouée au ridicule, que la chanson de l'artisan ne ménage jamais, et qui, dans le moyen-âge, se plaça un peu au-dessus des animaux domestiques, c'est celle du tailleur. Le tailleur forme le point de contact et l'anneau entre les premiers êtres de la famille des quadrupèdes et certaines anomalies de la race humaine. La manière sans façon dont les tailleurs sont traités dans les ballades primitives de tout le nord de l'Europe est vraiment étonnante. On dirait que le septentrion guerrier a voulu flétrir de son mépris ceux qui, au lieu de prendre l'épée, se sont avisés de manier l'aiguille. La puérilité de la chanson suivante, très connue en Allemagne, offre un exemple niais et singulier de l'éternelle mystification du tailleur.

LES TROIS TAILLEURS.

Il y avait un jour trois tailleurs; mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! Et ces trois tailleurs avaient si grand peur, qu'un limaçon

venant à passer, ils le prirent pour un gros ours. Oh mon Dieu ; mon Dieu ! les pauvres tailleurs !

Et les voilà si émus et si surpris qu'ils allèrent se cacher tous derrière une haie. Pauvres tailleurs !

« Marchez donc le premier, dit le premier des trois ! — Ma foi j'ai trop grand'peur ! »

Le troisième avait envie de parler. — « Je n'ai pas besoin qu'il me mange, s'écria-t-il ! » Aussitôt les voilà qui sortent ensemble de leur cachette, l'épée nue au poing. C'étaient des hommes de paix, qui n'aimaient pas le combat, je vous jure ; et ils avaient grand besoin de s'encourager l'un l'autre. Pauvres tailleurs !

« Coquin, monstre, diable incarné ! criaient-ils à-la-fois; sors de ta cachette ; tu vas voir ! Il faut une reprise à ton habit ! Nous nous chargeons de la faire. »

Alors parurent les redoutables cornes du limaçon; et les pauvres tailleurs, incapables de soutenir l'aspect de ces deux pinces frémissantes, se sauvèrent à-la-fois. Pauvres tailleurs !

On aurait tort d'appliquer à toute l'Allemagne ce que j'ai dit de l'Allemagne du midi. Vers le nord-ouest, vous trouvez une race qui rappelle les vieux héros teutoniques ; des corps robustes, des nerfs musculeux, des tempéramens flegmatiques, des peuplades qui se remuent lourdement et par masses épaisses, mais qui, une fois soulevés, ne s'arrêtent plus. Tel est le caractère de l'homme dans ces contrées ; sans élan, mais sans turbulence ; enchaîné à ses préjugés et à ses coutumes, et s'y cramponnant avec un entêtement invincible ; colosse au physique et au moral, qu'il ne s'agit que d'ébranler. Le dialecte de cette race est le *bas-allemand* (*platt-deutsch*), qui a chassé depuis long-temps le slave des régions qu'il avait envahies. On le parle dans les montagnes du Hartz, sur les frontières de la Lusace, dans les Marches de Brandebourg.

Ce dialecte fut le père de la langue anglaise, que nous employons aujourd'hui ; le peuple lui est resté très attaché. Jusqu'au treizième siècle, les deux branches de la

langue allemande se trouvèrent confondues. Quand ces deux rameaux se séparèrent, ils jouissaient encore d'une égale autorité. Le grand Luther, né à Mansfield, entre la Haute et la Basse Allemagne, employa le dialecte de son pays propre, un langage qui participait à celui des deux contrées. Ce fut dans ce style, dont sa province natale lui offrait le modèle, qu'il écrivit sa Bible. Bientôt elle servit de point de ralliement à tous ceux dont la formation de l'idiome national occupa l'attention. L'idiome de Luther domina en définitive : il domine encore.

Les derniers *rescrits* du gouvernement du Mecklembourg, rédigés en bas-allemand, datent de 1542 et de 1562. Vers la fin du seizième siècle, la Bible de Luther accomplit son triomphe définitif; mais sans que les classes populaires abandonnassent ce *bas-allemand* (*platt-deutsch, nieder-deutsch*), dont la douceur, la fécondité, la naïveté, l'abondance méritaient, en effet, l'attachement national. La dernière édition de la Bible traduite en bas-allemand, date de 1693. Les gens instruits essayèrent plusieurs fois de prêter à cette branche vénérable de la langue teutonique l'élévation, l'énergie et la vivacité des langues écrites : la plupart de ces efforts ont été stériles. Une poésie plus innée et plus vraie respire dans le haut-allemand. Malgré les longs récits des femmes pendant leurs veillées, malgré les ballades historiques de la province de Ditmarsh, patrie des deux Niebuhr; la population de la Basse-Allemagne ne sympathise guères avec la poésie et le chant. Sa verve, quand elle s'avise d'en avoir, n'est pas lyrique, mais bouffonne, maligne, naïve : c'est du Nord que nous vient cet *Eulens-piegel*, ce *roi des espiègles*, que les Anglais ont transformé en *Howling-glass*, personnage fort admiré du moyen-âge et qui n'est pas sans rapport avec Panurge, Gil-Blas, Falstaff et tous les coureurs d'aventures, chers au roman moderne; gens qui s'amusent d'eux-mêmes et des autres. De cette même région allemande, froide, ironiquement sage, viennent les

plus beaux proverbes qui ont cours en Allemagne ; axiomes populaires, remplis de préceptes domestiques, que Justus-Mœser comparait spirituellement aux petits morceaux de bois dont les femmes allemandes chargent les clefs qu'elles portent à la ceinture, pour les empêcher de se perdre. Les proverbes, après tout, ne sont que le résumé de l'expérience nationale ; occupons-nous des ballades, qui sont le résumé de la poésie nationale.

L'Allemagne centrale, la contrée saxonne, beaucoup plus amoureuse de poésie que le nord, apporte peu de choix dans cet amour. Les vieilles ballades et les fragmens modernes la séduisent également. Les servantes et les nourrices chantent indistinctement les hymnes de Luther, les chants et les odes scandinaves, Schiller et les antiques romances. La Silésie et ses majestueuses montagnes ne nourrissent pas une population douée d'un goût poétique bien vif; mais, s'il faut en croire la tradition, dans les plis de son terrain accidenté, elle recèle un grand nombre de puissances surnaturelles : c'est là que se tapissent quelques-uns des démons les plus redoutés par les enfans germaniques. Vers le sud-est du même pays, un coin de terre, la petite vallée de l'Oder, nommée dans le pays *Kuhlændchen* ou terre des Vaches, située entre la Silésie, la Moravie et la Hongrie, mérite notre attention ; c'est un dépôt des antiques ballades oubliées ailleurs. On entend les femmes les chanter ou plutôt les crier dans un jargon détestable, qui contraste avec la plus belle et la plus naïve poésie du monde. Meinert a recueilli plus de cent cinquante chansons dans ce territoire qui compte deux villes, vingt-trois villages et seize milles carrés, habités par trente mille âmes. Les paysans, « race « babillarde, dit Meinert, sensuelle, curieuse, mais fidèle « et ardente dans ses affections, » répètent les meilleures variantes des ballades teutoniques. Tout ce qui s'est perdu ailleurs s'est conservé là ; tantôt ce sont des noëls catholiques, tantôt des contes tirés de l'Ecriture et grossièrement

élaborés : l'écho poétique de toute la Germanie vibre dans cette vallée. Citons deux des chansons ingénues que l'on y redit le plus souvent :

LA FIANCÉE MORTE.

Un jeune garçon s'en alla tout doucement ; il s'en alla frapper à la fenêtre. « Oh ma belle, es-tu là ? lève-toi ; ouvre-moi !

— Nous causerons si tu le veux ; mais t'ouvrir est impossible. J'ai donné ma foi à un autre ; ce fiancé terrible est le seul que je desire. »

— Ton fiancé, oh mon amour ! c'est moi, c'est moi seul : donne-moi ta petite main blanche. Tu me reconnaîtras tout-à-l'heure. — Ah mon Dieu ! tu portes avec toi une odeur d'argile et tu respires la mort !

— Oui, je porte avec moi l'odeur de la terre ? on m'y a étendue morte.

« Va, jeune homme, vas éveiller ton père et ta mère ; vas éveiller tous tes amis, dis-leur que mon fiancé c'est la mort, et que jusqu'au moment où tu paraîtras dans le ciel, tu seras veuf et marié. »

Grands emprunteurs de poésie, les habitans du Kuhlændchen se sont emparés des ballades slovaques des régions voisines, qu'ils ont améliorées et embellies. En voici une, qui existe dans les deux langues à-la-fois, et qui prouve par cette simultanéité, la transfusion perpétuelle qui s'opère, si nous pouvons le dire, dans le sang poétique des nations.

LA MALÉDICTION DE LA MÈRE.

Ensemble marchaient trois ménestrels; trois fiers et beaux ménestrels; ils traversèrent la pelouse et trouvèrent un bel aulne dans le bois.

L'un dit à l'autre : « Voici une belle branche d'arbre qui servira d'archet à ma viole. » L'autre s'éloigna sans répondre ; mais celui qui avait parlé frappa l'arbre et l'arbre versa du sang.

Le second frappa à son tour et l'arbre versa des pleurs. A son tour frappa le troisième et l'arbre versa des paroles.

« Oh ne frappez pas, orgueilleux ménestrels, je ne suis pas un arbre des bois, je suis une jeune fille, autrefois belle.

« Ma mère m'a maudite jadis, lorsque j'allais chercher de l'eau dans le puits. — « Que le dernier fond de l'enfer la dévore, a-t-elle dit, qu'elle soit réduite en cendres et en poussière ! »

« O ménestrels orgueilleux, allez jouer et chanter devant la porte de ma mère ; chanter une ballade sur ma destinée ! »

Les ménestrels chantèrent la jeune fille innocente qui puisait de l'eau et la malédiction de sa mère : — « Que le dernier fond de l'abîme la dévore ; qu'elle soit réduite en cendres et en poussière. »

« Ne chantez pas ainsi devant ma porte, fiers et beaux ménestrels ! Si j'avais dix enfans, je ne répéterais plus une seule fois une malédiction si terrible ! »

L'original slovaque ne commence et ne finit pas de la même manière. Il fait preuve d'un art moins avancé : la disposition des faits et du récit est moins adroite. Il lui manque cette progression poétique, des larmes, du sang et de la voix, que l'arbre répand tour-à-tour. L'ordre de la narration n'est pas interverti comme dans l'allemand ; la curiosité n'est pas éveillée avec la même habileté.

S'il fallait en croire certaines déclamations, l'Autriche supérieure et inférieure, soumise au joug d'une tyrannie que rien ne balance, devrait ne posséder ni bien-être ni poésie. C'est le contraire. Les habitans de ce pays pittoresque et fertile sont poètes et chantent le bonheur, le repos, la joie ; vous diriez qu'ils n'ont rien à faire que de chanter. Tous leurs hymnes sont des hymnes d'allégresse, dont la grossièreté, souvent choquante, est rachetée par la bonhomie, la simplicité, l'heureuse sincérité de l'inspiration ; ils ne cessent de renouveler le trésor de leurs ballades ; qu'elles soient vieilles ou jeunes, ils s'en embarrassent peu, pourvu qu'ils chantent. Max Schottky a rassemblé toutes celles des environs de Vienne qu'il a jointes à quelques autres productions de la

Basse Autriche qui portent le même caractère de joyeuse insouciance. Traversons rapidement la Bavière : ce pays abandonne aux contrées riches en vignobles la palme de la musique et du chant. Le caractère des Bavarois a de la lourdeur ; leur sol est médiocrement fertile. C'est sur les bords du Necker et du Rhin, dans la noble et belle Souabe, que brille une race énergique, modérée et forte ; sérieuse et douce, vivant sous l'influence d'un climat et d'un territoire favorables au travail et à la production. Les mœurs de cette population se distinguent par un mélange rare de grandeur et de gaîté, d'énergie active et d'esprit poétique. Le paysan souabe répète en labourant beaucoup de vieilles églogues semblables à celle-ci :

LA LETTRE D'ADIEU.

Je vais à la fontaine et je ne bois pas : j'y cherche celle que mon cœur aime et je ne la trouve pas.

Mes yeux errans la cherchent à droite et à gauche ; et celle que mon cœur aime, je la vois près d'un autre.

La voir près d'un autre ! O c'est un chagrin qui blesse le cœur ! Dieu te garde, toi que mon cœur aime ! je ne te verrai plus, plus jamais.

Il faut acheter une plume, acheter une plume et du papier. Il faut écrire à celle que j'aime et lui dire un long adieu.

Une lettre d'adieu ! O cela fait mal ! Dieu te garde, toi que j'aime ! je ne te verrai plus !

La meule de foin me sert de lit ; trois roses toutes sanglantes tombent sur mon sein agité. Est-ce donc un signe que celle que j'aime va mourir ?

Je vais à l'église et je prie pour elle. Mais lorsque je sors du portique, elle est là, qui me donne un baiser !

Dans l'original, la rime est inexacte et la versification très grossière ; mais le sens est touchant, et cette naïveté a du charme.

L'Alsace n'est plus ni française ni allemande : l'éducation supérieure y est toute française ; les classes inférieures parlent un patois germanique et ne possèdent pas de livres allemands. Elle a gardé toutes les romances des bords du Rhin : voici la narration d'un Othello de village alsacien, complainte qui se chante sur un air doux, tendre et solennel.

LE GARÇON JALOUX.

Trois étoiles sont dans le ciel; elles brillent là-haut, pleines d'amour.— « Dieu te garde, belle fille ! mon cheval, où l'attacherai-je ?

— Ton cheval, prends-le par la bride et attache-le à ce figuier. Tu vas t'asseoir ici près de moi; et nous causerons doucement.

— M'asseoir, je ne le puis. Je ne puis être gai : mon cœur est cruellement agité, doux amour ; et c'est à cause de toi !

Que tire-t-il de sa poche ! Un couteau à la lame longue et pointue. Il frappe au cœur celle qu'il aime. Le sang rouge a jailli sur lui.

La lame qu'il retire est pourpre de sang. — « O grand Dieu! grand Dieu du ciel ! que ma mort est amère ! »

Au doigt de la jeune fille, il enlève un petit anneau brillant. Il le jette dans le fleuve et l'anneau étincelle sous les flots.

« Nage, nage, petit anneau ; va-t'en dans la mer, dans la mer profonde. Mon amour est mort; il n'y a plus d'amour pour moi. »

Les vallées de la Suisse et du Tyrol, riches en échos poétiques des antiques accens populaires et rustiques, frappent l'oreille du voyageur, comme les mille sources trans parentes qui bondissant de terrasse en terrasse, du sommet des vieux rocs, frappent ses regards étonnés. Il s'habitue à leur bruit, à leur limpidité, à leur élévation sonore. Chansons et cascades, également bizarres, se confondent avec les accidens du terrain le plus varié qui soit au monde, avec le sauvage et magnifique paysage dont ils font partie. On ne peut traduire les chants suisses et tyroliens : « Ce sont, comme dit Gœthe, des fruits qui

n'ont ni noyau ni écorce. » Leur séduction se compose de tout ce qui est fugitif, vaporeux et inexprimable; d'un dialecte rustique, enfantin et énergique; de l'accent sauvage des chanteurs et des longues cascatelles de sons, qui vont se perdant de rochers en rochers, dans les gorges des montagnes.

Citons pourtant un de ces petits essais poétiques qui ne manquent pas d'imagination et dont le berceau semble appartenir à l'Allemagne septentrionale.

LES VOEUX DE L'AMOUR.

Dans le monde, je n'ai pas de plaisir, je suis loin de mon amour. Mais si je pouvais lui parler, mon cœur se guérirait, ma blessure se fermerait.

O rossignol, rossignol! ne manque jamais de la bien accueillir, et dis-lui qu'elle soit toujours à moi.

Je vais aller chez l'orfèvre; il est à sa fenêtre et me regarde. Orfèvre, orfèvre, fabrique-moi un petit anneau d'or bien pur.

Qu'un petit doigt très mince puisse y passer; et qu'il ne soit ni trop large ni trop étroit. A l'intérieur, on gravera mon nom; et celle que j'aime le portera.

Si je possédais une clef de diamant, je m'en servirais pour t'ouvrir mon cœur, ô amour! tu y verrais une image; et cette image serait la tienne.

Si j'étais un oiseau des bois, j'irais me percher sur l'arbre vert à la cime élancée; et quand j'aurais assez chanté, je m'envolerais vers toi, si loin que tu fusses.

Si j'avais deux ailes, comme la colombe, je m'en servirais pour traverser le monde entier : par-dessus les vallées et les montagnes, je me rapprocherais de toi.

Si malgré mon desir ardent tu refusais de me parler, alors je fuirais à tire-d'ailes, je fuirais bien loin pour ne revenir plus jamais, ô mon amour!

Nous avons parlé des deux principaux dialectes de l'Allemand : du haut-allemand qui est devenu la langue littéraire;

et du bas-allemand, relégué parmi le peuple. De ce dernier qui n'a pas cessé d'occuper un vaste espace, découlent l'anglo-saxon, le saxon actuel, le hollandais et le flamand. Le saxon populaire se subdivise en plusieurs dialectes, qui dominent tout le nord de la Germanie et la Prusse : l'anglo-saxon s'est conservé, en s'altérant, dans le patois de la Frise : mêlé au danois et au normand, il a composé la langue anglaise dont nous nous servons aujourd'hui : enfin, le hollandais et le flamand sont maîtres de tous les Pays-Bas.

Nous avons dû parcourir, avec la rapidité que nous imposaient les limites de ce travail, toutes les ramifications de la poésie populaire teutonique, celle de la Hollande exceptée. Détachée aujourd'hui de ses traditions originelles, la Hollande ne chante plus que des airs italiens et français. Mais, il y a cinquante ans, la paysanne du Scheldt répétait encore les contes et les récits familiers aux riverains du Necker, du Rhin supérieur et même aux habitans des vallées danoises. Alors existait, pour l'historien et le voyageur, la preuve indubitable de la parenté intime qui unit toutes les subdivisions de la grande race teutonique, des bords du Zuiderzée aux rives de la Baltique.

Les chansons spéciales que la Hollande peut réclamer comme siennes transforment les souvenirs bibliques en ballades populaires. On les chantait en chœur, pendant les fêtes de Noël et de Pâques, vers le milieu du quinzième siècle. Les plus remarquables avaient trait à la vie et à la mort de Jésus-Christ : d'autres, purement mystiques, exprimaient l'aspiration amoureuse de l'âme chrétienne qui veut gagner l'affection de son divin fiancé : étrange perversion de la piété, qui se représente à-la-fois sous toutes les latitudes, à l'occident et à l'orient, chez les musulmans et les catholiques, chez les disciples de madame Guyon, et chez les piétistes protestans, sectateurs de Spener. C'est toujours la même affectation enfantine d'une dévotion qui se joue avec Jésus-Christ comme une fiancée avec son jeune amant ; qui transforme en

passions sensuelles la prière et l'exaltation religieuse, et qui se plaît à répandre un coloris voluptueux sur les pensées les plus hautes et les plus chastes. De cette poésie singulièrement efféminée, à la fermeté de ton des poésies populaires et religieuses que l'Allemagne a dues aux Flemmings et aux Gerhardts, la distance est immense; ici la raison dévote; là, l'enthousiasme amoureux se transformant en piété.

La curiosité s'arrête spécialement sur les noëls ou chansons bibliques que la Hollande a multipliés avec une prédilection et un bonheur tout particuliers : innocentes puérilités de la dévotion antique, dont on aurait tort de se moquer. Profondément pieuses, certaines races se plaisaient, non-seulement à reproduire les grands traits de l'Évangile, mais à prêter à ses personnages des actions et des paroles tirées de la vie domestique du moyen-âge. Les bourgeois du treizième et du quatorzième siècle trouvaient cela merveilleux : on prenait grand plaisir à rapprocher de soi familièrement Jésus, le Père éternel et les Apôtres, travestis selon le goût des pays et des temps. Ce n'étaient point ignorance ou mépris, mais au contraire affection profonde et respect intime. Le peuple aimait mieux son Jésus-Christ, bourgeois d'Amsterdam, que le Jésus-Christ de l'histoire, l'enfant divin de la Judée orientale. Abraham inspirait plus de vénération, vêtu en bourgmestre, que si le peintre moderne, Martin, l'eût noblement drapé de son costume patriarcal. Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, les peintres hollandais et flamands ont suivi cette voie singulière. Tout le monde connaît et admire, en riant, les costumes bizarres que Rembrandt donne à ses anges et à ses apôtres.

L'imagination allemande a rendu burlesques les personnages qu'elle respecte le plus. Ainsi le saint Pierre des contes Allemands, qui porte les clefs du paradis, est d'une rare impertinence : Jésus ou le Père éternel le châtient à tout moment. C'est un vrai portier, léger, querelleur, imprévoyant, étourdi, prodigue; le Sauveur lui fait sou-

vent la leçon. Un jour à la promenade, un fer de cheval brisé se trouve sous ses pas : « Ramassez-le, lui dit Jésus! » Saint Pierre dédaigne ce débris et le repousse du pied; le Seigneur se baisse modestement, ramasse lui-même le fragment de fer, aperçoit un atelier de forgeron et va vendre le débris, pour lequel on lui donne trois sous : avec ces trois sous, il achète des cerises. On continue la promenade; et lorsque tout le monde est bien fatigué, Jésus laisse tomber les cerises l'une après l'autre : saint Pierre, qui a grand'soif, les ramasse à mesure qu'elles tombent et se désaltère ainsi. Jésus lui fait observer qu'on a toujours tort de mépriser les petites choses et qu'elles ont quelquefois d'importans résultats.

Dans une autre légende, qui a pour auteur le célèbre *Haus Sachs*, saint Pierre qui aurait été, de nos jours, membre de toutes les oppositions, s'avise de trouver que le monde ne marche guère bien, et que le bon Dieu gouverne mal.

« A la bonne heure, dit le Christ en souriant; je vous passe le sceptre pour un jour, nous verrons ce que vous en ferez. »

Une vieille femme, tenant en lesse une chèvre, se montre aussitôt et dit à sa chèvre :

« Va ma chère, que Dieu te protège contre les loups et le tonnerre. Mes pauvres enfans sont là-bas dans ma cabane; ils me demandent du pain; et je ne puis les abandonner. Va donc toute seule! ma chèvre!

— Tu entends cette pauvre femme (dit le Seigneur à saint Pierre?) C'est à toi de prendre soin de la chèvre, puisque aujourd'hui tu es le bon Dieu! »

Saint Pierre se met donc à garder la chèvre. La journée est chaude, l'animal est leste : le pauvre saint revient le soir, lassé, humilié, couvert de sueur, ramenant la chèvre qu'il a suivie sur le penchant des abîmes, au risque de se casser vingt fois le cou. Notre étourdi reconnaît trop tard qu'il faut laisser à Dieu le gouvernement du monde, et que ce n'est pas chose aussi facile qu'il l'avait pensé. Ce genre d'affabulation puérile, s'appliquant aux plus graves passages des livres

saints et leur donnant un sens bourgeois, apparaît souvent dans ces traditions, d'une manière encore plus extravagante.

Un tailleur, se trouvant défunt, a grande envie d'entrer en paradis : saint Pierre lui en refuse l'accès; mais la porte reste ouverte un instant, et le tailleur se glisse inaperçu. Impatronisé dans le domaine des élus, il y reste; un jour le bon Dieu va prendre l'air avec ses anges; le tailleur se promène à son aise dans les appartemens du Père éternel, et la curiosité lui vient, de mettre le nez à cette fenêtre par laquelle le bon Dieu s'amuse ordinairement à examiner ce qui se passe dans notre monde : espèce d'observatoire placé précisément en face du trône divin. Le tailleur jette donc ses regards sur la terre, et il aperçoit certain tailleur qui met de côté, pour son usage personnel, une aune de belle étoffe dérobée à la pratique. L'indignation de l'observateur éclate; brisant de sa main un des pieds qui soutiennent le trône, il le lance par la fenêtre du ciel et casse la tête du fripon. Dieu, de retour, blâme cette vertueuse colère : — « Que serais-tu devenu si j'avais été aussi sévère que toi? »

L'Être suprême s'offrait sous cet aspect à l'imagination de la populace du moyen âge; ainsi le représentaient les Albert Durer et les Cranach, une pipe à la bouche, vêtu d'une belle robe de chambre rouge à grandes fleurs, et se promenant le soir pour sa santé, tandis qu'Adam et Ève, pour ne pas déranger le bon homme, se cachent respectueusement derrière une haie, et laissent les lions et les éléphans faire leur cour au créateur. C'est tout-à-fait le Père éternel des Moralités françaises :

Allons Mathieu!
Prends ton épieu
Et va-t'en en Galilée!

La Hollande a poussé très loin cette caricature bourgeoise, et l'excessive naïveté de son invention rencontre parfois des traits et des détails agréables.

« La mère (la vierge Marie) a préparé un bain pour son enfant; et sa petite main blanche qui joue avec l'eau la fait jaillir par-dessus les bords. »

Une longue romance décrit les travaux vulgaires auxquels la famille de Joseph se livra pendant sa retraite en Égypte :

« Marie, la jolie fille, savait très bien filer, et le charpentier Joseph gagnait sa vie comme un homme courageux; mais quand il devint vieux, le pauvre homme ne put plus travailler : il tissa le chanvre; le petit Jésus alla porter l'ouvrage chez les riches et chez les pauvres. »

Dans une des ballades favorites de la Hollande, que l'on chante aussi dans le Kuhlændchen, l'intérieur de la famille de Joseph est l'objet du plus minutieux détail. Marie est couchée, elle dort : Joseph l'éveille, et veut qu'elle prépare le déjeuner; elle se lève et obéit. L'auteur n'oublie ni le lit, ni les pantoufles, ni le charbon sous les cendres.

Marie prit une petite casserole bien propre et bien luisante; elle y mit du gruau avec un petit morceau de beurre : oh ! c'était bien bon, je vous assure !

Elle alla ensuite chez la maîtresse de l'auberge, et suspendit une bouilloire à la crémaillière, pour le bain de son cher enfant.

La maîtresse d'auberge avait un garçon boiteux et bossu : elle le baigna dans le même bain que le cher Jésus, et l'enfant difforme en sortit parfaitement droit, svelte et agile.

Quelle est, a-t-on souvent demandé, la source première de ces romans de détails et de ces peintures d'intérieur qui ont envahi la littérature et les arts, en Hollande, dans les Pays-Bas, en Angleterre? Cette source, nous venons de la découvrir : elle appartient au génie domestique et à l'humble esprit de famille qui distinguent certaines branches des races teutoniques, et que nous venons de voir se révéler si ingénument. Mieris et Van Ostade s'expliquent, ainsi que Richardson et miss Burney, par les ballades hollandaises dont nous venons de citer des fragmens assez étranges. Ainsi,

l'intérêt de ces curiosités littéraires tient à la philosophie et à l'histoire. Elles ne satisfont pas seulement le desir stérile et oiseux de recueillir de vieux fragmens, comme les amateurs de curiosité font provision d'antiques débris et d'armures fêlées. Ce sont là d'excellens matériaux pour l'histoire intellectuelle des nations : matériaux qui n'ont pas encore été mis en œuvre et dont à peine une partie s'est conservée, grâce aux soins de quelques antiquaires studieux.

(*North-American Review.*)

Économie politique.

DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE EN EUROPE,

ET DE LA NÉCESSITÉ D'EN RÉGLER L'ACTION PAR UNE LOI INTERNATIONALE. [1]

Les Américains des États-Unis, pour lesquels l'organisation légale des institutions populaires est un sujet constant d'études et de soins, ont fixé récemment leur attention sur un objet important : la Propriété littéraire, dans ses rapports in-

(1) Note du trad. Nous recommandons vivement cet article à l'attention de nos lecteurs, de ceux surtout qui, par leur position, sont appelés à discuter les grands intérêts nationaux. La question qui y est traitée a été envisagée par l'auteur anglais sous un point de vue élevé, et nous paraît devoir être prise en considération par nos législateurs. La France souffre peut-être plus que l'Angleterre des atteintes portées à la propriété littéraire par l'industrie des contrefacteurs. Chez nous, on lit moins qu'en Angleterre; les collections de livres sont encore regardées par beaucoup de personnes aisées comme un luxe trop coûteux. Un cabinet de lecture et un cercle littéraire suffisent aux besoins de la plupart des villes de province; à l'extérieur nos colonies ne sont encore ni assez riches, ni assez peuplées pour faire de nombreuses demandes. En Angleterre, au contraire, il n'y a pas de propriétaire qui n'ait sa bibliothèque, ses journaux et ses revues, qui n'affectionne une de mille spécialités de la littérature et qui n'en fasse l'objet d'une collection particulière. Sans les lire, l'homme d'affaires met en réserve les livres qu'il croit devoir lui procurer d'agréables passe-temps au sein de la retraite; il se ménage ainsi de douces jouissances pour l'avenir; prévoyance bien rare en France. A l'extérieur, les possessions de l'Inde, les colonies de l'Amérique,

ternationaux. Les Américains ont quelque mérite à cela. Les profits récemment réalisés par leurs libraires, quand ces derniers ont voulu s'emparer des contre-façons européennes et les vendre à bas prix, n'ont pas empêché ce peuple, éminemment sage et politique, d'ouvrir les yeux, je ne dis par sur le danger de la contre-façon actuelle, mais sur les pertes réelles qu'en-

celles du Cap et de l'Australie fournissent aux éditeurs anglais de nombreux débouchés. Les vaisseaux de guerre, les régimens de la Compagnie, les fonctionnaires de toute espèce qui résident loin de la métropole ont aussi leur bibliothèque, et sont des consommateurs non moins actifs que ceux qui habitent les Trois-Royaumes. D'un autre côté, la position insulaire de la Grande-Bretagne la protège contre l'invasion immédiate des contrefaçons étrangères. Comme la France, elle n'a pas à ses portes des ateliers toujours prêts à jeter sur les marchés leurs produits fabriqués à vil prix. A Namur, à Mons, à Tournay, à Bruxelles cent presses, constamment en activité, reproduisent sans cesse les ouvrages dont le débit est le mieux assuré. Et, chose fatale! ce sont précisément les départemens du nord (ceux qui lisent le plus), qui se trouvent en contact avec le foyer de la contrefaçon. Le préjudice est grave pour nos libraires. La langue française étant la langue universelle, la langue de sociabilité, nos livres auraient pu trouver un débouché facile dans l'exportation; mais ici se présente encore un obstacle : la contrefaçon, toujours vigilante, réimprime au jour le jour les ouvrages qui ont la vogue et s'empare avec avantage des marchés extérieurs. Le volume in-8° est converti par elle en un chétif in-18; celui-ci coûte moins cher de fabrication; il a des frais de transport moins considérable à supporter; il élude les droits qui sont tous perçus sur le poids, et il est livré à l'acheteur à 75 p. 0/0 au-dessous du prix de l'édition originale. Triste perspective pour les éditeurs français; à l'intérieur, lutter contre l'indifférence des régnicoles et contre les produits de la contrefaçon frauduleusement introduits; à l'extérieur, lutter encore, et sans la moindre chance de succès. Les trois-quarts des livres français qui se lisent hors de France ont été fabriqués par les contrefacteurs, et la Belgique fournit aujourd'hui un dixième de la consommation française. Jusqu'ici les éditeurs français n'ont opposé que de timides essais, que d'infructueux palliatifs à cette spoliation déhontée. Il est temps cependant qu'ils sondent leur plaie, et qu'ils cherchent sérieusement les moyens de remédier au mal qui les accablera bientôt. Dans ce moment, il se forme en Belgique trois ou quatre associations avec des capitaux considérables, dans le but d'exploiter la littérature française d'une manière plus large, plus savante et surtout plus profitable. Ces fabriques de librairie, taillées sur un large patron, armées de puissantes machines, secon-

traînerait plus tard pour l'Amérique du Nord, le desir d'un gain présent. Après avoir établi le droit de la propriété littéraire dans les divers états de l'Union, ils étudient les moyens qu'il conviendrait d'employer, pour le faire reconnaître, dans le monde civilisé. Les mêmes idées fixent aujourd'hui les méditations des meilleurs esprits de l'Angleterre; et tout porte à

dées par la vapeur fabriqueront elles-mêmes leur papier, fondront leurs caractères; en un mot, elles concentreront dans leurs mains tous les profits des industries auxiliaires de la librairie, et vomiront dans les quatre parties du monde des millions de volumes, tous d'origine française et tous réduits au dixième de leur valeur primitive par ces procédés économiques.

Ainsi, chose monstrueuse! la Belgique va s'établir suzeraine de la littérature française. Comme les seigneurs féodaux, elle aura ses hommes-liges, ses corvéables et ses taillables à merci : publicistes, écrivains, poètes, journalistes, lui paieront la dîme. « Travaillez sans relâche, leur dira-t-elle; mourez à la peine, pour votre gloire et pour mon profit. Je me charge de répandre vos œuvres sur toute la surface du globe. A vous l'honneur; à moi l'argent. » Cette situation, quelque étrange qu'elle paraisse, n'est cependant pas nouvelle; le mal n'a fait qu'empirer. Les mêmes plaintes que nous venons de formuler, des hommes plus éloquens, Mirabeau, Voltaire, Beaumarchais, les faisaient entendre, il y a une soixantaine d'années environ, contre les libraires de la Haye. Mais qui pouvait alors les écouter. Le système de la balance du commerce ne régissait-il pas les rapports de tous les peuples? Ne croyait-on pas alors sincèrement qu'une nation devait s'enrichir aux dépens d'une autre? N'était-ce donc pas une bonne fortune que de dépouiller son voisin sans courir le moindre risque? Depuis cette époque, la civilisation a fait des progrès. Chaque jour, les barrières s'abaissent, les haines des peuples s'effacent, les distances disparaissent, et la communauté des intérêts s'agrandit. Bientôt il n'existera plus en Europe un seul de ces sanctuaires, où le dol, la fraude, la concussion trouvaient autrefois des refuges si commodes. Gênes et Livourne commencent à répudier leurs tristes prérogatives, et les tribunaux de Londres viennent de donner un éclatant démenti à ceux qui comptaient trouver dans la législation anglaise protection contre des abus de confiance commis à l'étranger. Ainsi, ce qui n'eût pas été praticable, il y a soixante ans, peut le devenir aujourd'hui. Ainsi cette loi internationale en faveur de la propriété littéraire, dont l'auteur anglais, dans l'article qu'on va lire, fait sentir l'impérieuse nécessité, serait favorablement accueillie, on ne peut en douter, par les législateurs de tous les pays. Déjà des précédens existent dans plusieurs parties de l'Allemagne, et, dans les vingt-quatre républiques de l'Union américaine, la pro-

croire que, parmi les peuples placés à la tête de la civilisation, il ne s'en trouvera pas un seul qui ne s'empresse de seconder ce mouvement utile et plein d'intérêt.

Tout peuple qui ne protège pas la propriété est un peuple barbare. Cette protection augmente à mesure que l'on avance dans la civilisation. Mais (chose extraordinaire) de toutes ses propriétés, la plus féconde, la plus rare, la plus admirée, est aussi celle qui manque le plus de protection et de garantie : je veux parler de la Propriété, née de l'intelligence, s'adressant à l'intelligence.

Dans les contrées où la civilisation a fait le moins de progrès, l'agriculteur recueille ce qu'il a semé, l'artisan profite de ce qu'il fabrique. Chaque produit, une fois terminé, a sa rémunération assurée et son appui tutélaire. Les lois assurent au producteur la jouissance certaine des bénéfices conquis par son labeur : ces lois, l'intérêt de tous les sanctionne. Le boulanger, voisin du boucher, veut que la propriété du voisin soit respectée ; la garantie est mutuelle et inattaquable. Quiconque y porte atteinte est regardé comme l'ennemi commun et poursuivi comme tel. L'invasion étrangère, le plus grand des fléaux, peut seule détruire momentanément cette base première de la société civile. A peine rentre-t-on dans l'état normal, elle revient à ses garanties nécessaires.

Mais ce qui est vrai de toutes les propriétés ne se trouve pas applicable à la seule propriété impérissable, à celle de la pensée ; voilà sans doute un phénomène étrange. Utile à tous, elle ruine le producteur. Les fabriques de coton, de cuir ou de fer ont une utilité limitée, une durée bornée ; leurs produits s'usent après avoir servi ; leurs ressources ont be-

priété littéraire est garantie à tous les membres de la fédération. Cette loi ne serait pas la sanction du monopole, comme certaines personnes affectent de le croire. Telle que nous la concevons, elle devrait concilier les intérêts du public avec ceux des éditeurs régnicoles et étrangers, et surtout avec les intérêts de cette classe d'hommes dévoués et patiens, dont les veilles et les labeurs ont été jusqu'ici si mal récompensés.

soin de se renouveler sans cesse pour que les avantages qu'elles rapportent se renouvellent aussi. A chaque produit nouveau qu'il émet, le manufacturier obtient un nouveau prix de son travail. L'étranger le paie; son compatriote le paie: il le faut bien; si l'on cessait de le rémunérer, il cesserait de produire. Rien de plus juste.

L'homme intellectuel, le premier de tous les producteurs, le guide de la production, le conservateur ou le propagateur des améliorations qui la perpétuent, ne trouve pas la même équité. Le labeur de sa pensée est traité plus durement et récompensé plus mesquinement que le labeur des mains et des machines. Il écrit un livre qui devient le bien de tous; il ouvre des sources de richesses inconnues; il indique des exploitations fructueuses pour un avenir sans limites. Le fabricant va le consulter: en suivant ses conseils, il double la prospérité de sa manufacture. Mille espèces de main-d'œuvre se perfectionnent et s'enrichissent, grâce à une seule leçon, donnée par un seul livre. Il est le bienfaiteur et le créancier public. Et cette propriété inappréciable, immense, infinie, qu'il a créée; cette propriété éternelle que la reconnaissance de chacun devrait protéger; cette propriété qui porte en elle-même l'intérêt des intérêts, et qui les multiplie non pour l'inventeur, mais pour les consommateurs; elle ne lui appartient plus, dès le moment même de sa création. Qu'un voleur étranger ait la fantaisie de s'en emparer, il le peut. Il ne s'agit que de disposer du mince capital nécessaire pour faire mouvoir une presse. Toute œuvre étrangère lui appartient : il est sans principes et rapace; la loi ne lui oppose aucune barrière. Il réimprime l'ouvrage; le vend à bas prix; couvre l'Europe de cette marchandise dérobée; la débite d'autant mieux que l'ouvrage est meilleur; enlève impunément à l'homme de génie le fruit de ses longues veilles, fraude les enfans de l'inventeur; et annulle les droits légitimes de son agent, de son consignataire, du premier libraire-éditeur, qui a peut-être acheté fort cher une valeur dont il savait toute l'importance.

Voilà ce qui a lieu en France, en Angleterre, en Allemagne. Les boutiques et les magasins des voleurs d'intelligence sont ouverts et publics. Les législateurs n'ont encore inventé aucun moyen de modérer ou de suspendre ce brigandage; et il se trouve que, dans une époque de civilisation raffinée, au milieu d'hommes qui se targuent de favoriser l'intelligence, c'est elle seule qui manque de protection. On la décourage, autant que possible, par l'oubli ou l'oppression non-seulement de ses intérêts, mais de ses droits.

Si l'auteur dont on contrefait le livre en pays étranger, et auquel on arrache une partie considérable de sa propriété acquise, avait été non un philosophe ou non un poète, mais un fabricant de cotonnade ou de quincaillerie; les produits de sa manufacture ne seraient partis pour les États-Unis ou la Flandre, que revêtus de sa griffe, accompagnés de ses factures, confiés à des agens responsables chargés de la vente et de la transmission des profits. La loi publique aurait protégé de toute sa force cette propriété matérielle : quelque mince qu'elle pût être, on l'aurait respectée. Le propriétaire, lésé dans ses droits, aurait intenté procès au coupable. Mais voici un auteur qui, certain de l'utilité de son travail, s'est constitué en frais pour créer un livre, pour le répandre; ces frais, on les lui fait perdre; il faut qu'il subisse la violence. De quel nom flétrir une spoliation si audacieuse, un vol si flagrant? Point de recours, point de justice. On ne le plaint pas; à peine se souvient-on qu'il existe. On paie l'édition fautive et peu coûteuse; on serait tenté de remercier le voleur.

Mais nous dira-t-on peut-être : Cette protection que vous demandez en faveur des œuvres intellectuelles, contrarie tous les principes de l'économie politique, dont la concurrence et la liberté sont les bases. On oublie que la contrefaçon n'est pas la concurrence. Sans doute, dans le mouvement actuel de notre civilisation, les procédés industriels appartenant à une contrée deviennent bientôt la conquête de toutes les autres. Elles se les empruntent sans cesse. C'est un

échange profitable et continuel. Nos fabricans de soierie cherchent à reproduire les riches dessins des étoffes brochées de Lyon; à leur tour, nos cotons filés et les machines qui les filent sont plus ou moins heureusement imités sur le continent, tandis que nos imprimeurs sur tissus s'évertuent pour atteindre la finesse, l'éclat, l'élégance des dessins de l'Alsace. Tous ces efforts, louables dans leur principe, utiles dans leurs résultats, sont loin de ressembler à la contrefaçon. Pour réimprimer un livre déjà imprimé, pour s'emparer brutalement des idées que l'imprimerie a matérialisées, il ne faut faire aucune dépense de conception. Le contrefacteur vole! c'est toute son œuvre. Pour l'accomplir, il ne fait pas subir à la matière une seule transformation? Ce n'est ni l'aspect extérieur du livre, ni la finesse du papier, ni l'élégance des types qu'il s'applique à imiter. Il lui suffit de dérober l'expression de la pensée, expression nécessairement immuable qu'il ne saurait altérer sans nuire au débit de sa marchandise, mais qu'il multiplie à l'infini par des procédés faciles, qui sont à la portée de tous. Le fabricant, au contraire, qui veut s'emparer des produits de l'industrie étrangère, n'y parvient qu'après mille tâtonnemens. Si ce sont des tissus, il doit combiner entre elles les différentes matières qui les composent, étudier la portée de la chaîne, l'agencement des trames, les diverses natures des principes colorans, la disposition des nuances et des reflets. S'il veut copier une machine, des difficultés bien plus grandes encore se présentent : d'abord, il la dessine, puis il fait un modèle en bois; mais avant de l'exécuter, il faut qu'il calcule le degré de cohésion des métaux dont il dispose, qu'il combine avec précision ses ajustages, qu'il évalue la puissance de ses pignons et de ses roues : études fort longues et dont on n'obtient que difficilement d'heureux résultats. Ce qui le prouve, c'est que, malgré notre supériorité manufacturière, les étoffes brochées de Lyon et les mousselines d'Alsace prévalent sur nos marchés, et que, malgré les droits protecteurs de 40 et 50 p. 0/0 dont nos machines à vapeur sont grevées

sur le continent, c'est encore l'Angleterre qui fournit la plus grande partie de celles qui y fonctionnent. Les efforts du fabricant peuvent, en quelque sorte, être comparés aux procédés de la traduction, qui s'approprie un ouvrage en l'imitant; la somme de talent, de peine et de travail, dépensée par le traducteur, lui donne droit à une part des bénéfices que l'écrivain original a fait naître.

Sans que je sois obligé d'insister davantage sur ce point, il me semble prouvé que l'imitation des produits industriels ne peut être comparée à la contrefaçon des produits intellectuels : la reproduction de ceux-ci est une œuvre sans mérite, sans combinaison et sans études, qui s'opère d'elle-même et rapidement, souvent par une manœuvre coupable, la contrefaçon paraît avant l'édition originale : l'imitation des produits industriels est au contraire lente; elle ne peut être complète, car l'objet produit à l'étranger ne révèle jamais le procédé qui a été employé pour le produire. Les manufactures de Solingen ont jeté récemment dans la circulation de la quincaillerie en fer fondu, qui prend le poli et l'acération du fer le mieux forgé. Les fabricans de Birmingham déclarent qu'il s'écoulera plusieurs années avant que ces objets soient produits en Angleterre avec la même perfection. La France, en désespoir de cause, les a prohibés : je vous le demande, les contrefacteurs éprouvent-ils de semblables entraves; quel est le maître-imprimeur de la Flandre, de la Thuringe ou du Connecticut, qui ne puisse reproduire à la première vue, les poésies de miss Landon ou de Thomas Moore. C'est contre cette spoliation grossière et brutale, que nous nous élevons; c'est de cette injustice flagrante que nous en appelons au bon sens et à l'équité de tous les hommes éclairés.

C'est là, selon nous, une bien grave atteinte au droit de propriété; droit sur lequel repose, comme nous l'avons dit, non-seulement la prospérité, mais la sécurité des nations. Aux époques malheureuses qui voient ce droit de propriété chanceler sur sa base, et menacer de ruine toute l'organisation so-

ciale, des vengeurs ne manquent jamais de se lever. Ardens à réparer le tort de la destinée, et à combler les lacunes des lois écrites, ils rendent aux opprimés un peu d'espérance, et aux possesseurs menacés quelques garanties. C'est ce qui est arrivé lorsque la chevalerie du moyen âge a pris en main les intérêts du faible et du proscrit. Aujourd'hui que la chevalerie est éteinte, demandons à la loi seule une égide protectrice; armons-la contre toutes les spoliations.

Mais si l'on sort du cercle théorique de la justice universelle et des vérités philosophiques; si l'on pénètre dans les détails de cette question, la vérité de ce que j'avance deviendra plus palpable. La piraterie littéraire offre-t-elle un avantage pour ceux même qui l'exercent. Quels sont les bénéfices qu'elle rapporte? quelles sont les compensations de son iniquité? peut-on la regarder comme un mal nécessaire, et la propriété de l'homme intellectuel doit-elle rester sans défense? Considérons séparément l'influence exercée par cet état de choses; sur le propriétaire, créateur de l'œuvre; sur le voleur qui en profite sans la payer; et enfin sur le public, c'est-à-dire sur cette masse immense d'hommes instruits ou qui cherchent à s'instruire, et qui, répandus par millions sur la face du globe, prennent intérêt aux travaux de l'esprit. Nous passerons successivement en revue ces trois classes d'hommes: auteurs, contrefacteurs, et lecteurs. Il nous sera facile de prouver que les premiers sont horriblement lésés dans leurs droits; que les seconds réalisent un gain minime par d'ignobles moyens; et que les derniers qui constituent la minorité pensante et éclairée du genre humain supportent la perte la plus considérable et le plus grand dommage.

Les écrivains occupent dans le monde une position singulière! S'ils flattent les peuples ou les grands, on les méprise; s'ils ne flattent personne, ils meurent de faim et de soif. Ils se plaignent sans cesse, dit-on; ils accusent le sort d'injustice! On s'étonne des doléances éternelles dont leurs ouvrages sont semés, et l'on oublie ce que souffre cette race misérable et

enviée. Toujours mal rétribuée en dépit de sa gloire; toujours besoigneuse en dépit de l'admiration qu'elle inspire; elle a vécu dans une splendide misère. Que lui importent les enthousiasmes posthumes et les hommages rendus à la tombe du génie? L'homme qui déifie les écrivains après leur mort ne les saluait pas quand ils vivaient : ils ont le sentiment double et fatal de cette idolâtrie et de ce mépris, de ce culte et de cette indifférence; leur position est équivoque et bicéphale; on les honore en les affamant. Veulent-ils exhausser leur fortune? ils la relèvent aux dépens de leur indépendance : ils deviennent vassaux du pouvoir; ils attachent le talent au char de la fortune. Au lieu d'avoir recours à eux seuls et de s'appuyer sur leur force native et intrinsèque, ils réclament un patronage brillant : leur élévation inattendue n'est souvent que le résultat de leur dégradation morale. Ils acceptent une domesticité intellectuelle qui, pour les intelligences fières et les âmes hautes, est plus pénible que l'indigence des haillons.

L'éloquence s'assouplit en se flétrissant; la moelleuse flexibilité des paroles sert les desirs de l'ambition. Pour obtenir le droit de devenir l'instructeur de tous, on se fait le parasite d'un seul : la misère est moins pénible. L'existence vagabonde d'Otway, le grenier de Rousseau, les bas troués du vieux Corneille révoltent moins la pensée que la servilité de Bacon et les flatteries de l'Arioste. C'était pour obtenir quelques livres sterling dont sa famille avait besoin, que Dryden écrivait ces folles dédicaces où il compare un homme de cour à Brutus, et un créancier à Jules-César. C'était pour que sa pension fût un peu plus exactement payée que le grand et noble Corneille subissait la même servitude. Aujourd'hui, les choses ont changé, mais seulement en apparence. Les grands seigneurs ne se trouvent plus dans les grandes familles; le flatteur et le parasite abondent partout où il y a puissance, crédit et argent. L'homme de lettres qui veut arriver se soumet au rôle que lui impose le siècle où il vit; il n'est plus le courtisan d'un duc, mais l'homme des salons ou

des partis; il caresse les vanités ou flatte les faiblesses populaires : trop semblable au sycophante athénien, il écrase sa conscience sous le desir d'arriver.

Ne le blâmez pas trop, qui que vous soyez! Songez que jamais position ne fut plus fausse et plus douloureuse. S'il jouit de la faculté créatrice; s'il peut établir une belle propriété littéraire, fille de sa pensée; la faculté conservatrice de cette même propriété lui est arrachée. Capable de produire, il ne lui est pas permis de faire valoir et de protéger ce qu'il a produit; aussi cette création non protégée est-elle de peu de valeur dans le commerce. Quel que soit son prix réel, personne ne veut l'accepter à ce taux. Rémunérer suffisamment une propriété si périssable, ce serait folie. « Je connais, dit « l'éditeur, le mérite de votre livre : il est bon ; il est excellent; « mais si j'en fais l'acquisition, ce ne sera qu'à mes risques « et périls, et sachant très bien que sa valeur réelle ne peut « vous être comptée. Vous n'ignorez pas que la propriété lit-« téraire expose l'acquéreur à être volé presque immédiate-« ment. Aucune loi internationale ne garantit cette propriété ; « un dilemme embarrassant me presse de deux côtés; vous « aurez du succès ici ou vous n'en aurez pas : si vous n'en avez « pas, ce n'est guère la peine que je vous achète; si vous en « avez, les pirates étrangers s'empareront à l'instant même « de votre ouvrage, le vendront à cinquante pour cent au-« dessous du prix; inonderont tous les marchés de leurs exem-« plaires, et nous en chasseront. Vous voyez à quoi la pru-« dence m'oblige. Je balance les chances de gain et de perte. « Sans prétendre vous indemniser, je vous offre deux ou trois « cents livres sterling tout au plus.

— « Y pensez-vous? Voici bientôt deux années que tout mon « temps est pris, que toute ma pensée est absorbée par cet « unique travail. J'ai voulu accomplir une œuvre durable : « vous convenez que j'ai réussi; j'ai fait des dépenses et des « voyages; j'ai acheté des livres; j'en ai emprunté. Non-« seulement, ce n'est pas un gain que vous me proposez;

« mais, si j'accepte votre offre, je me trouve en perte.
— « Hélas! rien de plus vrai.
— « Quoi! la valeur de mon livre ne vous semble pas réelle?
— « Je conviendrai de tout ce que vous avancez; mais je « ne puis acheter une propriété sans garantie ? »

L'auteur se retire. Le voilà bien récompensé! ses pensées secrètes doivent être consolantes! « Quoi, dit-il, cette in-« telligence que tout le monde admire, qui remue les em-« pires, que les princes redoutent, aboutit à des résultats « pareils! Ses profits sont moins certains que ceux du plus « petit commerce. Si mon père, au lieu de me diriger dans « cette voie, qu'il regardait comme glorieuse et profitable, « m'eût élevé pour l'épicerie et la droguerie, je réaliserais « plus facilement un capital! Maudite soit l'intelligence! « maudites mille fois les vaniteuses et philantropiques pen-« sées qui circulent dans notre époque, et entraînent les « faibles esprits! maudite l'heure où l'on a voulu faire de moi « un grand homme! Pourquoi cultiver à si grands frais une « intelligence qui devait me nuire et non me servir! »

Il ne faut pas prétendre que la faute appartienne aux éditeurs et que leur prudence méticuleuse ait tort de redouter la concurrence des contrefaçons étrangères? Nous citerons mille exemples qui justifieront leur réserve. Les trois volumes du *Rienzi* coûtent maintenant à New-York la somme misérable d'un shilling, et sont réduits à un seul volume. L'éditeur anglais avait acheté le manuscrit très cher; rien ne l'indemnisera de sa perte, si la contrefaçon américaine revient, ce qui est probable, encombrer le marché de Londres. Plus un livre a de valeur, plus il court de dangers; plus il excite l'attention des étrangers, plus il est exposé au pillage de la contrefaçon. Tout éditeur d'une œuvre digne d'estime se trouvant exposé à une perte notable, on ne publiera plus que les livres inoffensifs que leur insignifiance arrache à cet honorable malheur : voilà une prime offerte à la médiocrité indigène. On publiera ce qui est nécessaire à la consommation du pays; rien de plus.

On n'ira pas créer des œuvres de génie pour mourir de faim, pour que l'éditeur fasse banqueroute, et pour assurer le bénéfice d'un petit nombre de pirates belges ou américains.

N'est-ce pas là, je le demande, une cruelle entrave, opposée au progrès de l'intelligence? Encourager tout ce qui est médiocre ou mauvais; tuer l'originalité et le génie; multiplier les productions sans valeur; glacer la plus belle espérance du talent : quelle perspective et quelle législation! Ainsi se détériore et se déprave le caractère moral de l'homme de lettres; ainsi le génie perd son magnifique élan vers l'avenir et vers les régions lointaines; l'amour de gloire et de succès qui constitue sa force et son ressort est tari dans son origine. La grande littérature est étouffée; la basse littérature prospère.

Aussi chercherait-on vainement parmi nos grands écrivains, un seul homme qui n'ait pour moyens de subsistance que sa plume. L'un est avocat, l'autre médecin, celui-ci se fait homme politique. Avant de penser aux intérêts du monde, avant d'écrire ce que l'on croit utile, il faut assurer son propre sort et celui de ses enfans. Que de belles productions ont été sacrifiées à cette nécessité fatale! Combien de tombeaux prématurés se sont ouverts, dans cette misérable lutte du talent qui voudrait déployer ses ailes et qui ne peut s'élever; car il a faim. Ce serait une noble chose de se suffire; un admirable destin de ne dépendre que de son talent, de ne relever que de soi-même. La pensée conserverait sa noblesse. Qu'aurait-on besoin alors de trouver des appuis, d'avoir des patrons, de flatter les masses et de mentir au monde! La propriété littéraire, protégée par la loi, constituerait une position aussi belle que le ministère. Aujourd'hui vouloir trouver dans son écritoire la source entière de son revenu, de sa considération et sa fortune, c'est s'exposer à vivre misérablement et à mourir de même. Combien de pamphlets odieux, de calomnies lâches, d'œuvres coupables, d'écrits mensongers, sans parler des œuvres sans valeur, sont nés de ce pressant besoin de la faim! Il n'y a, en Angleterre et en France, que le jour-

nalisme et le théâtre qui fassent exception à cette règle. Ce sont deux périodicités qui contribuent régulièrement à la subsistance des écrivains : sans l'une ou l'autre de ces ressources, la vie littéraire ne peut se passer de fortune.

Nous avons développé sans crainte la généalogie de cette grande question. Nous avons analysé dans ses causes la misère des auteurs et l'influence exercée sur leur caractère et leur talent, par un triste avenir et des ressources précaires. Que l'on nous reproche ou non la franchise de nos aveux ou la dureté de nos révélations; nous continuerons à exécuter avec courage une tâche que notre devoir nous impose.

En attaquant la propriété la plus sainte, celle de l'esprit, assure-t-on du moins la richesse d'une classe d'hommes, le bien-être définitif des pirates dont cette propriété devient la proie? Non, leurs gains sont minimes, et l'on est étonné d'un si grand dommage pour un si pauvre résultat. Dès qu'un ouvrage à succès paraît en Angleterre, cinq ou six imprimeurs américains s'empressent de le contrefaire. On marche vite pour vendre le fruit du larcin; on en cote le prix au taux le plus bas, pour empêcher la vente des confrères, et ces spéculations honteuses n'ont souvent d'autre résultat qu'un gain très minime ou la banqueroute. Quel commerce ! quelle déception ! On fait perdre des millions au créateur de la propriété et aux agens de cette propriété ; et l'on n'assure aux voleurs que le dividende de quelques livres sterling! Mais écoutons les contrefacteurs, ils ont aussi leurs excuses.

« Vous oubliez, disent-ils, qu'en multipliant l'impression « d'un bon ouvrage, nous en multiplions les lecteurs; que « sous ce rapport nous sommes les bienfaiteurs de l'espèce « humaine, et que le ressentiment de quelques écrivains doit « être balancé par la gratitude universelle. Si nous gagnons « peu, nous faisons beaucoup de bien ; si le trafic auquel « nous nous livrons n'est pas loyal, il sert l'humanité. Si notre « édition, incorrecte, imprimée sur mauvais papier, fait « tort au véritable propriétaire; elle est achetée et lue par

« des milliers de personnes qui n'en auraient pas soupçonné
« l'existence. Nous rendons même service à la réputation des
« auteurs que nous publions en les pillant. Nous propageons
« leur gloire, tout en leur dérobant une fraction de leur capi-
« tal. Il y a compensation pour eux, bénéfice pour tous! »

Apologie spécieuse de la fraude ! Toutes les fraudes trouvent des gens d'esprit pour les défendre. Examinons les prétextes et les palliatifs allégués par la contrefaçon.

L'ouvrage important une fois contrefait se répand davantage; mais vous oubliez l'homme de mérite qui l'a produit et qui attend le succès de son labeur; n'étant pas encouragé, il cesse d'écrire. Vous avez frappé de stérilité le champ fertile; douze cents exemplaires de plus d'un seul ouvrage vous font perdre quatre ouvrages nouveaux que la même tête aurait produits, et qui auraient été variés et excellens. En volant sans pudeur la propriété de la pensée, qui devrait être la plus lucrative comme elle est la plus noble de toutes, vous arrêtez l'extension de cette propriété. Vous débitez sans peine le résultat de votre larcin ; mais ce débit est un coup mortel pour la production; vous tarissez la source de la pensée, en escomptant à votre profit le bénéfice d'autrui; vous l'empêchez de chercher de nouveaux bénéfices par des efforts nouveaux.

Le public est surtout lésé : le public, cet être chimérique et puissant, auquel tous les égoïsmes attribuent leurs fautes en invoquant son nom; dont l'assentiment prétendu autorise tous les crimes; dont le suffrage muet sert de voile à toutes les iniquités. « C'est pour le bien public, nous disent ces mes-
« sieurs, que nos ateliers de contrefaçon continuent leur
« mouvement spoliateur. » Admettons un moment et en thèse générale, que le bien public justifie le sacrifice le plus odieux de l'intérêt privé : admettons qu'il soit permis de ruiner vingt éditeurs, de réduire à la mendicité cent écrivains afin de répandre dans le monde un millier d'exemplaires d'un bon ouvrage? Cet axiome faux, ou du moins problématique, ne servira pas nos adversaires. La masse dont on se porte le

défenseur et l'appui gagne-t-elle quelque chose à la contrebande de la pensée? Non certainement!

Le public est intéressé à ce que de nombreux talens se développent avec énergie et liberté. Si les germes du talent trouvent une grande difficulté à se faire jour, la masse perd toutes les lumières qui n'éclosent pas. Elle gagnerait, au contraire, si l'amour de l'intelligence se répandait et si l'essor du génie était facile. Voyez ce qui arrive, et jugez. Voici un homme d'un talent remarquable et sans fortune qui n'a rien produit encore. Toutes les portes lui sont fermées; un éditeur tremblerait de s'aventurer sur la foi d'une réputation qui reste à faire. L'auteur n'a pas d'argent pour imprimer; il ne trouve pas d'imprimeur à ses ordres. On ne demande des manuscrits qu'aux renommées acquises : on ne s'adresse qu'aux hommes en crédit. Le bruit de leur nom, bien ou mal conquis, est la seule garantie que l'on cherche, la seule en effet qui soit valable. Possesseurs de tout le commerce littéraire, monopoleurs inévitables, ces derniers exploitent leur capital, qui est leur nom, et souvent ils en abusent. Le public, fort incapable de juger par lui-même, écoute les sentences de quelques arbitres favoris auxquels il donne sa confiance. Que deviennent les nouveaux aspirans? Comment sortir de l'obscurité? Quelle voie s'ouvre à ceux qui ne sont pas accrédités? Qu'on vende aux lecteurs du Mackintosh, du Bulwer, du Galt, du Byron, du Scott; c'est tout ce qu'ils veulent. La masse (il faut le dire) est profondément bourgeoise et peu intelligente. On la guide, on la conduit, on lui dicte ce qu'elle doit croire; on fait ses admirations et ses amitiés. Ce malheur inévitable est-il modifié par la contrefaçon étrangère? Non : elle étend le domaine du monopole; elle augmente encore cette habituelle moutonnerie, et fait rouler les publications de l'Europe et de l'Amérique dans un cercle éternellement le même.

Je veux bien convenir que les écrivains à la mode sont admirables; j'affirme qu'ils sont excellens. Je ne vais pas jusqu'à prétendre qu'ils soient les meilleurs et les plus parfaits que

cette époque puisse produire. Selon moi, leurs facultés se développeraient avec plus d'éclat et de grandeur, leurs négligences seraient moins fréquentes, si une concurrence plus réelle et plus équitable jetait dans la carrière un plus grand nombre de redoutables rivaux; mais ces rivaux n'osent pas se montrer. Le public aime mieux acheter les pages contrefaites de Bulwer ou du capitaine Marryatt, et payer cinq shillings la contrefaçon des œuvres de ces auteurs accrédités, que de hasarder deux guinées pour encourager l'homme de génie qui n'a pas fait son chemin. Pas de place pour l'originalité, pas d'occasion offerte au talent qui veut s'élancer. Pour écrire il faut avoir de quoi vivre; pour se faire connaître, il faut un accident heureux. Et ce bonheur une fois obtenu, le travail, la propriété acquise par le travail, n'assurent ni la fortune ni l'indépendance de l'écrivain populaire. On lui arrache impunément le fruit de ses sueurs. Ce n'est pas un monopole, c'est quelque chose de pis. C'est une iniquité qui nous prive de quelques-uns des plus beaux monumens de la pensée, diminue le nombre des hommes intellectuels et détériore la qualité de leurs produits. Si chacun avait le droit de forcer le propriétaire de lui céder les bénéfices de son immeuble, quelle valeur conserveraient les propriétés?

L'Amérique et la Flandre, deux foyers de contrefaçon, commencent à s'apercevoir que cette fraude leur est désavantageuse et non utile. En effet, elles perdent bien plus qu'elles ne gagnent au système dont nous parlons. S'il naît un homme de talent en Amérique, il s'empresse de traverser l'Atlantique et de se faire imprimer à Londres : il devient citoyen anglais par la pensée. Les œuvres anglaises encombrent le marché des Etats-Unis, et leur nombre ne laisse aucun développement possible à la littérature nationale : en Flandre et aux Etats-Unis la littérature est nulle. Frère Jonathan n'est pas si sot que de payer à son compatriote, dont le mérite ne lui est pas prouvé, un manuscrit qui pourrait faire honneur à l'Amérique : Jonathan sait que, pour réim-

primer les meilleurs écrivains de l'Angleterre, il n'a pas à débourser le moindre petit dollar de *copywright*, et que cette réimpression lui en rapportera quelques-uns. Quand l'auteur américain est très habile, il apporte son manuscrit à Londres, se le fait solder par un libraire de notre capitale, met l'argent dans sa poche, voit paraître les volumes qu'il a vendus, retourne en Amérique; et là, se trouvant encore auteur américain, exige une seconde fois le paiement de l'ouvrage dont il a déjà une fois touché la valeur en Angleterre. Mais ce n'est qu'une exception. Washington Irving et Fenimore Cooper ont pu seuls se livrer à cette double spéculation ; car leur génie appartient plutôt à l'Europe qu'à l'Amérique.

Jamais (et les Américains du nord commencent à le sentir) la puissance de l'intelligence ne donnera des fruits indigènes dans les Etats-Unis tant que la législation restera ce qu'elle est maintenant. Le petit lucre que certaines personnes recueillent ainsi, n'est pas une considération assez élevée, pour que les hommes d'état de cette partie du monde, ferment les yeux sur le danger de la situation présente. Déjà ils s'occupent sérieusement de lui faire subir les modifications qu'elle exige.

La France, qui contrefait nos livres anglais pour les revendre au rabais, est à son tour contrefaite par la Flandre qui lui arrache presque tous les produits de son industrie littéraire. Ainsi s'organise un réseau de pillage ; et les trois nations les plus civilisées du globe, dévorant mutuellement leur substance intellectuelle, s'apauvrissent l'une l'autre. Si l'Allemagne échappe à ce danger, c'est que son idiome savant est beaucoup moins généralement connu que l'anglais et le français. Mais, lorsque l'allemand sera aussi répandu que les deux autres langues, la contrefaçon s'emparera des œuvres germaniques. La France, l'Angleterre, les Etats-Unis, les trois nations maîtresses de la civilisation et de l'avenir, doivent réunir leurs efforts pour établir une bonne loi internationale de propriété littéraire. Qu'elles le tentent, les autres peuples suivront aisément cet exemple; une résistance peu probable

de la part des puissances inférieures serait réprimée; leur commerce, frappé d'entraves et de prohibitions, les ramenerait bientôt aux principes de l'équité universelle.

L'achat d'un livre manuscrit est aujourd'hui une spéculation à-la-fois hasardeuse, quant à la valeur de l'objet, et hypothétique, quant au maintien de la propriété achetée. On vous vend un cheval; vous le prenez avec tous les défauts qu'il peut avoir, votre sagacité seule vous guide. Si l'animal tombe malade et meurt quinze jours après l'acquisition, tant pis pour vous, mais du moins votre cheval vous appartient; qui vous le vole est punissable. Supposez que cette incertitude de l'achat vînt se compliquer d'une seconde incertitude quant à la faculté de conserver l'achat: supposez que le premier venu pût enfourcher le cheval, le lancer au galop et en rester maître? à de telles conditions seriez-vous tenté de faire beaucoup d'achats de chevaux? Voilà précisément la situation de l'éditeur qui paie un manuscrit: il achète un cheval dont les défauts lui sont à peine connus, et qui va peut-être se trouver fourbu dans quelques jours. Ce n'est pas assez; il ne peut garantir l'animal devenu sien, de la rapine des étrangers. Ne songez donc pas à lui demander un prix honnête: il vous offrira le moins possible et s'excusera sur l'incertitude de la spéculation. Ce prix mesquin réglera le cours du marché, et découragera la production des œuvres qui seraient un bienfait pour tous.

Notre civilisation intellectuelle est si avancée que tout ouvrage remarquable doit coûter infiniment à son auteur. Il n'y a plus d'œuvres superficielles possibles. Même un bon roman, fruit d'observations nombreuses et d'une vie presque toujours agitée, n'aura de valeur que s'il est préparé par une connaissance des hommes qui s'achète très chèrement. Un bon livre d'histoire exige d'immenses recherches. Toutes les questions d'économie politique ou industrielle ne peuvent être traitées avec quelque nouveauté qu'aux dépens du même apprentissage coûteux ou par des voyages dispendieux. Chacun

des écrivains remarquables qui se rendent maîtres de quelque puissance sur leur siècle et sur l'avenir, aventure donc un capital énorme. C'est l'acquisition pénible de toute sa vie : on en reconnaît la valeur ; on la lui arrache.

Il faudrait que cette propriété lui fût assurée, non-seulement pour un certain nombre d'années, mais pour un espace de temps fort long. Pourquoi les descendans de Shakspeare seraient-ils privés du beau domaine créé par leur aïeul, tandis que le patrimoine acquis par le commerce, l'industrie ou le hasard se conserve à perpétuité dans les familles. Vingt-huit ans, voilà, parmi nous, toute la durée d'une propriété littéraire. Ainsi l'ont décidé, dans leur profonde sagesse, nos législateurs, qui comptent dans leurs rangs plus de propriétaires que d'écrivains. En vérité, ces limites sont trop restreintes : il faudrait les étendre à un siècle au moins : en cas de guerre internationale, cette propriété privée demeurerait inviolable.

Appelons sur cette matière grave l'attention, non des avocats et des hommes de loi, qui attachés au formulaire et aux subtilités des discours, brouillent tout, obscurcissent tout ; mais des philosophes et des écrivains. Qu'une réunion des hommes qui exercent le plus d'influence sur cette industrie, ait lieu en Angleterre, en France, en Amérique ; qu'ils discutent mûrement les détails d'une question compliquée. En arrivant à une solution favorable à la propriété intellectuelle, on n'accroîtra pas le nombre des écrivains médiocres, mais on augmentera la qualité des produits littéraires ; on ne verra pas s'élever de fausses idoles, de nouveaux trônes apocryphes dans l'immense domaine de la pensée ; ces trônes seront rares peut-être ; mais le monde entier aura élu ceux qui les occuperont. Un nombre de concurrens beaucoup plus considérable se présentant dans la carrière ; le public des deux mondes, le vrai patron du génie couronnera lui-même le talent.

(*Metropolitan Magazine.*)

Célébrités Contemporaines.

—

N° III.

EDMOND KEAN ET MISTRISS SIDDONS.[1]

L'Europe entière a répété ces deux noms, les plus brillans de ceux qui, depuis cinquante années, ont honoré la scène anglaise. Ils ont servi de texte à plus d'une biographie apocryphe, à plus d'un récit dont l'intérêt romanesque reposait sur le mensonge des inimitiés, sur les causeries des salons, sur l'incertitude des rumeurs populaires. On a fait de Kean un Jules-César, et de Mrs Siddons, une madame de Maintenon : c'était bien assez de la singularité réelle qui les distinguait, sans ajouter à la bizarrerie des faits l'extravagance des inventions. Nous avons compté plus de six gros volumes consacrés à l'existence fort simple de notre grande actrice. La vie de taverne et de coulisse de Kean n'a pas été moins féconde ; telle est l'avidité de la spéculation littéraire : elle s'empare de toutes les gloires, et les distille dans son alambic. Que la matière abonde ou qu'elle manque, peu im-

(1) Note du trad. Nous avons inséré dans les deux dernières séries de la *Revue Britannique* quelques fragmens anecdotiques relatifs à Kean et à Mrs Siddons. Grâce au succès de deux ouvrages dramatiques fondés sur quelques particularités de la vie de ces deux acteurs, leur nom vient d'acquérir en France une certaine popularité. Aussi avons-nous pensé qu'il serait agréable à nos lecteurs de connaître d'une manière plus intime ces deux illustrations de la scène anglaise, si dissemblables par leur caractère, leur existence et leur talent.

porte; voici la curiosité publique éveillée; le héros du jour est celui que l'on aime ; une vie modeste, des goûts paisibles, des devoirs accomplis avec cette régularité qui ne fournit aucun prétexte aux gloses du romancier, la carrière la plus simple et la plus honorable, celle de mistriss Siddons par exemple, donneront un millier de pages.

Je ne sais comment un biographe a pu traiter *ex professo* avec une solennité pédantesque, la vie de Kean : cette vie étrange, pleine de déraison, violente et bouffonne. La gravité d'un juge tranche singulièrement avec les mille folies dont la carrière d'Edmond Kean s'est bariolée. Un livre à-la-fois amusant et triste aurait pu reproduire dans sa vérité cet échiquier de démence et de talent, ce mélange de vice baroque et de prétentions sublimes; cette splendeur, cette gloire, cette admiration du public pour un énergique et terrible acteur; puis cette misère, cette insanité, tous les excès qu'elle a traînés après elle. La plume d'un humoriste, tel que Charles Lamb, pouvait faire assister le lecteur au triomphe souillé de ce talent réel et incomplet, aux puérilités sérieuses et folles du tourbillon orageux qui l'emportait, à l'enivrement de son amour-propre, à la fureur de ses rivalités. On aurait eu des larmes de pitié et un sourire mêlé de tristesse pour cette parodie de la gloire, pour cet acteur rude et puissant, auquel il ne suffisait pas d'être applaudi tous les soirs, mais qui voulait encore être Byron et Bonaparte. Les biographes n'ont pas vu ce qu'il y avait d'instruction et de profondeur dans le sujet dont ils s'étaient étourdiment emparés. Leur exaltation irréfléchie n'a pu remplacer la sagacité d'analyse psychologique, indispensable dans un tel sujet. Ils n'ont su faire ressortir ni la noble simplicité de Mrs Siddons, aussi respectée qu'une princesse dès qu'elle avait essuyé son fard; ni les violentes passions et les singulières démences de Kean, dont la tête tournait sous sa couronne de carton doré, et qui se vengeait de son métier d'acteur par tout ce qu'un cerveau malade peut inventer d'absurdités inouïes. L'aventure, le

caprice, l'exagération, dominent la vie de l'un; l'ordre, l'économie, le respect de soi-même, président à l'existence de l'autre. Quant à la pureté du talent, quant à l'emploi bien ordonné des forces, la supériorité de Mrs Siddons est immense. L'acteur que la nature avait richement doué n'a pas cessé de dissiper son énergie et de suicider son talent.

Avant lui, le plus grand acteur anglais était Garrick, celui qui avait compris le plus intimement et le mieux nuancé les diversités du caractère humain. Élève de Shakspeare, d'Addisson, de Steele, sa manière de comprendre l'art le rattache à l'école des observateurs anglais et des philosophes moralistes. Kean, entraîné par son penchant dans une autre direction, s'empara des caractères violens et extrêmes; toute la portion démocratique de l'art théâtral devint son lot. Grossier, violent, énergumène; mais admirablement passionné; d'une vérité âpre dont nul acteur n'avait donné l'exemple avant lui; jamais homme ne prêta plus de terreur à la représentation des émotions populaires et féroces. Préparé à jouer ces rôles par les accidens de sa jeunesse et les mille vicissitudes périlleuses de sa pauvreté primitive, il fut boxeur, maître d'escrime, acteur nomade, funambule : son éducation se fit d'elle-même dans les tavernes et dans les granges, sous les yeux d'un auditoire de hasard.

Ses premières années sont obscures : on sait seulement qu'il naquit à Londres, près de Leicester-Square, de 1787 à 1790. Son père était-il tailleur ou architecte? s'appelait-il Aaron ou Edmond? la mort de ce dernier fut-elle le résultat d'un suicide ou d'une chute? Nous ne déciderons pas ces questions. L'acteur était-il fils d'une Mrs Carey ou d'une femme de chambre attachée au service du duc de Norfolk? L'amour-propre de Kean aimait assez cette dernière hypothèse. Bâtard d'un duc! l'obscurité de son berceau devenait brillante : il n'était pas fâché qu'on le regardât comme le descendant illégitime du grand-seigneur, honteux de ses œuvres. Quoi qu'il en soit, il fait en 1796 sa première entrée sur le théâtre

de Drury-Lane : pauvre petit garçon de sept à huit ans; il est diable, Cupidon, singe, lutin, farfadet. Un jour, dans une représentation de *Macbeth,* il fait manquer l'entrée en scène de Kemble, en dérangeant par un faux pas toute l'économie des comparses et la marche des lutins. Kemble vient à lui fort irrité : le lutin lui répond fièrement : « Monsieur, c'est « la première fois que je parais dans la tragédie! »

Le rôle du Petit-Poucet lui fut confié; les annales du théâtre ne nous disent pas quel genre de succès il y obtint. Dès cette époque, une liberté complète d'action lui était devenue nécessaire : on prétendit le mettre à l'école et lui inculquer par la violence des verges le respect dû au rudiment; il se sauva sans tambour et sans trompette, se dirigea vers un port de mer et s'embarqua comme mousse; il avait dix ans. C'était tomber de Charybde en Scylla : les châtimens de l'école lui semblèrent doux auprès de ce terrible *chat à neuf queues*, martinet formidable qui perfectionne l'éducation des petits matelots anglais, et leur enseigne les humanités. Edmond se révolte et n'y gagne rien : il tombe malade; on le laisse à l'hôpital de Madère où il reste deux mois au lit. On profite de la première occasion pour le renvoyer en Angleterre, et il est jeté à la côte, pauvre petit, sans un denier dans sa poche. A Londres, il ne trouve ni père ni mère; mais seulement un oncle nommé Moïse (sa race est probablement juive), qui veut bien lui donner quelques secours et quelques leçons d'art dramatique. A cette époque, il acquiert une multitude de petits talens qu'il n'a jamais oubliés, et auxquels, dans son âge mûr, il attachait beaucoup d'importance : danse de corde; boxage; chant du coq; cri du chien; ventriloquisme et sauts périlleux. Une miss Tidwell qui jouait les utilités à Drury-Lane, et une certaine Mrs Price, daignèrent aussi contribuer à son éducation, en le faisant lire et déclamer.

A peine ce petit sauteur de corde peut-il réciter quelques vers, son âme passionnée éclate. On s'étonne; et déjà de nombreux auditeurs devinent le prodige théâtral

qui enthousiasmera la Grande-Bretagne. L'Othello de onze ans, le Richard III de douze ans, laissent une vive impression dans le souvenir de lord Byron et de ses amis. C'était dans une taverne, dans un club; tantôt ici, tantôt là, sans protecteur pour le vanter, sans famille pour l'appuyer, qu'il essayait sa force et préludait à sa renommée pour un morceau de pain. Jeune-premier d'un théâtre de petits enfans, la variété de ses talens devient utile. A la foire de Saint-Barthélemy, il se casse une jambe en faisant des exercices d'équitation : on la lui remet. Engagé au théâtre de Haymarket, il commence à se distinguer dans plusieurs rôles secondaires; mais un jour que maître Betty, acteur adolescent fort à la mode alors, jouait le principal rôle, on voulut assigner à Kean un rôle subalterne. Il s'était soumis à des hommes; être humilié par un adolescent! Jamais! Il aima mieux partir pour la province. Déjà se développait ce caractère altier, dont le reste de sa carrière donnera des preuves bizarres.

Le voilà lancé sur les théâtres de province. Il est Scaramouche et Richard III, Arlequin et Barbe-Bleue, Ataliba et Paillasse. Il joue de la flûte dans les entr'actes, danse dans les ballets, se fait admirer comme équilibriste, tient le balancier, se risque sur la corde lâche et tendue; funambule, pugiliste, mime tour-à-tour. Une de ses prétentions les plus fatales c'était, dès-lors, l'universalité de la gloire. Extrêmement petit, la tête grosse, les épaules carrées, l'œil ardent et sombre, trapu, ramassé, naturellement lourd, presque difforme, son talent seul fait oublier ses défauts naturels. Dans l'île de Guernesey on le siffle. A Exeter comme il venait après la représentation annoncer qu'il jouerait le lendemain le rôle d'*Alexandre-le-Grand*, une voix du parterre s'écria :

« Il est bien petit, le grand Alexandre !

« Oui, répondit l'orgueilleux jeune homme; mais il a « l'âme grande ! »

Le hasard voulut que la même grange de village transfor-

mée en salle de théâtre, réunit un jour Sheridan-Knowles, aujourd'hui le premier auteur dramatique de l'Angleterre, sa femme, et le jeune Kean. Au milieu de l'Odyssée de cette vie nomade, il épouse miss Chapman, qui le suit dans ses courses dramatiques et partage sa pauvreté. Un soir qu'il devait jouer Othello, il n'avait pas mangé de la journée; le barbier du hameau lui prêta deux pences (quatre sous) pour acheter le verre de porter où il puisa la force nécessaire pour s'acquitter de sa tâche. Le petit acteur, à l'âme orgueilleuse, imposait, malgré cette détresse, des conditions à ses directeurs et les quittait résolûment s'ils ne consentaient pas à augmenter son salaire.

Ses efforts ne l'avaient pas arraché à son obscurité provinciale, lorsqu'un bourgeois d'Exeter, nommé Nation, découvrit l'avenir réservé à ce grand talent dramatique et signala l'énergie naissante de Kean à un nommé Grenfeld, qui voyageait pour le compte des directeurs de Drury-Lane. Sur le rapport de Grenfeld, M. Arnold quitta Londres et alla se placer au nombre des auditeurs de Kean. Toute la vie du jeune acteur dépendait de cette épreuve; et il n'en savait rien. Ce ne fut qu'après avoir joué fort à son aise le rôle d'Alexandre-le-Grand, devant les dix habitués du parterre, qu'il apprit que le député de Drury-Lane s'était assis parmi ses juges. « Ah! « s'écria-t-il en rentrant lorsqu'il fut accueilli par sa femme, « j'ai ruiné ma vie! M. Arnold était là : on ne m'avait pas « prévenu; j'ai joué pour le village.—Tant mieux répondit- « elle, si vous l'aviez su, vous auriez voulu trop bien jouer. »

Grand évènement dans la vie d'un acteur! un spectateur va dire à Londres que la province possède un sujet précieux : voilà tout-à-coup la fortune, la gloire, le bien-être! Il suit Arnold à Londres, porte dans la rue son petit paquet, contenant son petit bagage, est accueilli par la risée de ses confrères de coulisse, et s'entend nommer par eux : *le mauvais marché de M. Arnold;* il paraît enfin dans le rôle de Shylock, porte la terreur dans le parterre qui

l'écoute, efface un moment le souvenir du grand Kemble, révèle inopinément toute une partie ignorée du génie de Shakspeare et enlève une victoire si brillante, si imprévue, que les directeurs déchirent son premier marché, le prient d'accepter cinquante guinées de gratification et lui offrent un engagement de premier sujet. La fortune est conquise, le temps de l'épreuve est passé.

Le talent de l'acteur, ce talent éphémère et charmant qui brille un jour et s'éteint, qui meurt non-seulement avec l'homme, mais souvent avec la jeunesse, a un immense avantage sur tous les talens; il frappe au premier coup-d'œil. Il est incontesté dès qu'il se montre. Que le succès l'accompagne et ses titres éclatent à tous les regards. On discute le mérite d'un peintre, la légitimité de la gloire d'un poète : l'acteur applaudi, le bouffon qui excite le rire, le tragique qui fait pleurer n'ont rien à desirer de plus : leur conquête est achevée. Le sauvage Kean n'eut qu'à se montrer sur les planches de Drury-Lane pour renverser tous les obstacles. Un grand acteur était trouvé; tout le monde s'en aperçut.

A la dignité sérieuse de Kemble; à cette majesté solennelle et profonde qui long-temps avait régné sans partage sur les théâtres de Londres, succédait une autre puissance, d'une brutalité presque physique, d'une énergie féroce, mais entraînante, d'une intensité de passion épouvantable. Les personnages les plus redoutables de Shakspeare, *Othello*, le *Juif Shylock*, *Iago*, *Richard III*, *Macbeth* se montrent avec une puissance inattendue. Kemble assistait à l'une des représentations de *Richard III*, par Kean, lorsqu'un flatteur (toute puissance a des flatteurs) s'écria : « C'est une mauvaise farce !

—Monsieur, interrompit Kemble, c'est la plus terrible farce qui se puisse voir. »

Kean, de son côté, rendait justice à sa manière aux éminentes qualités de son rival. Dans une taverne de Birmingham on discutait devant lui la prééminence des deux rois

de la scène anglaise, et l'on ne manquait pas de faire pencher la balance en sa faveur.

« Allons donc, s'écria-t-il, n'enlevez rien à la gloire de « John Kemble ; ce serait mal me servir. Que chaque tonneau se tienne debout dans la cave : renverser l'un, ce n'est « pas relever l'autre. John Kemble est un grand acteur, un « très grand acteur ; seulement, je fais des choses qu'il ne « ferait pas... et vous allez voir ! » Une cabriole par-dessus les tables, la double culbute et le grand saut du tremplin exécuté par Othello, laissèrent les critiques fort étonnés de cet étrange résultat.

Revenons aux progrès de sa carrière théâtrale. *Shylock, Richard III, Lear,* qu'il représenta tour-à-tour n'eurent pas moins de succès. Mais ce succès l'étourdit. Le modeste acteur de province loue des appartemens splendides, se fait traîner à quatre chevaux dans les rues de Londres, et cherche à dépasser en bizarres extravagances les plus folles prodigalités des dandys. Il serait difficile d'énumérer, encore moins de décrire, les faits et gestes auxquels il demandait la gloire. Son lion apprivoisé, son yacht sur la Tamise, ses amours vulgaires, ses paris incroyables, ses hauts-faits de buveur, ses exploits amoureux, lui procurèrent l'espèce de misérable gloire à laquelle il avait la faiblesse de prétendre. Il tenait surtout à faire croire que la noblesse d'Angleterre courait après lui ; qu'il ne voulait pas frayer avec elle, et qu'il accablait de mépris ses plus nobles admirateurs. Fatigués de cette niaise sottise, ses anciens amis l'abandonnaient : plus d'une attaque insérée dans les journaux commençait à châtier un si ridicule orgueil, une présomption si folle. Un évènement scandaleux lui porta le dernier coup.

Dans le cours de ses galanteries, il avait rencontré sur sa route la femme d'un alderman, femme déjà sur le retour, et qu'il avait séduite. Le mari fut averti, traîna Kean devant les tribunaux, et réclama des dommages-intérêts considérables : beaucoup de détails ignobles transpirèrent dans le public, et

le voile de la vie privée de cet acteur se déchirant, vint révéler à ses concitoyens qui l'adoraient ses profusions vulgaires, ses sottes innovations, son immoralité brutale. Lui, jouissait du scandale, se croyait un grand homme; et le bruit qu'il allait faire le consolait. En Angleterre, on ne joue pas avec le vice : l'opinion, dont la pitié se serait éveillée s'il eût été question d'un entraînement de cœur et d'une faiblesse excusable, frappa de son juste dégoût des obscénités cyniques, et des habitudes grossièrement dépravées. A sa première entrée en scène, Kean fut accueilli par des coups de sifflets et des huées qui l'expulsèrent : le favori du peuple fut frappé au cœur. Je ne puis peindre l'impression que cette vengeance populaire laissa dans son âme vindicative, c'était de la rage, c'était de la folie; le succès l'avait étourdi; la réprobation le tua. Depuis cette époque ses facultés faiblirent, sa blessure vive saignait toujours, et parmi les actes qui lui ont été souvent reprochés, plus d'un sans doute est le résultat de cette démoralisation furieuse, de ce dépit frénétique; il brava le public, et sa conduite ne fut plus qu'une série d'extravagances incroyables. « Je ne le reconnaissais plus, dit un de ses amis. Le désespoir impuissant était gravé sur sa physionomie contractée. L'abus des liqueurs fortes et une rage perpétuelle avaient renversé et gonflé ses traits; ses yeux étaient rouges et sanguinolens; ses cheveux en désordre; le visage marqueté de tâches ardentes! On ne pouvait le voir sans pitié : douloureuse ruine du talent, de la jeunesse et du succès. Des immenses sommes qu'il avait touchées, à peine cent livres sterling lui restaient alors; de ses nombreuses connaissances, à peine un ou deux amis fidèles osaient venir le voir. »

Il recommence sa vie d'acteur de province, et étonne tout le monde par l'étrangeté de ses caprices : tantôt jetant au milieu de ses rôles des allusions à ses passions domestiques; tantôt composant des prologues et des épilogues absurdes; tantôt empruntant, prodiguant les deniers d'autrui et les dépensant avec les siens. Souvent au milieu des répétitions d'une

tragédie, on le voyait faire la roue et interrompre un rôle pathétique par une culbute. « Ma foi! c'est ma dernière ressource (s'écriait-il). J'ai commencé par là, j'y reviendrai bientôt. »

Il reparut à Londres un an après, mais d'abord sur les petits théâtres. Les propriétaires de celui de Surrey avaient acheté un tilbury qui avait appartenu à ce célèbre Weare, assassiné par Thurtell : pour exciter l'intérêt et la curiosité publiques, ils montraient au parterre le tilbury fatal dans lequel l'assassinat avait été commis. Kean, de la coulisse, aperçoit l'équipage, y entre, saisit les rênes, fouette les chevaux et leur fait faire trois fois le tour de l'amphithéâtre. Il avait eu avec Thurtell une liaison de taverne, et ce dernier avait failli lui briser le crâne d'un coup de chandelier.

La course capricieuse de Kean le jeta tour-à-tour en France, en Amérique. Des traits de générosité brillaient dans cette vie scandaleuse : en 1822, il consacra tous les profits de son bénéfice aux pauvres de l'Irlande affamée : plus tard, il joua Shylock pour remplir la caisse vide d'une ancienne troupe ruinée. En Amérique, il éleva à ses frais un monument à la mémoire de l'acteur Cooke.

Le public anglais se repentit bientôt d'avoir banni l'homme qui lui avait donné tant de vives émotions. Peu-à-peu un mouvement de réaction ramena vers Kean la faveur publique. Mais son dépit l'eût empêché de quitter les États-Unis, si ce Coriolan de l'art dramatique ne se fût laissé décevoir par une mystification qu'il prit au sérieux. Une lettre qui lui était adressée, de la part de M. Price de Londres, disait-on, lui proposait la direction théâtrale de Drury-Lane. Aussitôt, il part, arrive à Londres, reconnaît la fraude, mais consent à paraître sur le théâtre de Price, moyennant cent cinquante guinées par représentation : c'était ce qu'on voulait.

Sa popularité renaît; les applaudissemens l'accueillent. Mais à peine le succès conquis, il le compromet. Un de ses amis les plus intimes, M. Grattan le romancier, compose

une tragédie tout exprès pour Kean. L'acteur en accepte le premier rôle, celui de Ben Nazir. Son enthousiasme est sans bornes : il appelle son lion *Ben Nazir,* son secrétaire *Ben Nazir,* sa yole *Ben Nazir.* Il ne parle que de son rôle et de la pièce nouvelle. Il refuse d'assister aux répétitions, sous prétexte de ne pas déflorer par la publicité les magnifiques effets de son rôle. Enfin la représentation a lieu : Kean paraît sur la scène vers le milieu du premier acte. Il baisse la tête; et son rôle doit exprimer une joie fougueuse. Il balbutie, et il devrait pousser des cris d'allégresse. Il croise les bras, quand il devrait s'élancer vers la rampe avec enthousiasme. Il s'approche du souffleur qui lui dicte chacun des vers. Il n'avait pas appris le premier mot de l'œuvre que son ami lui avait confiée : les huées du public poursuivirent à-la-fois l'acteur sans conscience et le drame du malheureux auteur.

Avoir ruiné les espérances dramatiques d'un ami tel que Grattan; avoir paru sur la scène comme une idole muette; avoir rappelé ces mauvais acteurs de province que la mémoire trahit et qui s'arrêtent court : c'en était trop pour Kean. Depuis cette époque, il ne se montra plus sur le théâtre qu'à des intervalles irréguliers et éloignés. Les excès avaient usé son robuste corps : il avait pris à Londres une position insoutenable : insulter la société dans laquelle on vit, soutenir le désordre comme système, est impossible. Il se plut à détruire de ses mains cette couronne de gloire que son talent avait tressée; il passa le reste de sa vie à continuer de s'anéantir. Les 10,000 livres sterling par an que lui rapportaient à Londres ses succès dramatiques ne lui suffisaient pas : il était toujours aux expédiens et aux emprunts. Un cabriolet lui semblait misérable; il lui fallait quatre ou six chevaux à sa calèche. Ses générosités étaient singulières comme ses vengeances : jettant les guinées à pleines mains, il refusait un penny à l'homme auquel il reprochait une légère offense. Cette incapacité d'oublier le mal et même de l'excuser; cette longue et constante mémoire de la plus faible in-

jure ont souvent produit dans sa vie des résultats bizarres.

A un homme qui l'avait invité à déjeuner, Kean donne un habit complet et un beau cheval. A un autre, qui lui avait prêté une demi-guinée le jour de ses noces, et contre lequel il avait probablement des griefs, il renvoie sa demi-guinée, enveloppée dans du papier et sans autres remercîmens. Tous ces actes sont la parodie du sublime.

Ainsi ses ridicules égalaient son talent; et la fureur de l'amour-propre le précipitait, non-seulement dans le vice mais dans une affectation burlesque. Nous l'avons vu se donner pour bâtard d'un duc et pair : il aimait à parler latin pour faire croire que son éducation classique datait du collège d'Éton. Voici une scène singulière rapportée par son secrétaire Phillips. A deux heures du matin Phillips se présente dans la taverne de Cribb, temple favori des orgies de Kean.

Phillips (*au garçon.*) Que faisait Kean quand vous l'avez quitté tout-à-l'heure?

— Il touchait du piano et chantait.

— C'est bien; il n'y a pas de mal. »

A deux heures et demie Phillips revient et renouvelle sa question : « Que fait-il maintenant?

— Un grand discours sur Shakspeare.

— Diable! il sera gris tout-à-l'heure. Faites avancer la voiture. » A deux heures trois quarts; même question :

« Il parle latin maintenant.

— C'est qu'il est ivre; emmenons-le! »

Au milieu de cette société d'ivrognes se trouvaient quelques vieux acteurs ruinés; les compagnons les plus chéris de l'acteur. Sa liaison avec eux ne lui imposait aucune contrainte; il les dominait, les insultait à son gré; Honorés de l'intimité du grand homme, ils se soumettaient volontiers aux caprices de son caractère altier. Un nommé Fuller s'amusa un jour à parodier devant Kean le jeu du grand acteur dans Othello et Shylock. Il y gagna un verre de vin que Kean lui jeta à la figure :

« Si je ressemblais à cette parodie misérable, s'écria-t-il, « je me pendrais. »

Le vieil Incledon, celui de tous les acteurs anglais, dont la conversation et les habitudes grossières avaient le plus révolté le public, devint l'intime de Kean. Lord Byron se trouva justement offensé lorsqu'il apprit qu'un soir l'acteur l'avait quitté pour rendre visite à Incledon et aller boire avec lui. Il cessa de le voir. Quelque temps après lord Essex, s'étant constitué le protecteur spécial de Kean, lui fit observer que tous les efforts de ses amis seraient inutiles, et que le club dont ils faisaient partie se trouverait obligé de renoncer à tout rapport avec lui, s'il ne cessait de vivre dans l'intimité d'Incledon, couvert du mépris général.

« Mylord (répondit Kean en se levant de table), Incledon « était mon ami quand je n'avais pas un ami ; maintenant « que sa fortune est tombée et sa réputation détruite, je se- « rais indigne, si je l'abandonnais, des regards et de l'estime « de tout homme généreux ! »

En disant ces mots il prit son chapeau et quitta la salle. Lord Byron qui ne lui parlait plus, alla le voir débuter dans le rôle de sir Giles Overreach ; le plus atroce des personnages auxquels l'acteur ait donné la vie dramatique, et celui dont il a saisi le plus puissamment l'énergique profondeur. Ses défauts physiques, sa petite taille, son œil ardent, son sourcil abaissé, toute l'expression de scélératesse, de vengeance, de mépris pour l'humanité, d'indomptable résolution, de sarcasme amer ; mille expressions sataniques, admirablement rendues par l'acteur, produisirent un effet extraordinaire qui triompha de la répugnance de Byron pour Kean. Passant derrière la coulisse il lui tendit la main et lui dit : « Voilà ce qui s'appelle jouer! »

Les caractères jeunes et enthousiastes ne convenaient pas autant à Kean. Il manquait de mélancolie dans Hamlet, de tendresse dans Roméo. Cette admirable nature d'acteur tragique, au lieu de se perfectionner avec l'âge, allait toujours

en se dégradant. Il mourut au mois d'avril 1833, endetté et peu estimé.

Toutes les chances de succès et de bien-être étaient venues trouver Kean : de cette admirable situation, il tomba, par sa faute, au-dessous des comparses d'un théâtre de province. Mrs Siddons, au contraire, ne trouva sur sa route que des chances défavorables. Victorieuse du mauvais destin, qui la poursuivit sans relâche, elle prouva toute la fausseté de cette assertion, « que le désordre est favorable au talent. » Son nom se conservera honorablement parmi les grandes célébrités du siècle : Madame de Staël et Byron, ses admirateurs, protègent sa renommée dans l'avenir; et sa vieillesse fut environnée des mêmes hommages qui avaient accueilli sa jeune beauté.

Miss Kemble (tel était son nom) naquit sur les planches d'un théâtre de province, le 5 juillet 1755. M. Kemble, son père, avait reçu, comme dot de sa femme, une troupe d'acteurs nomades, dont il prit la direction : la plus triste dot qu'une femme puisse apporter à son mari. Le directeur et sa femme se trouvaient dans la petite ville de Brecon et habitaient une auberge, connue sous le nom de l'*Epaule de mouton*, dont la grand'salle leur servait de théâtre, lorsque madame Kemble accoucha d'une fille. Directeur peu habile et acteur médiocre, le père ne réalisait pas de grands bénéfices. Dès l'âge e huit ans, il tira parti des talens de la petite fille, à laquelle il fit réciter, devant les auditeurs de la taverne, la fable des *Grenouilles demandant un roi.*

Ainsi ont commencé beaucoup de nobles artistes, non-seulement au dernier rang de la société, mais en dehors de la société même : pauvres Bohémiens de l'art théâtral, qui meurent de faim toute leur vie, quand l'art tout puissant ne vient pas à leur secours. A treize ans, miss Kemble chantait l'opéra comique et dansait de son mieux pour amuser les dillettanti de la petite ville. C'était déjà une belle grande personne, d'une taille majestueuse et bien prise, et dont la di-

gnité naissante contrastait étrangement avec les rôles légers ou vulgaires auxquels la condamnait son métier. Un jeune homme, membre de la troupe, était fort utile au directeur : on le trouvait et on l'employait dans toutes les circonstances pressantes. Fallait-il un arlequin? le jeune Siddons était arlequin; un Coriolan? le jeune Siddons s'armait de la cuirasse; un agile paillasse? le jeune Siddons était paillasse. La belle Kemble, sa camarade de troupe, touchait à sa dix-septième année : elle reconnut le mérite de Siddons; elle l'aima et bientôt Juliette trouva son Roméo. Elle déclara à ses parens que M. Siddons lui plaisait, et qu'il serait son mari : résolution qui dérangea tous les calculs de la famille. Une beauté sur laquelle on fondait les plus hautes espérances, aller se perdre dans les coulisses de province et s'enchaîner à un acteur inconnu! Le père et la mère s'opposèrent vivement à cette folie, qui leur semblait un crime.

M. Kemble s'arme de sévérité comme lord Capulet; madame Kemble, à l'exemple de lady Capulet, fait chorus avec son mari. Les jeunes gens se désolent, le bruit de leur amour traversé se répand dans tous les parloirs de la petite ville, heureuse d'avoir un sujet de conversation. Pour donner un tour plus dramatique à toute cette aventure, le jeune Siddons compose et chante, en forme d'épilogue, à la fin d'une représentation pour son bénéfice, une chanson contenant l'histoire de ses amours malheureuses, et un appel aux bonnes âmes. Le public est électrisé : il couvrit d'applaudissemens cette confession publique; et les scènes d'intérieur qui succèdent à cet exploit trouveraient aisément place dans un roman comique. Le jeune homme, en rentrant dans la coulisse, est accueilli par la mère de miss Kemble qui, transportée de fureur, se précipite sur lui, le frappe violemment au visage, et lui donne une leçon de pugilat féminin, à laquelle on a beaucoup de peine à le soustraire.

Des amours si orageuses trouvèrent un dénoûment heureux Après une année que miss Kemble passa dans une fa-

mille riche, qui l'admit en qualité de lectrice; elle épousa, le 26 novembre 1773, le jeune homme qu'elle avait choisi. Elle ne possédait rien : le métier d'actrice était le seul qui lui offrît une existence. Une petite troupe d'acteurs qui donnait des représentations dans la ville de Bath, acteurs sans argent, sans crédit, sans considération, voulut bien admettre dans ses rangs faméliques la jeune actrice inconnue. Leur garde-robe était si insuffisante, que mistriss Siddons, ayant à remplir le rôle de la *Veuve irlandaise,* dans la comédie qui porte ce titre, emprunta l'habit de son rôle à un spectateur de l'avant-scène : l'actrice prêta au monsieur sa robe et sa jupe, et, dans cet attirail, il attendit derrière les coulisses la restitution des vêtemens nécessaires. On la voit tour-à-tour à Birmingham, à Cheltenham, à Liverpool, à Manchester : toujours la même vie errante, pauvreteuse, inquiète, incertaine; et la famille s'accroissait sans que les revenus augmentassent.

Un jour, on avait annoncé à Cheltenham la représentation de *Venise sauvée :* mistriss Siddons devait y jouer le rôle de Belvidera, le plus difficile peut-être de tout le théâtre moderne. Cheltenham était alors le rendez-vous de quelques personnes de la haute société, qui louèrent des loges; se faisant d'avance un malin plaisir d'assister aux ridicules essais de la Belvidera de province. Une tragédie bouffonne; n'est-ce pas, de toutes les farces, la plus plaisante? Miss Boyle, lord Dungarvon, lord Aylesbury, venus pour se moquer de l'actrice et de la troupe, se retirèrent pleins d'admiration pour Mrs Siddons. Miss Boyle voulut connaître la jeune actrice, s'intéressa à elle et renouvela toute sa garde-robe théâtrale. Lord Aylesbury écrivit à Garrick qu'il avait trouvé en province une perle égarée, et le grand acteur députa M. King, pour engager Mrs Siddons. Directeur de Drury-Lane, Garrick se trouvait placé entre deux actrices rivales qui le fatiguaient de leurs exigences, et le harassaient de leurs prétentions. Il eût été heureux de leur susciter une troisième ri-

vale qui partageât l'attention et la faveur publiques; c'est tout ce qu'il attendait, tout ce qu'il espérait de mistriss Siddons. Il est rare que l'on aime le talent pour le talent lui-même : on use de lui, et l'on se croit quitte. Dans les fragmens de ses Mémoires, que mistriss Siddons intitule modestement : *Souvenirs biographiques,* et qui sont écrits avec une noble et mâle candeur, la grande actrice détaille d'une manière intéressante ses rapports avec Garrick :

« On m'offrit cinq livres sterling par semaine. J'étais jeune, on me disait belle et je valais bien cela. Garrick me reçut avec distinction. Je fus comblée de ses égards et de ses éloges : mais sa bienveillance pour moi n'eut qu'un résultat positif, celui de me décevoir. Le grand acteur s'opposa toujours à ce que j'essayasse mes forces dans les rôles importans qui seuls convenaient à la nature de mon talent et à mes qualités physiques. J'avais souvent cherché le motif de cette conduite.

« Mortifier et rabaisser deux actrices dont les grands airs et les jalousies lui donnaient un mal infini, c'était là son premier desir. D'ailleurs il commençait à isoler ses intérêts de ceux du théâtre ; et il ne voyait pas la moindre raison pour me servir réellement. Soit que le bonheur l'eût rendu égoïste ou que l'adulation contagieuse qui l'environnait eût flétri ses qualités naturelles; soit qu'une autre raison l'influençât, il me fut plus nuisible qu'utile. Je m'aperçus avec étonnement que ce qu'il estimait le plus en moi, c'était le fragile avantage de ma beauté, et que l'avenir de ma carrière théâtrale ne l'intéressait pas le moins du monde. D'autres raisons, plus secrètes peut-être et sur lesquelles je ne hasarderai pas même une conjecture, déterminèrent ses rapports avec moi. Ses éloges ne tarissaient pas; ses complaisances exagérées faisaient de moi un objet d'envie. C'était à moi qu'il envoyait des loges pour les représentations brillantes. Le rôle de Vénus m'appartenait, dans les pièces où cette déesse avait un rôle; mes rivales ne manquaient pas de me nommer la *Vénus de M. Garrick ;* je tairai les petites malices auxquelles cette préférence m'exposa. Rois et princes faisaient la cour à Garrick dont le nom retentissait dans l'Europe : il était tout-puissant; son talent réel apposait le dernier sceau à ce grand

crédit : on briguait un mot et un sourire de lui. Il ne m'épargnait aucune adulation, aucune marque de préférence ; je crois que des têtes plus fortes que la mienne auraient tourné. Mais j'avais deux enfans, j'aimais mon mari.

« Peut-être Garrick habitué à de faciles conquêtes s'étonna-t-il de ne pas avoir vaincu, même sans une déclaration expresse et positive, une femme que ses devoirs enchaînaient. Après avoir répété mille fois à mon mari qu'il se chargeait de moi, que nous n'avions rien à craindre, que mon sort était assuré, il me laissa partir pour Birmingham ; et pleine de confiance dans sa parole et dans ses assurances réitérées, je ne doutai pas que mon engagement à Drury-Lane ne fût renouvelé, lorsque je reçus des nouveaux directeurs une lettre dans laquelle ils déclaraient n'avoir plus besoin de mes services. Garrick (comme me l'apprit Sheridan) m'avait dépréciée au lieu de me recommander. C'était lui-même qui avait décidé mon renvoi ; humiliation cruelle et amère ; hélas ce n'était pas tout, mes deux enfans au berceau allaient mourir de faim. Pendant une année et demie, mon désespoir et mon accablement furent si profonds que ma santé se trouva compromise. Enfin je repris courage ; je me relevai ; je fis face à la mauvaise fortune. Bannie de Drury-Lane, humiliée, dégradée, je recommençai mon apprentissage et ma vie errante d'actrice de province. »

Cet apprentissage devait être long. Après avoir essayé les rôles comiques dans lesquels elle n'obtint qu'un médiocre succès ; après avoir couru tous les comtés d'Angleterre et d'Irlande, elle revint à Londres, et Garrick daigna lui confier encore un ou deux rôles : sa protection ne s'étendit pas plus loin. Londres et Garrick ne la comprenaient pas encore : mais chacun des insuccès de mistriss Siddons était pour elle le point de départ d'une nouvelle étude, le sujet d'un nouveau travail d'artiste. Jamais âme ne fut plus opiniâtre dans ses résolutions ; jamais jugement plus sain ne se joignit à une volonté plus énergique. La simplicité de son jeu, la profondeur et la vérité de ses intentions frappaient faiblement le vulgaire : ne voulant pas descendre jusqu'à lui, elle était forcée de l'é-

lever à elle; les réputations de ce genre se forment lentement. Ce ne fut qu'en 1777 que les habitans de Birmingham et de Manchester ouvrirent les yeux sur la supériorité de l'actrice. L'acteur Henderson s'écria au milieu du foyer de Birmingham :

« Non, jamais cette actrice n'a eu de rivale; nul ne la sur-« passera jamais! »

Tate-Wilkinson écrivit, dans un journal, qu'il était on ne peut plus surpris que le parterre de Londres et le premier acteur du monde eussent négligé et abandonné à la province ce talent de premier ordre, mistriss Siddons.

« Ce fut à Bath (dit-elle dans ses Souvenirs) que je commençai à recueillir le fruit tardif de mes peines assidues. Jusques alors j'avais été bien malheureuse; la grande tragédie, la seule espèce de drame pour laquelle j'eusse des dispositions naturelles était depuis longtemps bannie de la scène. Je contribuai peut-être à la remettre en honneur; mais que de peines ! On va en juger : le lundi matin, je répétais à Bath un rôle tragique; le soir même il fallait me trouver à Bristol pour y jouer la comédie; puis revenir à Bath et me charger d'un rôle tragique pour le mardi soir! Ma plus grande douleur était de remplir dans les comédies et dans les farces, des rôles secondaires. Tout ce travail me rapportait la somme de trois livres sterling par semaine; mais je commençais à m'entourer d'un cercle d'amis, on m'estimait, on m'encourageait, j'espérais triompher, je me livrais avec courage à un infatigable labeur. Quand je me souviens des immenses efforts intellectuels et des fatigues corporelles que je subis alors sans me plaindre, je ne sais où je trouvai la force et le courage qui m'étaient nécessaires. Tous les soins d'une mère pesaient sur moi, et interrompaient mes études théâtrales. Souvent je fus forcée d'imposer silence aux jeux de mes petits enfans pour apprendre le rôle qui devait gagner le pain de la semaine. »

Ces simples paroles, ces souvenirs modestes sont plus sublimes, à mes yeux, que l'emphase furibonde et le vice emphatique de Kean.

En 1782, sa réputation qui grandissait en province, revint

frapper les échos de la capitale : elle reçut l'invitation de reparaître sur ce théâtre de Drury-Lane, qui, deux fois, lui avait été fatal; elle s'y décida, non sans peine; le passé l'effrayait : elle s'était attachée aux habitans de Bath, et se sentait enchaînée par la reconnaissance. Elle composa une pièce de vers qu'elle prononça sur le théâtre de Bath, après sa représentation d'adieux. Les idées hautes, simples et nobles qui s'y trouvent exprimées, offrent un intérêt particulier qui nous engage à reproduire un fragment de cette singulière allocution.

« Quoi, dites-vous, messieurs, celle dont nous avons encouragé les efforts, ose devenir auteur ! Qu'a-t-elle donc à nous dire? Et de quel droit vient-elle se donner pour poète? Quelle présomption! Nous ne lui demandons pas de faire preuve d'érudition ou de talent. Quelle est la muse qui l'inspire ?—Messieurs, c'est la gratitude. Mon âme en est remplie. Il faudra bientôt que je renonce à un séjour que j'aime, il faudra vous dire adieu, à vous dont les soins paternels ont fait ma gloire et commencé mon nom. Indulgens pour mes fautes, protecteurs de mes efforts, je vais vous quitter; et c'est un adieu cruel. N'avez-vous pas fait pour moi plus que mon mérite ne devait attendre ou ne pouvait réclamer? Ne suis-je pas heureusei ci? Pourquoi m'éloigner d'une amitié conquise et sincère que je sens si vivement? Pourquoi abandonner des protecteurs assurés et les sacrifier à un espoir incertain? Ai-je un motif, une raison, un prétexte, une excuse?

Oui, j'ai ce motif, cette raison, cette excuse?

— Les voici, messieurs!

(Alors on vit sortir de la coulisse les trois petits enfans de mistriss Siddons qu'elle prit par la main.)

« Voilà ceux, continua-t-elle qui m'arrachent à vous; voilà les êtres faibles qui me jettent dans un nouveau péril. Pauvres enfans! Vous seuls pouviez lancer dans cette mer inconnue ma barque fragile et désemparée. Vous seuls pouviez m'inspirer les desirs de l'ambition et forcer votre mère à l'exil. Ici les vents ne m'étaient-ils pas doux et le ciel favorable? Que vais-je chercher ailleurs? peut-être de cruels orages; servez-moi d'excuse auprès de ceux qui m'avaient adoptée ! Et vous, auxquels je ne puis offrir ni

l'inspiration divine du poète, ni l'éloquence de l'orateur recevez du moins l'hommage le plus vrai, le plus profond, le plus ardent d'une âme reconnaissante. »

C'était en septembre 1782 qu'elle parlait ainsi. Le 10 octobre de la même année, sa fortune était faite : ses enfans pouvaient vivre. L'héritage d'une haute réputation et d'une fortune honorable leur était assuré. Un seul rôle, celui d'*Isabelle*, dans le *Mariage fatal*, de Southern, fut pour elle ce que le rôle d'Othello devait être plus tard pour Kean. On était revenu par degré au goût de la haute et noble tragédie : mistriss Siddons laissa une impression profonde, et fut applaudie à outrance. Tant de beauté, tant de puissance; cette magnifique personne, si pathétique, si noble, si savante dans son art, si vraie et si profonde, achevait une révolution. Le mélodrame mourait et faisait place à l'art tragique. « Je rentrai « chez moi, dit-elle, au milieu de bravos tumultueux, et « presque portée en triomphe. La joie me suffoquait; j'étais « à demi morte. Je regagnai mon paisible foyer, et je m'assis « entre mon mari et mon père, devant une table frugale. Le « silence du repas n'était interrompu que par quelques ex- « clamations de joie de M. Siddons. Mon père, alors très « âgé, soupait tranquillement; mais, de temps à autre, dé- « posant son couteau et sa fourchette, relevant sa tête véné- « rable d'où coulaient des larmes, et rejetant sur ses épaules « ses cheveux blancs, il prononçait quelques mots joyeux « dont j'étais vivement émue. Épuisée par la continuité du « travail, je tombai dans une profonde rêverie; je fis la revue « entière de ma pénible carrière et m'abandonnai à des ré- « flexions rétrospectives, dont il était difficile d'exprimer « l'intensité. Puis un sommeil léthargique s'empara de moi « et ne me quitta que le lendemain vers une heure. Je m'é- « veillai pleine de vigueur d'esprit, de puissance et de santé. »

C'est dans ce rôle d'Isabelle que madame de Staël la vit pour la première fois; aussitôt elle la proclama l'actrice la plus noble, la plus majestueuse, la plus accomplie dans ses

manières, la seule qui ne perdît rien de sa dignité, même en se prosternant contre terre. La nature l'avait créée pour être le symbole de la grandeur : elle gardait ce caractère dans les scènes les plus violentes. « En jouant lady Macbeth, dit lord « Byron, elle semblait une femme surnaturelle tombée des « régions supérieures, afin d'étonner le monde. Puissance, « passion, grandeur, tout se trouvait en elle : on ne peut « l'oublier quand on l'a vue dans la scène du somnambulisme, « les yeux ouverts et les sens endormis, glissant comme une « grande ombre, remuant les lèvres et ne parlant pas. Elle a « fait évènement dans la vie de tous ceux qui l'ont vue. »

Ses premiers succès furent dus aux rôles nobles et tendres d'*Isabelle,* de *Jeanne Shore*, de *Belvidera,* d'*Imogène;* elle faisait spécialement ressortir la beauté de la lutte avec le destin, la virilité de la femme qui combat contre la passion et le sort. Son pathétique jaillissait non d'une source vulgaire, commune et larmoyante, mais d'une région élevée et grandiose. *Catherine d'Arragon, Elvire, Constance,* tous les rôles qui demandaient une haute énergie d'âme, une puissance presque virile, une héroïque grandeur, étaient ses triomphes. Vers la fin de sa carrière dramatique, son embonpoint augmenta, sa taille s'épaissit, et elle perdit un peu de cette sublimité passionnée dont le sceau divin avait été imprimé sur elle à sa naissance. Mais au zénith de ses succès, il fallait la voir, grande, élancée, le front haut et calme, couronné de cheveux noirs comme l'ébène, et ses yeux noirs exprimant tour-à-tour l'indignation, la tendresse, la douleur. Le rôle de *Juliette* dans Roméo fut le seul dans lequel elle obtint peu de succès. La grâce amoureuse et tendre, l'extase et l'entraînement presque puérils de la jeune Italienne lui convenaient médiocrement. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, elle régna sans partage sur le théâtre conquis par elle. L'enthousiasme du public ne se refroidit pas et ne connut point de bornes. De toutes parts on lui envoya de magnifiques présens; elle vivait en princesse plutôt qu'en tragédienne.

Alors l'envie s'éveilla ; les auteurs rivaux et les feuilles publiques, leurs organes, répandirent des calomnies infâmes contre sa conduite privée et ses relations domestiques. « Elle « avait, disait-on, refusé de jouer au bénéfice de ses cama-« rades les plus pauvres ; elle laissait mourir de faim une de « ses sœurs ». Faits complètement mensongers, mais que le public n'examina pas. Saturé de ces calomnies, le parterre se mit un jour à siffler son idole, *A bas! hors la scène,* cria-t-il ! Mistriss Siddons ne se troubla point ; mais s'avançant, avec John Kemble, sur le devant de la rampe, elle déclara sans indignation, sans colère, d'un ton ferme, calme, imposant, que tous les faits à elle imputés étaient faux ; elle les expliqua, les réfuta, consacra plus d'un quart d'heure à cette justification, et ne quitta la scène qu'au milieu des applaudissemens. Exemple singulier du dangereux caprice des masses, de l'instabilité des succès de théâtre et de la fermeté d'une femme.

L'âme de mistriss Siddons était blessée. Quand elle vit le public abandonner la tragédie et Shakspeare, pour de misérables mélodrames, quand elle vit un danseur de corde, un éléphant, un chien qui tirait de l'eau, attirer la foule ; elle résolut de renoncer à cette carrière ingrate. Le 29 juin 1802, elle donna sa dernière représentation et joua *Macbeth*. Après la scène du somnambulisme, tout le parterre se leva en masse et voulut que la représentation n'allât pas plus loin.

Elle rentra aussitôt dans la vie privée, ne reparut sur la scène que deux ou trois fois pour le bénéfice de ses parens ; et fut admise (honneur qui n'appartint qu'à elle) dans l'intimité même du roi Georges III. Souvent, à Windsor, elle servait de lectrice à la famille royale. Georges III, qui avait conservé beaucoup d'accent allemand, et qui prétendait, malgré sa difficulté à s'exprimer, être le type de beau parleur anglais, lui dit un jour avec un enthousiasme comique que sa prononciation rendait encore plus drôle :

« *Fraiment, misdriss Ziddons, chai gergé à fous trou fer*

en vaute ; ch'ai bas droufé une maufaise prononsiazion chez fous ; bas une ; chai pertu mes beines. »

Un autre jour, le même monarque, ému par la lecture de l'actrice, lui donna sa signature en l'invitant à remplir le blanc comme il lui plairait. Elle rendit le blanc-seing à la reine.

De tels sentimens, une telle conduite ne la garantirent pas des malheurs domestiques les plus cuisans. Son mari, rejeté dans l'ombre par l'éclat extraordinaire dont sa femme s'environnait, commença plusieurs spéculations qui toutes avortèrent. Le mécontentement s'introduisit dans le ménage, et il fallut se séparer. Mistriss Siddons conserva de lui un souvenir tendre et profond, et lui légua une rente assez considérable. Au milieu de sa carrière triomphale, elle perdit ses deux enfans, et vit le troisième tomber dangereusement malade. « Ne croyez plus au bonheur, dit-elle dans une « de ses lettres à une amie : c'est le lot d'un autre monde ; « se modérer, être content de peu, voilà le dernier terme de « la félicité humaine. Souvent on est réduit à la résignation « passive : mes deux jolies petites créatures sont parties pour « le ciel ; la troisième vient de m'arriver de l'école toute « rayonnante de cette beauté fatale que j'ai remarquée chez ses « sœurs et qui annonce la maladie et la mort. Je ressemble à « Niobé, frappée déjà des vengeances du ciel, et attendant « avec patience les dernières flèches de sa colère. »

Que de soucis et de chagrins dans cette carrière ; que d'ennemis et de dangers à vaincre ! Mais aussi la magnifique lutte ! et combien cette palme d'honneurs et de dignité, de gloire et d'estime, de talent et de force d'âme est belle à remporter !

(*Georgian Era.*)

Voyages.

—

NOTES ET SOUVENIRS

D'UN VOYAGE EN ESPAGNE

PENDANT LES ANNÉES 1835 ET 1836.

Qu'est-ce que l'Espagne? On peut répondre à cette question de mille manières; les derniers évènemens de sa vie de nation fournissent des exemples et des prétextes à ses accusateurs et à ses panégyristes. Héroïsme et folie; éclat et bassesse; égoïsme et dévoûment, vous y trouverez tout ce que le monde estime et tout ce qu'il méprise. Après un séjour assez prolongé dans la capitale de la Castille, et un récent voyage, achevé, non sans péril, au milieu de ces populations insurgées, qui soulèvent la bannière redoutable de Don Carlos, je recueillerai et rassemblerai ici quelques-unes de mes notes; peut-être y trouvera-t-on des renseignemens nouveaux, ou du moins vrais, sur la situation de ce bizarre pays.

L'Espagne, autrefois reliée et cimentée par une religion ardente et un dévoûment à la royauté, qui lui tenait lieu de patriotisme, a perdu son homogénéité antique : c'est là son danger et son fléau le plus redoutable. Une ligne de démarcation très prononcée sépare les classes supérieures des classes inférieures. Le nombre des hommes éclairés ou à demi

éclairés est fort restreint : la masse des populations ignorantes a conservé son énergie sauvage.

A l'armée comme dans le peuple, ce contraste expose aux dangers les plus urgens la constitution du pays. Tandis que les hommes d'éducation s'élancent avec une ferveur adolescente et qui n'est pas exempte d'imprévoyance, vers la réalisation des idées libérales qu'ils comprennent mal; pendant qu'ils essaient de rédiger des codes constitutionnels auxquels ils se fient avec l'exagération de l'enthousiasme, le simple soldat et le paysan sont encore, tout bonnement, des Espagnols du quinzième siècle. Les uns plus civilisés, les constitutionnels, sont imprudens et étourdis; les autres, plus nationaux, sont arriérés, sans doute, mais puissans en nombre et forts comme tout ce qui s'appuie sur un passé non détruit. La civilisation française a pénétré les rangs supérieurs, mais sans dépasser cette limite. Les jeunes gens de famille, quelques marchands, quelques érudits restent absolument isolés de la masse de la population. On ne parle que français à l'état-major de Cordova, et les officiers anglais qui ont pris du service dans la légion auxiliaire, par partie de plaisir et pour apprendre l'espagnol, se trouvent aujourd'hui fort désappointés. Le seul idiome qui retentisse autour d'eux, c'est le mauvais français des écoles de Londres. Dans le petit groupe de la nouvelle génération espagnole de première classe, il y a des jeunes gens remarquables par leurs qualités personnelles et la distinction de leurs manières. Tels sont les deux frères Pomorostro, aides-de-camp de Cordova. Tel était aussi le malheureux Santiago lieutenant dans les gardes royales, et qui, légèrement blessé au genou d'un coup de mousquet, ne dut la mort qu'à la parfaite ignorance des chirurgiens de son pays.

Franchissez la ligne dont je parle, vous tombez tout-à-coup sur une ignorance, une superstition, une indolence, dont il est difficile de se faire une idée, à moins de pénétrer dans la capitale et d'y séjourner comme moi. S'il y a en

Europe une capitale inconfortable, c'est Madrid; la civilisation n'a point passé par là. Vous remarquez, au premier coup-d'œil, que les habitans ne s'intéressent pas à ce que vous soyez bien chez eux, et qu'ils sont habitués à être mal. Tous les abords de la ville sont misérables, excepté du côté de la porte d'Alcala : c'est une misère, une pauvreté révoltantes. Çà et là quelques maisons bien bâties, environnées de cahutes en ruines : partout des mendians qui grouillent, des gueux qui vous arrêtent, des enfans sales et des femmes perdues; partout une malpropreté merveilleusement pittoresque par la confusion et la vigueur des nuances; des haillons à ravir Murillo. La capitale de l'Espagne et des Indes a pour population principale toutes les familles d'insectes incommodes et immondes que nous n'indiquerons même pas par leurs noms. Les vieilles maisons en sont pleines; à peine a-t-on bâti une maison neuve que cette troupe accourt comme en triomphe, pénètre dans les jointures des portes et dans les fissures du bois et s'empare victorieuse de sa nouvelle proie. A Londres, la dixième partie de ce que coûte la vie de Madrid, vous assurerait, dans le plus infect de nos quartiers, un logement plus commode et plus salubre que ceux de la capitale espagnole. Neuf mois d'hiver et trois mois d'un été dévorant; pendant les grands froids la ressource des brazeros dont la chaleur est aussi active que celle d'une douzaine de pipes allumées dans une chambre; voilà ce qui attend le voyageur. Les rues ne valent guère mieux que l'intérieur des maisons. La plupart sont dépavées. Les cris des *arrieros* (muletiers), des charretiers (*ordinarios*); le bruit des clochettes suspendues au cou des mulets, se mêlent sans cesse au son des cloches; affreuse harmonie qui n'a de nom dans aucun langage. Dirai-je les saveurs et les odeurs de cette cité bienheureuse? Dirai-je les embarras causés par ces longues files de bipèdes et de quadrupèdes, marchant processionnellement et interceptant le passage? Des groupes nombreux de paysannes, de filles échevelées et de moyenne vertu, de voleurs de profession, d'offi-

ciers de police prêts à partager le profit du voleur; de chiens qui semblent dormir et vous mordent au passage; rendent votre route fort pénible.

Ce ne serait rien encore, si votre vie et votre argent étaient en sûreté; mais les picaros vous attendent. On sait toujours d'où un étranger vient, où il va et ce qu'il apporte; s'il n'est pas dévalisé dans la ville, il le sera quelques lieues plus loin, n'en doutez pas. L'organisation de la police s'est habilement combinée avec les bandes de voleurs, et vous ne pouvez échapper au droit de péage prélevé sur vous par ces deux confréries honorables. Je connais plus d'un grand d'Espagne qui paie consciencieusement et régulièrement l'impôt du voleur, pour avoir le droit de faire entrer à Madrid les produits agricoles de ses domaines.

Telle est cette ville : essayez d'en faire ou Paris, ou Londres, ou Vienne ou Berlin. Peu habitable, mais curieuse à voir, elle a tout l'intérêt d'un roman. L'échoppe s'élève fièrement auprès du palais. Sous les porches se dressent des boutiques temporaires, livrées à toutes les professions possibles, à mille ateliers en plein vent, qui ne sont ni difficiles ni coûteux à établir. Savetiers, tailleurs, drapiers, joailliers, choisissent pour résidence une allée, un portique, une muraille; ils y fixent deux clous, suspendent leur étalage à ces clous, qui constituent leur titre d'usurpation, et travaillent en chantant depuis le matin jusqu'au soir; je souhaite aux plus riches négocians de Madrid (si Madrid a des négocians riches) la joyeuse insouciance de ces bons *maestros,* c'est ainsi qu'ils s'appellent. Quand le soleil les abat et les domine, ils font tranquillement leur sieste, au risque de voir diminuer l'étalage de la *tienda*. Un pot de grès, un petit trépied, des haricots, des pois et du lard composent tout l'approvisionnement et tout l'attirail de leur cuisine quotidienne. Le ragoût du savetier bout au milieu de la rue, pendant que le maître travaille ou dort. Le paysan qui vient vendre ses légumes ou son bétail n'a pas

d'autre manière de se nourrir; toujours le trépied, le pot de grès, un peu de charbon qu'il a apporté de la campagne : il étend son manteau par terre, y dépose son trépied, bat le briquet, allume le feu, dîne paisiblement, dort après avoir dîné et s'estime le plus heureux des hommes. Le frôlement d'une guitare le réveille-t-il? il bâille, frotte ses yeux, se redresse et prête l'oreille avec une volupté admirable. Si la musique vocale mêle son prestige à celui de la guitare, oh! alors, le voilà debout : les marteaux se taisent; l'aiguille est immobile; tous les petits métiers font silence; la rue se remplit; on s'attroupe autour du chanteur; le gros marchand se frotte le ventre sur la porte de sa boutique; la petite fille qui vend des cure-dents s'arrête, ébahie et charmée; le vieux gentilhomme met le nez à la fenêtre. Le dernier arpège a fait bruire deux accords : le bonnet gras de la quêteuse vient solliciter la reconnaissance des assistans. Tout fuit alors, tout disparaît et s'évanouit. Une pluie d'orage ne disperserait pas plus vite une nuée de jeunes filles bien parées.

Mais prenez garde; si, après avoir observé cette scène, vous restez dans la rue, solitaire un moment, le fer des chevaux ou le sabot des mulets pourra vous broyer sans façon : observez attentivement ce qui se passe autour de vous. Quelquefois dix, quelquefois trente de ces animaux marchent en file ou en bataillon carré; ils ne s'embarrassent pas le moins du monde du voyageur qui leur fait obstacle. A Madrid, on déjeune à cheval, on cause à cheval, on dort à cheval, à dos de mulet ou à dos d'âne. Établi entre ses deux paniers, le garçon boucher traîne un gros dogue enchaîné à la queue ou à la selle de sa monture, la lance au galop et va porter pâture à M. l'abbé ou à M. l'alcade, sans faire attention si le gigot de mouton qui se projette au dehors vous accroche, vous entraîne, vous renverse, fait une énorme blessure à votre habit et vous laisse étendu sur le terrain. L'orage des mulets approche; sautez vite, sautez, esquivez-vous, réfugiez-vous sous le porche sauveur, ou vous serez foudroyé par

leur course impétueuse. Trente ou quarante ânes obstruent souvent la voie publique, portant de la chaux ou du plâtre dont l'épais nuage, tourbillonnant au milieu de leur marche, vous cache à-la-fois le danger qui s'approche et le guide qui le dirige.

L'âne est un des membres les plus importans de la population espagnole; et Cervantes a eu raison de lui faire une belle part. Toujours grave, même quand il assiste aux concerts en plein vent; le caractère castillan a déteint sur lui. Le trognon de sa queue coupée se balance en mesure: son grand œil niais se fixe sur le chanteur avec une expression toute sérieuse; ses oreilles se dressent; il est aussi dilettante que son maître. Ce dernier, après avoir étendu son manteau sur le sol qui va lui servir de couche, lie par les deux jambes le baudet qui se couche à son tour; et l'un et l'autre, étendus tête-bêche sur le pavé luisant, se livrent aux mêmes délices. Les évènemens du monde peuvent se succéder, les passans se battre, les révolutions s'accomplir, les empires tomber, ils échappent l'un et l'autre à toutes les vicissitudes de ce globe.

Un Anglais ne peut revenir de sa surprise, quand il découvre que les tapis sont inconnus à Madrid, les tables rares, les miroirs prohibés, les fauteuils réduits à la dimension de petites chaises branlantes et fragiles, qui se brisent en vingt morceaux si vous êtes lourd et que vous ayiez le malheur de vous y asseoir.

Gastronomes, fuyez Madrid. A peine votre faim provoquée par la fatigue du voyage y trouvera-t-elle de quoi se satisfaire. Le matin, l'hôtesse, chargée de la *jicara,* vous apportera une bouchée de pain et une tasse de chocolat : c'est là votre déjeuner. Si vous prétendez déjeuner à la fourchette, vos dents auront à lutter contre un bœuf coriace ou un mouton inflexible. Faites plutôt mariner quelques lanières de cuir : quand elles seront bien amollies, assaisonnez-les et vous obtiendrez une viande préférable à celle des boucheries de

Madrid. Se fâcher, ce serait folie. Les domestiques sont impitoyables pour tout étranger qui se plaint. Ces *criados,* comme on les nomme, semblent se charger spécialement d'exercer la patience des étrangers et de façonner le caractère. Vous vous plaignez de leur lenteur? Ils vont plus doucement encore.

« Donnez-moi ma montre? leur criez-vous.

— *No lo se!* » vous répondent-ils paisiblement; et ils vous regardent sans quitter leurs chaises sur lesquelles ils bâillent, les bras croisés.

No lo se est la grande réponse du domestique et son argument victorieux. Répétez votre demande, le *criado* se gratte la tête; voilà tout. Un juron vous échappe :

« Vous avez un bien mauvais caractère, » réplique le criado, qui ne s'émeut pas.

Si vous hasardez un coup de cravache. Il ne répond rien; mais soyez sûr que messieurs les gentilshommes voleurs, intimement alliés à vos domestiques, vous rendront bientôt une visite intéressée et impunie.

C'est donc plaisanterie de parler de constitutions, de civilisation, de progrès rapide, de tout ce qui exige des lumières, de l'activité, de la subordination, chez un peuple dont la civilisation matérielle est si peu avancée. Il n'a pas même conservé l'élégance et la supériorité de ses plaisirs publics et nationaux. Le théâtre espagnol est entièrement déchu de sa vieille splendeur: les unités classiques, adoptées depuis un siècle, ne lui ont apporté que de la monotonie sans élégance, et de l'ennui sans talent. En général, on s'embarrasse peu des acteurs et de la pièce; il faut passer une soirée, voilà tout: on se réunit dans des salles mal éclairées, mal bâties, décorées sans goût, tenues sans propreté. Les deux sexes occupent des places distinctes. Les femmes réunies sur les banquettes du même amphithéâtre interrompent souvent la représentation par des dialogues plus dramatiques et plus animés, que remarquables par leur exquise politesse. C'est assurément la partie

la plus plaisante de la représentation ; et l'on me pardonnera d'en avoir sténographié les plus beaux traits :

« Madame, s'écrie une femme de commis, vous avez pris ma place!

— Je vous assure que c'est la mienne, répond la femme du marchand.

— Sainte Vierge! j'ai mon billet, j'ai mon numéro; le voici : savez-vous lire, la belle?

— Que je sache lire ou non, cette place est à moi. *Llavera!* (ouvreuse) venez; madame m'a pris ma place!

— Je ne me leverai pas; vous êtes une insolente!

— Je suis dans mon droit; vous voyez bien que je ne sais où m'asseoir.

— Asseyez-vous où vous voudrez! ce n'est pas ma faute si vous engraissez tant!

— L'impertinente! *Llavera*, un verre d'eau, s'il vous plaît, je me trouve mal!

— Non pas, non pas!.... Je m'y oppose; votre verre d'eau va mouiller ma mantille! Allons donc, passez-vous du verre d'eau!

— *Virgen santisima!* En vous remuant, vous marchez sur ma robe, ouvreuse! sur une robe toute neuve que j'ai fait faire à la Saint-Isidore!

— Croyez-vous, madame, que mes yeux soient au bout de mes pieds!... »

Le lecteur en a bien assez, sans doute, de cet échantillon des politesses entre bourgeoises espagnoles; petite scène qui se répète à toutes les représentations, et que donnent à l'étranger les *Teresas*, les *Pepitas* et les *Tomasas* innombrables qui peuplent l'amphithéâtre : bourgeoises, femmes de commis, femmes de militaires, toutes également privées d'éducation, souvent jolies, toutes coquettes.

Les noms de baptême féminins sont en petit nombre, et la femme ne portant ni le nom de son père dans sa jeunesse, ni le nom de son mari quand elle en a pris un, cette armée

d'homonymes présente des difficultés infinies à qui veut reconnaître la Teresa ou la Tomasa que l'on cherche, si par hasard on en cherche une.

J'avais une hôtesse qui se nommait Teresa : un soir que je revins de bonne heure à mon domicile, je trouvai la porte de la maison fermée, et Teresa partie pour le spectacle, avec la clef. Je me mets en quête : et, de salle de spectacle en salle de spectacle, questionnant, avec toute l'aménité possible, les ouvreuses, les sentinelles et les contrôleurs, je finis pa trouver un soldat de bonne humeur, qui daigna me répondre.

« Parbleu, me dit-il, vous serez heureux si vous découvrez « ce que vous cherchez? une Teresa! sais-je combien de cen« taines de Teresas sont cachées sous ces jupes et sous ces « mantilles? La *casuela* (amphithéâtre des femmes) est « pleine comme un œuf : entrez, si vous voulez; passez la « tête; et, à la fin de l'acte, essayez de trouver votre af« faire. »

Je suivis ce conseil. A peine eus-je prononcé à haute voix le mot Teresa; plus de cent têtes se tournèrent de mon côté.

« Quelle Teresa voulez-vous, s'écria une voix de vingt ans? Est-ce une jeune ou une vieille?

— Pas trop jeune, répondis-je assez sottement.

— Il aime les vieilles, interrompit une grande personne à l'œil noir, et au galbe andalou.

— Où est la vieille, fit une autre? »

Je venais d'apercevoir mon hôtesse, qui, tapie dans un coin, ne bougeait et ne soufflait pas. Sa belle-fille eut la malice de lui dire :

— « Vous n'entendez donc pas! on vous appelle! Répondez à votre locataire!

— Qu'il attende, répliqua Teresa d'un ton rogue! Qu'il fasse comme les autres; je ne veux pas sortir.

— Qu'elle sorte, qu'elle sorte!

— Place à la vieille, faites-lui place, dirent toutes les filles

de 15, 18 et 20 ans, en riant comme des folles! Son locataire a besoin d'elle ! »

Je retrouvai ma clef et mon hôtesse; mais je perdis mon logement : le lendemain elle me donna congé.

L'Espagne d'aujourd'hui supplée, il faut bien le dire, aux qualités qu'elle n'a plus, par un certain nombre de prétentions qui surabondent. Elle voudrait copier notre élégance, nos richesses, notre goût. L'ambassadeur de France a fait tourner les têtes aristocratiques de Madrid par la splendeur et la recherche de ses bals; le ministre anglais, plus rarement, il est vrai, ouvre ses salons et donne à ses fêtes un éclat que l'emphase castillanne a plus d'une fois élevé jusqu'aux nues.

La noblesse de Madrid ne pouvait rien comparer à ces réunions: c'était à en mourir de jalousie et d'insomnie. Un petit marquis très opulent, appartenant à la Galice par sa naissance, et à la classe des Cupidons bouffis par son extérieur et ses prétentions, résolut de venger l'honneur national. Son bal devait éclipser toutes les soirées étrangères, comme les Navarrais et les Maures s'éclipsaient devant le Cid. Le jour arrive, les cœurs battent, la reine vient de bonne heure; elle entre, suivie d'un escadron de dominos noirs, troupe muette, qui glisse au milieu de nous comme une volée d'ombres et va changer de costume.

La reine reparut bientôt, vêtue de blanc, ornée d'un collier de diamans et d'une simple fleur dans ses cheveux; toute gracieuse, tout avenante, toute rayonnante de ces doux sourires qui enchaînent les cœurs sur son passage. Munoz, le captif dont elle est fière, se trouvait à sa droite : j'admirai sa réserve et sa bonne tenue : il n'avait pas l'air de faire la moindre attention aux égards et aux politesses dont la reine comblait d'autres gentilshommes ; politesses inégalement partagées entre le maître de la maison et l'un de ces beaux diplomates aux joues roses, à l'air avantageux, aux épaules carrées, dont sa majesté fait, dit-on, le plus grand cas. Le local était détestable. Imaginez une multitude de petites cel-

lules détachées qui n'avaient aucune communication ensemble; pas de grand salon, point de salle à manger spacieuse; les amateurs forcés de se diviser par groupes, et de danser de chambre en chambre en pelotons isolés, recevaient la lueur de cent bougies mal allumées dont les rayons se projetaient sur des lambris sombres et ternes. Au plafond de la salle principale un grand lustre brillait, et faisait l'admiration générale. Hélas! on s'aperçut bientôt qu'il répandait ses odorantes faveurs sur les danseurs et les danseuses exposés à son appareil distillatoire. Deux ou trois fentes maudites versaient leurs trésors au hasard, et les plus beaux vêtemens étaient souillés.

Il fallut décrocher le lustre : ce fut une affaire. Le maître, petit homme gras, rouge, colérique et ramassé, appela à haute voix un escadron de valets, qui depuis une heure, n'obéissant à aucun chef, couraient, allaient, venaient, se heurtaient; renversant les candélabres, accrochant les robes, couvrant le plancher de débris de porcelaines, de sorbets et de glaces anéanties. Quelle douleur pour le marquis, ami de l'étiquette, et qui comptait sur son bal pour la gloire de la patrie! plein de colère et d'étonnement, les joues gonflées comme le dieu Borée, ne sachant à quel saint se vouer et prêt à jeter par la fenêtre spectateurs, danseurs, valets, lustre et candélabres, il était digne d'être peint. Ce fut bien pis, lorsque deux ou trois branches de cuivre, ou mal attachées ou secouées trop vigoureusement par les danseurs vinrent à quitter leur poste. Le diable avait pris les bougies sous sa domination spéciale. Les nez de deux ou trois dandys, les épaules palpitantes de cinq ou six *señorite* se trouvèrent compromis par ces chutes successives : ce fut une désolation. Le souper offrit à-peu-près la même confusion : en vain le marquis, un œillet à sa boutonnière, essayait de rétablir l'ordre. Quiconque s'était emparé d'une place la gardait et ne s'embarrassait d'aucun des convives en expectative qui, refoulés au fond de la salle, étendaient vainement les bras vers

un fragment de homar ou une cuisse de poulet rôti ; j'ai vu, du reste, j'ai vu de mes yeux un señor dont l'énorme appétit, après avoir fonctionné brillamment pour son propre compte, exerçait sur les plats de ses voisins sa philosophie éclectique, et récoltait sans pudeur une infinité de ruines.

Les finances de ce malheureux pays sont à-peu-près aussi bien administrées que son industrie et son commerce. Il y a encore, je le sais, quelques personnes qui ont besoin de croire aux emprunts espagnols. Elles seront bientôt détrompées. Le gouvernement espagnol est d'une admirable exactitude à ne pas payer. Les intérêts et les intérêts des intérêts de la rente, prêtée à la corporation de Madrid, restent enfouis, perdus pour quelques centaines de familles qui seraient fort à leur aise si on leur servait l'intérêt de leur capital, et qui meurent de faim. Cependant cette même corporation dépense énormément en fêtes et en festins auxquels les rentiers ne touchent pas : les courtisans, les princes, les magistrats viennent s'asseoir aux tables dont les bourgeois paient le menu.

La corruption est universelle et déhontée, vous n'obtenez une audience, une faveur, une signature que l'argent à la main. Tout le monde le sait, nul ne s'en étonne. Depuis le premier employé jusqu'au dernier commis, chacun prélève un impôt sur le solliciteur. Impôts, taxes, capitations, toutes les sommes qui doivent tomber dans le réservoir de l'état sont d'avance décimés par la rapine.

Barcelone et Cadix n'obtiennent quelques immunités en faveur de leur commerce que par des pétitions escortées de quadruples; ce fut en soldant l'homme qui avait l'oreille du roi, que Cadix obtint en 1829 la liberté de son port. Barcelone et Saint-Sébastien ont essayé d'acheter la même faveur, mais leurs offres ont paru insuffisantes, et le favori n'a pas voulu agir. On fait des présens aux juges, aux ministres, aux femmes : tout le monde accepte, tout le monde prend. Pour un peuple d'une nature héroïque, et d'une grande

élévation d'âme, *pundonoroso*, comme il le dit lui-même, cela est étrange sans doute : mais voilà l'effet des mauvaises institutions.

Je ne connais de patriotes en Espagne, qu'un très petit nombre d'hommes éclairés que personne ne comprend, qui voudraient avant tout relever l'énergie morale de leur pays, et qui sont très isolés. Pour les autres, la question se réduit à ces mots : *gagnerai-je quelque chose à un changement, ou y perdrai-je ?*

Un groupe de patriotes s'est formé dans la rue : prêtons l'oreille.

« Quand donc tombera le ministère ? »

L'homme qui parle est un petit homme, le manteau sur les yeux, l'œil cave, la physionomie sombre, un cigare à la main.

« On ne fait rien, continue-t-il ; rien du tout. Rien n'avance. Moi qui vous parle, j'ai depuis deux ans une *solicitud pendiente* (une sollicitation en suspens), et je ne puis rien obtenir.

— *Qu'en sais-je*, répond un autre (celui-ci est l'homme prudent de la compagnie) *que se yo ?* Les prétendans sont si nombreux, que les ministres ne peuvent placer tout le monde. Vous ignorez si votre frère ou votre cousin n'avait pas demandé précisément la même place que vous. Tout le monde sollicite, tout le monde est rival ; et personne n'ose parler franchement des ministres.

— *Buena trucha !* s'écrie un troisième en riant.

—C'est de la lâcheté, reprend le premier interlocuteur; personne ne veut parler haut, tout le monde tremble. Je ne craindrai rien, moi, je suis patriote ! Le ministre va s'en aller, soyez-en sûrs ; je le sais de bonne part, et je m'en réjouis. Cette petite place m'aurait cependant fait grand plaisir ; elle m'allait comme un gant ! J'avais tout préparé ! voilà mes avances perdues, du chocolat de Saragosse, excellent, ma foi, et qui valait son pesant d'or ; des dragées admirables,

des cigares délicieux et deux magnifiques mantilles de dentelle de Lyon.

— « *Que ricos* (*que de richesses!*) »

— « Cela m'avait coûté cher : trois mille réaux comptant, sur ma parole ; et je les ai jetés pour rien, à la tête de ces commis et de ces maudits subalternes. Cette petite scélérate (*picara*), cette *Dolores*, en recevant mes mantilles, m'embrassait comme elle aurait embrassé le Christ (*Me besaba como á un santo Cristo*). Votre affaire est sûre, me disait-elle ». Et cet autre infâme secrétaire (*escribiente*), ce misérable Pepe, comme il savourait mon curaçao et mon rhum ! Je l'ai vu ce matin : il avait réfléchi à mon affaire, disait-il, « et ne pouvait s'empêcher de trouver ma sollicitation très « hasardée. » Après tant de promesses !

— *¿ Ha visto usted ?* avez-vous vu cela ! s'écria tout le *corrillo*, ou groupe de causeurs, enhardis par les déclamations du premier.

— C'est une horreur !

— Le ministre est un monstre !

— Digne du dernier supplice !...

— J'illuminerai, quand il tombera !

— Je ne serai content que si je le châtie de ma main !

— Croiriez-vous, qu'il dit à ma cousine l'autre soir : Votre place n'est pas dans mon antichambre, vos sollicitations sont inutiles. Par Dieu, je me vengerai ! »

Les ministres après tout n'ont pas si grand tort ; leur désintéressement serait niaiserie. Un ministre n'arrive aux affaires que pour s'enrichir ; c'est presque toujours un aventurier sans fortune, sans parens, environné de flatteurs et de solliciteurs, qui savent bien que le ministre ne pense qu'à son intérêt, et qui ne lui demandent pas plus de probité, plus de désintéressement, plus de patriotisme qu'ils n'en ont eux-mêmes. On ne voit jamais ici, un ministre se retirer, comme en Angleterre, entouré d'amis qui partagent sa disgrâce, le consolent après sa défaite, l'estiment et le respectent en-

core. En Espagne on n'aime pas l'homme puissant, on courtise la puissance. C'est là ce qui arrive chez tous les peuples usés et sans patriotisme, qui ne comprennent pas la vie politique et où les intérêts individuels n'ont pas su se former en groupe compacte.

A cette dégénérescence morale se joint dans les hautes classes, un affaissement physique, très curieux à observer, et auquel le peuple, le muletier, le paysan, le moine, le bandoliero ont seuls échappé. Tout le monde a remarqué l'abâtardissement des grandes familles espagnoles. Faute de croiser leurs races et de rajeunir leur vieux sang dans le sang populaire, les fils des Goths, les fiers descendans de Pelage sont devenus si chétifs, si faibles, si maladifs, si malingres, qu'un de ces vieux héros d'autrefois refuserait, s'il revenait au monde, de les reconnaître pour ses descendans. Vous entendez les laquais répéter depuis la porte d'entrée un nom héroïque, un nom qui sonne merveilleusement, qui vous rappelle les exploits des siècles anciens, la vieille chevalerie, et l'époque de ces géans chrétiens, qui après tant de combats expulsèrent les Arabes victorieux. Vous regardez attentivement, vous voyez entrer un petit homme, un gros ventre, des yeux hébêtés, un sourire niais; c'est le grand d'Espagne : sa conversation est insignifiante, sa politesse est banale, ses avantages extérieurs peuvent marcher de niveau avec ses qualités intellectuelles. De père en fils cette famille ne s'est pas mésalliée : elle recueille le fruit de cette stupide constance : elle n'a pas cessé de se dégrader, c'est un crétinisme complet, et un idiotisme absolu. Je donnerai pour exemple de cette petite taille des grands d'Espagne la singulière et récente anecdote relative au comte Mirasol, gouverneur de Bilbao. Il était tombé entre les mains des carlistes; son sort était fixé; on le fusillait dans une heure. En se défaisant de son habit d'uniforme (très simple, et qui n'avait que des épaulettes), il se donna pour un tambour de 14 ans, excita la commissération de ceux qui l'avaient pris et parvint à s'évader.

Les fortunes mêmes s'anéantissent dans les grandes familles, par le fait des vieilles institutions. Il faut qu'un noble, pour être noble, entretienne à son service une armée de valets oisifs qui le dévorent, et ne lui servent à rien. Ils habitent la maison ou les domaines, étendus sur les bancs, se pavanant dans les corridors, et attendant l'époque où le maître paiera de si tristes services par une pension de retraite. Le duc de Medina Cœli compte environ deux cents de ces valets pensionnaires; leurs livrées sont en haillons, les appartemens restent poudreux, et l'on regarderait avec étonnement un domestique qui laverait ses mains pour servir à table. L'*amo* (maître) que son état de fortune oblige à congédier une partie de sa maison est poursuivi de la haine populaire. On le traite de *mal cabellero,* mauvais seigneur, mauvais chevalier; dans une révolution ou une émeute, la vengeance du poignard pourra lui apprendre à respecter les droits des valets.

Le besoin de voir et de connaître a toujours été un de mes principaux mobiles. Je ne pus résister à la curiosité que m'inspiraient la situation d'un pays si étrange, et une guerre si extraordinaire. J'avais lu dans les *Gazettes* les noms de deux ou trois Anglais de mes amis, qui faisaient partie de la légion auxiliaire ou des troupes carlistes : je m'acheminai bravement vers le camp de don Carlos, et je l'atteignis sans encombre.

Ne croyez pas que ce soit en faveur de la loi salique et de don Carlos que l'Espagne septentrionale s'est levée. Les mœurs de ces petites provinces montagneuses s'isolent du reste de l'Espagne : elles ne constituent pas les fragmens d'une monarchie centrale, mais de petites républiques vassales d'un roi. L'élection populaire constitue, depuis des siècles, le grand ressort de leur gouvernement; à l'avènement de la reine, ils ont tremblé pour cette vieille organisation fédérale, et pris les armes comme cela leur est arrivé déjà plusieurs fois. Ces hommes énergiques, heureux d'avoir un

prétexte de se battre, et qui, sans don Carlos, se seraient insurgés, ont saisi l'occasion qui se présentait.

La mort de don Carlos ne terminerait pas l'insurrection. Il s'agit de deux nationalités qui s'entrechoquent, et non des droits prétendus d'Isabelle ou de Charles V. Les Basques et les Navarrais défendent leurs privilèges provinciaux : leurs adversaires attaquent ces privilèges ; légitimité, religion, ce sont des mobiles secondaires. Les montagnards ne veulent pas qu'on les trouble dans les coutumes que le passé leur a léguées : les innovateurs menacent un passé que ces provinces veulent perpétuer dans l'avenir. Isabelle représente l'innovation ; don Carlos représente l'ancien régime. Un instinct fort juste apprend aux Navarrais que tout système nouveau doit amener la centralisation de l'Espagne, et les subordonner au gouvernement central : voilà leur crainte. De là cette férocité de la défense, cette obstination et cette haine contre les envahisseurs ; cette horreur des étrangers qui osent se mêler de leurs débats. Quand les Anglais approchent, hommes, femmes, enfans, se sauvent dans les bois ; on enterre tous les objets précieux. Le vieillard ou la bonne femme paralytique restent en possession du hameau ; encore ne donneraient-ils pas au soldat anglais une livre de pain pour une livre d'or. Dans la pensée des paysans de la Navarre et de la Biscaye, ce n'est point là une guerre d'esclaves pour le choix d'un maître, c'est une guerre d'hommes libres pour la conservation d'une vieille et noble nationalité. Aussi la légion auxiliaire anglaise a-t-elle rencontré de si grands obstacles, qu'elle s'est désorganisée et débandée en peu de temps. Son rôle n'a pas été brillant ; la plupart de ses opérations ont manqué : on a vu, le 11 juillet 1836, à l'attaque de Fontarabie, 6,000 hommes de troupes réglées reculer devant 3,000 carlistes. Cordova les joue et les expose, se réservant toutes les occasions de victoire, et ne leur laissant que les occasions de défaites. L'indécision du général Evans ; l'indiscipline des sol-

dats mal payés; la colère des montagnards qui en veulent surtout aux étrangers, et qui les accablent; la mauvaise nourriture, les mauvais vêtemens, les logemens détestables, le peu de ressort héroïque que donne une position équivoque, à peine avouée par le ministère anglais: voilà bien des élémens de désorganisation qui, tous, ont eu leur effet. Que pouvait devenir une troupe si mal dirigée, si découragée, si dénuée de mobiles, d'espoir, et poursuivie avec acharnement par les carlistes, partisans hardis, confians dans leurs forces et habitués à ce genre de guerre? La légion auxiliaire n'est plus qu'une ombre, et la rigueur des châtimens militaires n'a pu rallier les soldats.

Le 21 juillet, le vieux mur de Fontarabie, avec ses deux petits canons, auxquels on ajouta dans la soirée un troisième canon, furent attaqués par la flottille anglaise et espagnole, composée de six bateaux à vapeur armés, de deux chaloupes canonnières anglaises, et de deux chaloupes canonnières espagnoles. Le feu dura toute la journée; pour unique dénoûment de cette terrible attaque, on obtint, résultat burlesque, la destruction de deux bicoques qui ne valaient pas la poudre jetée au vent. La déconsidération des troupes anglaises fut au comble.

Il est certain que beaucoup d'officiers anglais qui s'ennuyaient, beaucoup de jeunes gens charmés d'avoir un prétexte pour ne rien faire et voyager en Espagne, ont grossi les rangs de la légion auxiliaire anglaise. C'est une promenade byronienne; un peu d'héroïsme pour rire. La grandeur pittoresque, la sauvage majesté de ces défilés rocailleux et de ces gorges solitaires, justifieraient leur ardeur de touriste, si de temps en temps leur admiration n'était troublée par le sifflement d'une balle qui part d'une touffe d'yeuses ou de sapins, et qui vient rappeler à l'ami de la belle nature, ses devoirs et ses dangers de militaire. Je connais un jeune homme enthousiaste qui s'amusait à fixer, au moyen de la mine de plomb, un magnifique point de vue, lorsqu'une balle de gros

calibre traversa son petit album. D'ailleurs, les sombres sentiers de ces montagnes peuvent faire naître chez les envahisseurs plus d'une réflexion mélancolique : bien des ossemens étrangers reposent dans ces précipices et sont ensevelis sous l'humus végétal de ces vieilles forêts. Sous Louis XIII, sous Bonaparte, et pendant la guerre actuelle, mille cadavres ont engraissé ces profondes et tristes solitudes. Toute une colonne française (on s'en souvient) fut anéantie en 1810, sur les bords de l'Èbre, par une poignée de guerillas.

Les carlistes connaissent leurs avantages, et ils en usent. Leur organisation, leurs costumes, leur équipement sont excellens, et parfaitement d'accord avec les nécessités de leur vie active. On a représenté les partisans de don Carlos comme une troupe de misérables bandits, sans discipline, sans armes, attendant le voyageur au détour d'une route pour l'assassiner et le détrousser, entourés de moines et de prêtres qui les poussent au meurtre et bénissent le pillage. Rien n'est plus faux. Les habitans armés de ces provinces composent une race sauvage et fort redoutable; mais qui ne ressemble point à ce portrait, et qui n'est point mue par les odieuses passions qu'on lui attribue. Son principal mobile, le patriotisme local, est une passion honorable, alors même qu'elle s'égare : l'invasion étrangère est, pour ces hommes, un objet d'horreur. De quelque côté que la victoire reste, il est certain que les mercenaires étrangers qui mettront le pied sur le sol des quatre provinces, y rencontreront une résistance acharnée.

J'assistai à une grande revue sur la place d'*Irun,* et je pus me faire une idée de cette population guerrière. Bergers et agriculteurs, vieillards et enfans, maniaient des armes grossières : les uns, d'une main que le grand âge faisait trembler; les autres, d'une main à peine formée; tous, faisant retentir de leurs acclamations énergiques les murs et les remparts d'Irun : *Vive don Carlos! succès à sa cause!* Une ou deux évolutions assez faciles furent commandées aux montagnards, qui s'en tirèrent fort bien, et que les cris joyeux et les applau-

dissemens des spectateurs vinrent encourager. C'étaient les pères, les fils, les femmes, les fiancées, qui applaudissaient à leurs parens et les exhortaient à mourir pour la bonne cause. Partout, dans mes courses périlleuses à travers les quatre provinces insurgées, j'ai trouvé la même intensité d'enthousiasme populaire, la même fureur contre le soldat étranger, la même détermination.

Ce petit peuple de la Navarre, de la Biscaye, du Guipuscoa, souffrirait la mort et la dernière misère, plutôt qu'une atteinte à son indépendance : sentiment antique et profond, dont Charles V a eu l'esprit de profiter. Cette petite région des Vascongades ne peut se comparer à aucune autre, pour l'amour des aventures et l'esprit de résistance, enracinés dans l'âme du peuple, et que rien ne pourra jamais en arracher.

A Tolosa, Irun, Durango, Vergara, dans toutes les petites villes de Biscaye, la vie civile et la vie des camps marchent ensemble, et cette double existence paraît plaire beaucoup aux habitans. Tout va comme à l'ordinaire : les foires habituelles ne sont pas interrompues, quoique chacun y paraisse armé. Ce qui serait un état violent pour les autres nations, est un plaisir et un délassement pour celle-ci. Un antiquaire, un peintre, un romancier, un Walter Scott, seraient ravis de voir toutes ces vieilles rondaches, ces antiques épées, ces cuissards, qui datent de Charlemagne, ces hallebardes que l'on a dérouillées, ces lances, ces hauberts, ces massues sarrazines, redevenir des armes terribles entre les mains des paysans couverts de peaux de moutons, et qui continuent paisiblement leurs ventes, leurs achats, leurs cultures et leurs dévotions ordinaires.

Charles V ou si l'on veut don Carlos est au-dessous de la taille moyenne ; ses cheveux sont très blonds ; il porte une moustache énorme. Sa physionomie naturellement douce, aurait peu de caractère sans cette moustache, dont l'épaisseur relève un peu l'insignifiance de ses traits. Il a les yeux petits, la peau blanche, la taille ramassée.

Son petit royaume (car on peut l'appeler ainsi) s'étend, du côté du nord jusqu'aux Pyrénées ; à l'est jusqu'à la baie de Biscaye ; à l'ouest, jusqu'à la rivière Argon ; au sud, jusqu'à l'Ebre ; les troupes d'observation de Louis-Philippe occupent sur les Pyrénées une ligne fort étendue. Avec ses quinze mille hommes, concentrés dans la Navarre et le pays Basque (l'Aragon et la Catalogne, ne sont pas encore soulevés), don Carlos tient en échec des troupes régulières bien disciplinées, bien organisées ; il rit de la légion algérienne, de la légion britannique, de la brigade portugaise. Avant que cette guerre se termine, des milliers de soldats étrangers engraisseront le sol des montagnes.

« Don Carlos (me disait un jour un guide basque, auquel je devais d'excellens renseignemens), serait depuis longtemps à Madrid, si l'argent ne lui avait pas manqué. Il pourrait disposer de 60,000 hommes ; à peine a-t-il des munitions et des armes pour 15,000. La Catalogne est à lui d'avance : nous ne nous battons pas pour de l'argent, voyez-vous. Nous ne demandons que des mousquets. Si nous en avions, nous aurions bientôt renvoyé ces auxiliaires étrangers, qui osent mettre le pied chez nous. Mais, j'espère qu'ils vont bientôt se détruire tout seuls, sans que nous nous en mêlions. Ils ne trouvent pas de quoi vivre dans les villages. »

Le guide avait raison. M. Mendizabal n'a pas craint d'avouer, dans le *Phare de Bayonne,* que les 10,000 hommes, du corps auxiliaire, réduits à un peu moins de 3000 hommes, peuvent à peine faire face à l'ennemi. « La ruine totale de ce « corps, dit-il, doit être attribuée d'abord au moral des re« crues que l'on a prises indifféremment sur les quais de Du« blin et dans les rues de Manchester, puis à une absence « complète de discipline et aux plus déplorables excès de li« queurs fortes, dans un pays qui exige une sobriété exem« plaire. »

Rien ne distingue don Carlos de ses sujets. Le seul signe qui révèle son rang, c'est l'élégance et la poli-

tesse de ses manières. Il accorde sans peine de longues audiences à ceux des étrangers qui lui semblent mériter cette distinction. Dans la situation militante où il se trouve, il a le bon sens de ne pas jouer au roi : chef de soldats, il vit en soldat. Son camp sauvage constitue sa cour ; point de gardes autour de lui, point d'étiquette. Il fait dîner à sa table tout son état-major et les officiers de distinction qui se trouvent présens : à cheval, il est accompagné par une seule ordonnance. Son affabilité naturelle a contribué au succès de sa cause qui a beaucoup gagné depuis six mois.

Il m'admit auprès de lui, sans difficulté, je ne fis pas même antichambre. Notre conversation fut vive, intéressante, animée. Ses demandes avaient toutes de la portée et du sens, et si je me le rappelle, ce fut à lui et non à moi que resta l'avantage dans une discussion qui s'établit. La popularité dont il jouit l'encourage : elle s'explique aisément, quand on pense à la chevaleresque témérité de son entreprise, à l'esprit d'aventure que le peuple espagnol a toujours favorisé, et à l'amabilité personnelle dont le prétendant a souvent fait preuve. Dans l'antichambre se trouvaient plusieurs officiers de son cortège ; tous le cigare à la bouche, les uns endormis, les autres causant, jouant aux échecs ou un livre à la main ; mais tous sans exception, armés de l'inévitable cigare. Dans ce nombre se trouvait l'infant don Sébastien, neveu de don Carlos et fils de la princesse de Beira ; la grâce de son accueil contraste avec l'expression altière de sa physionomie : M. Cruz-Mayor, l'un des confidens les plus intimes du prince, diplomate habile, faisait partie de cette petite cour.

Un grand malheur de l'armée des Christinos c'est d'avoir pour chef un homme que l'on croit prêt à déserter la cause qu'il sert. Cordova a trente-six ans, de l'activité, de l'habileté, de la souplesse, de la pénétration, du tact. C'est un homme mince, élancé, qui paraît plus jeune qu'il ne l'est réellement. L'intelligence brille dans ses yeux, dont l'éclat chatoyant a quelque chose de peu agréable. Il inspire

à tout le monde de l'estime pour ses talens, à personne de la confiance. Bon général de division, plutôt que grand général d'armée ; brave jusqu'à la témérité sur le champ de bataille ; diplomate jusqu'à la fausseté dans la vie ordinaire ; il a répondu par une négligence calculée (qui équivalait presqu'à une trahison) aux avances cordiales et à la franchise du général Evans, commandant les troupes auxiliaires. La loyauté sociale de Cordova est contestée ainsi que sa loyauté politique. Sans admettre des imputations que l'esprit de parti aggrave toujours, il est certain que les hésitations de Cordova, sa démarche vacillante et son habitude d'attendre l'évènement, l'ont exposé à des soupçons et à des reproches très graves. Avec sa mauvaise santé, sa finesse cauteleuse, ses antécédens équivoques et ses craintes pour l'avenir, ce n'est point là le général qu'il faudrait opposer à don Carlos. Les fatigues de cette guerre de montagnes l'épuisent ; ses progrès sont lents ; et personne ne croit à sa sincérité. Une mission diplomatique développerait bien plus heureusement ses talens aujourd'hui perdus ou dangereux.

Ce n'est pas qu'il manque de courage et de présence d'esprit. Souvent il lui est arrivé de rallier ses troupes et de ramener la fortune sous ses drapeaux. Au moment où les siens commençaient à se débander devant l'impétuosité des carlistes, Cordova tirait son épée, et profitant de la supériorité de sa cavalerie et de la terreur qu'elle inspire, il lançait sur eux un escadron frais, en criant *Vive la Reine ! vive Isabelle !* On cite des exemples singuliers du bonheur ou si l'on veut de l'habileté imprévue avec laquelle Cordova change le destin des nombreuses escarmouches dont cette malheureuse guerre est composée.

Il se fait toujours accompagner par une escorte d'infanterie et quelques carabiniers qui ne le quittent pas. Les carabiniers, lestes, habiles, vigoureux, courant comme les autres hommes marchent, durs à la fatigue, bondissant sur les rocs, rivalisant de légèreté avec la course des chevaux les

plus agiles, et d'aplomb avec le pas des mulets, semblent appartenir à une race spéciale que l'Espagne seule possède. Ce sont des jambes nerveuses et fines, des tailles découplées, des nerfs élastiques, une fermeté souple qui triomphent de toutes les fatigues. Singulier corps qui se recrute principalement parmi les carlistes prisonniers, ou les déserteurs qui ont fait preuve de bravoure et d'intelligence; y entrer passe pour une récompense honorable. Ils commencent presque toujours le combat, et ce sont eux qui ont affaire à ces *peseteros* carlistes, placés en embuscade pour harceler la marche de leurs ennemis. Ils s'étendent sur une ligne d'environ 50 hommes, et battent la route en tirailleurs. Les moins robustes d'entre eux seraient parmi nous des prodiges d'activité et de force physique. Souvent, après avoir couru toute une journée et tiré plus de cent cinquante coups de carabine, ils font halte pour une nuit dans la première ville qui se présente, et, la guitare en main, ils se promènent dans les rues, frais et joyeux comme si de rien n'était. Leurs *seguadilles* sauvages, accompagnés du frôlement de la guitare, retentissent au loin, et les accens de leurs voix métalliques rebondissent sur l'écho des lointaines *sierras*. Ces carabiniers ne marchent jamais sans guitare, et l'un des plus braves est chargé de veiller au salut de l'instrument pendant la mêlée. Un jour que le combat était chaud, le *porte-guitare,* mortellement blessé, passa l'instrument à son camarade :

« Casancha, lui dit-il, si tu ne peux me sauver, sauve la guitare; elle coûte quatre duros! »

Les officiers des deux armées portent la zamarra, excellente protection contre les bises de l'hiver; mais dangereuse par l'embarras qu'elle cause, lorsque l'on veut se soustraire à la poursuite de l'ennemi. La petite jaquette bleue, au collet et aux paremens rouges que portent les troupes carlistes, me semblent mieux convenir à la guerre des montagnes et à la rapidité du mouvement qu'elle exige, que les habits à longues

basques portés par les christinos. Je préfère aussi à la boîte à cartouches de ces derniers, la ceinture de cuir ou *cagnana,* percée de trente trous, qui serre les flancs des montagnards. Toute la cavalerie de don Carlos se compose de lanciers, vêtus d'un uniforme à-peu-près semblable à celui de l'infanterie; un gland d'argent qui retombe sur le berret est la seule marque de distinction des officiers carlistes.

La nécessité de garnir de troupes un grand nombre de forteresses, et d'étendre beaucoup les lignes d'opération, prive les *christinos* d'une partie de leurs soldats. Si l'on ajoute aux quatre ou cinq mille hommes de la légion anglaise, les trois mille hommes de la légion algérienne, admirables par leur discipline, et les autres corps disponibles, on n'arrivera pas pour les christinos à un total plus élevé que trente mille hommes; et, de manière ou d'autre, les troupes légères de don Carlos, embusquées et tapies dans leurs montagnes, écraseraient deux ou trois fois cette armée impuissante.

Le talent est rare chez les généraux et les officiers christinos. Espartero, qui s'est fort distingué en Amérique, n'a pas été heureux jusqu'ici contre les carlistes. C'est un homme aimable et distingué, qui pense au soldat, le choie, le protège, et se fait aimer. Joueur effréné, d'un caractère froid, il reste témoin, sans sourciller, des boucheries les plus atroces. Ses noirs cheveux et ses noires moustaches donnent à ses yeux étincelans une expression de férocité, que la douceur de son ton paraît démentir. Espeleta, autre général christino, beau-frère du ministre de la guerre, comte Almodavar, ne doit qu'à cette parenté le grade dont il est investi. Je l'ai toujours vu arriver, sur le champ de bataille, ou trop tôt ou trop tard. Doux et inoffensif, la qualité qui lui manque est celle dont il aurait le plus grand besoin, celle que Bonaparte regarde comme indispensable à un général; l'à-propos.

On trouve dans les deux partis plus d'un ecclésiastique militaire, qui, après avoir jeté le froc aux orties, fait res-

pecter à coups de sabre sa nouvelle et singulière mission. Sans parler du curé Merino, dont la réputation est européenne, les christinos comptent au nombre de leurs officiers les plus prudens et les plus braves, le curé Andrea, aujourd'hui vêtu de la zamarra guerrière, et qui commença par offrir ses services à don Carlos. Il proposait d'enrôler deux cents hommes sous les drapeaux du prince, et demandait en échange le grade de capitaine. Repoussé, il se jeta dans les rangs contraires. Connu des paysans, parfaitement au fait de la topographie accidentée de ce pays montueux, il est utile à l'armée de la reine. Pas une caverne, pas un défilé de la province d'Alava qui ne lui soient connus. Plus d'un détachement carliste a été intercepté et taillé en pièces par le curé Andrea qui, d'ailleurs, est loin d'égaler en férocité le trop célèbre Merino.

La fureur des prêtres et des moines contre les innovations se conçoit aisément. Depuis plusieurs siècles, à côté de l'indépendance du paysan, vous rencontrez l'existence féodale et toute puissante des moines. Eux seuls ont quelque prise sur ces âmes sauvages ; seuls ils sont réellement dévoués de cœur à don Carlos, dont ils regardent les intérêts comme leurs propres intérêts.

Souvent, au milieu d'un village misérable, tel que celui d'Ognate, au centre de ces huttes malpropres, de ces vieilles chaumières, qui n'ont pas un grabat et ne possèdent pas une casserole, vous voyez s'élever un palais oriental, aux vastes cours, aux galeries spacieuses, aux immenses portiques, garnis de créneaux et de fortifications : là vivent les moines ; c'est leur couvent, leur forteresse, leur sanctuaire. Ils possèdent souvent quatorze ou quinze lieues de territoire ; au milieu des paysans superstitieux et farouches qui les reconnaissent pour suzerains, ils ne ressemblent pas mal aux célèbres et sombres moines de cette bonne madame Radcliffe.

Depuis les derniers évènemens, ils sont en déroute : vous diriez autant de fourmilières dérangées dans leurs

habitudes. Tour-à-tour les troupes carlistes et celles de la reine viennent, armées d'une faim que leurs fatigues justifient, s'asseoir dans ces vieux réfectoires dont la marmite est renversée. J'ai vu quelques frères-lais servir d'un air assez peu gracieux un détachement d'Espartero : il leur fallut se contenter d'une soupe *à la française*, dont le pain, médiocrement détrempé, formait un mortier solide, d'un bœuf coriace, de je ne sais quel poisson insipide, accommodé avec de l'huile rance et des noix, que les frères-lais entassèrent devant les convives, comme on entasse les pommes de terre devant le pourceau que l'on veut engraisser; le pain que je goûtai était de qualité supérieure. Un certain nombre de *chapelgorris* aidait activement au service, activité qui n'était pas complètement désintéressée. Les reliefs de la cuisine avaient beaucoup d'attrait pour les desservans, dont l'ordinaire n'était pas aussi somptueux, à beaucoup près, et qui attrapaient quelques bons morceaux : ils ne laissèrent pas sortir du réfectoire un seul plat, qu'il ne fût parfaitement net. Leurs vastes poches engloutirent jusqu'aux moindres débris du repas, et l'outre qui contenait le vin, mise à contribution, arrivait singulièrement allégée. Les christinos prenaient bien la chose, et leurs longs éclats de rire, qui faisaient retentir la vieille voûte, encourageaient encore les *chapelgorris*, célèbres par leur avidité proverbiale, la légèreté de leurs doigts, et le peu de scrupule de leurs manœuvres. Les habitans de Bilbao, ville qu'ils ont habitée quelque temps, conservent encore le souvenir de leurs exploits frauduleux.

Ce fut dans une de mes courses dans les montagnes que je rencontrai l'ambassadeur d'un journal anglais tory : le *Hérault du matin*, feuille légitimiste anglaise, avait dépêché à Ognate un homme d'esprit, Irlandais de naissance, nommé Michel Burke Honan, avec lequel j'eus des rapports fort agréables. C'est de lui que nous sont venus tous ces rapports exagérés, qui ont doublé aux yeux de l'Europe, les ressources et les espérances du prétendant. Les

faits racontés par cet écrivain ne manquent pas absolument de vérité, mais le *medium* à travers lequel la nature et les hommes se révèlent dans les pages spirituelles qu'il lance dans le *Hérault*, leur prêtent un coloris ardent, une force de ridicule ou de pathétique, d'éclat pittoresque ou d'intérêt touchant, qui, selon nous, est plus fatal à la vérité que le grossier mensonge. En forçant toutes les nuances d'un tableau, mais sans changer les proportions relatives des couleurs entre elles, on obtient une copie fidèle, il est vrai, quant à l'effet général; infidèle quant à la gamme des couleurs et à leur valeur relative. Si l'on veut rester en dehors de toute exagération, il faut avouer que l'organisme réel, la vie sociale manquent à l'Espagne; que certaines localités sauvages, entretenant sur des points isolés une irritation fébrile, qui n'est pas la véritable vie, offrent des chances à don Carlos; mais que son avènement même présente peu de probabilités réelles à la régénération de ce pays.

(*Athenæum and United Service Journal.*)

Journal d'un Médecin.

—

N° III.

LA FILLE DU MARCHAND.

J'avoue que j'ai peine à continuer cette histoire d'une longue souffrance sans compensation. L'assiduité du pauvre Elliott commençait à affaiblir chez lui les organes de la vue. Il se plaignait de douleurs aiguës dans les orbites. Des étincelles voltigeaient devant ses prunelles fatiguées ; des spectres violets entouraient la lumière de la lampe qui l'éclairait. Forcé de travailler la nuit et d'arrêter ses regards sur le blanc et le noir des manuscrits, Eugène était sur le point de perdre la vue. Je crus nécessaire de l'en avertir. Il reçut cette nouvelle avec un véritable désespoir.

« O mon Dieu ! s'écria-t-il, épargnez ma vue ! La misère, j'y étais fait : c'était mon lot ; je ne l'ignore pas. Mais être aveugle, mon Dieu !

— Je ne puis et ne dois pas vous tromper : une application soutenue, telle que celle à laquelle vous vous livrez depuis que je vous connais, vous ferait infailliblement perdre les yeux.

— Mais, docteur, reprit-il d'un ton plein d'amertume, cela vous est bien facile à dire. Comment ferai-je, je vous prie ? Vous m'ordonnez de me reposer : mais comment vivre ? Comment nourrir ma femme et mes enfans ? L'argent

me tombera-t-il du ciel? Que deviendrons-nous, mon Dieu, et dans un moment comme celui-ci, lorsque ma femme est sur le point d'accoucher? Quelles ressources? quelles espérances? Que devenir? Dieu merci, ma femme ne sait pas ce que vous venez de me dire : n'allez pas le lui apprendre, docteur; je vous le défends. Je regrette aujourd'hui qu'Hallory ne m'ait pas fait pendre ou exporter... Marie et moi, nous aurions été moins malheureux. Maintenant, hélas! si je mourais, quel bien cela lui ferait-il?....» Sa tête retomba entre ses mains, et ses larmes coulèrent.

Nous entendîmes alors le pas fatigué de madame Elliott, qui remontait l'escalier : elle s'assit près de moi et me regarda d'un air triste et morne. Son mari me fit signe de me taire; les yeux de la pauvre femme s'arrêtaient toujours sur moi comme si elle eût deviné quelque nouveau malheur. Je me contentai de lui dire qu'il était à desirer que son mari travaillât le moins possible pendant la nuit, parce que, ajoutai-je, les meilleurs yeux résistent difficilement à l'effet combiné de la flamme vacillante, du papier blanc et de l'encre noire.

Pendant les huit jours qui suivirent cette entrevue, M. Hallory fit plusieurs pertes, si l'on peut appeler pertes la mort de parens pour un tel homme. La vieille tante que j'avais soignée mourut; un de ses frères, capitaine de vaisseau, périt dans un naufrage, et, ce qui dut toucher surtout Hallory, une cargaison fort précieuse, appartenant aux deux frères, fut engloutie. Lord Scamplett, devenu son ami intime, fut arrêté pour dettes et jeté dans la prison de la Flotte, où il se suicida. J'appris que ces divers évènemens, singulièrement groupés par le hasard, avaient produit une impression profonde sur l'homme cruel que je n'avais pas pu émouvoir. Je causai long-temps à ce sujet avec madame Elliott, qui avait pris, comme je l'ai dit, la résolution de ne plus s'exposer aux brutalités de son père : mais il me semblait que, si jamais circonstance favorable pouvait se présenter, c'était

celle-ci. Hallory restait seul dans le monde: peut-être un remords viendrait-il à naître dans son cœur? La grossesse de madame Elliot avançait, la santé d'Eugène baissait toujours; il ne fallait négliger aucun moyen de salut. Elle y consentit en pleurant. Son mari pensa comme moi; lui donna le bras jusqu'à l'église de la Toussaint, et l'attendit auprès de cette église. Elle quitta son bras sans rien dire et s'avança, le cœur palpitant, du côté de cette maison redoutée, dont les fenêtres, donnant sur le square, étaient fermées depuis la mort de la tante, et dont le seul aspect la faisait trembler. Marie s'appuya sur la grille de fer, dont les maisons de Londres sont entourées. Là, sa mère était morte; là, elle avait longtemps souffert; là demeurait son père implacable et mortellement offensé. Elle essaya vainement de reprendre courage, et ne pouvant vaincre son trouble, elle fit signe à son mari, qui revint lui donner le bras, et qui lui fit faire lentement le tour du square. Elle se calma un peu et s'arrêta enfin devant ce portique fatal, devant cette porte, qui lui semblait inexorable et terrible comme son père; enfin sa main tremblante souleva le marteau.

« Que voulez-vous? » lui demanda de la cuisine un domestique qui, à son costume, la prenait pour une femme du peuple.

— Je voudrais parler à Joseph.

Joseph était un vieux concierge qui avait vu naître Marie: il se montra.

« Joseph, Joseph, lui dit-elle, je me sens bien mal, voulez-vous me permettre de m'asseoir? »

Joseph jeta les yeux autour de lui, derrière lui.

« Ah! mon Dieu, ma jeune maîtresse! »

Et comme elle était prête à s'évanouir, il la soutint, puis il la fit entrer et s'asseoir dans son grand fauteuil et lui offrit un verre d'eau, dont il mouilla d'abord ses tempes, et qui lui rendit l'usage de ses sens.

« Remettez-vous, mademoiselle.... madame, reprit-il;

Restez....., reposez-vous; je crois qu'il n'y a pas de danger: tous les domestiques sont occupés maintenant. Je ne crains que miss Gubbley. Vous savez, madame, quel malheur est arrivé?.....

Marie fit signe que oui et sanglota.

« Ma pauvre tante m'aimait...., elle!... et mon père? » ajouta-t-elle d'un ton si bas que Joseph devina ce mot plutôt qu'il ne l'entendit.

— Votre père se porte assez bien; le premier moment de chagrin est passé.

— Et s'il savait que je suis ici?...

— Ah! madame pouvez-vous me faire cette question? Si vous saviez combien il est devenu sévère. Ils nous a dit que le premier qui vous laisserait entrer ici serait chassé à l'instant. Nous avons été bien affligés, mademoiselle: tout le monde vous pleurait. Vous feriez peut-être bien d'entrer chez la femme de charge, qui aurait plaisir à vous revoir: s'il arrivait quelque chose vous pourriez vous esquiver sans que personne vous vît, par la porte de derrière.

— Non, mon bon Joseph, reprit-elle, je ne veux pas que l'on se compromette pour moi. J'attendrai dans la rue la réponse à cette lettre. »

Il prit la lettre avec une certaine hésitation et secoua la tête.

« Oh! je vous en prie, Joseph, prenez cette lettre, portez-la; je demande seulement à mon père l'argent nécessaire pour porter le deuil; car je n'ai pas d'argent.

— Ma pauvre jeune maîtresse! j'y sacrifierai ma place! oui, oui, je la porterai... Ce n'est pas du vieillard que j'ai peur, continua-t-il en baissant la voix; c'est de cette mauvaise miss Gubbley qui fait marcher toute la maison comme elle veut. Ne sortez pas; attendez-moi; mais vous ouvrirez la porte et vous vous en irez si vous m'entendez tousser sur l'escalier. »

Joseph disparut et monta les marches d'un pas rapide. Le nom de miss Gubbley avait laissé dans l'esprit de Marie une

impression de dégoût et presque d'horreur. Les pulsations du cœur de la pauvre jeune femme devenaient rapides et insupportables ; enfin Joseph redescendit.

« Impossible, mademoiselle, lui dit-il, de pénétrer jusqu'à monsieur votre père. J'ai rencontré cette odieuse miss Gubbley dans la galerie qui conduit à son cabinet. Elle m'a arraché la lettre des mains, et m'a dit que si cela m'arrivait jamais, j'étais chassé. Elle m'a traité d'audacieux, d'insolent, de misérable. Quand elle a su que vous étiez en bas, elle a secoué la tête en disant : « C'est bien digne d'elle ! elle n'a rien à faire ici : son père ne veut pas la voir. Il n'y a pas trois jours, il répétait encore à propos d'elle son mot ordinaire : « *comme elle a fait son lit qu'elle se couche !* D'ailleurs c'est sa faute, et qu'elle compte bien que son père ne lui pardonnera jamais. »

— Voilà ses paroles : madame, elle vous envoie en même temps ces deux guinées, à condition que vous ne reparaîtrez plus ici. »

Il y avait trois guinées dans la main du pauvre Joseph, qui en avait ajouté une et qui essayait de les glisser ensemble dans la main de sa jeune maîtresse. Pendant que Joseph parlait, Marie n'avait ni bougé, ni remué les lèvres.

« Joseph, lui dit-elle enfin, d'un ton lent, posé, presque solennel, merci ! Je vous demande encore un service. Je suis bien faible, je ne peux pas bouger de ce fauteuil. Aidez-moi, soulevez-moi ».

Il la souleva. A peine debout, elle retomba à genoux ; mais Joseph, qui sentait la débilité de la pauvre femme, la soutenait encore. Elle ramena doucement ses deux mains croisées sur sa poitrine ; et pria pendant quelques minutes, les yeux élevés vers le ciel, pendant que Joseph (que l'émotion avait gagné) mêlait ses pleurs et ses prières à celles de Marie. Elle se leva doucement et en silence; et se dirigea vers la porte, après avoir déposé sur une petite table les trois guinées. Il voulut la guider et la soutenir encore.

« Non, lui dit-elle, je vais mieux; M. Elliot m'attend dans la rue.

— Pauvre monsieur! s'écria Joseph en secouant la tête pour faire tomber une larme; et il essayait de placer de force dans la main de la jeune femme les trois guinées enveloppées dans du papier.

— Non, non, s'écria Marie; ce qui est à vous je ne puis vous le prendre; et ce qui est à elle je ne veux pas le recevoir. Dieu ne permettra pas que je meure de faim! »

Elle ouvrit la porte et marcha d'un pas plus ferme que lorsqu'elle était entrée; son mari l'attendait, deux ou trois portes plus loin. Il la sentit toute tremblante en lui donnant le bras; et la soutint jusque chez elle.

« Eh bien, lui demanda-t-il, d'une voix inquiète et étouffée? »

Elle montra du doigt la maison de son père et répondit :

« De ce côté, pas d'espoir pour nous. »

Le malheureux ne put s'empêcher de murmurer une sourde malédiction.

« L'espoir ne peut nous venir que de Dieu, reprit-elle. Dieu seul est pour nous, il ne nous laissera pas périr. Mais dépêchons-nous un peu, Henri doit s'ennuyer. »

Le jeune homme ne parla plus. Son sourcil qui s'abaissait, les rides de son front plissé, annonçaient qu'il ne partageait pas la douce et profonde résignation que sa femme devait à je ne sais quelle grâce d'en haut. Il y a, dans l'existence morale des hommes, une situation affreuse qui est à leur santé intérieure, ce que la nausée est à l'existence physique; un dégoût profond et incurable, un délaissement de soi-même, un anéantissement plus affreux que le désespoir. L'homme vaincu par la destinée devient machine, les ressorts de sa vie sont tout mécaniques; son corps a beau soutenir le poids ordinaire de l'existence, l'âme est descendue dans le tombeau : divorce fatal qui conduit au suicide plus d'un misérable! Pendant que la pauvre femme pressait, en souriant, contre son

sein, l'enfant qui allait bientôt avoir un frère; Eugène plaçait machinalement sur son front l'abat-jour de soie verte que je lui avais conseillé de porter; puis, s'asseyant devant sa table d'étude et laissant tomber sa tête entre ses mains, il lui sembla qu'il apercevait d'un seul coup-d'œil toute l'horreur de sa situation. Le douaire de sa femme, les six cents livres sterling qu'elle lui avait apportées, se trouvaient réduits à dix livres seulement. Pendant ses couches, son travail à l'aiguille allait se trouver nécessairement suspendu. Eugène menacé d'ophthalmie ne pouvait continuer à travailler. Je lui conseillai d'aller demander avis au célèbre docteur T.... qui donne des consultations gratuites à l'hospice ophthalmique, excellente institution de Londres, dirigée avec beaucoup de soin. Pendant une de ces absences matinales, j'eus la joie de placer entre les mains de madame Elliott vingt livres sterling, fruit d'une petite collecte que ma femme avait faite. Je lui remis en même temps un petit billet où ma femme la priait de lui envoyer l'enfant et de le lui laisser jusqu'à la fin de ses couches. Ce témoignage d'affection parut étrange et nouveau à madame Elliott qui fondit en larmes.

« Vous dirai-je maintenant, s'écria-t-elle, docteur, un plan que je viens de former? ne m'en détournez pas, je vous prie; d'abord vous auriez tort: puis ce serait difficile: notre logement est bien petit, mon mari est souffrant; et quelle que soit la noblesse et la générosité de votre caractère, vous avez d'autres devoirs à remplir. Dans ma situation je ne pourrais obtenir les soins les plus ordinaires, tout en gênant et en troublant beaucoup mon mari. » Elle fit une pause et me regarda attentivement pendant que je l'écoutais.

« Ne pourriez-vous, docteur, continua-t-elle..... (j'y ai beaucoup et sérieusement pensé),.... ne pourriez-vous me procurer une admission..... à la Maternité?..... J'y suis résolue,..... et cette résolution me coûte; mais c'est une bonne pensée qui m'est venue : là je serai bien soignée et ne coûterai rien à mon mari. »

Je ne savais que répondre à cette femme excellente et dévouée. Emu de ce contraste, de ce courage héroïque, de cette jeunesse faible, les larmes me vinrent aux yeux; elle, cachant sa figure dans son mouchoir, pleura amèrement.

« Mon mari recevra tous les jours de mes nouvelles; et, si Dieu me soutient, nous pourrons, dans l'espace d'un mois, nous retrouver, nous encourager, nous soutenir encore..... S'il est bien vrai que la présence de mon enfant, chez vous, ne vous cause aucune gêne, continua-t-elle, avec des sanglots, je serai bien heureuse.

— Jamais M. Elliott n'y consentira, j'en suis certain; et quand même je ferais toutes les démarches, elles deviendraient inutiles.

— Oh! docteur, non certainement, il m'aime trop, je ne lui en parlerai pas; je m'y rendrai pendant sa consultation du matin; il trouvera une lettre de moi en rentrant : je crains seulement qu'il ne m'en veuille beaucoup. »

Le lendemain, il me remit son enfant; et je me rappellerai toujours l'air de résignation et de résolution mélancolique avec lequel il porta le pauvre petit jusque dans ma voiture. Quant à sa femme, elle semblait redoubler de soins affectueux à mesure qu'elle voyait approcher le jour d'une séparation qu'il ne prévoyait pas. Il s'étonnait de ce que l'on ne faisait aucuns préparatifs pour la naissance de l'enfant; mais la santé de Marie qui n'était pas mauvaise pour la circonstance, le rassurait et le consolait un peu. Quand elle eut mis en ordre tout ce qui lui appartenait, elle écrivit la lettre suivante à son mari, lettre que j'ai précieusement conservée et qui m'a semblé touchante :

« Cher Eugène, voici bientôt le moment d'une épreuve à laquelle j'étais préparée : j'avais besoin d'un asile, et Dieu me l'a indiqué. Non, vous que j'aime, je ne puis supporter l'idée d'augmenter vos souffrances par le spectacle des miennes : quelques momens à passer, un peu de courage, et voilà tout; nous serons réunis et Dieu nous donnera des jours plus

heureux. Oh! je t'en supplie, Eugène, ne te courrouce pas contre moi; ne m'en veux pas d'une démarche que je crois raisonnable et utile! Le docteur affirme que je serai très bien soignée; il sait que rien n'est négligé à l'hospice de la Maternité où je vais. Un peu de courage encore, Eugène : la seule consolation de ma vie, c'est toi; tu es l'unique délice que le ciel m'ait laissé. Comme j'ai prié pour toi! comme je prierai encore! Je te laisse ma bible : relis, pendant mon absence, les pages que nous aimions. Il faut absolument sortir et te promener, au lieu d'user ta vue et d'épuiser tes forces comme tu le fais trop souvent. »

P. S. Tu trouveras dans le tiroir de la table de noyer quelques vêtemens que j'ai préparés pour notre Henri. J'étais si pressée quand le pauvre enfant est parti, que je les ai oubliés. Le docteur assure qu'on te permettra de venir me voir tous les soirs avant mes couches. Viens, cher Eugène, viens.

Madame Elliott m'avait fait promettre d'aller rendre visite à son mari, le soir même; je n'y manquai pas. « Comment se trouve M. Elliott? » demandai-je à la femme qui m'ouvrit la porte; « est-il chez lui?

— Oui, monsieur, répondit la vieille ménagère. Mais cela ne va guère bien; depuis le départ de sa femme, il n'a pas voulu manger un morceau de pain. »

J'entrai chez lui, il était assis devant une petite table sur laquelle brûlait une chandelle à la mèche charbonnée. Devant lui se trouvait la lettre tout ouverte que sa femme lui avait écrite. Il leva la tête quand j'entrai et s'écria :

« O docteur! c'est là quelque chose d'affreux! me voilà seul, tout seul!

— Cher monsieur Elliott, un peu de courage! un peu de modération! cet exemple que votre femme vous donne, sachez le suivre.

— Je le devrais, sans doute! mais je suis si misérable! Si vous saviez quel démon me tourmente et me ronge le cœur!

C'est donc moi qui l'ai perdue? moi qui l'ai entraînée! Sa ruine et sa misère, elle me les doit à moi seul. Une malédiction pèse sur nous. Hallory nous a maudits !

— Une malédiction injuste est sans effet. Remettez-vous, reprenez courage.

— Oui, elle est injuste; hélas, cela est vrai. Ma tête se perd, je le sens ; c'est cette lettre, cette lettre de Marie qui a renversé toutes mes résolutions et détruit tout mon courage. Prendra-t-on soin d'elle docteur, en êtes-vous bien sûr?

— J'en suis certain. Je ne crains pas de dire que les maisons les plus riches obtiennent difficilement à prix d'or les mêmes soins que cette institution prodigue aux femmes qui se réfugient dans son enceinte. Je vous promets, cher Elliott, de visiter madame Elliott tous les matins; bien que cela ne soit point nécessaire. »

J'essayai de le calmer, j'y parvins à-peu-près. La résolution que venait de prendre sa femme, l'imprévu de cette résolution, le profond dévoûment qu'elle attestait et dont elle était le résultat, la crainte trop naturelle que, pour prix d'une conduite si généreuse, elle ne fût mal soignée : tout remplissait d'amertume et de larmes le cœur du malheureux jeune homme. Le matin même, le directeur de l'hospice ophthalmique auquel je l'avais recommandé lui avait adressé plusieurs questions, de ce ton équivoque qui annonce peu d'espoir et qui n'avait pas échappé à l'observation du malade. Sa situation morale m'affligeait encore plus que son état physique. C'était quelque chose de définitivement désespéré, de profondément abattu sous les coups du sort. Il me sembla que le seul moyen de raviver un peu cette énergie chancelante et prête à succomber, c'était de faire voir et embrasser à M. Elliott son enfant dont ma femme s'était chargée.

En effet, je le lui amenai le lendemain matin (c'était un dimanche) et je fus fort étonné d'apprendre qu'il était sorti sans m'attendre. Je me dirigeai vers l'église voisine et ne l'y trouvai pas. Voici ce qu'il avait fait : mu par une de ces étranges

déterminations qui naissent de l'extrême douleur, et qui approchent de l'insanité, il s'était rendu à l'église que M. Hallory avait coutume de fréquenter. Au milieu du service, dans un moment de repos où la congrégation s'apprêtait à écouter le ministre, il s'était approché doucement de M. Hallory qui se tenait debout et avait frappé légèrement sur son épaule.

Le marchand se retourne.

« Regardez-moi monsieur, s'écrie Eugène! »

Le vieillard reste un moment muet et comme frappé de paralysie. Elliott sort, à l'instant où la congrégation quitte l'église. M. Hallory prêt à remonter dans sa voiture, jette autour de lui des regards effrayés. Il aperçoit encore Elliot qui l'attend sous le portique et lui dit :

« Je m'appelle Elliott, votre fille est ma femme, elle meurt de faim à l'hôpital, entendez-vous?

—Elliott! Elliott! s'écria le vieillard épouvanté; chassez-le, renvoyez-le, protégez-moi!

En effet, les domestiques du millionnaire repoussèrent violemment le jeune homme et aidèrent Hallory à remonter dans sa voiture. J'étais revenu chez lui et je l'attendais avec beaucoup d'impatience, lorsqu'il rentra après avoir achevé cette inutile et folle expédition qu'il me raconta dans le plus grand détail, et dont je n'eus pas besoin de lui faire sentir la complète insignifiance.

« Oh! je le sais docteur, me dit-il, je le sais bien; je n'ai pu résister à une impulsion insensée; c'est une absurdité! Je voulais que cet homme me vît, qu'il entendît ma voix : triste et faible vengeance; la seule qui fût en mon pouvoir. Je le sens mieux que jamais, l'espérance est perdue; tout est fini : rien ne doit plus me troubler; et j'aperçois mon sort tel qu'il est... Si ma femme mourait, ajouta-t-il d'un ton calme qui m'effraya beaucoup, quelle impression cela pourrait-il faire sur M. Hallory? jetterait-il ses enfans sur le pavé, comme il y a jeté sa fille? sa haine la poursuivrait-elle dans le tombeau? Qu'en dites-vous, docteur? »

Il prononça ces questions d'un air si posé, avec tant de sang-froid, que je fus d'abord embarrassé de lui répondre.

« Il faudrait qu'il eût un cœur de pierre pour ne pas se laisser toucher, lui dis-je enfin : mais un évènement si terrible n'est pas nécessaire. La conduite d'Hallory est contre nature, et tôt ou tard... »

Elliott secoua la tête.

« Sa solitude sera troublée de remords ; la vieillesse, avant-courrière de la dernière agonie, lui donnera des avertissemens terribles. Espérez donc, mon cher monsieur ; tant de souffrances ne peuvent durer. Quant à votre femme, on vous a dit sans doute que sa situation est aussi bonne que l'on peut s'y attendre.

— Ses premières couches ont été bien pénibles.

— Les secondes le sont rarement.

— Mais quel misérable asile, docteur, avons-nous à offrir à ce nouveau-né ? »

Je ne pus lui répondre que par ces vagues espérances dont tout le monde connaît l'incertitude et le vide. Il se faisait tard, son enfant s'était endormi sur ses genoux, je fis approcher un fiacre, j'emmenai le petit et je quittai Elliott.

Ce courage que je voyais s'éteindre se ranima, lorsque le jeune homme apprit que le moment de l'accouchement prochain était arrivé. Maigre et hagard, il se promenait de long en large devant l'hospice, accablant de questions inutiles et de recommandations sans résultat ceux qui entraient dans cet établissement ou qui en sortaient. Ce fut bien pis, lorsque le concierge, fatigué de ses prières et de ses interrogations, lui apprit qu'une hémorrhagie violente s'était déclarée et qu'il avait à craindre pour les jours de sa femme. Le malheureux jeune homme courut chez moi ; je ne m'y trouvais pas : il me suivit chez tous ceux de mes malades dont on put lui indiquer le nom. A peine eus-je reçu cette triste nouvelle, je partis pour l'hospice avec Elliott que je laissai dans mon ca-

briolet à la porte de l'établissement ; ses craintes n'étaient que trop fondées, la vie de madame Elliott ne tenait plus qu'à un fil. Au moment où, debout près du lit de souffrance, je contemplais douloureusement cette pauvre victime, la garde-malade me fit un signe. Je la suivis dans un coin de la chambre et elle me dit :

« Savez-vous, monsieur, que le mari de cette dame est dans un état affreux ? Le concierge monte à chaque instant ; il ne sait comment se débarrasser de ce furieux qui veut briser les portes, entrer de force dans l'hospice. Vous sentez que nous ne pouvons laisser pénétrer personne dans nos salles ! En vérité, vous devriez descendre : je crains que cela ne cause du scandale. »

Je franchis les escaliers et quand je fus en bas, je vis Elliott, les bras tendus à travers la grille, pendant qu'un garde de nuit (watchman) et le concierge de la maison essayaient de l'arrêter et d'étouffer ses cris.

« Vit-elle, vit-elle encore ? demanda-t-il dès qu'il m'aperçut ?

— Oui, mais vos cris, monsieur Elliott, se font entendre de manière à troubler toute la maison : s'ils parviennent jusqu'à elle, elle en mourra.

— Elle vit donc encore, elle vit ! Vous ne me trompez pas !

— Voilà, monsieur, interrompit le garde de nuit, comment il a été, depuis hier au soir.

— Au nom du ciel, Elliott, calmez-vous ! votre femme est vivante.

— Ne vaudrait-il pas mieux l'emmener, reprit encore le garde ? Il met tout l'hospice en rumeur et le concierge ne sait plus que devenir.

— Oh ! laissez-moi ici, laissez-moi ici !... Tout ce que j'ai au monde, je vous l'offre : il me reste 40 liv. sterl.

— Ne touchez pas à cet homme ; dis-je au watchman.

— O merci, merci, que Dieu vous bénisse ! puis se retour-

nant vers l'homme de police et d'un ton si douloureux que mon cœur se brisait :

— Ne m'arrachez pas d'ici, je vous en prie! Ma femme est là ; elle est mourante... Attendez, voici quelqu'un... Silence.»

En effet, une femme de service que j'avais chargée de me donner des nouvelles de madame Elliott, vint me dire quelques mots à l'oreille.

« Donnez-moi la main, dis-je au jeune homme, lorsque je l'eus entendue!... Tout le péril est passé, votre femme vivra! »

Il serra fortement de ses deux mains jointes les barreaux de la grille ; et son silence d'un instant me sembla révéler une prière d'ardente reconnaissance. Mais deux minutes après, il se retourna vers l'homme de police dont il prit la main, qu'il serra fortement, dans sa joie insensée.

Peut-être cette agitation excessive lui porta-t-elle le dernier coup ; elle augmenta la fatigue de ses yeux et lui causa une surexcitation morale, trop intense pour les forces humaines ; je le saignai trois fois et je parvins à ce prix, à lui rendre un peu de calme. Cependant il fatiguait toujours de ses visites inopportunes et de ses questions incessantes les préposés de l'établissement qui finirent par prendre leur parti et refusèrent de lui répondre. Ma femme alla voir madame Elliott dont la santé ne se rétablissait que lentement, et que l'inquiétude sur la situation de son mari éloignait de la convalescence. Pauvre créature! quel spectacle l'attendait chez elle! Un malheur si profond et si peu mérité nous avait décidé à doubler, en faveur des Elliott, la somme, produit de notre récente collecte et j'avais mis dans mon tiroir 100 liv. sterl. de côté, lorsqu'un nouvel évènement vint changer le cours de ce drame douloureux.

Il était neuf heures du matin et j'allais commencer ma tournée, quand le domestique me remit un paquet de lettres. J'étais pressé ; je les mis dans ma poche, comptant les lire en cabriolet ; mais il me sembla qu'un cachet noir se trouvait sur l'une

de ces lettres qui avait la forme d'une dépêche : remettant la main dans ma poche, j'examinai les enveloppes l'une après l'autre; j'en tirai une enveloppe avec cachet noir, contenant quatre lettres scellées de cire noire; l'une portait pour suscription : *Monsieur Hallory;* l'autre, *Madame Elliott;* une troisième, *Henry Elliott;* et enfin une quatrième, *Monsieur le docteur W.....*, c'était moi-même. Je replaçais précipitamment les autres lettres dans ma poche, lorsque je vis entrer ma femme qui conduisait par la main le petit Henry. Mes lettres à la main, et sans les avoir encore décachetées, je reconduisis ma femme jusqu'à la porte, et, la poussant doucement, je la fis sortir de la chambre. Puis, d'une main tremblante, je décachetai la lettre qui m'était adressée. Ma consternation fut grande, en lisant ce qui suit :

Quand vous parcourrez ces lignes, cher et compatissant docteur, je reposerai doucement dans le sein de la mort; tout sera fini. Un misérable de moins sur la face du globe, voilà tout !

Dieu, devant qui je vais paraître, aura peut-être pitié de moi; peut-être me pardonnera-t-il de m'être présenté avant l'heure. Je ne pouvais pas vivre. J'ai senti l'approche lente de cette dernière calamité qui, en me privant de la vue, me réduisait à la misère. J'ai vu ma femme au désespoir; pas un morceau de pain devant elle, pas un fragile espoir pour elle et pour son fils.

Comme elle m'a aimé ! Cette affection je la lui ai rendue, c'était tout ce que je pouvais. Elle saura plus tard que la dernière action de ma vie est encore une preuve de mon amour pour elle. C'est moi seul que son père déteste; c'est moi qui l'ai entraînée. J'espérais vaincre les difficultés d'une vie sans fortune et sans appui; j'ai lutté; j'ai mangé un pain noir et amer; j'ai veillé tard; j'ai abrégé mon sommeil, je n'ai pu réussir.

Mais la destinée était plus forte. Que cet obstacle disparaisse, qu'Eugène Elliott sorte du monde. Portez cette nouvelle vous-même à Marie. Le père recevra sans doute ensuite sa fille. Je le pressens, j'en suis sûr. Chargez-vous aussi de mes lettres pour mon fils et pour M. Hallory. Que mon fils ne me renie pas !

Et vous, le meilleur des hommes, mon seul ami, pardonnez-moi toute la peine que je vous ai causée. Que Dieu vous récompense; ma dernière pensée est à vous.

C'est fini, je suis calme. L'amertume de la mort est passée. Adieu! Je crois déjà sentir le couvercle de la tombe qui se ferme sur mes débris et leur assure la paix. Je n'ai pas peur. Cette nuit, avant que la lumière qui brûle devant moi soit éteinte... O Marie, Marie, nous retrouverons-nous?

E. E.

Je relus cette lettre plusieurs fois : chaque paragraphe effaçait de ma mémoire le paragraphe précédent. J'ouvris machinalement celle qui était adressée au jeune enfant : j'y trouvai une boucle de cheveux et un verset de la Bible, copié d'une écriture très lâche et irrégulière.

J'ai desiré la mort. Pourquoi n'ai-je pas appelé mon fils? Quand je serai mort, mon fils, ensevelissez-moi! N'ayez pas de mépris pour votre mère. Souvenez-vous qu'elle a couru beaucoup de dangers pour vous, quand vous étiez dans son sein.

Ensevelissez-moi avec elle dans un même tombeau.

C'est ainsi, mon fils bien aimé, que votre père vous écrit, à deux doigts de la mort. Souvenez-vous!

Je me rendis en toute hâte chez le malheureux, dont je trouvai la propriétaire alarmée, la chambre déserte dès le matin, et sur lequel je ne pus obtenir aucun renseignement.

Des fragmens de papier griffonnés couvraient le parquet. Aucune indication ne pouvait m'instruire sur la direction qu'il avait prise. Je pensai d'abord à le réclamer par la voie du journal, de l'affiche et de l'annonce. Mais s'il était trop tard, si sa femme venait à l'apprendre; n'allais-je pas la tuer à son tour, et sacrifier une seconde existence à un espoir chimérique?

La police ne put rien m'apprendre. Le lendemain soir, les journaux rapportaient qu'un jeune homme s'était noyé dans la Nouvelle-Rivière et que l'*enquête de la couronne* s'occupait

de ce suicide. Je me rendis aussitôt à l'auberge du faubourg où le cadavre était déposé. Hélas! dans quel état retrouvai-je ce père et ce mari! ce jeune homme plein d'espérance! Le corps était enveloppé de vêtemens humides, les yeux ouverts et vitreux; les mains serrées dans l'agonie de la mort. Je trouvai à peine la force de donner au jury les renseignemens indispensables pour que le *verdict* ne condamnât pas ses restes à une punition infamante. Il y avait long-temps que je craignais ce dénoûment : le poids de la vie semblait trop lourd à Eugène. Dans le triste sillon où il était engagé, la misère seule germait; il n'y pouvait récolter que le malheur.

J'écrivis à madame Elliott un billet où, par un innocent mensonge, je lui annonçai que j'avais vu son mari, et qu'elle eût à ne pas s'inquiéter. Puis, je revins chez moi plein de tristesse : j'échangeai à peine quelques paroles brèves et tristes avec ma femme, et, poussé par un sentiment d'horreur et de vengeance, je me rendis chez Hallory.

Il était huit heures, lorsque mon cabriolet se trouva devant la porte de ce bourreau.

« Frappez fort, dis-je au domestique! »

Le marteau ébranla toute la maison : un valet se présenta. Son maître ne recevait personne, disait-il. J'entrai malgré lui et j'écartai de la main miss Gubbley qui se récria contre mon insolence. On pouvait lire dans les rides qui sillonnaient ce visage jeune encore, un mélange odieux des vices du sycophante et de la cupidité de l'avare.

« Vous me pardonnerez, madame, lui dis-je, il faut que j'entre; j'entrerai! Je veux voir M. Hallory, et à l'instant même!

— Cette conduite est étrange, docteur, balbutia-t-elle! M. Hallory vous a déjà répondu!.....

— Allons donc!..... »

Et je pénétrai dans le cabinet où le marchand enrichi, étendu sur un sopha de velours rouge, paraissait sommeiller. Il se frotta les yeux, se souleva un peu et me reconnut.

« Docteur! s'écria-t-il, d'un air aussi épouvanté que surpris, qu'est-ce que cela signifie? Et que me voulez-vous?

— Je n'aurais pas remis le pied chez vous, si quelque chose d'important et qui vous concerne ne devait vous être communiqué. Voici une lettre qui vous regarde. »

Il vit le cachet noir, pâlit, entr'ouvrit les lèvres et ne parla pas. Miss Gubbley entra, resta debout dans l'embrasure d'une croisée et fixa sur nous ses petits yeux étincelans.

« Je ne veux parler qu'à vous, » repris-je, en montrant du doigt la femme qui m'observait.

— C'est odieux vraiment, s'écria-t-elle! vous ne devriez pas souffrir cela. »

Mais Hallory lisait dans mon regard quelque chose de si décidé qu'il prévit que notre entrevue avait un grave motif. Il fit signe à cette femme de se retirer. Je rapprochai ma chaise du sopha d'Hallory, pendant que le vieux marchand arrêtait sur moi des yeux effrayés.

« Lisez cette lettre, lui dis-je, lisez-la! »

Il la prit, regarda le cachet noir, puis la suscription; retourna la lettre et reporta les yeux sur moi.

« Vous connaissez cette écriture?

— Non, murmura-t-il!

— Regardez-la encore, vous la connaissez! »

Il plaça la lettre sur ses genoux tremblans, chercha longtemps ses lunettes dans la poche de son gilet, les plaça sur ses yeux d'une main frémissante, reprit la lettre avec le plus grand trouble, et sembla vouloir déchiffrer l'adresse.

« Je ne sais, » reprit-il enfin!...

Je me taisais.

« C'est une écriture d'homme; oui, une écriture d'homme; je crois, s'écria-t-il, en me regardant par-dessus ses lunettes.

— Ce matin, monsieur, une enquête de la couronne à laquelle j'ai assisté s'est occupée d'un suicide. Cela vous regarde. »

La lettre tomba de ses mains. Ses lèvres s'ouvrirent lentement.

« Samedi dernier, celui qui vous écrit s'est noyé. Ce matin j'ai vu le cadavre, étendu sur la table d'une auberge. Ses yeux ternes, ses lèvres contractées, ses cheveux massés par la boue et la sueur, m'ont fait penser à vous, monsieur, à vous; car vous l'avez tué. Cet homme est Elliott. »

Ses lèvres remuaient sans qu'il parlât, sa physionomie avait pris une expression hideuse. L'anéantissement qui accablait cet homme si dur m'étonnait moi-même. Miss Gubbley rentra sur la pointe du pied, cette vue le rappela à lui-même.

« Qu'elle sorte, qu'elle sorte, s'écria-t-il. »

Ce fut le premier symptôme de l'inutile remords qui, pendant un mois entier, tortura ce vieillard coupable. Je ne forcerai pas le lecteur à me suivre plus long-temps dans cette carrière de souffrance dont nous allons atteindre le but. A quoi servit la fortune qu'il crut devoir laisser à sa fille! L'existence était épuisée chez cette jeune femme, et j'essayai vainement d'adoucir pour elle la douleur de ce que j'avais à lui apprendre et l'amertume de son isolement! Elle mourut d'une congestion cérébrale, quinze jours après son père, qu'une apoplexie foudroya. Son accablement profond ressemblait à la léthargie; elle vivait réellement si peu que je regardai sa mort comme une grâce spéciale de Dieu. Chargé de soigner tour-à-tour et d'assister jusqu'au dernier moment les acteurs d'une tragédie bourgeoise dont rien n'effacera la trace dans mon esprit, je les vis descendre l'un après l'autre, au tombeau que le suicide d'Elliott avait préparé. La destinée, cette Némésis des poètes, s'acquitta terriblement de son œuvre. Des angoisses incurables, une dévotion âpre et repentante, des souffrances physiques qui achevaient de l'irriter, rendirent affreuse la dernière agonie d'Hallory. Rétribution sans équité, qui frappe des mêmes coups l'innocent et le coupable. Marie, à l'heure de sa mort, avait à peine

la force de presser sur son sein le jeune Henry, qui existe encore à Londres, qui a recueilli seul la fortune de son grand-père, qui ne lira pas ces détails sans émotion, et dont je dois taire le véritable nom, comme j'ai dissimulé la situation des personnages trop réels que j'ai mis en scène.

(*Blackwood's Magazine.*)

Miscellanées.

LES CHEMINS DE FER EN ANGLETERRE.

Suivez ces deux lignes parallèles qui se dessinent en relief sur la route ; remarquez à l'horizon ce point noir environné de fumée : c'est le train des wagons qui s'avance. Un bruit sourd, semblable à celui de la mer en courroux, le précède. De minute en minute il devient plus retentissant ; il approche ; il éclate ; il siffle comme l'ouragan ; le cortège est passé ! et déjà tout ce fracas s'éteint en un murmure lent et plaintif. Rien de plus triste que ce brusque trajet des convois : vous diriez des fantômes qui passent ; une nuée de pigeons ou d'hirondelles, qui fend les airs laisse moins de traces de son passage qu'un train de cent wagons. Sans contredit les chemins de fer rapprochent les distances ; mais les routes ordinaires rapprochaient davantage les hommes, les intelligences, les affections ; le voyageur qui passe comme un trait reste indifférent à la contrée qui se montre à peine à ses regards. Les rails précipitent les produits de la nature ou de l'industrie vers les grands centres commerciaux ; ils ajoutent à la puissance de deux points extrêmes, mais ils servent peu les intérêts et la civilisation des pays qu'ils sillonnent. Un chemin de fer, comme on sait, est le domaine exclusif des entrepreneurs ; la célérité du transport des personnes et des marchandises est

le seul avantage qu'on se soit proposé : aussi le propriétaire du sol que le chemin parcourt n'y trouve ni l'agrément ni les bénéfices qu'il retire de la jouissance libre et gratuite d'une grande route. Lorsque l'on a visité attentivement les chemins de fer, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils sont loin de répondre à ce caractère d'utilité générale qu'on leur attribue. Dans l'état actuel de leur viabilité, ils sont parfois un obstacle. Leur accès est interdit aux piétons et aux pauvres cultivateurs. J'ai vu souvent des fermiers obligés de faire de longs détours pour éviter le sillon des rails. Si jamais ce système prévalait et devenait général, ne faudrait-il pas que la loi obligeât les entrepreneurs à transporter gratis tous les jours un certain nombre de personnes, dont les salaires ne leur permettent pas de balancer la dépense du transport pour se rendre sur le lieu de leurs travaux? A Liverpool, je voyais, il y a quelques mois, des malheureux Irlandais, qui allaient faire la moisson dans l'intérieur, étendus le long de la route, harassés de fatigue, exténués de besoin, regardant d'un air hébété les trains des wagons chargés de voyageurs et enviant sans doute une place dans la cage destinée aux bestiaux. Il me semble qu'un appendice ou un perfectionnement manque encore aux chemins de fer. Entre eux et les autres voies de communication, il n'existe pas assez d'affinité. Nos ingénieurs leveront peut-être un jour cet obstacle.

Voici bientôt douze ans que ce nouvel instrument a été livré à l'industrie, et dans ce laps de temps, que d'essais, que de changemens, que de modifications ont été tentés, réalisés, abandonnés ou suivis. Qu'il y a loin de cette *Fusée* et de cette *Nouveauté* qui firent en 1829 l'admiration des juges du concours de Manchester, à l'*Eclipse* et à l'*Etoile*, qui fonctionnent maintenant sur le chemin de Liverpool! La science des constructeurs, depuis cette époque, a fait des progrès immenses; et cependant combien de perfectionnemens, combien de problèmes il leur reste encore à introduire et à résoudre! Chaque expérience fournit des indications nouvelles. Dernié-

rement on a remplacé les anciens rails, qui étaient trop légers par des rails qui pèsent de 60 à 65 livres, et qui ont 4 pieds de portée; le poids du *chair* a été aussi augmenté; il est aujourd'hui de 20 livres aux joints et aux points intermédiaires. Toutes les nouvelles machines sont montées sur six roues, et toutes les roues sont en fonte; les anciennes voitures que l'on répare reçoivent une addition de deux roues. Les cylindres qui étaient autrefois disposés en dehors des roues sont placés à l'intérieur; on a agrandi aussi la boîte à feu, dispositions qui toutes donnent plus de puissance aux machines et qui diminuent les oscillations horizontales; enfin pour éviter les secousses les machines sont armées en avant de deux jambes de fer qui descendent au niveau des rails et qui sont destinées à rejeter les pierres ou les autres obstacles qui pourraient s'y trouver.

Malgré ces hésitations et malgré ces expériences coûteuses, les résultats des entreprises de chemins de fer deviennent chaque jour plus sûrs et plus importans. En 1835 les divers chemins de l'Angleterre ouverts à la circulation ont transporté dix millions de voyageurs, 2,230,000 tonnes de marchandises; 300,000 bêtes à cornes et 1,700,000 moutons et cochons; le bénéfice réalisé pour les entrepreneurs s'est élevé à 2,000,000 £ (50,000,000 fr.). Dans un seul semestre, et, malgré son état d'imperfection, le chemin de Liverpool a donné 46,000 £ (1,150,000 fr.) de produit net. Aussi, ces administrations rétribuent-elles largement tous leurs employés; l'ingénieur en chef reçoit 2000 £ (50,000 fr.) par an; les ingénieurs secondaires 500 £ (12,500 fr.), quelquefois moins, jamais au-dessous de 200 £ (5000 fr.); le réparateur des machines touche 4 guinées (104 fr.) par semaine; l'*engineman* (conducteur) 36 shillings (45 fr.); le *fireman* (chauffeur) une guinée (26 fr. 50 c.). En général les salaires des ouvriers sont de 3 à 5 shillings (3 fr. 75 à 6 fr. 25 c.) par jour.

L'admirable chemin de fer de Manchester à Liverpool est jusqu'ici le plus beau monument élevé à l'industrie de la

Grande-Bretagne. Si on prend son point de départ de cette dernière ville, on sera confondu d'étonnement à l'aspect du tunnel qui la traverse presque en entier sur une étendue de plus d'un mille et quart, et à une profondeur de cent vingt-trois pieds au-dessous du sol. La largeur uniforme de la galerie est de vingt-deux pieds , et la hauteur de seize. Ses côtés s'élèvent perpendiculairement de cinq pieds jusqu'à la naissance de la voûte, qui forme un demi-cercle parfait.

Les travaux de cette colossale excavation, continués jour et nuit, durèrent plus d'un an, avant que l'on pût parvenir à ouvrir le passage d'un bout à l'autre. On les pratiqua au moyen de puits ouverts sur une ligne extérieure; mais les divers ateliers, ayant à tracer la ligne souterraine à travers une roche rougeâtre, mêlée de grès friables et de terres mouvantes, ne pouvaient suivre cette ligne avec exactitude qu'au moyen de la boussole. Ils se rejoignirent cependant à un ou deux pouces de déviation. Leur travail consistait à faire sauter le roc par la poudre, à le couper avec la pioche, à le briser à l'aide du marteau, à étayer de proche en proche les masses suspendues en l'air jusqu'à ce qu'elles fussent supportées par le centre de la voûte. Grâce à ces travaux gigantesques, la valeur du fonds social a presque doublé : exemple frappant de ce que peut l'audace du génie marchant avec toute sa force à travers les obstacles qu'il a mission de surmonter. On ne saurait se faire une idée de l'ordre et de la célérité qui président dans les magasins au chargementet à l a réception des marchandises. D'énormes madriers, de deux pieds d'équarrissage sur cinquante-cinq de longueur, sont enlevés en un clin-d'œil : deux ou trois wagons les supportent et glissent sur les rainures avec une admirable facilité.

En traversant pour la première fois ce long tube éclairé de loin en loin par quelques becs de gaz , une vague inquiétude me dominait : je respirais à peine. Le train sur lequel je me trouvais était composé d'une longue suite de cages qui renfermaient des porcs et des bœufs. Nous roulions avec une vitesse

de huit à dix mille à l'heure, lorsque nous entendîmes, avec effroi, comme une détonation d'artillerie; je crus un instant que la voûte allait s'affaisser, tant la percussion de l'air était vive : c'était un train qui descendait du côté d'Hedge-Hill. Il s'avançait dans les ténèbres à la lueur rougeâtre d'une lanterne que le conducteur tenait à la main, tandis que la galerie résonnait du grognement des porcs et du mugissement des taureaux. Il me sembla un instant être au milieu des génies infernaux : c'était un spectacle confus dont il me serait difficile aujourd'hui d'esquisser l'aspect. A mesure que nous approchions de l'ouverture, les objets placés à l'horizon m'apparaissaient comme des fantômes revêtus d'une robe de brouillards ; je les voyais grandir ou se rapetisser suivant les milieux qui s'interposaient. Cette fantasmagorie commençait à m'intéresser; mais après quelques minutes passées au milieu de cette incertitude, les contours devinrent mieux arrêtés et la lumière nous fut rendue.

J'ai dit qu'un ordre admirable présidait au départ et à l'arrivée des voitures. Quel que soit le nombre des voyageurs, ils passent au bureau, l'un après l'autre, avec leurs bagages; ils prennent leur tour d'inscription, montent en voiture, ou se dirigent vers les omnibus : tout cela se fait avec une précision mathématique, sans désordre, sans discussion : si bien qu'en trois minutes un convoi de vingt voitures peut être vidé et rechargé. Un petit tunnel destiné au transport des marchandises de la partie supérieure de la ville, coupe la colline de l'est à l'ouest, et se rend, sur une seule ligne de rails, dans les cours spacieuses de la Compagnie, dans *Crown-street*. En partant de là, les voitures, abandonnées à elles-mêmes, vont rejoindre le plateau d'Hedge-Hill, où elles sont attachées avec le train arrivé par le grand tunnel et la machine locomotive. A ce point, la route est d'une admirable régularité jusqu'à l'excavation du mont Olive, faite dans une profondeur de plus de cent pieds de marne, ayant deux milles de longueur, et coupée par de nombreux viaducs; de là, l'on

arrive sur une chaussée élevée, formée avec les matériaux de la tranchée du mont Olive, et l'on entre à Manchester après avoir traversé, entre autres monumens, le plan incliné de Sulton, le pont et la chaussée de Sulton, et le grand viaduc élevé sur les marais de Chat-Moss.

Le prix du transport sur le chemin de Liverpool et de Manchester est de deux shillings plus cher par tonneau que sur le canal du duc de Bridgewater; cependant on préfère cette voie à celle du canal : car elle est à-la-fois et plus sûre et plus expéditive (il faut une journée par le canal : les locomotives franchissent la distance en deux heures). La moyenne du prix de transport sur le chemin de Liverpool pour la distance totale (30 milles) est de 6 à 7 shillings par tonneau, suivant la nature des marchandises; un wagon entier coûte 24 shillings et contient 5 bœufs ou 20 cochons; il y a même des wagons à deux étages qui peuvent recevoir 60 moutons. Le prix des places pour les voyageurs varie de 4 à 6 shillings. Le chemin de *Great-Junction*, actuellement en cours d'exécution a mis ses prix de transports encore plus bas; voici un extrait de son tarif, tel qu'il a été arrêté par le parlement.

Prix du transport sur le chemin de Great-Junction par tonne et par mille.

	Centimes.		Centimes.
Pierre à chaux	10	Coton, laine, objets manufacturés	30
Charbon et matériaux pour le chemin	15	Un voyageur	20
Coke, charbon de bois, tuiles, ardoises	20	Chevaux, mulets, bœufs	15
Blé, farine, fer, plomb	25	Un cochon	5
		Un mouton	3

Il part chaque jour de Liverpool et de Manchester, quatre trains complets de marchandises composés de vingt-cinq wagons; le premier à cinq heures du matin; le dernier à six heures du soir. Il part aussi de chacune de ces deux villes, deux *picking up trains* composés d'abord de quelques wagons

auxquels on réunit les wagons des compagnies étrangères qui n'ont pas de machines et qui attendent l'arrivée des trains, dans les places d'évitement ménagées de distance en distance. Les wagons une fois rendus sur le railway, et la locomotive étant prête, la machine remorque un nombre de wagons proportionné à sa force et à l'état de l'atmosphère: car il arrive souvent que les convois sont retardés d'une heure par la résistance que leur oppose le vent. Cependant les trains se composent ordinairement de 20 à 25 wagons; quelquefois le matin le train est formé de 30 wagons; mais la locomotive est alors aidée par les *banks engines*, machines de renfort, qui se rendent sur les plans inclinés. Dix machines locomotives circulent chaque jour sur ce chemin; deux remorquent les wagons des marchandises, six ceux des voyageurs et deux servent comme auxiliaires sur les plans inclinés. La compagnie emploie en outre dix machines fixes, dont quatre pour les trois tunnels, trois pour les ateliers de Liverpool et de Manchester, deux pour l'alimentation à Parkside et à Manchester, une pour le chargement. Parmi ces machines, il en est une surtout qui fonctionne d'une manière bien ingénieuse. La corporation de Liverpool n'autorise l'établissement des chaudières à vapeur qu'à une distance d'un mille et demi de la ville. Les entrepreneurs obligés de se conformer à cette décision, mais ayant besoin de la force de la vapeur à l'entrée de la ville, ont éludé la difficulté. La chaudière et le fourneau ont été construits selon l'ordonnance, mais le corps de la machine : les cylindres, les pistons et les engrenages ont été placés là où la force devait opérer; la vapeur leur est transmise par des tubes qui correspondent de la chaudière aux cylindres, comme le gazomètre alimente les différens becs d'une ville. Malgré la distance franchie, la vapeur conserve toute sa puissance, et les entrepreneurs n'ont eu qu'à se féliciter de leur hardiesse. Ce tour de force aura nécessairement les plus heureux résultats pour l'industrie; car il est maintenant possible de vendre de la vapeur

par petites fractions, comme on vend du gaz et de l'eau.

La vitesse moyenne des machines sur le chemin de Liverpool est de vingt milles par heure pour les wagons de voyageurs sur les plans de niveau; de 15 milles pour les wagons des marchandises, de 7 milles sous le grand tunnel de Liverpool; de 15 milles sur le plan incliné de Sulton, lorsque les wagons sont peu chargés. L'*Eclipse,* machine qui remorque les wagons de marchandises sur le chemin de Manchester, a six roues dont quatre de cinq pieds; chargée elle pèse près de treize tonneaux et entraîne deux cents tonneaux avec une vitesse de quinze milles à l'heure. Le *Star* qui fonctionne sur le même chemin et qui remorque le train des voyageurs a aussi six roues, dont deux de cinq pieds; chargée elle pèse onze tonneaux et marche avec une vitesse de vingt à vingt-cinq milles à l'heure. Désormais on se propose de marcher à trente milles à l'heure. C'est effrayant! Les machines parcourent de 30 à 32,000 milles par an; 600 milles par semaine; et leur dépense d'entretien et de combustible est de 2 £. 14 sh. (67 fr. 50 c.) par voyage. Le prix des machines est aujourd'hui de 11 à 1200 £. (27,500 fr. à 30,000 fr.) et celui des wagons de 40 à 50 £. (1000 à 1500 fr.) Acceptez ces renseignemens sans défiance, je les crois exacts; je les ai recueillis sur les lieux avec toute la ferveur d'un néophyte.

Touristes émérites, partisans de la locomotion à la vapeur, gardez-vous de quitter la ligne de Manchester à Liverpool si vous voulez conserver dans toute leur pureté les impressions agréables qu'aura laissées dans votre esprit ce nouveau système de transport. Je ne connais rien de plus détestable au monde que les chemins de Warington, de Sainte-Hélène et de Runcorn qui s'embranchent sur la grande ligne de Liverpool. Là point d'égards pour le voyageur, point de comfort, point de voitures commodes; on le laisse se morfondre, et on l'encaque pêle-mêle avec la houille et les ballots de marchandises. Il faut en dire autant des chemins de Newcastle et de Darlington. L'importance toujours crois-

sante des houillères d'Etherley, de Wilton-Park et de Darlington, a nécessité dès 1823 la construction d'un chemin de fer, afin d'établir une communication directe avec la mer du Nord par le port de Stockton. Cette ligne n'a que vingt-quatre milles de parcours, mais il en est peu d'aussi productives : le transport des fers et des houilles constitue son principal bénéfice.

Le chemin de Leeds à Selby et la riante campagne qu'il traverse méritent l'attention des voyageurs fashionables. La ville de Leeds communique, par de magnifiques canaux, avec Liverpool sur la mer d'Irlande, et avec Hull sur la mer du Nord. Ces grands travaux hydrauliques ont depuis longtemps fait de cette ville le centre de la navigation intérieure de l'Angleterre, comme elle est le centre de ses filatures, de ses fabriques de drap et de laine. Pour soutenir cette réputation au milieu du mouvement progressif imprimé depuis vingt ans à l'industrie britannique, cette ville a dû, comme Liverpool, rendre plus rapides ses moyens de communication. En attendant un chemin de fer parallèle à son grand canal sur Liverpool, elle a rapproché d'elle la mer du Nord par le nouveau rail qui va de ses murs à Selby, et qui doit se prolonger jusqu'au port de Hull. Le chemin de Leeds à Selby a été entrepris et terminée grâce à la courageuse persévérance de quelques capitalistes. Les propriétaires de canaux ont tout fait pour déprécier l'entreprise et pour en éloigner les spéculateurs ; mais, de leur côté, les entrepreneurs ont tenu tête à l'orage. Cette construction présentait de grandes difficultés : il fallait combler d'anciennes houillères abandonnées, raffermir des terrains sablonneux, élever des chaussés ; malgré tous ces obstacles, les directeurs ont achevé leur œuvre avec toute la solidité desirable.

A Leeds, la route s'ouvre sur un vaste *square*, occupé par les bureaux et par de grands magasins construits pour recevoir les chargemens de charbon et de chaux. Cet ensemble de constructions est magnifique à voir. Les arrivages s'opè-

rent sur une plate-forme, d'où un mouvement de bascule fait couler les marchandises, soit dans les chariots, soit sur le terrain où elles doivent être chargées plus tard. Ce transvasement s'effectue au moyen de quarante-huit puits situés à droite et à gauche de la plate-forme. La route passe d'abord sous un tunnel à deux voies, dont le parcours est de 800 verges. Trois coupoles, garnies de vitrages, laissent pénétrer dans cette galerie une lueur blafarde, qui éclaire mal les objets, et qui fatigue la vue par le faux éclat qu'elle produit. Mais une fois sorti du souterrain, la nature vous sourit; à droite et à gauche ce sont de vertes campagnes, au milieu desquelles le chemin de fer serpente et se joue, tantôt il domine la plaine sur un magnifique viaduc, tantôt il plonge à 25 pieds au-dessous du sol écrasé par une longue suite d'arceaux.

La distance de Leeds à Selby est de 20 milles; en moins d'une heure on la franchit, et lorsque le garçon ouvre la portière pour vous inviter à descendre, vous croyez avoir fait un rêve. Cette ligne est moins animée que celle de Manchester; mais elle est plus accidentée, et le paysage qui lui sert de cadre m'a semblé plus pittoresque. On sent moins ici d'ailleurs la présence de l'industrie; l'on savoure mieux cette douce somnolence que procure le roulis continuel et uniforme des rails : sensation voluptueuse et indéfinissable dont le charme s'accroît encore par la fuite magique du paysage qui glisse rapidement à vos côtés.

(*Mechanics' and Railway Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Chimiques.

De la conservation des bois de construction par l'emploi du deuto-chlorure de mercure ou sublimé corrosif. — On sait avec quelle rapidité les bois de construction sont détruits par la pourriture sèche quand une fois ils en ont été attaqués, surtout lorsqu'ils ont été placés dans des lieux humides. L'emploi du deuto-chlorure de mercure, pour lequel M. Kyan a pris un brevet, promet, il est vrai, les résultats les plus avantageux; mais cette question est d'une importance si générale, elle se rattache à tant d'intérêts différens, qu'on ne peut apporter trop de soin dans l'examen des résultats obtenus jusqu'ici. Deux choses principalement doivent nous occuper: savoir, l'efficacité du procédé et ensuite son innocuité. En d'autres termes, le deuto-chlorure de mercure préserve-t-il, aussi sûrement qu'on l'a avancé, les bois de construction de la pourriture sèche, et est-il certain qu'il ne puisse exercer aucune influence fâcheuse sur la santé de ceux qui habiteraient la maison ou le navire où il aura été employé? Sous ce double point de vue, la question intéresse également et les économistes et les médecins.

La théorie que M. Kyan a avancée pour expliquer l'action du deuto-chlorure dans le cas dont nous venons de parler ici n'a rien qui ne soit d'accord avec ce que nous connaissons de ses propriétés et des effets qu'il produit dans d'au-

tres circonstances. Cette substance délétère n'agit comme poison qu'en transformant les parois de l'estomac en une substance privée de vie et d'une nature tout-à-fait spéciale; mais, lorsqu'on peut, avant qu'il ait eu le temps de produire son action, introduire dans l'estomac une autre substance liquide : de l'albumine, du blanc d'œuf, il n'attaque que superficiellement les parois qui offrent quelque résistance ; il se combine au contre-poison que nous venons d'indiquer, et forme une matière insoluble et inerte. Cette propriété qu'a le deuto-chlorure de mercure de former, par sa combinaison avec les matières animales, un corps insoluble, est mise à profit par les anatomistes comme moyen de préserver les préparations anatomiques et même les cadavres de toute espèce de putréfaction.

La seule différence qui existe entre le nouvel emploi du sublimé corrosif et ceux connus jusqu'ici, consiste en ce qu'il est appliqué sur une matière végétale, au lieu de l'être sur des matières animales ; mais comme il est à-peu-près démontré que l'effet du deuto-chlorure de mercure sur les parties les plus molles du bois est le même que celui qu'il exerce sur les matières animales, et que c'est constamment par ces parties molles que commence la pourriture sèche à laquelle elles fournissent une espèce de sol végétal, on doit penser que l'effet du deuto-chlorure doit aussi être le même.

Les faits recueillis depuis que l'on a commencé à employer le sublimé pour la conservation du bois ne viennent pas moins que la théorie à l'appui des assertions de M. Kyan. A ceux déjà connus depuis plusieurs années, nous pourrions en joindre un grand nombre d'autres non moins concluans. Ce n'est pas seulement contre la pourriture sèche que l'emploi de ce moyen est utile ; il paraît qu'il préserve aussi les bois des ravages des vers marins. Ainsi deux piliers de chêne et deux de sapin, dont un avait été préparé et l'autre n'avait subi aucune préparation, ont été employés dans la construction de la jetée de Margate ; ils y sont depuis quinze mois, et il paraît

que les piliers préparés n'ont subi presque aucune altération, tandis que ceux qui ne l'avaient point été ont subi la dégradation habituelle. On rapporte un fait curieux observé dans des expériences faites à cette occasion au Dock-yard de Sherness sur des pièces de bois placées sous l'eau. Celle qui n'avait point été préparée présentait de toutes parts des coquillages et des taches de vers; tandis que celle qui avait été traitée par le chlorure de mercure en était complètement exempte, excepté cependant sur l'endroit où l'on avait appliqué avec le fer rouge la marque : *Kyan's patent.* Sept coquillages s'étaient attachés sur les points charbonnés du bois; tout le reste était intact.

Une autre application du même procédé, qui ne doit pas être moins utile que celle dont nous venons de parler, c'est l'emploi du sublimé pour défendre les cordages, les canevas, les toiles contre l'humidité qui leur est si funeste. Le sublimé corrosif agit dans ce cas encore comme sur le bois, en neutralisant l'élément de destruction qu'ils contiennent et en formant par sa combinaison une matière insoluble, inerte, et indestructible, sur laquelle l'humidité ne peut agir. Des expériences comparatives faites sur des morceaux de cordages et de toiles, les uns préparés, les autres sans préparation, et déposés pendant le même temps dans des endroits humides ont encore mis hors de doute, dans ce cas, l'action préservatrice du deuto-chlorure de mercure.

La compagnie qui s'est chargée d'exploiter le brevet de M. Kyan (*anti dry-rot company*) va plus loin encore : elle prétend que le bois que l'on tire du Canada, et qui est si inférieur à celui fourni par les forêts du nord de l'Europe, soumis au procédé de Kyan, acquiert la même valeur que ce dernier. Le bois qui a été abattu pendant que la végétation est en activité, pourra aussi, si nous en croyons les assertions de la compagnie, après avoir été *kyanisé*, être employé immédiatement et sans crainte : le même moyen peut être employé encore pour les bois d'une qualité infé-

rieure et avec plus d'avantages peut-être, puisqu'ils acquerront une valeur presque égale à celle du meilleur chêne, et une durée plus longue. Ainsi, toutes les espèces de bois : le bouleau, le peuplier, que leur peu de durée ne permet pas d'employer dans les constructions de quelque importance, pourraient être utilisés. Cependant, avant d'admettre les résultats brillans que semble promettre ce moyen, il faut que des expériences plus nombreuses et surtout plus prolongées, aient été faites. Il n'est plus permis, il est vrai, de douter aujourd'hui de l'effet du deuto-chlorure de mercure sur les couches superficielles du bois; mais les couches profondes dans les pièces d'un gros calibre seront-elles préservées en même temps, ou verra-t-on l'intérieur des poutres et autres morceaux de bois d'une forte dimension ravagés par la pourriture sèche au bout de quelques années, tandis que les couches superficielles en seraient seules à l'abri? Ces expériences demandent plus de temps qu'il ne s'en est écoulé depuis qu'on s'est occupé de ces recherches, et l'on ne peut rien conclure encore de positif à cet égard. Nous rapporterons cependant le résultat des expériences faites par le professeur Faraday dans le but de connaître la profondeur à laquelle pénètre dans le bois le sublimé corrosif appliqué par la méthode de Kyan.

Le bois qui a été soumis à cette préparation, scié transversalement ne présente rien à la vue qui puisse faire distinguer le point où le fluide a cessé de pénétrer; mais si on applique à la surface de l'hydro-sulfure d'ammoniaque, on voit sur le contour du bois une couche noire dont l'épaisseur varie de 1/8 jusqu'à 1/4 de ligne. Le docteur Faraday a employé des moyens d'expérimentation encore plus délicats. Il faisait digérer une partie du bois prise sur un point donné, dans de l'acide nitrique très étendu, puis faisait évaporer une grande partie de la solution et appliquait la pile voltaïque; s'il y avait du mercure, il se portait au pôle négatif. Dans une de ces expériences, il trouva le mercure à la

profondeur de quatre pouces ; mais nous allons voir dans le passage suivant, qui est un résumé des résultats qu'il a obtenus, les motifs sur lesquels il s'appuie pour penser qu'il a été induit en erreur dans cette occasion.

« Dans un cube de bois d'*ormeau*, j'ai pu suivre le sublimé corrosif jusqu'à un cinquième ou un quart de pouce à l'aide des moyens ordinaires ; en employant la pile de Volta, je pus retrouver le mercure à la profondeur de trois quarts de pouce ; je crois même l'avoir retrouvé à un pouce ; mais il m'est resté du doute sur l'exactitude de cette expérience. Au-delà il a été complètement impossible d'en trouver la moindre trace. Dans un cube de *chêne*, il m'a été facile de suivre, par les moyens ordinaires, le mercure à la profondeur d'un cinquième ou même d'un quart de pouce ; mais il était irrégulièrement placé, et paraissait avoir suivi les fissures du bois. En employant la pile de Volta, je n'ai pu suivre le mercure aussi profondément que dans le cube d'ormeau. Le cube de *sapin* est celui où la solution a pénétré le moins avant. Je n'ai pu en suivre les traces au-delà d'un huitième ou d'un sixième de pouce par l'hydro-sulfure d'ammoniaque, et au-delà d'un demi-pouce par la pile de Volta. La térébenthine que contient ce bois avait probablement empêché la dissolution de pénétrer. D'après ces résultats, je suis porté à croire que le mercure que j'avais trouvé dans une de mes premières expériences à la profondeur de quatre pouces, y avait été porté par la scie, car c'était sur une planche sciée et non sur le cube lui-même que j'avais fait l'expérience. »

Le professeur Daniel a obtenu les mêmes résultats en opérant aussi sur des cubes de chêne, d'ormeau et de sapin.

Pour compléter ces renseignemens sous le point de vue économique, il ne sera pas sans intérêt de faire connaître la méthode de M. Kyan. La dissolution qui a été employée pour les expériences faites devant le commissaire de la chambre des communes était composée d'un peu plus d'une livre de sublimé corrosif pour cinq gallons d'eau la dépense

qu'entraîne la préparation de chaque charge (*load*) de bois a été évaluée à 15 shillings. Il paraît que tant que la dissolution reste dans les cuves, elle n'éprouve aucune altération et que la quantité seule est diminuée par l'absorption du bois soumis à la préparation.

Il nous reste encore à examiner la question relative à la salubrité de la méthode, surtout en ce qui concerne les ouvriers employés à son application, ceux qui travaillent à la construction des bâtimens et les équipages des navires construits avec des bois kyanisés. Les commissaires ont fait sur ce point un rapport fondé sur l'état de santé qu'ont offert les ouvriers qui ont travaillé à la préparation et à l'emploi de ces bois pendant toute la durée des expériences. Ils rapportent que dans un ou deux cas seulement les ouvriers employés à préparer la dissolution ont éprouvé quelques nausées au moment où ils ont pratiqué le mélange du sublimé avec l'eau chaude; un blanc d'œuf leur a été administré immédiatement comme antidote. Cependant les commissaires font sentir avec raison, à combien de dangers ces hommes seraient exposés s'ils ne prenaient pas toutes les précautions que réclame l'activité du sublimé corrosif.

Quant aux effets produits sur la santé des équipages de navires construits avec des bois kyanisés, les commissaires n'ont pu encore obtenir d'information exacte; mais ce qu'ils ont appris par des lettres écrites du bord de ces navires qui sont maintenant dans les mers du Sud est très satisfaisant. Il est presque inutile de dire qu'il y aurait au moins de l'imprudence à laisser les provisions de bouche en contact immédiat avec les bois kyanisés; aussi le docteur Faraday a-t-il recommandé que la chambre au pain fût recouverte à l'intérieur d'une feuille d'étain. Comme les cordages et les voiles sont constamment dans les mains des matelots, il y aurait probablement avantage à kyaniser et à bien laver ensuite, avant de les employer, les matières qui entrent dans leur fabrication.

Le grand nombre de constructions où l'on emploie les bois kyanisés est une nouvelle preuve et de l'importance qu'on attache à cette heureuse innovation et de la sécurité qu'elle inspire pour la santé publique. Ainsi tout le bois qui est entré dans la construction de la nouvelle galerie nationale a été soumis à cette préparation. La Direction des Bois et des Forêts a montré combien elle était favorable à cette méthode en entourant le Regent's Park de palissades ainsi préparées. Sir Robert Smirke a employé aussi le bois kyanisé dans la construction du British Museum. On l'emploie actuellement à la maison de correction de Westminster, au Collège de Chirurgie et au Marché aux Poissons. On l'a aussi préféré au bois non préparé dans plusieurs bâtimens appartenant à des particuliers ; et il paraît qu'on va l'employer dans les arsenaux de la marine royale.

Sciences Médicales.

Statistique médicale du Canada. — Le docteur Kelley vient de publier un aperçu de la statistique médicale du Canada dans lequel on trouve que le nombre de maladies et de décès survenus dans le Bas-Canada, de 1820 à 1827 sont dans la proportion suivante :

Fièvres.	2,669	décès	35
Pneumonies.	979	—	30
Rhumatismes	550	—	00
Phthisies et hémoptysies	130	—	74
Catarrhes aigus et chroniques	1,233	—	10
Dysenteries et diarrhées.	1,195	—	2
Autres maladies diverses	9,113	—	66
Total.	15,869	—	217

La moyenne de la mortalité annuelle dans le Bas-Canada, de 1820 à 1831, a été de 1,333 pour 100 ; dans le Haut-Canada, elle s'est élevée à 1,213.

D'après un dernier recensement le nombre des naissances

est à celui des mariages comme 6 est à 1. Les années de 1799 et 1816 sont celles où la mortalité a été la moindre; la plus grande a été en 1810 et en 1820.

En 1832 la température moyenne à Quebec a été de 35° 27'; la plus haute de 85° et la plus basse de 25°. Comme le point de départ du thermomètre dont on s'est servi n'est point indiqué, si c'est celui de Fahr, nous aurions au thermomètre centigrade 29° 44 pour le maximum, 3° 89' pour le minimum et 8 pour moyenne, ce qui nous paraît un peu faible.

Anthropologie.

Les Bohémiens en Espagne et en Russie. — Un ecclésiastique anglais qui voyage dans un but de charité chrétienne rend compte, de la manière suivante, de ses relations avec ce peuple extraordinaire et mystérieux connu sous le nom de *bohémiens* en France, de *gypsies* en Angleterre, de *zigenner* en Allemagne, de *zinguni* en Italie, et de *gitanos* en Espagne. C'est aux deux extrémités de l'Europe : en Espagne et en Russie, qu'il a eu occasion de les voir, et il a été singulièrement frappé du contraste qu'ils offraient dans l'un et l'autre pays (1). Nous allons présenter ici une esquisse de cette étude.

Le 6 janvier, dit-il, je traversai le pont de la Guadiana, qui forme la limite entre l'Espagne et le Portugal, et j'entrai

(1) Notre savant collaborateur, M. Balbi, qui va publier incessamment la troisième édition de son *Abrégé de Géographie,* s'est livré à des recherches très minutieuses sur cette race. Il a constaté qu'il y avait en Europe cent mille bohémiens errans, dont dix mille habitent la France. Jusqu'à présent les philantropes français n'ont pas songé à l'amélioration de ces êtres dégradés. L'Angleterre et la Prusse sont les seules nations qui s'en soient occupées : elles ont chacune formé dans leurs circonscriptions une colonie destinée aux Bohémiens.

à Badajoz. Le lendemain matin je me tenais devant la porte de l'auberge, lorsque tout-à-coup deux hommes enveloppés dans de longs manteaux s'offrirent à mes regards. Ils allaient passer devant moi sans s'arrêter, quand à l'aspect des traits de celui qui se trouvait de mon côté, je reconnus la race à laquelle il appartenait. Je lui donnai un petit coup sur l'épaule, et il s'arrêta ainsi que son camarade; je prononçai alors un mot auquel, après une exclamation de surprise, il répondit ainsi que je m'y étais attendu. Ils appartenaient en effet à cette race répandue sur tout le globe et connue sous les noms les plus divers, mais dont la véritable dénomination paraît être celle de *Rommany* qu'elle se donne partout à elle-même ainsi qu'à la langue qu'elle parle. Nous nous entretînmes d'abord dans le dialecte espagnol de cette langue, qui m'est assez familier, et je leur demandai s'ils étaient nombreux à Badajoz et dans les environs. Ils me dirent qu'il y avait neuf ou dix familles qui habitaient la ville, mais qu'il y en avait davantage à Merida, place située à neuf lieues de là. Ils ajoutèrent que leurs frères gagnaient leur vie principalement par le maquignonage, que tous ceux de Badajoz étaient pauvres à l'exception d'un seul homme qui avait en sa possession un grand nombre de chevaux et plusieurs autres bestiaux.

« Ils me quittèrent en toute hâte pour aller annoncer à leurs confrères qu'un étranger venait d'arriver, qu'il parlait le rommany aussi bien qu'eux, qu'il avait les yeux et le teint d'un Gitano et qu'il paraissait être du même *cratti* (sang). En moins d'une demi-heure la rue fut remplie d'Egyptiens de tout sexe et de tout âge. Je me mêlai à eux, et je sentis défaillir mon cœur en les regardant; jamais de ma vie je n'avais vu tant de misère et de malpropreté chez des êtres humains; mais ce qu'il y avait de plus triste, c'était l'expression de leur physionomie, qui montrait assez distinctement qu'ils étaient familiarisés avec toute espèce de crimes; je ne tardai pas à découvrir que leur caractère ne démentait pas leurs traits. Après m'avoir fait une foule de questions, et avoir tâté mes

mains, mon visage et mes habits, ils me quittèrent pour retourner chez eux.

« Pendant tout le temps que je restai à Badajoz, je fus presque toujours au milieu de ces malheureux, m'efforçant de leur inspirer de meilleurs sentimens. Comme je parlais leur langue et qu'ils me regardaient comme un compatriote, j'ai pu étudier leur caractère mieux que qui que ce soit. Le résultat de mes observations a été la conviction intime que les Gitanos d'Espagne sont le peuple le plus vil, le plus dégradé, le plus misérable de la terre. Leur grande dépravation s'explique peut-être par leur vie errante et leur établissement fortuit dans les villes : aux vices qui leur étaient naturels ils ont joint ceux des dernières classes du peuple. Leurs discours sont les plus abominables du monde, et jamais je n'ai entendu d'imprécations aussi fréquentes, aussi terribles et aussi extraordinaires que celles qu'ils profèrent.

« Quant à la religion, ils n'en ont aucune; ils ne vont jamais à la messe; ils ne se confessent point, et ne prononcent les noms de Dieu, de Jésus-Christ ou de la Sainte-Vierge, que sous la forme d'imprécations. D'après ce qu'ils m'ont dit, il paraît que leurs ancêtres croyaient à la métempsycose, mais aujourd'hui ils se moquent de ce système, et sont persuadés que l'âme périt avec le corps. « Nous avons été assez pervers et assez malheureux, disent-ils, dans cette vie, pourquoi en recommencerions-nous une autre? »

« Je leur traduisis quelques passages des *Saintes Ecritures*, notamment les paraboles de Lazare et de l'Enfant prodigue. Ils m'écoutèrent avec admiration, non pas qu'ils fussent touchés des vérités que je leur annonçais; mais ils étaient surpris de voir que leur jargon pût être écrit et lu. « Frère, me dit une de leurs femmes, vous nous dites là d'étranges choses; peut-être ne mentez-vous pas. Il y a un mois, j'aurais plus facilement ajouté foi à vos contes, que je n'aurais cru celui qui m'aurait dit que je verrais aujourd'hui un homme qui sût écrire le rommany. »

« Ces familles possèdent un grand nombre de chansons qu'ils chantent en s'accompagnant de la guitare. Elles roulent presque toutes sur des vols de chevaux, sur des assassinats, et sur les divers incidens de la vie gitanesque en Espagne. Par ci, par là, pourtant, on rencontre quelque pensée noble et tendre, semblable à un arbuste fleuri, croissant dans la fente d'un rocher aride. Voici comment leur tradition décrit l'expulsion de leurs pères de la terre d'Égypte : « Or, il arriva que Pharaon, le roi, rassembla de nombreuses armées pour faire la guerre, et après qu'il eût conquis le monde entier, il défia Dieu de descendre du ciel pour le combattre; mais le Seigneur répondit : « personne ne combattra contre moi! » Sur quoi le Seigneur entr'ouvrit une montagne et y jeta Pharaon, le roi, et toutes ses nombreuses armées, de sorte que les Égyptiens demeurant sans défense, leurs ennemis se levèrent contre eux et les dispersèrent au loin. »

Le tableau que l'auteur anglais fait des Bohémiens de Russie, est d'un caractère bien différent. C'est en septembre 1835 qu'il se rendit à Moscou, principalement pour étudier les mœurs de ce peuple, dont plusieurs milliers d'individus habitent cette capitale et ses environs, et y gagnent leur vie de différentes manières. « Les personnes accoutumées à considérer les Bohémiens comme des barbares errans, incapables de civilisation, et hors d'état d'apprécier les bienfaits d'une vie tranquille et fixe, seront surprises, dit notre auteur, d'apprendre que, parmi ceux de Moscou, il y en a beaucoup qui habitent de vastes et belles maisons, qui ne sortent qu'en élégans équipages, et qui ne se distinguent des Russes de la classe élevée, que par des avantages physiques très marqués, et par des talens très variés. Ce sont les femmes bohémiennes qui sont cause de ce singulier phénomène : de temps immémorial, elles ont si bien cultivé leur goût pour le chant, que les chœurs de bohémiennes sont généralement réputés à Moscou pour être inimitables. La célèbre Catalani, se trouvant à Moscou, dans une brillante société où elle venait de

recueillir les plus grands applaudissemens, fut si émerveillée de l'admirable talent d'une jeune bohémienne qui chanta après elle, que, ôtant de ses épaules un magnifique cachemire qui lui avait été donné par le pape, elle l'offrit à sa rivale, et la força de l'accepter, en lui disant que le Saint-Père l'avait destiné à la première des cantatrices; qu'elle avait cru l'être jusque alors, mais qu'elle reconnaissait son erreur. Les sommes énormes que gagnent ces artistes leur permettent de faire tenir à leurs maris un état de prince.

« Plusieurs de ces bohémiennes sont mariées à des gentilshommes russes; et quiconque a passé quelque temps en Russie, n'ignore pas que l'épouse si aimable, si accomplie, si modeste du comte Alexandre T...., est née bohémienne, et qu'elle était autrefois un des principaux ornemens d'un chœur rommannien à Moscou. Il ne faut pourtant pas croire que toutes les Bohémiennes soient aussi distinguées; on trouve parmi elles beaucoup de femmes dépravées qui vont chanter dans les cabarets ou dans les jardins publics, et dont les maris vivent de maquignonnage. La plupart habitent un lieu appelé Marina Rotche, à deux verstes environ de Moscou. M'y étant rendu, les Bohémiens sortirent en foule de leurs tentes et du petit *tractir* ou cabaret, et entourèrent ma calèche. Debout sur le siège, je leur adressai un discours en leur langue. Un cri d'étonnement s'éleva sur-le-champ, et je fus salué par des accords de musique rommanienne, parmi lesquels je distinguai surtout l'air : « *Ah! kak mi toute karmana* » (oh! comme nous vous aimons!). Dans le premier moment, ils me prirent pour un de leurs frères errans qui avait traversé la grande *pômie* (eau) pour venir les voir. Leurs traits ressemblent exactement à ceux de leur race en Angleterre : ils sont en général réguliers et fort beaux; leurs yeux sont pleins de feu, et d'une vivacité un peu sauvage; leurs cheveux sont noirs comme du jais, mais ils ne sont pas fins. Je leur adressai plusieurs questions sur leurs croyances religieuses et sur le pays d'où ils venaient. Ils me répondirent qu'ils croyaient en

Dieu *Durvel,* et qu'ils craignaient le malin esprit, qu'ils appellent *Bengel.* « Nous sommes originaires, me dirent-ils, de la Rommanie »; mais ils ne purent m'apprendre où cette terre est située. Ils chantèrent plusieurs chansons russes et rommaniennes. Ces dernières appartenaient à une époque fort ancienne, car elles étaient composées dans un rhythme qui n'a rien d'analogue dans la musique moderne d'aucun peuple de l'Europe.

Législation.

Des lois qui régissent les successions immobilières en Angleterre. — Toute succession se divise en biens immobiliers (*real estate*), en biens mobiliers (*personal estate*). Le père de famille peut disposer librement des uns et des autres quand il n'y a point de substitution. S'il meurt sans faire de testament, ces deux espèces de propriétés se partagent d'une manière différente. La première descend et ne remonte jamais. Les héritiers du sexe masculin sont préférés à ceux du sexe féminin et ceux-ci aux collatéraux. Quand il y a plusieurs fils, l'aîné est préféré aux autres. Quand il n'y a point de fils, les biens se divisent en portions égales entre les filles. Les collatéraux doivent être de plein sang, c'est-à-dire tirer leur origine du même père et de la même mère que le décédé; les descendans de demi-sang sont exclus de la succession; de sorte que les parens les plus éloignés de plein sang excluent le plus proche de demi-sang. Ainsi, par exemple, si un père a trois filles d'une femme et une d'une autre; à sa mort ses quatre filles partagent également sa succession. Si après cela deux des filles du premier lit meurent sans enfans, la troisième prend seule leur héritage sans que la quatrième y puisse rien prétendre : ou bien si un père a deux fils de deux femmes différentes, et si l'aîné qui a recueilli sa succession vient à mourir sans enfans, la succession de celui-ci passera à un collatéral éloigné, de préférence à son frère.

« Telles sont les lois qui régissent les successions immobilières ; quant aux biens mobiliers, il était d'usage autrefois de les partager, d'après l'ancien droit commun, en trois parts, dont une appartenait aux descendans, une à la veuve, et la troisième demeurait à la disposition du testateur. S'il n'avait que des enfans ou qu'une femme, il avait la libre disposition de la moitié. Ces lois ont été peu-à-peu modifiées, et enfin sous le règne de George Ier, il a été déclaré que tout homme pouvait disposer librement de tous ses biens meubles sans que femme ou enfant pût réclamer de légitime. On voit d'après cela qu'il n'y a pas de pays au monde où les cadets et les filles soient aussi mal partagés qu'en Angleterre.

« C'est un défaut dans la loi, dit M. Winter Bottom dans un ouvrage récemment publié, que le droit accordé au père de laisser, à très peu de chose près, toute sa fortune à son fils aîné. Bien plus : quand le père meurt *intestat*, le fils aîné s'empare de droit de toute la succession, sauf les biens meubles (*personals*). Qu'arrive-t-il souvent? c'est que sur dix enfans l'un jouit de dix mille livres sterling de revenu, pendant que les autres sont dans la gêne. Ce reste du droit féodal est très nuisible, et devrait d'autant plus être aboli que les services féodaux sur lesquels il était fondé n'existent plus. Il ne faut pas croire d'ailleurs que cet excès de richesses pousse l'aîné à cultiver avec plus de soin ses facultés morales; au contraire, il le rend souvent oisif et paresseux.

« Le droit d'aînesse est une élévation artificielle qui occasionne par la même raison l'abaissement artificiel des cadets. Les occupations, la manière de vivre, les goûts, les plaisirs des uns et des autres n'ont plus rien de commun ; ceux qui devraient rester toujours amis se séparent, et la famille se rompt. Mais c'est surtout dans les relations entre les sexes et sur le mariage que cette coutume a des effets funestes. Si la générosité ou l'imprudence d'une jeune fille la porte à préférer un cadet, la perspicacité et la prévoyance de sa mère ont bientôt remis les choses dans leur posi-

tion naturelle. On refuse d'emblée la porte à ce cadet, ou s'il lui arrive de s'adresser d'abord aux parens, la fille reste dans une complète ignorance de la demande qu'il a faite. En un mot, pour parler le langage de la Bourse, les femmes sont plus offertes que demandées; car le nombre des fils aînés est très restreint. C'est là ce qui a donné l'origine à la noble science de la *pêche aux maris.* Des exercices de coquetterie prennent la place d'une éducation solide. La culture du corps est préférée à celle de l'esprit, la toilette est plus appréciée que la littérature; le chant et la danse, au lieu d'être : l'un un délassement et l'autre un exercice utile à la santé, deviennent des objets de spéculation. Tandis que la mère ne songe qu'à la manière dont la couturière à la mode fait les robes de sa fille, ou dont M. Neibstt la coiffe, la jeune personne demeure seule chargée de se former le cœur et le goût, ce qu'elle fait en lisant de détestables romans ou la fade poésie des *Annuals.* L'âme tout entière de la mère n'est attentive qu'à procurer à sa fille un établissement : il n'y a pas de temps à perdre, et, comme elle sait que le marché est encombré et que le succès est incertain, la ligne est jetée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. L'objet de toutes ces ruses, jeune homme à peine sorti des bancs de l'école, voit et soupire : il s'imagine que tout ce qui reluit est de l'or et mord à l'hameçon. Mais avec le mariage arrive le repentir. A peine la lune de miel s'est-elle écoulée, il s'aperçoit des ruses dont on s'est servi contre lui : il reconnaît qu'au lieu d'avoir épousé une douce compagne pour partager ses plaisirs et ses peines, il s'est allié à une jeune personne vaine, intéressée, dont le cœur est aussi vide que l'esprit et qui n'aime en lui que sa fortune. Mais il est trop tard pour reculer, et les suites naturelles d'une pareille union se déclarent. Monsieur se console dans les bras d'une maîtresse, et madame confie ses peines à un sigisbé. Si l'on trouve ce tableau chargé, ajoute M. Winter Bottom, je soutiendrai qu'il ne fait que montrer avec exactitude les résultats du droit d'aînesse. Il rend les femmes

avides et rusées, cause l'inimitié entre les sœurs et met une famille entière en combustion. »

Economie Sociale.

Embellissement des rives de la Tamise et assainissement de ses eaux. — Pendant que l'administration municipale de Paris restaure nos ponts, dalle nos boulevards, élargit nos quais et les couvre de verdure, la corporation de Londres médite un grand projet, celui d'encaisser la Tamise dans deux lignes de quais. Ce vaste plan, comme on va le voir, doit réunir plusieurs avantages. Nous allons exposer ici les motifs qui l'ont fait prendre en considération et les résultats qu'on en attend. C'est M. Martin, ingénieur civil, qui en est l'auteur.

Depuis 1809, et notamment depuis les enquêtes faites par des commissions royales, en juillet 1827, ainsi que par les différens comités de la Chambre des Communes, qui se sont occupés, en 1821, 1828, 1829, 1831 et 1834, des moyens de fournir à la ville de Londres des eaux salubres, rien n'a encore été tenté. La Tamise reçoit les matières stercorales, les immondices de toute nature d'une population de près d'un million et demi d'individus, ainsi que les eaux savonneuses des buanderies, les résidus fétides d'une centaine de manufactures et d'usines, les épanchemens sanglans et putrides des boucheries, etc., inconvéniens encore accrus par le mouvement alternatif des marées montantes et descendantes, qui, joint au remou des vaisseaux, tient perpétuellement en suspension ces matières délétères. Les moyens dépuratifs proposés jusqu'à présent, soit au gouvernement, soit aux comités de la Chambre des Communes, par les compagnies des eaux ou par divers particuliers, ont été reconnus inefficaces, impraticables ou trop dispendieux. Ils peuvent se réduire à trois classes : 1° l'épuration par filtration ou par le séjour dans des citernes ; 2° la prise d'eau au-delà de

l'influence de la marée; 3° des aqueducs qui amèneraient les eaux des sources éloignées.

D'après les expériences faites, en 1828, par le docteur Bostock, devant une commission royale, l'eau de la Tamise, lorsqu'il ne s'y mêle aucune substance étrangère, est dans un état d'extrême pureté et ne contient que quelques principes salins, qui ne peuvent être considérés comme nuisibles, ni sous le rapport de la santé, ni sous celui des usages domestiques. Voici les moyens proposés par M. Martin, pour la préserver de tout mélange impur. Il serait construit, le long des deux rives du fleuve, deux égouts ou conduites voûtées, d'égale profondeur et de vingt pieds de large. L'égout du nord commencerait près de Millbank, passant au pied de la Tour, et se prolongerait, s'il le fallait, jusqu'au canal du Régent; celui du sud prendrait son origine près du Wauxhall et aboutirait au canal de Surrey.

Ainsi, le cours des immondices confiné dans ces deux égouts parallèles aux rives de la Tamise, et ayant un peu plus de pente que le lit du fleuve, serait séparé du cours des eaux pures. M. Martin place aux extrémités de chacun de ces cloaques, deux grands réservoirs (*receptacles*) construits et disposés de telle manière que l'accumulation des immondices ne puisse produire aucune incommodité, ni aucune émanation dangereuse pour les habitations voisines, en y appliquant le mode de ventilation mis en usage dans les mines de charbon. Sur ces deux égouts voûtés, seraient élevés deux quais clos et couverts, pour recevoir, abriter et mettre en sûreté les marchandises, et, sur le cintre des quais, règneraient deux promenades immenses, où le public serait admis gratuitement le dimanche, et les autres jours de la semaine moyennant une légère rétribution.

Les deux étages formés par les quais et la promenade publique seraient décorés de deux ordres de colonnes superposées, ce qui ajouterait à tous les avantages commerciaux et de salubrité, et donnerait à cette construction une magnifi-

cence architecturale, qui, par son étendue et la masse de son ensemble, n'aurait pas de pareille dans l'univers. Enfin, on pourrait pratiquer, de chaque côté de la Tamise, des bains publics pour la classe peu fortunée, établissemens qui ne compromettraient en rien la pureté des eaux du fleuve. Pour dernier résultat, les sédimens déposés dans les deux grands réceptacles fourniraient à l'agriculture des engrais précieux qui fertiliseraient le sol au loin et en doubleraient la valeur.

Les frais de construction de ce gigantesque établissement s'élèveraient, suivant le devis estimatif dressé par M. Dixon, membre de l'Institut britannique d'architecture, à 1,217,500 £, et les dépenses annuelles d'entretien, évaluées à 61,000 £, seraient couvertes par le produit des locations, des droits de quai et de promenade, de la vente des engrais, etc.

Biographie.

Sir Henry Cavendish. — Il est des esprits privilégiés que la nature a fait naître pour imprimer une nouvelle marche aux sciences, les enrichir des plus brillantes découvertes, renverser les hypothèses les plus accréditées, et faire surgir de leurs débris d'éternelles vérités : tel fut sir Henry Cavendish. Cet illustre chimiste naquit à Nice, en Piémont, le 10 octobre 1731, de lord Charles Cavendish, frère cadet du duc de Devonshire. Il fit ses premières études à Hackney et les termina à l'université de Cambridge, où il consacra la plus grande partie de son temps à l'étude de la philosophie, et plus particulièrement à celle de la chimie. Nourri des écrits de *Leibnitz, Bacon, Mallebranche, Newton,* etc., et convaincu qu'un sage scepticisme est le meilleur secret pour apprendre, il secoua de bonne heure cette servile déférence et cet aveugle assujétissement aux idées d'autrui, qui nous font adopter des erreurs sans réflexion et comme par instinct; il avait compris en même temps que l'observation et l'expé-

rience sont les meilleurs guides pour arriver à la vérité. Ainsi, quoique admirateur de Stahl, il ne tarda pas à abandonner son ingénieuse théorie du phlogistique, pour embrasser celle de la chimie pneumatique, qui avait pour base les faits les mieux constatés. Guidé par cet enthousiasme scientifique, qui lui montrait un si bel avenir, il fit une abnégation entière des jouissances de la vie, pour mieux parcourir le vaste champ de l'observation. Même après avoir hérité de son immense fortune, il ne changea rien à ses habitudes; son laboratoire et son cabinet restèrent l'objet de ses prédilections.

Il médita ensuite la philosophie de Newton, et en appliqua les principes à l'explication des lois de l'électricité, ce qui lui fournit le sujet de deux Mémoires, dont l'un a pour titre : *Essai pour expliquer les principaux phénomènes de l'électricité par un fluide élastique;* et l'autre : *Notice sur une série d'expériences pour déterminer la nature de la commotion de la torpille.* Dans ce travail, il expliquait les propriétés des poissons électriques par l'électricité animale à laquelle Galvani donna ensuite son nom. L'apparition d'un arc lumineux très remarquable, en février 1784, l'entraîna dans une longue série de calculs et d'observations météorologiques du plus grand intérêt qu'il communiqua à la Société royale de Londres, et qui furent insérés dans les *Transactions* de cette Société.

Jusqu'à présent, nous n'avons vu que le physicien glanant dans le vaste champ de l'observation, hâtons-nous de montrer le grand chimiste appelé à la régénération de cette science, et traçons un rapide tableau de ses découvertes, dont une seule constituerait une illustration. Ses principaux Mémoires chimiques parurent en 1766 : le premier offrait une série d'investigations sur les *airs factices;* c'est ainsi qu'on nommait alors les corps gazeux, autres que l'air atmosphérique. Ce travail est un des plus beaux titres de gloire de Cavendish : il contient la découverte du *gaz hydrogène;* car, quoique de temps immémorial on connût les vapeurs inflam-

mables des mines, ainsi que celles qui se dégagent dans quelques opérations chimiques, telles que les dissolutions métalliques; ce n'est cependant qu'en 1766 que l'existence du gaz hydrogène fut constatée par Cavendish, qui parvint à l'isoler, à en faire connaître les propriétés et surtout cette extrême légèreté qui, plus tard, le fit appliquer aux ascensions aérostatiques. Dans un Mémoire qui suivit ce travail, ce chimiste publia ses recherches sur l'*air fixe de Black*, dont il constata la nature acide et la propriété de rendre la chaux et la magnésie solubles dans l'eau; il le présenta aussi comme produisant l'effervescence, lors des réactions par les acides; enfin, il constata : 1° que l'eau pouvait dissoudre un volume d'air fixe égal au sien et une quantité d'autant plus grande, que l'eau est plus froide et comprimée par une atmosphère plus pesante; 2° que l'eau étant alors acidule, pouvait dissoudre la chaux, la magnésie, et presque tous les métaux. Mais ces expériences ont eu des résultats encore plus importans : elles ont conduit l'auteur à entrevoir la composition de cet acide carbonique que Lavoisier détermina exactement dix ans après. La science doit également à Cavendish une de ses plus belles découvertes : la *décomposition de l'eau,* faite vers le milieu de 1781, qui fut admirablement confirmée par la synthèse de ce liquide, faite en 1783, par Lavoisier; et bientôt après, par MM. Fourcroy, Monge, Lefèvre-Gineau et Vauquelin. Poursuivant le cours de ses importantes investigations, Cavendish parvint, en 1784, à décomposer l'acide nitrique, en en séparant les principes constituans.

L'air atmosphérique avait été regardé par les anciens philosophes comme un des quatre élémens : Démocrite entrevit sa composition; entre 1665 et 1680, Boyle, Hooke et Magow annoncèrent que, dans l'acte de la combustion et de la respiration, il y en avait une petite quantité absorbée. Ce dernier ajouta que le poumon, en s'emparant de ce principe, le transmettait au sang, et que c'était à cette union qu'il fallait attribuer la chaleur animale. Mais ces données étaient ren-

trées dans le domaine de l'oubli, quand, guidé par son génie et les découvertes de Sheele, surtout par celle du gaz oxigène, faite le 1er août 1774, par Priestley, Lavoisier parvint la même année à opérer la décomposition de l'air, source de la chimie pneumatique et des nombreuses découvertes qu'elle a fait éclore. Pendant qu'un grand nombre de savans, tels que Davy, Beddoës, de Humboldt, Berthollet, Campy fils, etc., confirmaient ces beaux travaux, Cavendish, prouvait par une longue série d'expériences, que les proportions des principes constituans de l'air ne variaient jamais sensiblement.

Après des travaux d'une si haute importance, nous croyons devoir passer sous silence ceux qui ne sont que secondaires; la plupart sont relatifs à l'astronomie. Courbé sous le poids des ans, et affaibli par une vie toute d'expériences, Cavendish mourut à *Claphan-Common*, le 24 février 1810, laissant une fortune de 1,300,000 £ (environ 34,000,000 fr.). Cette immense fortune, il la dut à un de ses oncles, général de la compagnie des Indes, qui, à son retour, trouva mauvais qu'on eût tant négligé son neveu; pour l'en dédommager, il le fit, en mourant, héritier de toute sa fortune; de sorte que, à l'âge de quarante ans, Cavendish se trouva le plus riche de tous les savans et probablement le plus savant de tous les hommes riches. Alors ses parens s'empressèrent de reconnaître son mérite; mais ce grand homme, loin de se laisser éblouir par une si brillante fortune, ne changea ni son genre de vie, ni ses liaisons; ce fut toujours le simple, le bon Cavendish.

Cavendish était d'une modestie rare; il était timide et silencieux, il fuyait le grand monde et ne s'entourait que de quelques amis avides, comme lui, d'instruction. On pourrait lui appliquer ce que Platon disait de Socrate, qu'il comparait à ces vases de pharmacie qui, sous les formes les plus bizarres, n'en renferment pas moins les baumes les plus précieux. Toute son ambition était de vivre dans la mémoire des hommes; il était imbu de cette grande pensée de Bacon, « que nous tra-

vaillons tous pour l'immortalité ». En effet, le temps a dévoré presque toutes les cités célèbres de l'antiquité, tandis que les chefs-d'œuvre du génie et des arts ont triomphé des effets destructeurs des siècles. Cavendish avait une horreur invincible pour tout ce qui était éloge, complimens ou représentation : il regardait les louanges comme une monnaie étrangère qu'on doit soigneusement peser avant de l'accepter, ou comme un commerce tout au profit de l'adulation. Le trait suivant va nous fournir une preuve de l'humilité de ce grand chimiste : un jour, se trouvant chez le docteur Bancks, le docteur Ingenhouz lui présenta un Autrichien, en énumérant fastueusement ses titres. Celui-ci s'approche alors de Cavendish, et lui dit : « que le but principal de son voyage à Londres avait été de voir et de converser avec l'*ornement de son âge et l'un des plus illustres philosophes.* » Pendant ce discours, Cavendish tenait la tête et les yeux baissés : il gardait le plus profond silence et donnait tous les signes de la confusion et du chagrin. A la fin, découvrant un vide dans le cercle d'amis qui l'entourait, il s'échappe, court à sa voiture, y monte et s'empresse de s'enfermer chez lui.

Nous terminerons cette notice par l'opinion qu'a émise Cuvier, sur cet illustre chimiste : « Tout ce que les sciences, « dit-il, ont révélé à Cavendish, avait toujours quelque « chose de *sublime* et de *miraculeux ;* il pesait la terre, il « rendait l'air navigable, il rayait l'eau du nombre des élé- « mens, et refusait au feu son existence, comme substance. »

Statistique.

Compagnies d'assurances en Angleterre. — D'après un rapport adressé au Parlement sur les opérations des Compagnies d'assurances contre l'incendie en Angleterre, il a été constaté que les 41 établissemens qui se livrent à ces opérations avaient versé, en 1835, dans les caisses de l'Échiquier

759,474 £ (18,986,850 fr.) pour le montant des droits imposés sur leurs polices. Le même rapport indique que la valeur totale des propriétés assurées en Angleterre seulement s'élève à 547,600,000 £ (treize milliards sept cent mille francs.) On a calculé que tous les engagemens des Compagnies anglaises d'assurances sur la Vie, s'élevaient environ à 3,750,000,000 fr., que l'âge moyen des assurés est de 47 ans, et que la somme moyenne assurée sur chaque individu est de 25,000 fr.

Produits des mines du Mexique, du Pérou et du Chili. — Depuis quelques années, l'exploitation de ces mines, seule ressource de ce pays sans industrie, devient plus active. En 1834, le Pérou a exporté 110,000 piastres en or, et les monnaies de Cusco et de Lima ont frappé 3,150,000 piastres en argent. Dans la même année, le Mexique a exporté 21,000,000 piastres et en a frappé 12,140,000. Les mines d'argent de Copiapo, dans le Chili, ont produit à cette époque 1,430,000 piastres, et ont laissé aux entrepreneurs plus d'un million de profits. Les mines de cuivre ont aussi fourni des quantités considérables de minerai.

Sciences Naturelles.

Observations sur les mœurs d'un Chimpanzé mâle (Troglodites niger Geoff.), actuellement vivant à la ménagerie de la Société zoologique de Londres.—« L'intéressant animal dont je vais essayer de décrire les mœurs à l'état de captivité, dit M. Brodorip, fut apporté à Bristol par le capitaine Wood, qui se l'était procuré à la côte de Gambie. Les naturels qui le lui vendirent prétendaient qu'il venait de l'intérieur du pays, d'une distance de 120 milles, et n'était pas âgé de plus de douze mois. La mère, qui était avec lui, suivant leur rapport, avait 4 pieds 6 pouces de hauteur, et ce n'est qu'après l'avoir

tué, qu'ils purent s'emparer du jeune animal. « Pendant tout le temps de la traversée notre Chimpanzé était d'une pétulance extrême ; il était libre, montait fréquemment dans les haubans et montrait une vive affection pour les marins qui le traitaient bien. Je l'ai vu, pour la première fois, dans la cuisine du gardien de la ménagerie. Il porte une petite jaquette et repose comme un enfant sur les genoux d'une bonne vieille femme toutes les fois que celle-ci lui permet d'y monter. Son air est doux et pensif ; il ressemble à un petit vieillard flétri par les ans. Ses grands yeux, sa face sans poils et ridée, ses oreilles semblables à celles d'un homme et surmontées du poil noir qui couvre sa tête, rendent la ressemblance assez frappante quand on ne fixe pas particulièrement les yeux sur son nez déprimé et sa bouche proéminente.

M. Broderip rapporte plusieurs traits remarquables de l'intelligence de ce singe, entre autres le suivant :

« Dès qu'il fut devenu un peu familier avec moi, je pris un miroir et je le mis tout-à-coup devant ses yeux : aussitôt il fixa son attention sur ce nouvel objet et passa subitement de la plus extrême activité à une immobilité complète. Il regardait le miroir avec curiosité et paraissait frappé d'étonnement. Enfin il me regarda, puis fixa de nouveau ses yeux sur le miroir, passa par-derrière, revint par-devant, et pendant qu'il regardait toujours son image, il cherchait, à l'aide de ses mains, à s'assurer s'il n'y avait rien derrière le miroir ; enfin il appliqua ses lèvres sur sa surface. Un sauvage, d'après les récits des voyageurs, ne fait pas autrement dans la même circonstance. »

M. Broderip raconte ensuite l'horreur invincible dont cet animal fut saisi à la vue d'une cage qu'on apporta près de lui, et qui contenait un serpent python, et les scènes diverses auxquelles sa terreur donna lieu ; il dit aussi que la vue des tortues lui faisait éprouver une forte répugnance, mais qui n'avait rien de comparable à la terreur que lui inspirait le serpent.

« Ce Chimpanzé, dit encore l'auteur, est généralement assis

pendant son sommeil, le corps légèrement penché en avant, les bras croisés et quelquefois la tête dans ses mains : parfois aussi il dort droit sur son séant, les jambes rapprochées du tronc et sa tête sur ses bras. Des observations nombreuses faites sur les orangs asiatiques qui ont été amenés en Angleterre, m'ont démontré que l'intelligence de l'orang africain, est supérieure à celle de l'orang d'Asie. Cette intelligence est tout-à-fait différente de celle d'un chien bien dressé ; ce n'est pas une imitation mimique, mais bien le résultat d'actes spontanés qui la rendent en quelque sorte comparable à celle de l'homme.

« Le pygmée de Tyson et l'orang noir qui a été disséqué par le docteur Traill, et décrit dans les *Mémoires de la Société Wernérienne,* marchaient tous deux à terre, les poings fermés ; le docteur Traill affirme même que l'animal qui a fait le sujet de ses observations n'a jamais mis à terre la paume de la main. Le docteur Abel annonce également que son orang rouge ou asiatique avait un mode identique de progression. Je ne sais dans tous les cas si c'est parce que notre Chimpanzé est plus vif et mieux portant que ces singes, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il passe la plus grande partie de sa vie active droit et dans l'état de station, et qu'il est bien rare de lui voir poser à terre le poing fermé.

« Cet animal n'aime point la captivité : quand on le met dans une cage, il en attaque la porte avec une violence qui dénote une grande force musculaire, il n'y a au reste aucun inconvénient à le laisser libre ; rien n'est plus doux et plus affectueux que ce singe pour ceux avec qui il est familier ; il n'y a pas d'animal dont les gestes ou les regards puissent inspirer plus d'intérêt.

« L'intelligence remarquable, la force et l'état de dentition de l'individu que possède la Société, m'ayant donné quelques doutes sur son âge, j'ai consulté à cet égard M. Owen, qui a bien voulu me transmettre les détails suivans :

« Nous n'avons, dit-il, aucune donnée certaine pour dé-

terminer avec quelque exactitude l'âge précis de ce jeune Chimpanzé; l'état de sa dentition correspond à celui que présente notre espèce pendant la période de 2 à 7 ans, savoir : incisives 4/4, canines 2/2, molaires 4/4, qui toutes appartiennent à la série des dents caduques. Les canines caduques apparaissent dans les mâchoires humaines avant la fin de la deuxième année; celles du Chimpanzé sont évidemment des dents de cette espèce poussées en avant par le germe déjà développé des dents permanentes placées derrière, ce qui les fait paraître plus grandes qu'elles ne sont véritablement. Cette circonstance et l'espace qui existe encore au-delà des molaires caduques, me font présumer que les dents permanentes ne tarderont pas à se montrer, et que nous verrons avant l'hiver une nouvelle molaire s'ajouter aux premières, si le pauvre animal vit encore à cette époque.

« L'enfant acquiert les molaires correspondantes à l'âge de 7 ans; l'inspection de la mâchoire du Chimpanzé me porte à croire que son âge est entre 5 ou 6 ans. Mais l'analogie est ici un moyen infidèle pour déterminer cet âge avec précision, parce que toutes les fois que le cerveau est moins développé, son état complet est plus promptement atteint que dans le cas contraire, et parce que la chute des premières dents doit avoir lieu proportionnellement à une époque beaucoup plus prématurée. »

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME

JUILLET ET AOUT 1836. — 4e SÉRIE.

